COLLECTION « SURVIVRE »

Jacques Dartan

FRANCHIR LE RUBICON

INSTITUT FRANÇAIS D'ORTHOLOGIQUE

COLLECTION « SURVIVRE »

Dirigée par le Centre International d'Études Bio-Sociales

Tous les ouvrages de cette collection ont en commun un caractère : ils exploitent les automatismes de l'intelligence humaine.

En conjuguant nos ressources conscientes et inconscientes, ces automatismes, dits « orthologiques », allient la rigueur de la pensée logique aux richesses qui, naguère, semblaient appartenir aux seuls « génies » de l'inspiration artistique ou spirituelle.

Le caractère le plus saillant de l'orthologique est son universalité. Elle s'applique à toutes les disciplines avec la même aisance, la même simplicité et la même efficacité.

Mais, parce qu'elles sont victimes d'un retard de quelque deux siècles sur les sciences naturelles, les sciences humaines fournissent à l'orthologique sont champ d'application le plus fertile et sa tâche la plus urgente, qui est de transformer en sciences naturelles, c'est-à-dire en vraies sciences, les pseudo-sciences humaines.

La collection « SURVIVRE » a été créée dans la triple intention d'informer un public très large des progrès décisifs réalisés en sciences humaines modernisées, de fournir aux chercheurs des instruments commodes, et de procurer à ceux qui s'engageraient dans la même voie un moyen de grouper leurs travaux.

COLLECTION « SURVIVRE »

Dirigée par le Centre International d'Etudes Bio-Sociales

1. *Survivre,* par J. Dartan

2. *Les Jeux de l'Homme et de la Femme,* par J. Dartan.

3. *Franchir le Rubicon,* par J. Dartan.

En préparation:

4. *Au Chevet de Soi-Même,* par J. Dartan.

SOMMAIRE

LES PERSONNAGES DU DRAME

PIERRE, *psychologue, meneur du jeu. C'est le « sage » de l'équipe.*

BERNARD, *biologiste bourré de savoir.*

HUBERT, *père de famille bourré de bon sens, mais irascible.*

MÉDICUS, *médecin modéré et prudent. Il ne s'en laisse pas conter.*

PHILIPPE, *physicien et mathématicien. Libertin, cynique et méchant comme la gale, il tient les rôles du « vilain ».*

ISABELLE, *femme de Pierre.*

FRANÇOIS, *porte-parole des étudiants.*

FRANÇOISE, *porte-parole des étudiantes*
.

LE PROCUREUR, L'AVOCAT DE LA DÉFENSE, L'EXPERT LOGICIEN, *hommes de loi incarnés par Philippe dans le procès d'un homme accusé de l'assassinat de sa maîtresse.*

AVANT-PROPOS et MODE D'EMPLOI

Le Rubicon est l'obstacle qui vous sépare de vous-même. Il vous coupe en deux et vous empêche de devenir l'homme ou la femme adulte que vous seriez si vous étiez vous-même. Le Rubicon sépare les hommes des femmes. Il nous sépare de nos enfants, de nos amis, de nos chefs, de nos subordonnés, de tous les humains. Le Rubicon est l'obstacle – dérisoire – qu'il nous suffit d'oser franchir pour conquérir tout ce que nous voulons conquérir. Mais nous sommes habitués à ne pas le franchir, et c'est cette habitude qui nous empêche de prendre pied sur les rivages où s'accomplissent nos destinées adultes.

I - DE QUOI S'AGIT-IL ?

Un groupe d'anthropologues, assistés de médecins et de divers spécialistes, se sont posé deux questions :

1. De quels moyens les humains disposent-ils pour se défaire de leurs habitudes nuisibles et pour en acquérir d'utiles ?

2. Ces moyens découverts, quelles habitudes nous faut-il acquérir (ou perdre) pour devenir des hommes ou des femmes authentiquement adultes ?

Le présent livre apporte les réponses (soigneusement vulgarisées) de cette équipe de chercheurs, et les cinq personnages mis en scène sont leurs porte-parole. C'est à eux qu'incombe le soin d'expliquer de quoi il s'agit.

PIERRE

Pour devenir des adultes authentiques, il nous faut tout d'abord perdre l'habitude de ne pas être heureux. C'est moins facile qu'on ne croirait parce que, profondément ancrée chez la plupart d'entre nous, cette étrange habitude nous semble naturelle. Il y a beaucoup d'humains que rien au monde ne pourrait rendre heureux parce qu'ils sont habitués à ne pas l'être. Or quiconque vieillit sans mûrir devient l'esclave de ses habitudes.

MEDICUS

L'habitude de ne pas être heureux, parce qu'elle est négative, offre peu de prise aux efforts personnels et aux interventions médicales. En psychiatrie, les chocs donnent parfois des résultats, mais ils ne peuvent s'appliquer qu'à des malades.

PHILIPPE

La vie se charge de nous administrer tous les chocs, voire les coups, nécessaires. Peut-être est-ce pourquoi, malgré la mollesse d'une époque indulgente à nos faiblesses, certains humains peuvent encore se passer de chocs électriques ou insuliniques. Mais faut-il vraiment se résigner à cette pensée pénible que l'humanité a besoin d'être menée à la spartiate par des maîtres inflexibles ?

MEDICUS

Dans ma profession on incline à le penser : les privilégiés sont généralement fragiles et souvent malheureux. J'ai eu des patients guéris de malheurs imaginaires incurables grâce aux vertus de malheurs vrais ! On ne peut en conclure que le malheur est indispensable aux humains, mais il est légitime de se poser la question.

BERNARD

Je suis heureux de pouvoir – quoique inquiet de devoir – répondre non, cent fois non, à cette question. A la lumière de ce que la psychologie animale vient de nous enseigner, on ne peut

continuer à penser que, en soi, le malheur ni la souffrance puissent être bons à quoi que ce soit. Nous n'avons pas besoin d'aller à l'école du malheur pour apprendre à vivre.

HUBERT
Quelques confidences qu'on ait arrachées à je ne sais quels animaux, je mets en doute ce qu'ils ont pu dire des humains : j'ai tendance à penser que, sur ce sujet-là, nous en savons plus long qu'eux ! J'en appelle à nos lecteurs : n'ont-ils pas autant que moi le sentiment que l'école du malheur est indispensable aux humains ? Ceux qui, n'y étant jamais allés, n'ont jamais souffert, ont-ils pu apprendre à vivre ? A mon humble avis, ils n'ont autant dire jamais vécu !

PIERRE
Je le pensais hier encore. Aujourd'hui j'éprouve comme Bernard une inquiétude accompagnée d'un grand soulagement. Sans doute, bien des lecteurs sont eux aussi inquiets : le spectacle d'une humanité qui, par tous les moyens (surtout les pires), tente d'échapper à l'école du malheur n'est pas rassurant. Partout où se relâchent les autorités traditionnelles, parentale, ecclésiale et sociales, la délinquance et la criminalité explosent. On dirait l'Occident atteint d'une gangrène morale. Quel soulagement d'apprendre que, selon toute apparence, il s'agit d'une évolution normale, potentiellement favorable !

HUBERT
Je bénirais les animaux, fussent-ils serpents ou crocodiles, dont les enseignements justifieraient cet optimisme ! Quels sont ces animaux et que nous ont-ils appris ?

BERNARD
Ils n'ont pas leur place dans un avant-propos, mais je voudrais reconnaître en deux mots l'étendue de notre dette envers eux. Ils nous ont montré qu'il y a d'autres moyens d'apprendre et d'enseigner que ceux qui nous sont familiers, et qu'une habitude peut être tout autre chose qu'un réflexe conditionné. Nous savons désormais comment on peut acquérir des habitudes vraiment humaines. L'« école du malheur» est un de ces moyens. Ce n'est ni le meilleur ni le plus sûr, mais c'est le seul auquel nous soyons habitués.

PIERRE
Et voilà en un mot de quoi il s'agit : acquérir des habitudes spécifiquement humaines, des **habitudes de liberté**. Nous devons nous habituer à ne pas prendre l'habitude de ne pas être heureux. Nous devons prendre l'habitude de ne pas nous habituer à l'amour, ni au beau, ni au vrai : s'habituer à ces choses, c'est leur devenir insensible, c'est les tuer en soi, c'est rendre le bonheur impossible. Indirectement, les animaux nous ont appris comment, en nous mettant à l'école du bonheur, nous pouvons franchir le Rubicon et devenir des hommes libres, **déconditionnés.**

II - LA TRAVERSÉE

Nos cinq protagonistes se sont vu confier la tâche d'entraîner les lecteurs sur l'autre rive du Rubicon, où les humains sont heureux. Voici les péripéties de cette traversée :

Dans le Prologue, un père de famille, un médecin, un psychologue et deux savants croient découvrir la cause principale du mal scolaire en France : une lacune grave dans les programmes. Ils se proposent d'y remédier. Rassurez-vous : ils échoueront. Mais la chance leur sourit : ils s'engagent dans une voie qui mène à la maturité.

Au premier acte, « Le Chaos »*, on prépare la traversée. Les acteurs essayent de dorer la pilule en vous divertissant, et n'y parviennent guère. Leur humour est éléphantin, mais, à leur insu comme au vôtre, ils vont et vous entraînent dans la bonne direction.*

Le deuxième acte : « La Moralité de la Fable »*, est un peu moins indolore. Nos héros s'en prennent à la morale, et ils se piquent au jeu. Ils veulent éclairer et convaincre. Mais ils ne convainquent, chacun de son côté, que ceux qui étaient de leur avis ! Pourquoi faisons--nous presque invariablement comme eux ?*

Les préparatifs sont achevés. La traversée commence au troisième acte. Avec « Pêche Sous-

Marine » *vous pénétrez dans un monde mystérieux, qui va le devenir de plus en plus. Si vous vous laissez faire – mais votre tendance sera de résister – vous franchirez le Rubicon sans vous en apercevoir : vous vous réveillerez, tout étonné et déjà heureux sur l'autre rive. Mais cela ne vous arrivera que si vous jouez le jeu. Quel jeu ? A nos héros de l'expliquer.*

PIERRE
Jouer le jeu est dans le cas présent une expression fausse. car il ne s'agit pas d'un jeu. Mais certains lecteurs – ceux qui sont impressionnables – sont invités à s'en faire un jeu pour éviter d'être choqués.

HUBERT
Ce danger serait écarté si nous prenions soin de n'être pas choquants.

PIERRE
Nous devons entraîner nos lecteurs sur la route qui mène à la maturité, en les aidant à perdre l'habitude de n'être pas heureux. Or il s'agit d'une habitude négative qui, ne donnant prise ni à l'action consciente sur soi-même ni aux psychothérapies classiques, relève, comme l'a observé Medicus, de la thérapeutique des chocs.

MEDICUS
J'ai ajouté qu'elle s'applique aux malades seulement.

BERNARD
Tous les Occidentaux sont atteints d'une maladie grave, d'une « fixation infantile ». Quiconque, passé vingt ans, n'est pas heureux, est un malade frustré de l'essentiel de ses attributs d'humain adulte. **L'Homme a été fait pour être heureux sitôt qu'il est adulte.** Aussi suffit-il à tout homme et à toute femme de prendre conscience du réel pour devenir heureux chaque jour un peu plus que la veille : plus encore que le succès, le bonheur est cumulatif. Mais il y a un prix à payer : nous devons rompre nos amarres, nous soustraire aux déterminismes qui emprisonnent l'adolescence dans l'irréel. Nous devons, en un mot, nous déconditionner, nous libérer.

PlERRE
Et c'est ici qu'interviennent les chocs. Dans l'état présent des connaissances, il est impossible de se déconditionner soi-même. Ce n'est guère qu'en nous heurtant aux autres que nous pouvons, en nous ajustant à eux, nous ajuster à nous-mêmes. Hélas ! la statistique joue contre nous : nos chances de rencontrer ceux de nos prochains qui pourraient nous révéler à nous-mêmes sont minimes. Pis encore : quand nous les approchons, nous les fuyons parce qu'ils nous choquent !

Eh bien, lecteurs, nous allons vous choquer, nous n'allons pas cesser de vous choquer **crescendo**, mais ne vous effrayez pas : la méthode est au point, et nous ne vous traumatiserons pas.

III - CARTES SUR TABLE

Vous êtres prévenu : nos protagonistes ont fait promesse de vous choquer de plus en plus, et de ne pas vous traumatiser. Or nous vivons dans un siècle où rien ne choque, mais tout traumatise. Alors ? Laissons-les s'expliquer.

PIERRE
Nos lecteurs seront choqués parce que nous allons, progressivement, heurter leurs habitudes les plus chères. Or, en matière d'habitudes humaines, « cher » est toujours synonyme de « coûteux ». Les habitudes qui nous sont chères sont immanquablement celles qui nous coûtent nos bonheurs.

BERNARD
Les habitudes qui nous sont chères sont, plus immanquablement encore, celles que nous ne **nous connaissons pas.** Elles nous semblent naturelles, et nous le sont en effet : l'habitude est une

seconde nature. Voilà pourquoi, ne pouvant jamais nous en prendre à nos habitudes profondes, nous ne pouvons jamais nous en guérir nous-mêmes.

PHILIPPE
Et voilà comment il se fait que, dans un siècle où rien ne choque, nous choquerons nos lecteurs sans qu'ils sachent – sauf à la fin – pourquoi ils sont choqués. Même prévenus, ils ne s'apercevront pas que nous heurtons leurs habitudes inconscientes.

PIERRE
Nous allons nous heurter, avec violence parfois, à la pire et la plus inconsciente de toutes les habitudes de l'Homme occidental : celle de ne pas être heureux. Mais nous le ferons si insensiblement que nul n'en sera choqué – s'il consent à jouer le jeu. Cependant, dés l'abord, nous allons nous heurter à quelques habitudes plus sensibles parce qu'elles sont peu profondes. On constatera tout de suite que, dans sa forme autant que dans sa substance, **le présent livre ne ressemble à rien d'habituel.** Et cela, tout le monde en sera sinon choqué, au moins gêné, et parfois horripilé. Notre seule excuse est qu'il serait impossible d'obtenir les mêmes résultats en procédant autrement. Nous plaidons coupables : ce livre ne « ressemble à rien ! » Mais, animé d'une vie propre indépendante de la volonté et même des intentions de ses auteurs, il possède le pouvoir de **« mettre à fruit » la pensée consciente et inconsciente de ses lecteurs.** C'est aux fruits qui vont mûrir **en vous** que nous vous supplions de vouloir bien juger ce livre.

IV - DEUX MODES D'EMPLOI

Dépourvu d'agréments habituels, ce livre a la prétention insolite d'en faire éclore d'inhabituels en vous, et, ainsi de vous rendre plus AGRÉABLE A VOUS-MÊME que vous n'étiez avant de l'avoir lu ! ! Bref, de vous mettre d'accord avec votre propre inconscient. Pour obtenir ce résultat, il n'y a que deux moyens : jouer le jeu ou ne pas le jouer, jouer avec les acteurs ou vous opposer à eux.

Si, aimant les jeux psychologiques, vous ne craignez pas les tête-à-tête avec votre inconscient, optez pour le premier de ces moyens. Voici, en ce cas, les Règles du Jeu :

1. Ne feuilletez ce livre sous aucun prétexte.
2. Ne résistez pas aux acteurs, ne les critiquez pas. N'essayez pas de savoir qui a tort, et qui raison : vous serez édifié à la fin.
3. Lisez ce livre à toute vitesse, comme un roman d'aventures. Vous saisirez sans peine ce qu'il contient, mais à une condition : ne prenez aucune peine. Tout devient clair à la fin.
4. Ne vous laissez pas rebuter par les défauts évidents de ce livre, qui a la forme d'une pièce de théâtre, sans aucune de ses qualités.
5. Observez tout de suite une chose peu importante, mais qui vous aidera à supporter nos héros : ils ont tous les défauts, mais ce sont des hommes de bonne compagnie. Horripilants souvent, et vexants au possible, ils ne sont jamais ennuyeux. Certes, ils vous sembleront trop verbeux : tout propos leur est bon pour se répandre en « tirades » ! Vous le leur pardonnerez si vous voulez bien vous rappeler que « Franchir le Rubicon » n'est pas une pièce de théâtre : c'est un livre. Or un livre est une « tirade » qui s'étale de sa première page à la dernière. Nos héros sont moins indiscrets : se permettant rarement plus d'une page, ils ne s'accordent pas le temps de vous ennuyer.
6. Pardonnez-leur aussi une chose insupportable : ces hommes **savent tout** ! ! Mais ils ont une excuse : ils sont les porte-parole de trente-deux hommes de science, ainsi appelés parce qu'il leur a fallu apprendre un tas de choses. En contrepartie de ce défaut, vous trouverez dans ce livre, quelle que puisse être l'étendue de votre culture, de nombreux renseignements **inédits** et précieux, quoique pleinement accessibles aux lecteurs vierges de formation scientifique.
7. Mais, si vous vous êtes fait un jeu de ce livre, le critère suprême reste celui-ci : ce jeu vous amuse ou il ne vous amuse pas. En ce cas, n'hésitez pas : les présentes « règles » ne vous conviennent pas.

Il est une première catégorie de lecteurs auxquels ces règles ne conviendront en aucun cas : les critiques professionnels, dont le rôle est de s'opposer aux auteurs, et qui, n'ayant guère le temps de s'adonner à des jeux, en ont rarement le goût. Puis il y a les hommes et les femmes prudents, qui se défient des belles promesses, n'entendent pas se laisser manœuvrer, et veulent comprendre clairement tout ce qu'ils lisent pendant qu'ils le lisent. Voici, pour eux, le Mode d'Emploi :

1. Lisez rapidement le prologue et les deux premiers actes, sans y attacher d'importance : bien qu'indispensables à l'intelligence des actes suivants, ce ne sont que des préparatifs.
2. Lisez attentivement, en prenant soin d'opposer aux acteurs toutes les objections imaginables (une surprise vous attend ici), l'épilogue tout entier.
3. Reprenez la lecture au troisième acte, et poursuivez-la jusqu'au bout. Toutes les difficultés auront disparu : sachant ce que les acteurs ont derrière la tête, et où ils veulent en venir, tous leurs propos seront devenus limpides.

Toutefois, les lecteurs qui opteront pour ce deuxième mode d'emploi doivent être prévenus de ce qui les attend : perdant les douceurs de la progressivité, ils constateront qu'il ne s'agit pas d'un jeu, que ce livre est tout sauf amusant, et que, s'il a la limpidité du diamant, il en a aussi la redoutable dureté.

Le Rubicon est l'obstacle qui vous sépare de toutes les réalités de la vie. Quand vous aurez achevé la lecture de ce livre, vous aurez franchi le Rubicon..

EN DEÇA DU RUBICON

Prologue

« PÉDAGODRAME »

Le prologue se déroule dans les coulisses, une demi-heure avant le lève du rideau. Pierre, Bernard, Hubert, Medicus et Philippe mettent la dernière main à la préparation d'un « pédagodrame » dont ils vont jouer, sitôt après, le premier acte. La raison d'être du prologue est de fournir quelques renseignements nécessaires à l'intelligence de ce qui va se passer sur la scène. Tout d'abord, qu'est-ce qu'un pédagodrame ? Pourquoi une pédagogie post-scolaire, et pourquoi serait-elle dramatisée ? Quelles sont les pires lacunes de l'enseignement officiel, et sur quels principes peut-on faire fond pour y remédier ? Quels sont les défauts de l'enseignement pédagodramatique, et les écueils à éviter ? Enfin, il faut expliquer les attitudes parfois étranges des protagonistes, qui risqueraient de heurter si l'on n'était averti des objectifs poursuivis.

PIERRE

Je vous ai convoqués avant l'heure, Messieurs, pour que nous accordions nos violons. Bien que notre premier acte s'accommode d'une improvisation, il serait bon que nous nous soumettions dès aujourd'hui aux règles du jeu pédagodramatique. Je voudrais les exposer et les commenter brièvement.

HUBERT

Je ne crois pas, mon cher Pierre, devoir accorder mon violon aux vôtres, ni me soumettre d'avance à vos règles. Je me réserve le droit de faire opposition aux débordements de la science dans la vie. Vous serez quatre hommes de science sur cette scène. Si j'ai accepté d'y monter aussi, ce fut poussé par un souci de mettre en garde nos auditeurs contre ce que j'appellerai – je m'en excuse vivement – la naïveté et l'outrecuidance des savants.

PIERRE

Nous vous sommes reconnaissants de consentir au rôle de contradicteur éclairé, et je vous rassure tout de suite : nos règles n'entravent en rien vos libertés.

HUBERT

Tout d'abord une question : qu'est-ce qu'un pédagodrame ?

PIERRE

C'est une leçon camouflée en pièce de théâtre où des professeurs, déguisés en êtres humains vivants, s'efforcent de faire voir et entendre, au propre et au figuré, les grandes réalités de la vie. Son objectif général est de provoquer une accommodation rétinienne au phénomène humain contemporain. Ceux qui en prennent conscience acquièrent l'habitude de regarder devant au lieu de derrière eux. Or tout est là. Mais, puisque nous sommes entre nous, laissez-moi exposer les dessous de notre affaire et dire comment et pourquoi le pédagodrame, né en France il y a quelques années, y revient aujourd'hui enrichi d'apports américains. Sans doute savez-vous que, fondé en 1959 par Léon-David Steiner, qui fut l'une des personnalités scientifiques les plus originales de notre temps, le Centre International d'Etudes BioSociales (C.l.E.B.S.) a entrepris parmi d'autres choses l'étude de la plus importante fonction **biologique** dont dépend le bien-être et même la survie des sociétés humaines :

« Faire des enfants, disait Steiner[1] *, peut être mortel aux nations qui n'en font ensuite des êtres humains... »*

HUBERT

[1] Léon-David Steiner, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme le théosophe Rudolf Steiner, avait appris à ses dépens que 1' « humain », chez nous, est précaire. Après avoir fui l'Allemagne hitlérienne en 1932 et obtenu la nationalité américaine, il fut contraint en 1954 de chercher en Suisse un refuge contre les exubérances du Sénateur McCarthy.

Nul n'y contredira. Mais qu'est-ce qu'un être humain ?

BERNARD
Les biologistes sont d'accord sur l'essentiel d'une définition, mais elle semblera barbare : l'être humain est un organisme **autoinformé**. Dès que nos étudiants comprendront le sens de cette définition bizarre, et peu de choses sont plus faciles à comprendre, ils cesseront de se demander, avec angoisse parfois, ce qu'ils sont venus faire sur notre planète. Ils sauront qu'ils sont venus pour **s'in-former** (et pour aider leurs prochains à s'in-former eux aussi), et que cette aventure, si douloureuse et difficile lorsqu'elle n'est que subie, change de nature et de signe lorsqu'elle est comprise et voulue. De négative elle devient positive et, en même temps si désirable et même grisante que les a plaisirs », affadis, cessent de nous solliciter et de nous tourmenter.

HUBERT
Pour être tout à fait franc, cette définition de l'Homme me déplaît. N'aurions-nous affaire (déjà !) à un cas où la science en prend un peu trop à son aise ? N'est-il pas outrecuidant, et surtout naïf, de penser que la biologie puisse appréhender le sens profond, le sens **humain** de la vie ? Je lui abandonne volontiers les grenouilles, mais, à mon humble avis, les destins de l'Homme ne sauraient s'éclairer que dans une lumière spirituelle. Cependant, comme je n'entends goutte à votre « auto-information », l'honnêteté me contraint à réserver mon jugement. Qu'on me pardonne entre-temps de devoir avouer que la confiance ne règne pas.

PlERRE
Je disais que le C.l.E.B.S. a entrepris l'étude des problèmes de l'éducation humaine. Le sujet est si vaste qu'on ne sait trop par quel bout l'attaquer. Steiner a voulu que nous commencions par une analyse des lacunes dans les traditions pédagogiques des principaux pays, et j'ai été chargé de cette besogne en France.

HUBERT
Une analyse des **lacunes** ?

PIERRE
« Dans des institutions restées aussi médiévales que nos écoles », disait Steiner, « les connaissances nouvelles trouvent un milieu défavorable à leur enracinement. J'appelle « lacunes » les écarts, qui vont croissant, entre ce qu'on sait et ce qui se fait. Or le moindre coup d'œil donne à penser que ces lacunes sont devenues immenses... »

Cela s'est vérifié dans les faits, quoique les lacunes, toujours immenses, varient sensiblement d'un pays à l'autre. Nous ne nous occuperons ici que du cas de la France, et de celui de l'Amérique dans la mesure seulement où il éclaire nos problèmes.

HUBERT
Le C.l.E.B.S. a réuni des observations sur de prétendues lacunes dans les traditions pédagogiques de plusieurs pays ? Pourquoi ne sont-elles pas publiées ?

PlERRE
Il s'agit d'un travail de longue haleine, qui n'est pas achevé. Cette brochure-ci parait la première parce qu'elle traite de pédagogie post-scolaire, qui pose moins de problèmes, et qui est en France la **seule solution possible**. Qu'elle plaise ou déplaise, elle ne tardera pas à s'imposer aux Français. Ils n'ont pas d'autre choix.

MEDICUS
Vous m'étonnez. Pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes choix que nos voisins ?

PIERRE
Parce que la pédagogie française a pris sur celle des autres pays une avance irréversible. Elle a évolué hors de son temps. Les programmes sont devenus si ambitieux que leur coordination excède

les possibilités d'un corps enseignant plus débordé par les matières de l'étude que par ses étudiants trop nombreux. Bien entendu, cela ne s'avoue pas, mais, dans la « Maison », tout le monde le sait, et l'on est presque heureux des effectifs pléthoriques, qui fournissent au moins une explication plausible, un alibi. En ceci le cas de la France est unique, sauf peut-être la Russie, dont je ne puis rien dire, aucun renseignement sûr n'étant, à ma connaissance, disponible.

PHILIPPE

Quel jugement inattendu ! J'ai fait moi-même un court séjour dans la « Maison », et j'y ai beaucoup d'amis. Je vous accorde qu'on s'y sent mal à l'aise et, en effet, débordé. Mais nul ne prend cela pour une avance. On constate que la situation s'aggrave d'année en année. Les résultats deviennent épouvantables. Et voici que, après avoir consacré trois ans à l'étude de la pédagogie française, vous la dites « avancée » ? Plût au ciel ! Mais vous êtes seul de cet avis.

PIERRE

Ce n'est pas un avis, mais un diagnostic. Expliquer une maladie n'est pas en nier l'existence. Nous avons, nous aussi, constitué un dossier, et l'on n'a jamais rien lu de si accablant. Ce dossier est en vérité trop accablant pour être vraiment alarmant, car il est impossible qu'en vingt ans 1' « intelligence native » des Français se soit effondrée, ou leur culture séculaire évaporée : les hommes n'ont rien de si (redoutablement) stable que leurs patrimoines génétique et culturel. Pourtant les statistiques qui semblent imposer ces conclusions sont irrécusables. Qu'en pensez-vous, Philippe, qui êtes notre logicien ?

PHILIPPE

Il doit y avoir quelque part quelque chose qui ne colle pas. Il faudrait reposer le problème, clairement et complètement.

PIERRE

Ce sera vite fait. Les statistiques convergent vers ceci : depuis trente ans, l'intelligence française produit de moins en moins. Mais le recul de la France, qui est manifeste dans sa littérature autant que dans la technique et dans les sciences, ne reflète encore que les lacunes de la pédagogie d'avant-guerre. Or, depuis 1944, les statistiques officielles accusent non plus seulement un déclin, mais un effondrement.

J'aimerais les mettre sous vos yeux, mais elles sont nombreuses, dispersées et parfois critiquables. Cela demanderait trop de temps. Il se trouve que deux auteurs indépendants, G. Teindas et Y. Thireau, ont publié en 1961 une compilation de renseignements statistiques pertinents. Leur ouvrage : « La Jeunesse dans la Famille et la Société Modernes » (Les Éditions Sociales Françaises), très facile à consulter, est plein d'informations qu'on ne trouve pas réunies ailleurs, notamment sur les goûts de la jeunesse actuelle, ses distractions, ses ambitions, et le déclin de sa santé nerveuse. Sur les résultats scolaires proprement dits, toutes les statistiques concordent : en chiffres ronds, ils ont baissé de moitié en dix ans ! Jamais en aucun pays du monde pareille catastrophe ne s'est produite. L'image de la jeunesse française obtenue en assemblant les pièces d'un puzzle statistique est si noire que, atterrés (on le serait à moins), les auteurs ont conclu leur étude en ces termes :

« Quant à nous, si nous sommes parvenus à alerter le lecteur et à lui faire envisager le problème sous un autre angle, si nous sommes arrivés à déclencher dans son esprit un début de prise de conscience objective et à faire naître en lui le début d'une mauvaise conscience, alors ce livre n'aura pas été inutile.

« C'est le seul espoir qui nous reste. Il est mince, bien mince,

« Nous souhaitons seulement qu'il ne soit pas désespéré !... »

HUBERT

C'est la pédagogie responsable de ces résultats navrants que vous dites avancée ?

PIERRE

Trop avancée : elle serait (presque) valable appliquée à des élèves qui n'existent pas encore par

des professeurs qui n'existent pas encore. C'est pourquoi nous ne sommes pas pessimistes au C.l.E.B.S. sur l'avenir de l'intelligence française. Mais il serait absurde de nier la gravité de la situation actuelle, et ses difficultés, dont la pire est celle-ci : dans un organisme aussi lourd et complexe que l'Education Nationale, des réformes profondes et promptes sont impossibles, nul n'étant revêtu de pouvoirs suffisants pour les imposer. Et, pour comble de malheur, une réforme profonde ne suffirait pas, c'est une remise à neuf qu'il faudrait. Voici les faits :

1. A l'exception de quelques privilégiés de l'argent qui pourraient faire éduquer leurs enfants à l'étranger, les Français ne peuvent échapper à l'enseignement officiel, et ne le pourront de longtemps. C'est un vrai monopole, et solide.

2. L'Education Nationale n'a pas la moindre chance de se réformer assez, ni assez tôt, pour éviter un désastre. Il serait absurde de l'espérer et injuste d'en reprocher l'impossibilité à des autorités académiques qui exercent leurs fonctions au sein d'un organisme structuré pour rendre impossible l'exercice d'aucune autorité.

3. Donc, et c'est là que je voulais en venir, il n'y a et ne saurait y avoir de salut en France hors l'éducation extra-scolaire.

HUBERT

Extra-scolaire, soit. Mais pourquoi post-scolaire ? Pourquoi ne tenterait-on pas d'adapter nos enfants à l'enseignement qu'ils reçoivent **pendant** qu'ils le reçoivent ? La plupart, sans cela, en auraient oublié les trois quarts lorsqu'on s'occuperait d'eux.

PIERRE

Certes, l'idéal serait de préadapter les jeunes gens à leurs études, et, en d'autres pays, on a commencé à le faire en utilisant des méthodes... françaises. Ces mêmes méthodes, par miracle, servent aussi en France, mais pour l'enseignement **post-officiel** seulement, dans les écoles qui dépendent de la Chambre de Commerce de Paris. On y applique la méthode Ramain, dont l'existence suffirait à commencer de rassurer sur l'avenir de l'intelligence française. Mais, pour l'instant, un fait brutal domine : nos écoliers sont surmenés. Ils ont à fournir dès leur âge le plus tendre un nombre insensé d'heures de classe et de travail à domicile. A partir de la classe de cinquième jusqu'au seuil des grandes écoles, leurs horaires suffiraient à compromettre la santé d'hommes adultes. Tout remède qui comporterait le moindre alourdissement d'horaire serait pire que le mal.

HUBERT

Tout le monde est d'accord sur le scandale des horaires. Mais ce ne sont pas des heures de travail effectif. A l'école surtout, on ne fiche pas grand chose.

PIERRE

Vous avez mis le doigt sur la plaie. A l'école, interminablement les élèves sont conditionnés à l'improductivité intellectuelle. On leur impose l'habitude de produire peu, qui les rend bientôt inaptes au travail productif. Bientôt le stimulus « ambiance scolaire » éveille la réponse « ennui » aussi sûrement que la sonnette pavlovienne faisait saliver les chiens expérimentaux. Medicus vous dira mieux que moi les conséquences physiologiques et psychologiques de l'ennui. Il vous confirmera sans doute que la brutalité des Romains et des clercs médiévaux était moins nocive et, somme toute, moins cruelle. Jamais les écoliers n'ont été aussi maltraités qu'aujourd'hui.

MEDICUS

Je suis plus que d'accord, et j'aurais beaucoup à dire là-dessus. L'ennui peut être plus fatigant que le travail, et il peut engendrer un désordre neurologique grave : l'inaptitude à concentrer et à fixer l'attention.

PIERRE

Voilà pourquoi la dramatisation de l'enseignement post-scolaire s'impose surtout en France, où il faut capter, retenir et rééduquer l'attention d'une jeunesse assez maltraitée à l'école pour y contracter une maladie de l'attention. Celle-ci détermine chez les élèves deux types de comportement, contradictoires en apparence : le rejet chez les « cancres » et **l'ingestion**

passive chez les élèves réputés bons. Qu'on ne s'y trompe pas : ces attitudes sont identiques quant au fond : elles sont les deux formes les plus courantes de **l'inassimilation**. Intelliger c'est faire exactement le contraire : **c'est exercer un choix.** L'intellection est la résultante d'une **activité critique.** Sur ce point, les travaux de nos collègues américains sont concluants. Ne cherchons pas ailleurs l'explication des difficultés rencontrées pour l'interprétation des statistiques.

Sauf pour sa valeur thérapeutique à l'égard des tendances à l'inassimilation, par rejet aussi bien que par ingestion passive, valeur qui a été éprouvée et mesurée, la supériorité du pédagodrame sur d'autres formes d'enseignement post-scolaire n'est pas certaine et, par ailleurs, il a des inconvénients très sérieux.

PHILIPPE

La valeur pédagogique du drame est en effet contestée. Les Russes et le « Réarmement Moral » de Caux en font grand cas pour **l'endoctrinement.** La culture chinoise dépendait du théâtre pour la diffusion de ses thèmes principaux, la langue et l'écriture savantes des mandarins n'étant pas vulgarisables. Pour des analphabètes, le drame possède des pouvoirs quasi magiques. Mais pour l'étrange sorte d'illettrés qui viennent de décrocher les diplômes de l'enseignement secondaire ? Franchement je n'en sais rien. Ne pourrait-on capter et retenir leur attention autrement ? Si la dramatisation n'est pas sans défauts graves, pourquoi l'adopter ?

PIERRE

Parce qu'elle est seule à trancher assez sur les antécédents scolaires. Or il faut coûte que coûte éviter tout rappel de l'ambiance scolaire, qui fait monter l'ennui à la tête comme l'eau monte à la bouche à l'odeur d'un rôti. Toutes les précautions doivent être prises pour prévenir le déclenchement de ce facteur incoercible de l'inassimilation. D'où nos « règles du jeu » :

1. Ne soyons jamais, en rien, professoraux.
2. Jouons nos rôles comme des acteurs, sans interpeller l'auditoire. Nous sommes des copains qui bavardons sans nous douter qu'on nous écoute.
3. Adoptons le jargon de la jeunesse estudiantine, sans craindre le débraillé, ni la verdeur, ni même les pires fautes de goût. **Recourons le plus possible à l'humour.**
4. Au début tout au moins, les sujets difficiles et les longs monologues sont proscrits. Échangeons des propos vifs sur les sujets qui touchent la jeunesse actuelle, qui lui tiennent à cœur, et renvoyons-nous fréquemment la balle.

MEDICUS

Ces précautions sont bonnes mais elles ne suffisent pas. Vous omettez le plus sûr stimulus auquel les jeunes répondent par un réflexe de rejet : l'âge. Nous sommes des « croulants ». Or la jeunesse actuelle est allergique à tous les croulants, depuis le garde-champêtre jusqu'au président de la République en passant par les professeurs et les parents. N'eût-il pas mieux valu faire jouer les pédagodrames par de jeunes acteurs, voire par les étudiants eux-mêmes ?

PIERRE

Votre pensée, sur ce point, rejoint celle de nos collègues américains. Mais cela n'est pas immédiatement réalisable en France. Certes la présence sur la scène d'un ou deux jeunes gens est un excellent catalyseur. Nous l'avons constaté à Paris. C'est pourquoi François et Françoise, qui sont les porte-parole des étudiants, et dont le rôle doit rester effacé ici, pourraient nous prêter un concours précieux s'ils paraissaient sur la scène. L'auditoire tendrait à s'identifier à eux et il aurait le sentiment de prendre part à l'action dramatique. Aussi nous ne négligerons rien pour former au plus vite des équipes d'acteurs jeunes et de « pédagodramaturges » non croulants.

Entre-temps nous n'avons pas trop à redouter les effets répulsifs de nos crânes mildiousés : les jeunes gens ne sont allergiques ni à Fernandel ni même à Jean Gabin. Ce qui les met en boule, c'est l'autorité de leurs aînés. Vous avez invoqué le garde-champêtre, les parents, les professeurs, l'Elysée : quatre symboles d'autorité parfois respectable, d'autres fois moins, mais toujours gérontocratique. Donc, puisque nous n'avons pas à exercer d'autorité, n'en représentons et n'en dramatisons point.

Un autre reproche des jeunes, bien grave celui-là, c'est que, parlant toujours pour ne rien dire, nous sommes mortellement ennuyeux. Prenons-y garde. N'ouvrons jamais la bouche pour dire des

choses qui pourraient aussi bien – et souvent beaucoup mieux – ne pas être dites, et faisons de grands efforts pour être plutôt divertissants qu'ennuyeux.

HUBERT
Très bien, mais de quoi faut-il leur parler ? Vous signaliez des lacunes à combler. Lesquelles ?

PIERRE
La plus immense lacune qui, en France, saute aux yeux, c'est qu'on y enseigne tout, sauf ce qui relie entre elles les matières étudiées, et leur fournit l'homogénéité et l'intelligibilité. En conséquence les bons élèves savent beaucoup de choses et n'en comprennent guère. Pis encore, ils ignorent la signification du mot « comprendre ». Plusieurs centaines d'entre eux ont été invités à fournir une définition de ce mot. Je vous fais grâce des résultats trop affligeants de cette enquête.

HUBERT
Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce qui relie entre elles les matières de l'étude ?

PIERRE
Bien entendu, ce qu'elles ont en commun. Aussi a-t-on l'embarras du choix. Si nous ne nous adressions qu'à des universitaires, les meilleurs « liants » seraient la philosophie et la psychologie pour les étudiants en lettres, l'épistémologie et l'anthropologie pour les scientifiques.

Pour ce premier cycle de nos pédagodrames, nous avons retenu le « liant » qui s'est révélé le plus facile et efficace : la biologie élémentaire et même franchement vulgarisée. Nous en conservons les éléments principaux d'un bout à l'autre de nos pédagodrames, qui comportent quatre cycles :

1er cycle : « Le Métier d'Homme », fondé sur la biologie et, très accessoirement, sur la logique.
2e cycle : « Le Métier de Chef », fondé sur la bio-sociologie et la bio-politique.
3e cycle : « Le Métier d'Educateur „, fondé sur la bio-psychologie.
4e cycle : « Le Métier d'Explorateur (de soi-même) », qui, à strictement parler, est le métier de savant, et qui repose presque tout entier sur l'épistémologie.

PHILIPPE
Il est vrai qu'aucune de ces choses n'est enseignée dans les lycées français. C'est à peine si, à propos de philosophie et peu avant de lancer les jeunes gens dans la vie, on leur laisse entendre que, sauf en mathématiques, la logique ne vaut rien. Et la philosophie est regardée comme un dessert, servi à la fin du repas, et dont l'utilité est si douteuse qu'on la néglige volontiers pour des choses plus sérieuses. Les étudiants qui se destinent aux sciences sont présumés assez sérieux pour n'avoir pas à s'amuser la gueule avec ces sucreries. Pour la psychologie, louons le ciel : les allusions discrètes qu'on y fait ne suffiraient pas à déboussoler un psychopathe, même s'il prêtait attention à ses leçons. Quant à l'anthropologie et l'épistémologie, c'est de l'hébreu. Donc il est vrai que les disciplines fondamentales, qui pourraient donner un sens aux études secondaires, les rendre intelligibles et même intelligentes, sont tout bonnement omises. Mais est-il pensable que cette lacune énorme soit particulière à la France ? Je ne puis le croire.

PIERRE
Évidemment non. Mais cette carence se fait plus cruellement sentir en France qu'ailleurs. Vous allez comprendre pourquoi et nous allons, tous ensemble, battre notre coulpe, car nous n'avons pas volé le mal dont souffrent nos enfants. Nous le leur avons infligé par esprit d'économie : « Les Français », a dit quelqu'un, « sont toujours prêts à donner leur vie pour la Patrie, mais pas un sou de plus !... »

Nous avons toujours été prêts à tout donner à nos enfants, mais pas le sou de plus qu'il aurait fallu. Nous avons voulu que leurs études « paient », qu'elles rendent, En quoi ? En savoir, bien sûr : c'est la seule chose qui se mesure aux examens, et qui prépare à ces « concours » (bien français) qui n'autorisent l'entrée des « Grandes Écoles » (bien françaises) qu'aux seuls vainqueurs d'une joute économique. S'étonnera-t-on que cette sélection n'ait guère favorisé le désintéressement intellectuel **qui se trouve être le principal facteur du profit intellectuel – même exprimé en gros sous ?** Nous avons fait de la vie intellectuelle de nos enfants une course où l'on prend

trop tôt le départ et où **l'idéal consiste à décrocher une timbale !** Nous sommes punis par où nous avons péché.

De plus, et pour comble de malheur, la nécessité d'une liaison, d'une homogénéité indispensable à l'assimilation, grandit comme le carré du nombre des connaissances à acquérir. Qu'on songe à un Montaigne. Que savait-il ? Autant dire rien que du « liant .. Qu'en a-t-il fait ? Un monde enchanté. Rousseau, en plus, savait un petit rien de sociologie naïve. Or ce petit rien a suffi à faire de lui un imbécile. Aujourd'hui, les pédagodrames vont montrer combien nous sommes exposés à devenir idiots. C'est terrifiant !

Mais nos professeurs ne sont pas responsables de cette situation. Cantonnés dans une ou plusieurs spécialités, ils ne peuvent découvrir ce qui cloche dans leurs enseignements. Nul ne comparerait les manuels scolaires des temps présents à ceux de notre enfance sans constater de grands progrès. On n'y trouve rien qui cloche par la raison suffisante qu'il n'y cloche rien.

HUBERT

Quels sont les sujets qui touchent la jeunesse ? Elle semble ne s'intéresser à rien. Il y a aussi une question de niveau intellectuel. Où situer celui qui convient ?

PIERRE

Consultez les manuels de la classe de philosophie. Je recommande les « Courts Traités » de Vergez, Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg, dont l'envergure vous surprendra. Il faut rester plutôt deux ou trois crans au-dessous, pour être sûr d'une intelligibilité totale à quiconque possède ne fût-ce que le premier bachot. Pour l'entrée en matière, deux sujets font mouche à tout coup : les relations homme-femme en amour, et parents-enfants pour le reste du temps. Tous les jeunes gens se croient plus ou moins amoureux, et la plupart ont sur les bras des parents-problèmes, dont ils ne savent que faire. On les accroche aisément par ces biais, puis, de fil en aiguille, on rejoint l'essentiel.

MEDICUS

Et les sujets délicats, comme la religion ?

PIERRE

Une seule consigne : la sincérité et la franchise. Nous sommes deux croyants, un agnostique, un sympathisant et un incroyant. Tout le monde y trouvera son compte et ses mécomptes. C'est ce qu'il faut : les mécomptes, surtout, sont importants.

MEDICUS

Et les femmes ? N'aimez-vous pas les femmes ? Elles sont souvent bonnes pédagogues et leurs talents d'actrices n'ont jamais été contestés. Il semble qu'une grande place leur revient dans les pédagodrames. Pourquoi n'y en a-t-il pas sur cette scène ?

PIERRE

Parce que Bernard s'y est opposé. Ce premier cycle de pédagodrames ayant été mis sous le signe de la biologie, il y joue un rôle prépondérant, et je me suis rangé à ses avis. Je lui laisse exposer les raisons de son opposition à la présence de femmes parmi nous.

BERNARD

Elles me semblent graves, mais c'est sur la scène, où notre auditoire est mixte, qu'il faudra en débattre : le juste rôle des femmes dans la pédagogie est un sujet qui intéresse les filles.

HUBERT

Vous parliez, Pierre, des défauts de la dramatisation. Ne faut-il pas que nous les connaissions ?

PIERRE

C'est le revers de la médaille. On va au théâtre pour s'amuser ou s'émouvoir, jamais pour s'instruire. Aussi n'entend-on pas y être instruit. Des exposés suivis y sont inadmissibles. Jacques Dartan, qui tenait le rôle du biologiste dans notre première expérience pratique à Paris, a eu la

malencontreuse idée de consacrer une séance entière à l'exposé de ce qu'est la **noobiologie** (ou biologie de la pensée). Les résultats, désastreux, se firent sentir longtemps : l'ennui avait pris le dessus. Mais vous verrez par quels artifices cette difficulté peut être tournée, et même vaincue.

Enfin, nous invitons toujours nos étudiants à faire un résumé de chaque séance, qu'ils comparent ensuite au résumé officiel distribué la semaine suivante. Consacrons les dernières minutes qui nous restent à résumer, comme nous voudrions que nos étudiants le fassent et à titre d'exemple, notre prologue :

RÉSUMÉ DU PROLOGUE

1. Le pédagodrame est une leçon camouflée en pièce de théâtre où des professeurs, déguisés en être humains vivants, s'efforcent de combler les lacunes de l'enseignement officiel.
2. Une pédagogie extra-scolaire peut seule remédier aux défauts de l'enseignement officiel français parce que celui-ci dépend d'une lourde machine étatique, qui détient un monopole de fait, et dont les structures interdisent l'espoir de réformes suffisantes, réalisées à temps pour éviter la consommation d'un désastre national.
3. Le stimulus « ambiance scolaire » éveille deux réponses également nuisibles : l'inattention ou l'ingestion passive. D'où la nécessité de trancher sur les antécédents scolaires, pour stimuler l'attitude critique qui favorise « l'intellection », condition sine qua non de l'assimilation.
4. Une des plus graves lacunes de l'enseignement officiel est l'absence de liens intellectuels entre les divers sujets de l'étude. Cette carence se fait sentir en France plus qu'ailleurs parce que le désintéressement intellectuel nécessaire à l'acquisition du « liant » y est découragé, le critère du désirable étant le « payant ».
5. Les jeunes gens étant allergiques à l'autorité de leurs aînés, on s'abstiendra d'en dramatiser aucune. Les pédagodrames doivent instruire en divertissant, ou en éveillant des résonances affectives.

PIERRE

L'heure de monter en scène a sonné. Qu'on me pardonne d'insister encore sur la nécessité d'un enseignement amusant ou émouvant. Certes nous ne sommes ni humoristes ni jeunes premiers. Nous ne pouvons prétendre à rivaliser avec les professionnels du spectacle. Nous nous en tirerons beaucoup plus mal que bien. Mais faisons du mieux que nous pourrons. Sollicitons l'indulgence des spectateurs et comptons – en touchant du bois – sur leur bonté d'âme pour ne pas tirer sur ceux qui, pendant quelque trois cents pages vont tenir lieu d'humoristes et de pianistes !

Rideau

LA TRAVERSÉE

Premier Acte

LE CHAOS

Le lecteur est invité à se rappeler qu'il est censé assister à une représentation théâtrale. Les acteurs ne s'interrompent pas pour lui laisser le temps de réfléchir et de critiquer. Ce livre doit être lu sans plus d'effort et au même rythme qu'un roman d'aventures : au dénouement tout s'explique.

Dans un living-room où règne un désordre aimable, Pierre lit son journal. Il est assis dans un fauteuil spacieux, une pipe à la bouche. Où que se porte le regard, tout dans cette chambre invite à la détente. A droite un piano à queue porte un grand vase de fleurs. Plus tard, au 3e acte, un tableau noir sera placé devant le piano et, en plus, l'écran d'une lanterne magique au 5e acte. A gauche, une cheminée où brûlent des bûches. Isabelle, la femme de Pierre, feuillette une revue en se chauffant les pieds. Un cartel, sur la cheminée, sonne neuf heures.

PIERRE
Ils vont arriver d une minute à l'autre.

ISABELLE
Qui ?

PIERRE
C'est vrai, j'ai oublié de te le dire : quatre amis, les meilleurs que j'aie jamais eus. Nous logions ensemble au Quartier Latin et nous étions inséparables. Nos études terminées, la guerre nous a dispersés.

(Il pose son journal et sa pipe et dispose cinq fauteuils et des guéridons en un large cercle autour du feu, tout en continuant à parler).

J'avais presque oublié leur existence. Et voici que ce matin Philippe me téléphone. Ils se sont rencontrés à Paris et se sont invités à passer la soirée ici pour renouer connaissance. Tu n'imagines pas mon impatience.

ISABELLE
Je vois que tu t'apprêtes à les dorloter.

PIERRE
C'est pour les disposer aux confidences. Ça ne t'ennuierait pas d'apporter des boissons ? Et quelques menues choses à se mettre sous la dent pour occuper l'lnconscient ?

(Isabelle sort et revient avec un plateau chargé. Pierre place des cigarettes et des cendriers sur les guéridons).

ISABELLE
J'irai passer la soirée avec Louise, qui justement est seule ce soir.

PIERRE
Jamais de la vie ! Ta présence les ravira. Tu sais fort bien, d'ailleurs, que tu es ravissante.

ISABELLE
Oui, mais pas si gourde ! Si je recevais quatre amies de pension, je te jetterais dehors à coups de balai.

(On entend une sonnerie).

ISABELLE
Les voici. Adieu mon petit vieux.

(Elle l'embrasse et sort en courant. Pierre ouvre la porte. Entrent Bernard, Hubert, Medicus et Philippe. Ils se dévisagent longuement sans prononcer une parole).

PHILIPPE
Surtout, pas de commentaires ! Après vingt-cinq ans, ils seraient désobligeants ou insincères.

PIERRE
Par ici. *(Il les pousse vers les fauteuils).* Vautrez-vous, mangez, buvez, fumez et dites-moi tout. Racontez vos amours, vos déboires d'époux, vos angoisses de pères, vos succès et insuccès professionnels, etc..., et tout ce que vous avez sur le cœur, et dans le cœur. Fontenelle a dit qu'il est dangereux d'être homme. A quels pièges vous êtes-vous fait prendre ?

HUBERT
Déboires d'époux, angoisses de pères ? Pourquoi voir tout en noir ?

PIERRE
Les statistiques nous l'ordonnent. L'amour, qui est la plus prometteuse des aventures humaines, est celle qui tient le moins ses promesses. Quant à nos enfants, on commence à comprendre que la paternité est un métier à apprendre. Comment douter que n'en ayant rien appris, nous le faisons mal et que nos enfants sont appelés à payer le prix de notre ignorance ? Fontenelle aurait dû ajouter qu'il est douloureux d'être père.

PHILIPPE
Ne disons pas de mal de l'amour. Quand je vous raconterai les miennes, elles ne vous arracheront guère de larmes. Pour les enfants – ceux des autres, Dieu merci, car j'ai été attentif à ne pas me marier – je t'accorde une chose horrible : leur langage se dégrade par rapport à ce qu'était le nôtre ! Qui l'aurait cru possible ? Mais venons-en aux confidences. Tu es notre aîné, Pierre, d'au moins trois semaines. A toi l'honneur.

PIERRE
Si vous voulez. J'ai une femme supportable, quatre filles insupportables et un fils qui nous donne du souci. Je suis psychotechnicien au C.l.E.B.S. Nous étudions en ce moment l'art d'échapper aux pièges de la vie, ou de s'en dépêtrer aux moindres frais quand on est pris. Nous appelons cela : «Le Métier d'Homme».

BERNARD
A ce compte, le métier de cuisinière serait l'art d'échapper aux brûlures. Je veux bien qu'une cuisinière ne brûle pas, mais j'aimerais qu'elle sache faire la cuisine. Homo sapiens doit, lui aussi, faire son métier.

PIERRE
Quand tu auras mon âge, tes ambitions se modéreront. Échapper aux pièges de la vie est un programme si vaste que le reste est donné de surcroît. Qui s'en acquitte devient, consciemment ou non, un agent de l'Evolution. Or c'est en cela que consiste le métier d'homme. Qu'en pensez-vous ?

MEDICUS
Pour moi le métier d'homme est multiple. C'est d'abord celui de nourrisson, puis d'enfant, puis d'étudiant, d'amant, d'époux, de père, de médecin, etc., et hélas ! parfois de soldat. J'en passe beaucoup. Ce que je veux dire c'est que, pour savoir son métier d'homme, il faut apprendre tous ces métiers-là.

PHILIPPE
Peuh ! C'est ridicule ! Vous savez que je suis logicien. Eh bien, le métier d'homme est celui-là. Tous les autres en découlent, même celui d'amant. Impossible, sans bonne logique, de faire l'amour correctement. Hein, Hubert ?

HUBERT

Ne fais pas l'idiot : tu n'es même pas drôle. Mais videz votre querelle. Je vous écoute et comme au bon vieux temps, je vous dirai ensuite vos quatre vérités. Vous me semblez plus farfelus que jamais !

BERNARD
Ils recommencent ! Après une trêve de vingt-cinq ans le premier mot de Philippe est une banderille dans l'échine d'Hubert. Et sa technique n'a pas varié : elle consiste à parer la vérité d'oripeaux outrageux. Dieu sait pourtant que l'amour est une des plus difficiles activités de l'homme, celle qui demande le plus d'intelligence, de maîtrise, de finesse. Si Philippe avait dit : « Sans beaucoup d'intelligence et de connaissances, les chances d'une vie sexuelle pleinement satisfaisante sont nulles », Hubert lui-même n'aurait pas bronché.

HUBERT
J'admets que l'amour n'est pas toujours satisfaisant, mais je ne compte pas sur les sexologues ni sur la psychanalyse pour rien améliorer, au contraire : je crois les sauvages d'Afrique ou d'Amazonie mieux partagés que nous à cet égard.

BERNARD
Vous avez raison tous les deux. Sans doute admettrez-vous que, dans la mesure au moins où elle concerne la reproduction, la sexualité relève de la biologie. Nous verrons si cette discipline peut nous éclairer aussi sur les moyens théoriques et pratiques d'être heureux à deux, puis nous confronterons ses données avec nos propres expériences. Dans mon cas, c'est frappant : ma vie sexuelle a été réussie dans la mesure où elle s'est trouvée obéir aux grandes lois de la vie. Douloureuse et malheureuse lorsque, consciemment ou non, je les ai violées.

MEDICUS
Tu nous raconteras cela. Le médecin en moi est alléché.

BERNARD
Volontiers. Mais vous n'aurez qu'à remémorer vos propres expériences, ce sera vraisemblablement pareil. Quant aux sauvages d'Amazonie, préservés d'artifices tentateurs et surtout de mauvais professeurs, ils sont moins exposés à contrarier les lois naturelles. A cet égard ils sont mieux partagés que nous. Mais, pour nous, l'ère de l'évolution « au petit bonheur » est close. Nous entrons dans celle que j'appellerai « le grand bonheur ». Vous allez comprendre d'ailleurs que nous n'avons pas le choix. L'alternative est d'être heureux ou de disparaître.

MEDICUS
Même si c'est vrai, cela n'ira pas tout seul. En Occident tout au moins, il y a trop de névrosés qui nourrissent des griefs contre tout le monde et contre eux-mêmes. Bien entendu ils en sont inconscients et ne peuvent s'en défendre.

BERNARD
S'ils ne peuvent être guéris, ces malades seront inévitablement neutralisés par la sélection naturelle, et perdront tout moyen de transmettre leur mal, qu'ils baptisent généralement « pessimisme ». Ce qui est dangereux dans leur cas, ce n'est pas leur maladie, c'est le pouvoir qu'ils possèdent d'en contaminer nos cultures en se faisant prendre pour ce qu'ils ne sont pas : des responsables.

PHILI PPE
Laissons en paix les sadiques et les fous. Il me tarde d'entendre vos secrets d'alcôve et surtout de me vanter des plus croustillants parmi les miens.

HUBERT
Ne fais pas l'idiot ! *(il se tourne vers Bernard).* Tes bonheurs, petits et grands, Bernard, sont bien vagues et, je t'avoue, terriblement suspects. Explique-toi.

BERNARD

Ce sont des allusions imagées aux mécanismes, dont nous reparlerons, de l'Evolution. Ce que je veux dire, en très gros, c'est qu'en devenant consciente et dirigée, l'Evolution change de signe. Nous avançons non plus en fuyant nos craintes, mais en poursuivant nos désirs, pourvu que nous sachions ce que nous voulons, pourquoi nous le voulons, et s'il est bon de le vouloir. Quand ces conditions sont réunies, celles du bonheur le sont aussi, et nos « terres promises » sont si attrayantes, si conformes à nos rêves immémoriaux que nul ne songerait à regarder en arrière. Nous n'avons plus besoin, pour marcher, d'être repoussés par les laideurs d'antan ni poussés par nos peurs ancestrales. Mais cette première étape de ce que j'appelle le grand bonheur a un prix : il faut **apprendre**. La science seule peut nous dire ce qu'il est juste de vouloir, ce que nous pouvons vouloir sans trahir notre espèce et sans nous trahir nous-mêmes par aveuglement au vrai. Je laisse à d'autres le soin de décider s'il leur plaît de dire : sans trahir Dieu.

PHILIPPE

Doucement, mon bon Bernard, ne t'emballe pas. Les « laideurs d'antan » me...

HUBERT *(rouge de colère, il lui coupe la parole)*

J'ai peine à en croire mes oreilles ! Se peut-il que des hommes de science aient la prétention de nous apprendre ce que nous pouvons vouloir sans trahir Dieu ? Eux qui trahissent l'homme et Dieu à chaque pas qu'ils font ! Eux qui sont cause des pires de nos maux, et des plus épouvantables menaces qui pèsent sur notre espèce ! Je ne cite que pour mémoire la bombe H, suprême exploit des physiciens, dont l'inconvénient – l'anéantissement de toute vie – est compensé par les week-ends sur la Lune qu'on nous promet. Quant aux moindres triomphes de la science, ceux qui nous valent des merveilles quotidiennes, comment ne s'en réjouirait-on pas ? Quelques millions de véhicules à moteur ont si bien amélioré nos vies qu'on ne peut plus se déplacer dans Paris et que l'air s'y charge de senteurs meurtrières. Pour l'eau c'est bien mieux : si le progrès conserve son rythme, faire la vaisselle sera bientôt un jeu de société, mais nos robinets cracheront un liquide mortel et nos rivières seront promues au rang d'égouts.

Mais c'est lorsqu'elle s'occupe des humains que la science fait sentir sa prépondérance : plus elle avance, plus l'homme recule ! Jamais on n'a tant su sur l'enfant, et c'est si beau qu'il serait sacrilège de douter de nos Piaget, et de leur préférer nos enfants ! La psychiatrie, elle, est formidable : ce ne sont que drogues miracles et super-thérapies-des-profondeurs. Aussi est-il impossible de construire assez de maisons de fous et l'on n'en a jamais tant vu qui courent en liberté. Au train où vont les U.S.A., la moitié des habitants y seront bientôt internés, puis libérés pour qu'ils puissent enfermer l'autre moitié ! Enfin, ne t'en déplaise, Bernard, les biologistes jouent avec le feu, et leur irresponsabilité est terrifiante. Ils bousculent les équilibres naturels sans souci de ce qu'il en coûtera d'un jour à l'autre. On dit même que certaines armes biologiques rivalisent avec ce que les physiciens ont fait de mieux. Je vous accorde, Messieurs, que pour la guerre la science est toute-puissante, mais je doute que la paix puisse s'accommoder des savants.

Jusqu'à ce qu'elle ait fait ses preuves je n'accorderai aucune confiance à la biologie pour m'apprendre à aimer, à éduquer ni moins encore à distinguer le bien du mal. Quant à apprendre ce que nous pouvons vouloir sans trahir Dieu, laissez-moi vous dire ceci : il m'a fallu cinquante ans pour essayer de dire parfois : « Que Votre volonté soit faite, Seigneur... », ce qui sous-entend : « ...et non la mienne ! » Or je crois cette formule plus empreinte de sagesse et plus riche d'expérience humaine que toutes les équations d'Einstein plus toutes les œuvres de Freud, jetées dans la balance pour faire bon poids.

BERNARD

Penses-tu qu'un seul savant ignore ces faits ? Encore ceux que tu évoques ne sont-ils pas les plus fâcheux. Songe aux conséquences imminentes de l'abaissement brutal du taux de la mortalité infantile, dont dépendait l'habitabilité de notre planète. Nos antibiotiques et nos insecticides de synthèse sont en train de faire de la vie des hommes un cauchemar si affreux que les onirologues eux-mêmes n'y ajouteraient rien. Et tu entendras, dans le courant de nos pédagodrames, quelques anecdotes propres à donner le frisson. Mais rien de tout cela n'est resté alarmant. Il suffit de savoir ce qui se passe aujourd'hui pour comprendre ce qui s'est passé hier, et pour constater qu'un ordre est en train d'émerger. Nous assistons actuellement à la liquidation d'un ordre périmé, devenu désordre.

Si nous ne le voyons pas encore clairement c'est que, parmi les faits scientifiques contemporains, quelques-uns (mais pas toujours les mêmes) manquent à chacun de nous. De plus en plus spécialisées, les sciences ne livrent leurs découvertes qu'à un petit nombre d'initiés et, de discipline à discipline, la diffusion est si ralentie qu'on peut la dire paralysée. Le public et les gouvernements n'en entendent parler que s'il s'agit de découvertes « sensationnelles », par quoi il faut entendre celles qui se prêtent à des applications... désastreuses !

Mais ton intervention si juste, mon cher Hubert, est néanmoins inopportune : nous jouons un pédagodrame et notre auditoire n'est pas encore accroché. Il aurait fallu consacrer ce premier acte à nos amours, à nos enfants, à mille choses familières, quotidiennes.

PIERRE

Je ne crois pas. Il nous faut abandonner sans délai la fiction d'un auditoire juvénile. Un cycle de pédagodrames comporte une représentation hebdomadaire de deux heures, d'octobre à juin, soit quelque soixante-dix heures, alors que ce volume ne contient guère qu'une huitaine d'heures de lecture. Pour faire tenir dans ces pages ne fût-ce que la moitié des matières du premier cycle il va falloir précipiter l'allure. Il va falloir enchaîner tout de suite sur le réquisitoire d'Hubert. Nous devons nous résoudre, parce qu'il le faut bien, à sacrifier beaucoup de la technique pédagodramatique à la nécessité d'avancer au galop.

BERNARD

En ce cas, le mieux serait sans doute d'apporter l'essentiel des récentes acquisitions de la science, pour rassurer ceux qui partagent les alarmes d'Hubert. Le public n'est jamais renseigné sur les découvertes récentes. Et les scientifiques, lorsqu'ils sont étrangers aux disciplines qui les font, n'en savent guère davantage. Un autre phénomène très courant, c'est l'enfouissement de découvertes précieuses sous l'immense masse des publications. Tout le monde connait la mésaventure de Gregor Mendel, dont les découvertes décisives sur les mécanismes de l'hérédité sont passées inaperçues bien qu'elles aient été publiées en 1866 dans une revue scientifique autrichienne, pour être redécouvertes trois fois en 1900, quelque vingt ans après la mort de Mendel. Mais on sait moins que l'inhumation de richesses précieuses est devenue monnaie courante.

PlERRE

C'est si vrai qu'au C.l.E.B.S. plusieurs de nos collaborateurs dévouent le plus clair de leur temps aux diffusions inter-disciplines et à l'exploration de publications anciennes. Ils en reviennent souvent chargés de butin. Je vous citerai le cas – exceptionnel, il est vrai – de la « logique primaire », dont Philippe vous dira quelques mots. Steiner l'a cueillie dans une revue américaine du début de ce siècle, où elle reposait en paix depuis quelque cinquante ans. Nous l'avons raffinée quelque peu, puis baptisée « orthologique », je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi. Vous allez constater qu'à elle seule cette logique, si elle avait été diffusée à temps, aurait pu épargner quelques mésaventures aux humains.

PHILIPPE

La logique verbale a si mauvaise presse que je ferai de la peine à tout le monde en prétendant qu'elle peut parfois servir à quelque chose. Pour le montrer, je vais choisir un exemple à la fois énorme et grossier. Je te charge, Hubert, des destins de ce monde. Te voilà Président des U.S.A. Tu apprends un matin l'installation clandestine par les Russes de bases militaires à Cuba. Que fais-tu ? Tu t'empares d'une machine à penser orthologique et donnes trois tours de manivelle :

1. De deux choses l'une : La Russie veut la guerre nucléaire, ou elle ne la veut pas.
2. Si elle la veut, de deux choses l'une : elle est prête à la faire ou elle ne l'est pas. ;
3. Si elle n'y est pas prête, de deux choses l'un,e : il lui manque plus d'une chose, ou bien il ne lui manque, pour déclencher un cataclysme à l'échelle planétaire, que des rampes de lancement à Cuba.

Au troisième tour de manivelle l'orthologique ordonne le blocus de Cuba. Toute autre décision serait folle et criminelle. Tu en donnes l'ordre au Pentagone, et te retrouves libre pour t'occuper de choses sérieuses.

HUBERT

C'est heureux, car ta logique et ton exemple ne le sont pas. Rien n'y tient debout. Au troisième tour on dirait aussi bien : il lui manque plus d'une chose, ou bien il ne lui manque, pour déchaîner la catastrophe, qu'un prétexte : le blocus de Cuba !

PHILIPPE

Non. Les Russes peuvent avoir besoin, parfois, de blé américain, mais leur industrie nationale pourvoit à tous leurs besoins en prétextes. Le blocus de Cuba était un casus belli impossible : tout le monde s'attendant à tout, les Russes auraient perdu les bénéfices de la surprise.

MEDICUS

Je l'admets, mais la vertu de ce que tu appelles – Dieu sait pourquoi – l'orthologique n'en est pas plus limpide. Cette logique semble vieille comme Aristote, et aussi gauche. La Russie, qui est une abstraction, ne peut ni vouloir ni ne pas vouloir. Et le Tsar de toutes les Russies aurait pu vouloir et ne pas vouloir. Dans les deux cas, ta logique tombe à plat.

PHILIPPE

Il est vraisemblable, en effet, que certains Russes veulent la guerre et d'autres pas, tandis que d'aucuns, indécis, la veulent et ne la veulent pas. Mais notre Hubert n'avait pas à se préoccuper d'eux. Pour le Président des Etats-Unis, la Russie veut ou ne veut pas la guerre selon que penchent dans l'un ou l'autre sens les opinions de ceux qui en décident. Or, aucune science ne pouvant garantir que les Russes ne prendront jamais l'initiative d'une déflagration nucléaire, le rôle d'Hubert était de penser en ces termes : *« ne veut pas ou veut – on ne sait jamais... »*. Pour lui, il ne s'agissait pas de psychologie ni de purisme dialectique, mais de réduire au minimum les risques d'une extinction soudaine de deux cents millions d'électeurs. En bon politicien, l'aspect électoral de cette affaire devait primer dans son cœur et occuper seul sa conscience. Il est vrai qu'Aristote aurait pu se charger de cette décision, mais, à l'échelon suivant, l'orthologique est tout à fait autre chose. Nous verrons ce deuxième échelon en temps utile.

BERNARD

Tout cela peut être vrai, mais pourquoi en parler ? Les Américains ont bloqué Cuba sans orthologique. Cette manœuvre a réussi, et la sagesse n'en est pas contestée. Dans les affaires de cette sorte les décisions justes relèvent des traditions et du bon sens.

PHILI PPE

Nous y voilà ! Pour apprécier la vertu de nos traditions, le moment est venu de prendre une vue panoramique du monde où nous vivons. A la fin de la guerre, les Etats-Unis avaient tous les atouts dans leur jeu et ils n'avaient en face d'eux qu'une Russie cruellement éprouvée. Or, en vingt ans, sous leur conduite, l'Occident a perdu la Hongrie, la Tchécoslovaquie, etc., puis la Chine, puis la Corée du Nord, puis l'Asie, puis l'Afrique. L'Amérique latine est un fruit mûrissant que l'Orient s'apprête à dévorer après s'être aménagé, à 90 milles de Miami, une forteresse et un foyer de contagion castro-asiatiques.

HUBERT

Ne noircis pas le tableau. L'Asie et l'Afrique ne sont pas des continents communistes.

PHILIPPE

Peut-être pas. Mais si nous empruntons leurs yeux aux habitants de Sirius pour regarder notre planète, nous constatons qu'en vingt ans elle a rougi ou rosi. Et de puissants foyers rouges sont actifs même dans le sein des nations occidentales.

MEDICUS

Certainement, mais tu sembles oublier que, loin de constituer une défaite de l'Occident, le rayonnement mondial du communisme représente son triomphe : le marxisme est une doctrine occidentale. Pourquoi effrayerait-elle l'Occident ?

PHILI PPE

Ce qui met l'Occident en danger, ce n'est pas la doctrine communiste, qui contient des choses excellentes, mais l'antioccidentalisme, paradoxal en effet, qu'elle a non pas causé ni suscité, mais organisé et rallié. Notre planète est divisée en deux camps plus un tiers-monde. Or, à mesure que celui-ci rougit, il nous devient hostile. N'essayons pas de nous leurrer : l'histoire des vingt dernières années est celle d'une déroute de l'Occident. Or il avait en mains tous les atouts. L'Amérique avait le monopole des armes atomiques et même économiques. Avec courage et générosité, elle en a usé pour relever ses alliés et même ses ennemis. Qu'en a-t-elle récolté ? La haine et le mépris ! Aujourd'hui l'Occident est chaque jour plus divisé et l'Amérique est secouée de convulsions intestines. Notre meilleure chance de salut est de comprendre ce qui nous est arrivé pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs, et aussi pour apprendre à nous servir correctement – je veux dire orthologiquement – des atouts très puissants qui sont dans notre jeu, inemployés.

PIERRE

Écoute, Philippe. Tu as peut-être raison, mais tu nous casses les pieds. Dans un pédagodrame ii faut parler de choses qui intéressent les personnes privées, et la politique étrangère n'en est pas. Quand nous en saurions tout, nous ne pourrions que perdre notre temps en bavardages vains. Voudrais-tu faire de nous des stratèges du Café du Commerce ?

PHILIPPE

Tu me prends les mots dans la bouche, mais pour les servir à l'envers. Rassure-toi d'abord : mon excursion dans la politique sera brève. Mais notre survie peut dépendre d'un juste usage d'atouts qui n'ont jamais servi. **Or c'est l'homme de la rue, c'est vous et moi, qui détenons ces armes vierges.** Et c'est faute d'une éducation logique que nous ne nous en servons pas.

HUBERT

Si tu comptes sur la logique, même rebaptisée de frais, pour remonter les courants historiques et supplanter les traditions millénaires, tu as oublié les leçons de l'histoire. Autant vaudrait, comme Xerxès, faire fouetter la mer pour calmer la tempête. Je croirais volontiers que beaucoup de nos maux sont imputables à la jeune Amérique, qui n'a pas de traditions politiques éprouvées, alors que les nations européennes ont fait preuve, tout au long de leur histoire, de leur aptitude à surmonter l'adversité et à lui survivre.

PHILIPPE

Oui, c'est l'usage de charger l'Amérique de tous les péchés, même de ceux d'lsraël. Cependant l'Angleterre et la France, il y a peu, ont conjugué leurs ressources matérielles et morales pour écrire une jolie page d'histoire traditionnelle à Suez. Et, en s'aventurant dans cette équipée sans s'être constitué des réserves pétrolières, la France semble avoir voulu apporter l'exemple d'une irresponsabilité gouvernementale apparemment insurpassable et certainement insurpassée. L'Amérique n'a rien fait de si bien. Non, avant d'accuser personne, il serait bon de rechercher les causes de notre **commune** irresponsabilité.

HUBERT

Ne serait-ce notre commune humanité ? Ii est facile de faire le malin après l'événement. Mais qu'a-t-elle à nous dire, ton orthologique, sur l'avenir ? Enfin, les Russes n'ont-ils pas aussi leurs soucis ? Et la querelle sino-russe ne nous vaut-elle pas le répit qu'il nous fallait ?

PHILIPPE

C'est une chose admirable, mais voici ce qu'en pense l'orthologique soucieuse de notre avenir :

1. Il n'est pas impossible, ni même improbable, que des convoitises communes mais, comme la Pologne, agréables à partager, rallument un de ces jours pour bien la réchauffer l'amitié de la Russie et de la Chine.

2. Il n'est pas impossible, ni même très improbable, que ces deux grandes nations s'emploient un de ces jours à rafraîchir notre souvenir d'un pacte stalino-hitlérien, que les Soviétiques doivent être moins enclins que nous à reléguer dans les oubliettes aux choses honteuses. Ne perdons pas de vue que, dans la langue russe, « honteux » n'a que deux synonymes applicables à la politique étrangère : « imprévoyant » et « improfitable ». A leurs yeux le pacte avec Hitler et les accords de Potsdam

furent des choses honteuses, mais pour l'Occident. J'ose à peine avouer que je partage ce sentiment.

On conviendra que cette logique est à la portée de toutes les bourses, mais il reste à montrer qu'elle peut transformer nos défaites en victoires. Raconte-nous, Pierre, l'histoire de l'homme étrange qui, en apportant la preuve de son inaptitude à prédire l'avenir, a fait jaillir au ciel, comme un feu d'artifice, le témoignage éclatant de ses dons de prophète !

PIERRE

Cette expérience advint à un jouvenceau simplet encore, mais qui a fait son chemin depuis : J.B.S. Haldane. Je n'ai pas besoin de présenter ce biologiste très britannique, disparu hélas ! depuis peu, qui est connu comme le loup blanc dans les milieux scientifiques, tant pour ses remarquables travaux que pour ses originalités (certains disent excentricités). La revue PLANÈTE a eu la bonne idée de le faire connaître au grand public français[2] . Mais « les erreurs de la jeunesse » de Haldane sont universellement oubliées. Parmi les plus savoureuses, il y a un petit livre paru en 1923 aux éditions Kegan Paul : « Dédale ou l'Avenir de la Science ». Haldane s'est essayé à un métier où Jules Verne et H.G. Wells s'étaient illustrés avant lui : la prédiction des applications de la science.

« Toute tentative de prédiction scientifique, écrit Haldane, évoque le nom de H. G. Wells, dont la prudence doit servir de modèle. Ainsi en 1902, Wells s'excusait de prédire que des machines volantes plus lourdes que l'air et utilisables à des fins militaires auraient été inventées dans un délai de cinquante ans. Je me propose, ajoute Haldane, de ne faire ici aucune prophétie plus osée que celle-là. »

Sitôt après, il s'exécute, et c'est une cascade de prédictions plus farfelues et plus échevelées l'une que l'autre, dont aucune, bien entendu, ne s'est réalisée. Puis pour achever, sans doute, de se discréditer en qualité de prophète, il poursuit en ces termes :

« Le jour viendra, sans doute dans quelques siècles, où la physiologie détruira la physique mathématique tout comme celle-ci a détruit la géométrie... »

Que diable veut-il dire ? La physique n'a pas détruit la géométrie (euclidienne) : elle l'a absorbée en la dépassant. Et que vient faire ici la physiologie ? Quels rapports aurait-elle avec les mathématiques, si ce n'est pour se soumettre à elles ? Non, en 1923 cette phrase était absurde, vide de tout sens. Pauvre Haldane !

Mais voilà que quarante ans plus tard (au lieu de quelques siècles) Watson et Crick acquièrent un Prix Nobel en réalisant mot pour mot la fantastique, la magnifique prophétie de J.B.S. Haldane ! Et l'on s'aperçoit que notre « pauvre Haldane » était un homme de génie.

PHILIPPE

Si, comme on l'a dit, l'homme de génie est un visionnaire à travers qui s'exprime une intelligence qui dépasse les personnes, on en chercherait vainement une illustration plus parfaite. Car, ne pouvant comprendre lui-même ce qu'il disait, Haldane a donc **dit ce qu'il voyait.** Il n'était pas plus fait pour prédire les applications de la science qu'un pur-sang pour tirer une charrue. Mais il a **vu** en 1923 que la physique mathématique dévoyait l'humanité, que nous sommes **faits pour** penser à un autre niveau, et il a pressenti que notre physiologie contenait cette potentialité supérieure. Pour cette puissance de vision, il fallait un Haldane. C'est à cela que servent les génies.

BERNARD

En 1923 Haldane était tellement en avance sur son temps que quarante plus tard il n'était pas encore rejoint par le peloton des savants « normaux ». Même après la publication des travaux de Watson et Crick sur la **physiologie** de l'hérédité, nul ne s'est aperçu que la physique mathématique était en effet absorbée et dépassée. Il semble qu'aujourd'hui encore, sans la prophétie de Haldane, nul ne le saurait. Nous subirions, au lieu de la diriger, une révolution intellectuelle aux conséquences si grandes que les romans de science-fiction ne sont, auprès de ce qui nous est arrivé, que balbutiements dérisoires; aujourd'hui la prédiction des applications de la science est devenue, grâce à Haldane qui n'en pouvait faire lui-même, un jeu d'enfants. N'importe qui, comme vous allez voir,

[2] Teilhard de Chardin l'avait déjà fait connaître aux Français cultivés dans « Le Phénomène humain » (Le Seuil 1953).

peut désormais en faire d'à la fois ahurissantes et **certaines**.

HUBERT

Je ne voudrais pas être désagréable, mais il me semble que vous vous prenez bien au sérieux, MM. les scientifiques, et que vous êtes bien prompts à pavoiser ! Qu'un des vôtres ait tenu jadis un propos dont l'obscurité en fait l'émule de Nostradamus et vous voilà qui criez au génie ! Vous découvrez aussitôt qu'il a voulu tout dire sauf ce qu'il a dit. Que deux autres, ensuite, fassent une découverte plus ou moins interprétable dans les termes dont s'est servi votre « génie » et vous entrez en transes. Le jour de gloire est arrivé ! C'est une révolution intellectuelle, et la science-fiction n'a qu'à bien se tenir !... Je vous en prie, mes amis, conservez votre calme, et expliquez-vous clairement.

BERNARD

Watson et Crick ont découvert, dans le noyau de la cellule vivante, la structure des organes de l'hérédité nommée gènes disposés en si bel ordre qu'ii devient possible de comprendre à peu près comment tout cela tient ensemble et fonctionne. Mais, soucieux d'information génétique seulement, ces auteurs n'eurent aucune raison de prendre conscience de la portée de leurs travaux dans un champ qui n'était pas celui de leur propre recherche, et ne se doutèrent pas qu'ils avaient mis en lumière **les assises physiologiques de l'orthologique.**

PIERRE

Et c'est parce que nos cellules contiennent la structure biochimique d'une logique intégrale que nous avons adopté le mot « orthologique », où orthos (droit) est pris dans le sens figuré de « correct, conforme à la nature » qu'il a dans « orthopédie ». Ainsi, il existe bel et bien une façon « naturelle » de penser, et c'est non seulement la bonne façon mais de fort loin la plus facile. N'importe qui peut devenir orthologicien sans aucune peine, la nature nous ayant faits pour cela, alors que les mathématiques supérieures ne sont accessibles qu'à ceux qui en ont la « bosse ». Mais l'orthologique contient les mathématiques tout comme la géométrie moderne contient celle d'Euclide. C'est bien ce que Haldane avait prévu.

BERNARD

Il faut que nous sachions ce qui se passe dans nos cellules parce qu'elles commandent à tout ce qui se passe en nous. Et, tant que nous ignorons ce qui se passe en nous, nous sommes inconscients de nos destins et de nos destinations. Tant que nous ne savons où nous allons, ni où aller, nous ne sommes pas tout à fait des êtres humains. La révolution intellectuelle dont je parlais est celle qui fait de nous des hommes en nous livrant accès à la conscience de ce que nous sommes. Accessoirement elle nous affranchit de la tyrannie des mathématiques, qui a fait un tort égal aux savants et aux profanes en habituant les premiers à ne pas être compris et les seconds à ne pas comprendre. L'orthologique rend à l'humanité l'immense service de faire rentrer les mathématiques dans un ordre général, qu'elles ignorent parce qu'il les dépasse.

PHILIPPE

Rendons grâce au ciel qu'il ne faille pas être mathématicien pour être humain, et que prenne fin la légende qui réduisait au rôle d'intouchables intellectuels, inadmissibles aux hauts festins de l'intelligence et du savoir, ceux qui sont dépourvus de « bosses ». Car il en est peu qui, comme Hubert, aient l'infernal culot de réagir en traitant les matheux, qui le méritent jusqu'au noyau de la cellule, de crétins. On dira désormais : crétins phy-sio-lo-giques !

PIERRE

N'exagérons rien : sans les mathématiques nous en serions encore à l'âge de bronze.

PHILIPPE

Qui oserait dire du mal des mathématiques ? Elles sont à mes yeux l'outil le plus miraculeux, le plus grisant, que les hommes aient fabriqué. Je ne parlais que de matheux, des « grisés » Et j'en puis parler savamment : j'en suis un ! Ceux qui sont sérieux, d'ailleurs, le savent bien. R. Oppenheimer, sommé d'expliquer certains de ses actes à une commission d'enquête sur les activités dites « non

américaines », se justifia par deux fois en ces termes magnifiques : « c'est parce que je suis un idiot ! » Malheureusement, seuls les très grands mathématiciens sont capables de cette lucidité. Remarquons au surplus que les biologistes se servent souvent très bien des mathématiques, à témoins l'hérédité mendélienne, et les... travaux de Watson et Crick !

BERNARD

Je désespérerais de rendre le code génétique de Watson et Crick intelligible aux non-spécialistes si, en réussissant ce tour de force, Isaac Asimov, qui est un des princes de la vulgarisation scientifique contemporaine, n'avait montré que la biologie moderne est une science intégralement vulgarisables. Nous reparlerons de lui et de ses livres. Entre-temps, je voudrais essayer de dire en mots de tous les jours de quoi il s'agit grosso modo. Tu as certainement entendu parler, Hubert, de gènes et de génétique. Tu sais que si tes yeux sont bleus, tu dois cette couleur à tes gènes. Sans doute les soupçonnes-tu aussi d'être pour quelque chose dans ta tendance à l'embonpoint. Mais tu peux combattre l'obésité en t'astreignant à manger peu. Tu échappes ainsi à une « fatalité génétique ». Si tes gènes avaient fait de toi un diabétique, tu pourrais déjouer ton destin par des injections d'insuline. Dès à présent, on aperçoit deux failles dans ce fatum : la force de caractère, qui permet de résister, et la science qui déjoue. Mais d'où tenons-nous cette force ? Pourquoi, si souvent, en manquons-nous ? Et d'où vient la science, médicale notamment ? Autant de questions auxquelles on peut répondre déjà, et nous y répondrons.

Mais il y a beaucoup plus. Tu ignorais peut-être – les généticiens, en tout cas, l'ignoraient hier encore – que, si tes cellules cessent de se multiplier au bon moment, c'est parce que tes gènes y pensent juste à temps. C'est grâce à eux que tes cheveux continuent à pousser, mais pas tes dents. Et si nos nez n'atteignent pas aux proportions flatteuses qu'ils ont chez l'éléphant, ce sont nos gènes encore qu'il faut blâmer. Ce sont nos gènes qu'il faut louer ou blâmer pour un nombre immense des choses qui nous arrivent, mais pas pour toutes : il y a un secteur où nous sommes déjà un peu libres et surtout, **libérables**.

Tu connais le mot forgé par Teilhard de Chardin pour désigner cette libération : c'est l'**hominisation**. Eh bien, la science contemporaine nous livre la voie de la libération, de l'hominisation. Elle nous montre où nous allons – mais au prix de quelles souffrances lorsque, faute de comprendre ou de consentir, nous devons y être contraints ! En revanche, quelles récompenses lorsque, comprenant enfin ce que nous sommes venus faire ici-bas – et aussi comment le faire – nous nous donnons corps et âme à la griserie de nager dans le courant, de collaborer avec la nature pour hâter l'accession de l'Homme à l'humain ! C'est alors que nous apprenons à goûter aux seules joies qui ne déçoivent pas, aux seuls désirs qu'aucune impatience ne trouble et qu'aucune étreinte ne lasse.

Je voudrais essayer de dire en mots que tout le monde puisse comprendre ce que la biologie nous révèle sur nos options. Il est facile de savoir où le courant évolutif nous entraîne : aucun doute ne subsiste là-dessus, et je le montrerai. Mais, si les forces brutes de la nature convergent irrésistiblement, l'étendue de nos horizons est immense et sans cesse grandissante. L'Evolution converge vers une diversification, vers une **divergence**[3] des formes et des richesses de la vie. Toutes les carrières nous sont ouvertes et aucun de nos rêves – si nous savons rêver – n'est irréalisable. Je voudrais essayer de montrer combien il est nécessaire d'apprendre à faire des rêves réalisables, c'est-a-dire désirables.

PHILIPPE

Attention, malheureux ! Ne vois-tu pas que notre Hubert, un instant ébranlé – ou est-ce désarçonné ? – par tant d'éloquence, reprend du poil de la bête ? Penses-tu lui faire avaler ces paradoxes outrageux que les rêves sont une affaire sérieuse, et que « réalisable » et « désirable » sont synonymes ? Faudrait voir à ne pas exagérer ! D'ailleurs il se fait tard. J'ai rendez-vous avec une femme trop charmante pour que je la fasse attendre, et pas assez charmante pour attendre. Il nous reste à peine cinq minutes. Consacrons-les à des choses sérieuses, des confidences bien intimes : qui d'entre vous, mes amis, est cocu ? Et pensez-vous que vos filles – j'entends, celles qui sont célibataires – soient vierges encore ?

HUBERT

[3] Si paradoxal que cela semble, c'est en divergeant que les organismes vivants ont « convergé » – dans le jargon des biologistes : tous se sont acheminés dans une même voie qui est celle de la complexification et de la diversification.

Pour l'amour du ciel, Philippe, ne fais pas l'imbécile ! Ces grossièretés, à peine excusables chez les potaches d'il y a vingt-cinq ans, sont aujourd'hui d'un goût que je refuse de qualifier.

PHILIPPE
Mon pauvre ami, tu n'as pas le sens du devoir ! Moi, j'ai toujours eu la vocation du pélican. Si j'ai encore des entrailles bien gaillardes, c'est parce que je n'ai pas d'enfants. Mais rappelle-toi que nous jouons un pédagodrame. Or, parmi ceux qui nous écoutent, un grand nombre veulent savoir ces choses-là, et ils pourraient ne pas avoir tout à fait tort : nos petites mésaventures personnelles pourraient donner du piquant à nos préceptes.

PIERRE
Bien que, contraints par la hâte, nous ayons abandonné la fiction d'un auditoire juvénile, il importe de conserver le plus possible de la technique pédagodramatique pour en illustrer, si mal et sommairement que ce doive être, les ressources et les écueils. Quelques excursions dans le domaine des relations humaines intimes et privées, comme Philippe nous y invite, sont un moyen de caractériser nos personnages, et de leur insuffler quelque semblance de chair et d'os. On évitera ainsi l'écueil qui rend si ennuyeuses la plupart des « tables rondes » : l'absence de vie. Philippe, je vous l'accorde, est impossible. Mais il faut le supporter parce qu'un pédagodrame, tout comme un « Western », doit compter au moins un « vilain ».

PHILIPPE
Malgré des efforts épuisants pour resplendir de vilenie, je n'arrive pas à faire briller, par contraste, vos vertus. Or vous devez éblouir pour plaire à l'auditoire. Alors, Messieurs, essayez autre chose : parlez de la virginité de vos filles...

PIERRE
Pour trois des miennes, j'espère qu'elles sont vierges sans trop oser y croire. Pour la seconde, je ne le sais que trop : elle est fille mère. Sans doute n'ai-je pas su faire comme il aurait fallu mon métier de père, en les préparant pour échapper mieux aux pièges de la vie. Je vous raconterai comment cela s'est passé. Peut-être pourrez-vous me montrer où je leur ai fait défaut, et où je pourrais encore les aider.

HUBERT
Mon cher ami, je suis navré. Mais je dois reconnaître que Philippe a dit vrai : nos malheurs pourraient éclairer le dilemme inhérent à la nature humaine : celui de la pesanteur et de la grâce. Nous n'échappons pas à la pesanteur, qui est nécessaire à la vie, mais nous attire sans relâche vers les bas-fonds. Pour nous maintenir au rang d'hommes, il nous faut, chaque jour et presque chaque minute, vaincre un peu la pesanteur, regravir les échelons qu'à chacun de nos abandons nous perdons par glissements insensibles vers ce qui est bas.

J'ai bien peur, mon cher Pierre, que TU n'aies pas songé à armer tes enfants contre cette ennemie implacable. Tu espères sans oser y croire que tes filles sont vierges. A ta place, ce qui m'effrayerait le plus serait l'incertitude. Je préférerais que mes filles aient subi les outrages d'un régiment de Cosaques plutôt que de perdre cette fraîcheur d'âme et cette limpidité du regard qui sont les garantes de leur virginité morale. Si tu les voyais passer au loin dans une rue, leur grâce virginale te saisirait à la gorge, tant cette qualité à la fois discrète et éclatante est précieuse et touchante. Ai-je besoin de dire sur quel terrain elle a pu croître et s'épanouir ? Sur celui de la Foi. Mes filles ont été nourries de pureté, d'innocence, de merveilleux, de beauté, de poésie. Bref, de tout ce qui fait le prix de la vie. De tout ce que les vulgaires, les médiocres, les voraces, etc., ne connaissent pas. **Mais vous êtes-vous avisés que la science elle aussi ignore ces choses-là ?**

Tout compte fait, votre fameuse science me fait un peu horreur. Tenez, il me vient à la mémoire un cas frappant. Je feuilletais l'autre jour à Londres, où j'avais quelques heures à perdre, un de ces petits manuels de sexologie comme il en pullule aujourd'hui. Un ouvrage respectable, écrit par un médecin qui s'était mis en devoir de donner de bons conseils aux jeunes ménages. Mais, peut-être pour s'abriter du soupçon de légèreté et sans doute pour se conformer à la mode, ce brave homme avait cru bon d'adopter la manière et le ton des scientifiques en représentant l'amour

comme *« une décharge séminale dans le vagin de la partenaire femelle (female partuer), accompagnée d'une ébullition orgastique » ! !* Ah, mes amis, qu'en termes exaltants ces choses-là sont dites ! Quel beau rêve ! Quelle poésie !

(Un long silence. Sur la cheminée, onze heures sonnent).

PHILIPPE *(il bondit vers la porte)*

Aloha ! Aloha ! C'est son nom et elle est polynésienne. Je ne puis faire attendre une donneuse potentielle d'ébullitions tropicales. Adieu ! Rendez-vous ici lundi prochain. J'aurai alambiqué quelque chose pour confondre ce mécréant. *(Exit Philippe)*

Rideau

RÉSUMÉ DU PREMIER ACTE

1. En 1923, J.B.S. Haldane prédit que notre physiologie se révélerait contenir des déterminismes qui feraient de la pensée moderne ce qu'elle a fait de la pensée hellène : une chose inférieure, dépassée.
2. Quarante ans plus tard, Watson et Crick découvrent dans le noyau de la cellule vivante les structures organiques de la « logique naturelle » et réalisent mot pour mot la fantastique prophétie de Haldane.
3. Aussitôt les non-mathématiciens sont réadmis aux premières places dans les festins de l'intelligence et du savoir. Les mathématiciens se voient contraints, sous peine de choir dans l'absurde, de rentrer dans les rangs.
4. La biologie croit pouvoir enseigner aux humains ce qu'ils ont à faire sur cette planète, et doivent faire pour être heureux.
5. Mais la science ignore la poésie, l'innocence, la pureté, la foi, le merveilleux, et d'une façon générale, tout ce qui fait le prix de la vie !

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS[4]

FRANÇOISE

Nous trouvons que ce premier acte mérite trop bien son nom : le chaos ! On effleure dix sujets mais aucun n'est traité. On papillonne sans butiner et l'on reste sur sa faim. Ensuite, beaucoup de ses passages, trop difficiles, trop scientifiques, sont inaccessibles à la plupart d'entre nous.

LES PROFESSEURS

1. Ce premier acte **simule** le chaos pour imiter la vie et pour différer de l'école, ou l'on **simule l'ordre.** Ici, nous le **rechercherons** ensemble, en prenant soin d'**éviter de l'y mettre nous-mêmes.**
2. Nous avons papillonné pour mettre en relief les vertus de la concentration dans notre deuxième acte, où l'on ne traite qu'un sujet, mais à fond, avec des résultats édifiants.
3. Difficiles ? Scientifiques ? Ce sera l'occasion d'une expérience révélatrice : relisez ce premier acte quand vous aurez terminé le livre. Pour huit sur dix d'entre vous, pas une ligne ne sera restée difficile : vous vous serez élevées à ce niveau. Une pédagogie qui n'élève pas ne mérite pas son nom.

FRANÇOIS

1, Philippe se moque du monde : il fait miroiter une « arme vierge » dont disposerait l'homme de la rue pour transformer nos défaites en victoires. Puis c'est le black-out. Plus un mot sur cette arme secrète !
2. S'il est vrai que l'orthologique contient les mathématiques, l'orthologicien doit nécessairement les posséder, avec ou sans « bosse ». ! Et, si l'orthologique est facile et les mathématiques difficiles, c'est donc que vos théories ne collent pas !

LES PROFESSEURS

1. L' « arme secrète » n'a pas été oubliée. Il en sera reparlé au moment opportun.

[4] Dans le premier cycle de ces pédagodrames cette rubrique ne peut être étoffèe comme il le faudrait parce que la technique pédagodramatique actuelle diffère trop de celle qui, en 1933, a suscité des réactions caractéristiques. Prises sur le vif, celles-ci avaient une spontanéité inimitable. On ne peut, pour l'instant, que faire état de réactions probables et prévisibles, c'est-à-dire irréalistes, car le propre des réactions estudiantines, c'est qu'elles sont, pour la plupart, improbables et imprévisibles.

2. Bravo ! Il est, en effet, logiquement nécessaire que les mathématiques soient pleinement accessibles aux orthologiciens, et c'est bien ce qui se passe. Vous constaterez au cinquième acte que la logique naturelle, aisément comprise par tout le monde puisqu'elle est préfabriquée en chacun de nous, surplombe et domine les mathématiques. Ceux d'entre vous qui n'êtes pas mathématiciens le constaterez d'autant plus irrécusablement.

Deuxième Acte

LA MORALITÉ DE LA FABLE

Même décor qu'au premier acte. Bernard, Medicus et Philippe viennent d'entrer. Ils serrent la main à Pierre. Sonnerie. Pierre ouvre la porte. Entre Hubert.

PHILIPPE

Voici le mécréant qui ne croit pas à la science ! En ma qualité de vilain, il va de soi que le rôle de juge m'échoit. Je vais donc, au galop parce que le temps nous talonne, juger cet hérétique selon les meilleurs usages, sans faiblesse et sans humanité. Mais, hélas ! sans espoir d'égaler en vilenie ceux qui se prennent au sérieux lorsqu'ils jugent leurs semblables.

HUBERT

Que je m'accuse d'abord moi-même. Bernard avait ébranlé mes préventions contre la science. Mais, lorsqu'au récit de Pierre la valeur du service que j'ai rendu à mes filles en les abritant du scientisme est devenue évidente, mes certitudes retrouvées se sont exprimées explosivement et, j'ai bien peur, discourtoisement. Je vous dois des excuses.

PHILIPPE

La discourtoisie n'étant qu'un cas pendable, je négligerai ce grief mineur. Je t'accuse, Hubert, de complicité avec certains parmi les diables qui, depuis toujours, se divertissent à dévoyer et à tourmenter les humains. Pour commencer, tu as osé prêter à la pesanteur le pouvoir de nous entraîner non seulement vers le bas, mais vers « ce qui est » bas, vers les bas-fonds. Or, entre un point bas topographique et une bassesse, il n'y a d'analogie que poétique. Il serait moins faux, mais tout aussi inepte, de rétorquer que la pesanteur nous ramène sur la terre, et qu'il est bon d'y avoir les pieds solidement plantés.

Puis, pour faire honte à la science, tu as évoqué de gracieuses et tendres vierges, nourries de poésie, de pureté, de beauté. Toutes parées, en un mot, des merveilles que les vulgaires, les voraces, les puissants – et les scientifiques – ignorent. L'humanité, ainsi, a été divisée en deux camps : d'un côté les affreux et nous; de l'autre la Vertu, les Pucelles et Toi. Je me contente, pour toute sentence, d'un sourire affligé. Et j'invite M. l'Expert Medicus à identifier les démons qui t'ont poussé à te moquer à ce point de toi-même et de nous.

MEDICUS

Je mets dans le même sac l'accusé et le juge, possédés l'un et l'autre du démon dialectique qui brouille tout, et je réserve mon diagnostic. Il serait utile, pour y voir clair, que nous abordions sans tarder un sujet capital : le problème du Bien et du Mal. Il serait intéressant de recueillir les vues d'un biologiste, d'un psychotechnicien, d'un logicien et d'un humaniste sur l'ensemble des ressources dont nous disposons pour distinguer le bien du mal, pour conformer nos conduites à nos jugements, et pour obtenir de ceux dont nous avons la charge : enfants, élèves ou patients, qu'ils se conduisent le mieux ou le moins mal possible. J'apporterai aussi le point de vue du Médecin, auquel un seul critère est permis : la santé.

PIERRE

Le point de vue du psychotechnicien spécialisé comme je le suis dans la mesure de l'intelligence et l'étude des moyens de la développer aurait été naguère fort limité en cette matière. Mais nous devons à la psychotechnique américaine une définition très élargie de l'intelligence, où l'inconscient et la morale ont désormais une part. On pourrait dire que, à la suite de ces travaux, nous assistons à la naissance non seulement d'une intelligence morale mais aussi de son corollaire : une morale intelligente.

PHILI PPE

Une morale intelligente ? Tu me donnes froid dans le dos ! Jusqu'à présent tous les moralistes avec lesquels j'ai eu la bonne fortune de commercer avaient en commun deux caractères : ils

étaient animés du besoin de réformer mes mœurs et ils étaient indiciblement comiques. A part cela il y en eut de toute sorte, sauf une seule : je n'ai jamais pu discerner la moindre trace d'intelligence chez aucun d'eux.

BERNARD
Ne confondrais-tu pas, Philippe, les moralistes avec les « moralisants » ?

PHILIPPE
Je vois poindre la lumière : les moralistes intelligents seraient ceux qui ne font pas de morale ? Mais je vois mal à quoi ils peuvent servir. Ne risquent-ils pas de passer inaperçus ?

HUBERT
Cesse de faire le pitre, Philippe, tu es fatigant. Teilhard de Chardin est-il passé inaperçu ? Les prêtres, les pasteurs, les prédicateurs ne se font-ils pas entendre ?

PHILIPPE
Il va falloir que je vous ouvre les yeux. Vous êtes des hommes moraux et je vous en félicite. Mais rappelez-vous l'histoire du petit garçon auquel on demandait ce que M. le Curé avait dit de la Vertu, et qui répondit : « il était pour..., Eh bien, vous aussi, mes amis, êtes pour... Vous n'avez donc aucune idée de ce que sont les moralistes envers ceux qui sont contre, et comment ils sonnent aux oreilles des indécis. Medicus, sans doute, les connait mieux : c'est chez leurs victimes qu'il recrute le gros de sa troupe de malades. Les psychopathes ne sont-ils pas, Medicus, passionnément moralisateurs et punisseurs, ou passionnément moralisés et punis ?

MEDICUS
La plupart le sont en effet, mais cela ne signifie pas nécessairement que la plupart des moralistes soient fous. Je t'accorde que dans ma profession on les surveille du coin de l'œil.

PHILIPPE
M'accorderas-tu aussi que, enseignée sans égard aux cas particuliers, la morale peut être dangereuse ? Que les « sur-moi » (c'est-à-dire, dans la terminologie freudienne, les interdits moraux refoulés dans l'inconscient) peuvent être pathogènes, générateurs de maladies mentales ?

MEDICUS
Incontestablement. L'action thérapeutique de la psychanalyse réside pour les trois quarts dans ce qu'on pourrait appeler son « contre-moralisme ». Mais c'est une arme redoutable car l'amoralité est elle aussi très pathogène.

PHILIPPE
Mon reproche aux moralistes, c'est leur moralisme pathogène, d'ailleurs involontaire et inconscient. Mais cela n'a pu vous frapper : vous faites partie de l'armée des hommes moraux, et vous vous en trouvez bien. Vous vous étonnez que beaucoup parmi les jeunes s'y enrôlent de mauvaise grâce ou point du tout. Ce qui émerveille ceux qui comme moi ont eu affaire aux moralistes, c'est qu'il y ait encore des jeunes gens non délinquants. Vous éprouveriez la même surprise si vous observiez les méthodes des moralistes professionnels, ces sergents recruteurs qui se dépensent au bénéfice de la vertu. Leur tâche est devenue impossible parce que la morale a pris en Occident un siècle de retard sur la psychologie. Que peuvent faire les pauvres moralistes pour ne pas le voir et pour que cela ne se voie pas ? Ils n'ont que trois moyens et, faute de mieux, ils les conjuguent inlassablement : l'ignorance, la stupidité et l'hypocrisie.

Naguère l'hypocrisie était un hommage du vice à la vertu. Les rôles sont renversés. La vertu est devenue honteuse. Nui n'oserait s'en avouer. Et nul n'aurait envers aucune femme la cruauté de la dire vertueuse. La vertu se cache aujourd'hui alors qu'au XVIII. siècle elle se portait beaucoup. Les Confessions de J.-J. Rousseau s'achèvent sur un défi : « Vienne, s'il ose, celui qui dira : Je fus meilleur que cet homme-là !... Au contraire, « Les Mots » de J.-P. Sartre lancent un défi à qui oserait croire : « Je suis pire que cet homme-ci !... » Or, de ces deux génies, aussi redresseurs de torts l'un que l'autre, quel est celui qui séduit la jeunesse ? Tout naturellement c'est l'homme qui ne

croit pas aux vertus de la Vertu. Pourquoi ? Parce qu'aux mains des moralistes professionnels la vertu sent mauvais. Elle pue la rage. L'hypocrisie, je le répète, ça se sent.

HUBERT
Tu es peut-être dans ton rôle de vilain en raillant tout et tout le monde. Mais il y faudrait un rien de tact. Ne sens-tu pas que ton sujet est brûlant ? Et qu'il faut respecter toutes les convictions sincères, même injustifiées ? Enfin à quels soi-disant moralistes professionnels fais-tu allusion ? Je n'en ai jamais entendu, ni lu, qui m'ait dégoûté de la vertu.

PHILIPPE
Pourquoi, alors, le **mot** vertu, qui enchantait nos pères, a-t-il cessé de te plaire ? Pas plus qu'aucun de nous tu n'aurais le courage de te dire ni la naïveté de te croire vertueux.

HUBERT
La vertu est en effet démodée. On met l'accent sur des choses plus profondes. Ceux qui poursuivent, comme nous le devons tous, leur ascension morale se sont engagés dans les voies plus fécondes : l'amour, la joie, la paix, la foi.

PHILI PPE
Le moraliste moderne, selon toi, se garderait tout comme le psychiatre de faire appel au sens du devoir ? Pourtant, par mégarde peut-être, tu t'es exprimé en moraliste démodé : tu as dit que nous **devons** poursuivre notre ascension morale. Pourquoi le devrions-nous ?

HUBERT
Demande-t-on à celui qui a soif : pourquoi boire ? On lui dit : bois !

PHILIPPE
Certes, à ceux qui ont soif, il ne faut d'autre morale que cette seule offrande : bois ! Voilà sans doute pourquoi les hommes moraux se sont désintéressés de la morale, et l'ont abandonnée à ses désuétudes. Ils n'ont pas souci – parce qu'ils n'ont pas conscience – des misères et des besoins des autres hommes.

HUBERT
C'est insensé ! Tous les hommes ont soif. L'humanité crève de soif !

PHILIPPE
Certes, elle a soif. Mais de quels breuvages ? Ne faut-il pas qu'on lui dise : « bois cette eau-ci, ne goûte pas à celle-là ? » Mais, comme on l'apprend bientôt à l'armée : « c'est pas tout de leur-z-y dire, faut leur-z-y faire faire... » II faut l'interdiction et la contrainte lorsque la dissuasion et la persuasion ne suffisent pas. La tâche des moralistes est donc de préparer les hommes à se convaincre eux-mêmes et, à défaut, à se contraindre eux-mêmes. Autrement dit, à accueillir dans leur conscience un prédicateur renforcé, lorsque son éloquence ne suffit pas, d'un juge incorruptible et d'un policier toujours présent.

MEDICUS
C'est exact. Une véritable « cinquième colonne » de la Morale est installée à leur insu dans la conscience des consciencieux. Lorsqu'elle fait des ravages – et le cas est fréquent – le médecin doit se résoudre à chasser ces malfaiteurs, à faire le vide, au risque de briser le ressort moral de son patient, qui se réveille amoral. C'est alors qu'on constate la désuétude de la morale traditionnelle. On n'y trouve rien de convaincant, ni rien d'exaltant, hors la foi religieuse. Pour les patients irreligieux, nous devons inventer une morale synthétique, adaptée autant que nous le pouvons aux pulsions dominantes chez chaque malade. C'est rarement solide, peut-être parce que nous nous y prenons mal. Avons-nous rien à espérer de l' « intelligence morale » dont parlait Pierre ? Je suis franchement sceptique.

PIERRE

Le secret de la morale intelligente tient en un mot très familier aux psychologues, mais que les moralistes ne se sont pas assimilé : l'**ambivalence**, Sitôt ambivalente, la morale peut devenir vraie. Sitôt vraie, elle peut devenir intelligente.

HUBERT
Qu'est-ce que l'ambivalence ?

PIERRE
Grosso modo, c'est la résultante d'une simultanéité du bien et du mal. L'exemple classique est celui des pharisiens chez lesquels la poursuite du bien engendre des maux pires que ceux qu'elle évite, et, trop souvent, n'évite pas !

HUBERT
Quels sont les moralistes professionnels que Philippe prétend malfaisants ?

PHILIPPE
Tous, sans aucune exception. Quiconque « fait » de la morale est malfaisant. Les plus représentatifs sont évidemment les professeurs. J'en choisirai un exemple auguste : Vladimir Jankélévitch, Professeur de Morale à la Sorbonne.

PIERRE
Rappelle-toi qu'aucun homme n'est significatif à lui tout seul. On ne sait jamais si l'on n'a affaire à un fou.

PHILIPPE
Je ne suis pas assez moraliste pour rejeter les hypothèses charitables. Mais j'en suis bien embarrassé. Où trouverais-je des professeurs de morale qui ne soient fous ? Il va falloir chercher parmi les auteurs peu spécialisés. Peut-être ceux qui moralisent dans les lycées ? Aucune mauvaise langue ne peut dire qu'il y règne une moralité excessive.

PIERRE
Ne cherche pas
(Il se dirige vers sa bibliothèque.)
J'ai ton affaire sous la main
(Il prend un petit volume à couverture noire et le donne à Philippe, qui le feuillette aussitôt.)
Je vous ai parlé du « Court Traité de Philosophie » de Vergez, Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg. Lis à ton aise ce petit volume consacré à la morale et fais-nous part de tes trouvailles lundi prochain. Ses auteurs sont non seulement au-dessus de tout soupçon de dérèglement mental, mais ils ont fait la preuve de leurs mérites en traitant excellemment les autres sujets enseignés en classe de philo. Des auteurs qui ont à leur crédit un manuel de psychologie n'auront pas manqué d'introduire l'élément humain dans la morale.

PHILIPPE
Sois pitoyable au pauvre monde, Pierre ! Comment se seraient-ils sortis d'affaire ? lls avaient un programme à respecter. S'ils avaient fait un bon ouvrage, les autorités académiques l'auraient rejeté. Agréé, celui-ci ne peut être que mauvais. J'ai déjà cueilli au passage quelques perles. Ce livre est copieusement illustré. Les auteurs n'ont pu manquer d'y trouver l'occasion de nous édifier.*(Il feuillette)* Voici, page 212, une troupe d'hommes d'allure martiale, fièrement déployée sous un slogan. De quoi s'agit-il ? Lisons :

« Une manifestation nationaliste » : *Ces Irlandais qui pendant la guerre de 1914-1918 ne veulent servir ni le Kaiser ni leur propre roi George V, manifestent l'habituelle perversion des Nationalistes : le chauvinisme et la xénophobie, qui font dire : a Italia fara da se », ou « La France aux Français ». Ces dictons proviennent d'une erreur d'optique et d'un monstrueux* (admirez au passage la finesse de cet adjectif) *égoïsme . Je crois que chaque nation mérite son sort, quel qu'il soit » disait Mme de Staël. Les États d'Europe Centrale qui, de 1936 à 1940, se*

sont désolidarisés, se sont fait annexer les uns après les autres par Hitler; ils ont donné au monde le spectacle de leur indignité. »

Parbleu ! Ces gens là ont largement mérité tout ce qu'il a pu leur arriver de pire. Que d'égoïsme et que de perversion ! Mais convenez que le cas des Irlandais est le plus monstrueux qui soit possible. C'est bien eux dont il fallait que la coupable effigie fût clouée au pilori. Avoir résisté à « leur propre (sic) roi George V » quelle horreur ! Comparez cette épouvantable conduite à celle de NOS héros, célébrés à la page 5 en termes – heu – mettons : émus.

« Elle était harmonieuse et sereine comme l'Ethique d'Aristote, pure de toute hésitation et vierge de toute incertitude, courageuse et sublime, la morale dont se nourrissaient, pendant les années sombres et amères, les cœurs indomptables de ceux qui, plutôt que de vivre à genoux, comme les y exhortait une voix perfide et chevrotante, préféraient mourir debout. »

Messieurs, vous venez de prendre un belle, une très belle leçon de Morale. Vous savez désormais les jugements qui conviennent à ceux qui ne veulent pas vivre à genoux : s'ils sont **nôtres**, ce sont des « héros nourris d'une morale vierge de toute incertitude » ; nationalistes irlandais, c'est de la crapule; les Balkaniques, quoi qu'ils fassent, sont des indignes. Pourquoi ces distinctions si raffinées ? Nos auteurs vont l'expliquer eux-mêmes à la page 104 de leur livre :

« La morale est, somme toute, une excellente opération. Tout le mercantilisme, tout l'égoïsme d'un capitalisme sans autre loi que celle de la jungle est systématisé dans cette morale plus immorale que tous les immoralismes mis ensemble ».

Il va de soi que ce n'est pas leur propre morale que nos auteurs stigmatisent avec cette belle sévérité. Lorsqu'un moraliste parle d'immoralisme, ce n'est jamais à lui-même qu'il pense, mais c'est parfois à d'autres moralistes.

Laissons en paix quelques instants les moralistes pour penser aux moralisés. Pour ma part, si j'étais Irlandais, ce texte me comblerait de joie – supposé que je n'en mourusse d'abord de rire. Je n'aurais de cesse qu'un Prix Nobel de l'humour noir fût décerné à ces inoubliables farceurs[5] .

Mais, en lisant leurs macabres joyeusetés, le souvenir m'est venu de mes voisins de campagne. C'étaient de curieuses gens qui, depuis les Capétiens, n'avaient cessé de fournir à la France des soldats et des marins. Leur fierté était admirable et leur vanité colossale, mais ils étaient bien élevés : ils n'extériorisaient leur orgueil qu'en deux traits constants : une sévérité extrême envers eux-mêmes et une inlassable indulgence à autrui, faite d'un secret mépris. Depuis plus de mille ans, ils vivaient (ou, ce qui revient au même, croyaient vivre) pour servir Dieu, le Roi (devenu plus tard la Patrie), la Famille, et en tout dernier lieu eux-mêmes. L'Honneur était leur bien le plus précieux. Ils avaient certes, comme tout le monde, leurs petits côtés, mais en gros c'était cela. Survint, en 1940, la défaite. Une voix chevrotante – et mettons perfide si cela vous plaît – leur parla d'Honneur, de Famille et de Patrie. Je vous laisse à deviner ce qu'ils firent : ils firent TOUT. Le dévouement, le désintéressement, l'abnégation ne peuvent aller au-delà. Puis vint la Libération et, avec elle, une bande de héros courageux et sublimes qui, vierges d'incertitude et purs de toute hésitation, massacrèrent les habitants du château, bien entendu après avoir copieusement violé les filles. Puis ils firent main-basse sur les biens meubles. Ils laissèrent, il est vrai, le piano à queue, mais l'éventrèrent harmonieusement.

Deux fils échappèrent au carnage parce qu'ils étaient ailleurs : ils se battaient contre les Allemands, je ne sais plus où. C'étaient des hommes bien élevés. Ils ont tenu le coup : le fils aîné de l'un d'eux, quelques années plus tard, « tombait pour la France » en Indochine. Malgré tout, je préfère ne pas essayer de me représenter l'effet qu'aurait sur eux la lecture du Traité de Morale de...*(il lit sur la couverture)* Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg.

Pensons à présent aux effets de cette lecture sur des gens moins solides, en commençant par nous-mêmes. Bien sûr, nous haussons les épaules. Ce bla-bla pour écoliers nous semble inoffensif. Qui prendrait au sérieux ces puérilités ? Qui ? Eh bien, nous tous ! Nous en sommes conditionnés à notre insu. Pour illustrer au galop ce que coûtent les fausses morales, remarquons les conséquences de la « mauvaise conscience » de l'Amérique. Sa culture différant légèrement de la nôtre, il nous est moins difficile de prendre conscience de son contenu. Parce qu'ils ont exterminé

[5] Qu'on ne s'émeuve pas de la sauvagerie de l'attaque de Philippe : ses victimes seront réhabilitées in fine

jusqu'à l'avant-dernier des aborigènes qui peuplaient leur continent, les Américains sont des colonisateurs impunis. Évidemment, leur cas leur semble aussi « naturel » que l'air qu'ils respirent, mais les humains, surtout s'ils sont puritains, ne se résignent pas à l'impunité; les Américains, donc, ne peuvent se défendre de détester le colonialisme. Cependant, comme ils sont moralistes, ils n'en peuvent reconnaître les manifestations que chez autrui : c'est une loi. Nous avons vu que même d'honnêtes professeurs, qui sucent leur porte-plume pour composer à tête reposée un gentil petit manuel de morale pour adolescents, n'y échappent pas. Cette loi s'énonce ainsi : s'ils ne sont nôtres, ceux qui résistent ne sont jamais des Résistants, ce sont des Rebelles. Qu'on se rappelle ce qui s'est passé en Algérie pour se convaincre que nous sommes tous pareils : ni plus malins ni meilleurs que les Américains, ni pires. Hier encore la moralité d'un « pied-noir » se mesurait commodément au degré de son indignation à la pensée que le cas des Rebelles était comparable à celui de Nos Résistants de 1940-44. J'en ai fait d'innombrables fois l'expérience. Mes rares interlocuteurs qui aient répondu par un sourire et un clin d'œil étaient des gens vraiment très mal ! Il ne saurait en aller autrement : quel honnête homme se battrait pour opprimer profitablement ? Qui, s'il est humain, accepterait de tuer un Résistant ? Il est réconfortant de constater que nous vivons dans un siècle où ces bestialités-là sont devenues très généralement répugnantes.

Ensuite, la conscience américaine ne pouvant être très bonne envers les noirs, seul le sort de ceux d'Afrique pouvait leur sembler véritablement scandaleux. D'où le fatum auquel l'Amérique a cédé en machinant la débâcle du colonialisme européen en Afrique. Elle a contraint l'Europe à déguerpir d'Afrique, sans lui laisser le temps de former des cadres ni de se faire des amis indigènes. La conscienciosité américaine a fait plus de mal aux noirs, aux blancs, et à la cause de l'Occident que la rapacité européenne. Si l'Amérique est détestée et méprisée à peu près universellement, c'est parce qu'elle cède aux fatalités d'une auto-détestation puritaine qu'elle subit – et inflige – sans la comprendre.

MEDICUS

Il est vrai que la morale pourrait souvent être définie comme une **machine à transférer sur autrui la haine inconsciente qu'on s'inspire à soi-même.** Quant à ton analyse de la névrose collective qui sous-tend la politique extérieure des Etats-Unis, j'ai peur qu'elle soit très vraie. Vous m'accuserez à raison de prêcher pour ma chapelle, mais je serais bien soulagé d'apprendre que le Quai d'Orsay, le Foreign Office et le State Department ont pris conscience de l'existence de cette « nouveauté » : la psychologie des profondeurs...

PlERRE

Kroutchev semblait en avoir acquis quelque teinture. Je crois me souvenir d'une allusion à Freud dans un de ses discours, peu de temps avant sa chute.

MEDICUS

Son cas illustre ce que disait Bernard sur la lenteur des osmoses entre les sciences et les pouvoirs publics. Kroutchev aurait pu aussi bien invectiver Hippocrate pour faire honte à la médecine bourgeoise ! II ne savait pas que Freud, aussi génial que Pasteur peut-être, est sûrement aussi dépassé.

PIERRE

Tu n'es jamais content, mon vieux ! Je serais déjà fort aise de penser que le Quai d'Orsay soupçonne l'existence de Freud. Quant aux Américains, vous savez tout ce que nous leur devons au C.l.E.B.S. et en quelle estime nous les tenons. Mais il est vrai que leur moralisme est un lourd handicap.

PHILIPPE

Attendez, mes amis. Voyons aussi le cas de ceux qui n'en ont guère absorbé. Imaginez un jeune garçon entre deux eaux. Il appartient à un milieu relâché. Victime d'une atrophie du sens moral, il est cependant resté sensible à la décence qu'il subodore ici et là. Dans un milieu sain, il pourrait évoluer favorablement. Mais il est méfiant, rusé, entendu. On ne « la lui fait pas ». Le voici en philo; il va apprendre ce qu'il peut y avoir de vrai, d'humain, dans cette morale qui se prêche tant et se pratique si peu. Le passage sur l' « excellente opération » l'a frappé : il sent combien c'est

parfois vrai. Un autre passage, dans la préface, l'avait d'abord étonné :

« J'ai hésité, disait le préfacier, à accepter l'honneur, etc... mais ce désir pieusement exprimé (par les auteurs) de présenter leur travail comme un hommage à la Résistance a entraîné mon adhésion. »

Il flotte sur tout cela comme une odeur, et même deux odeurs, qu'il reconnaît : cette morale « plus immorale que tous les immoralismes mis ensemble », cette aigreur, cette indignation qui embrasse des populations entières... mais c'est... son père tout craché ! Chaque fois qu'il surprend chez ses enfants quelque trace de ses mauvais penchants, il s'en prend à tous leurs camarades et même à toute la jeune génération. Quant au désir « pieusement exprimé », qui ne sentirait que cette piété est un peu trop grandiloquente ? Le sens de l'esthétique suffirait à renseigner ceux qui n'ont pas d'odorat, et le sens du goût tout autant. Soudain, il croit comprendre : il s'est agi d'une « excellente opération » : les auteurs de cette morale savent de quel côté leur tartine est beurrée, Ils savent où appliquer la lèche pour qu'elle soit nourrissante ! Notre garçon est sûr d'avoir compris. S'il a un fond d'honnêteté, il court chez J.-P. Sartre : les « Mains Sales » au moins ne se donnent pas pour propres, et « La Nausée, ne fait pas vomir. Mais, s'il est bon élève, le voici paré pour faire de la politique, armé pour dénoncer, juger, condamner vertueusement. Bref pour rédiger un Traité de Morale copié mot pour mot sur celui de ses maîtres : « Tout le mercantilisme, tout l'égoisme des professeurs qui ne connaissent de loi que celle du profit est systématisé dans cette morale plus immorale que tous les immoralismes mis ensemble !... »

HUBERT
Tu exagères odieusement, Philippe. Tu abuses de l'impunité attachée à ton rôle de vilain.

PHILIPPE
Vous êtes scandalisés ? Moi aussi. Mais comment cet innocent serait-il indulgent ? Comment imaginerait-il que, dans des manuels cautionnés par les plus hautes autorités académiques, la morale procède d'une conscience professionnelle qui postule l'abdication – l'abnégation – de l'intelligence ? Et que l'on doit y arborer une hypocrisie de commande ? J'ai moi-même la plus grande peine à m'en convaincre, mais pour des raisons personnelles : tel que vous me voyez, je suis un héros, modeste comme tous les vrais héros. Vous savez bien que pour la modestie je n'ai jamais eu mon pareil. J'ai pris le maquis en I942, poussé un peu par une coquine qui avait de jolis yeux, par le goût de l'aventure, mon mauvais caractère, le plaisir d'emmerder le Boche, etc... Somme toute : histoire de rigoler. Mais j'en ai conservé des souvenirs précieux. Ce fut une aventure riche, nuancée, vraie. J'y ai côtoyé les types les plus surprenants, dont un « pur » authentique : il avait déserté en 1939 pour saboter le déplorable travail de l'armée française, qui combattait l'alliée des Russes : l'Allemagne. Un homme plus désintéressé n'a jamais vécu. Il avait la Foi, seulement La Mecque, pour lui, c'était Moscou. C'était un héros courageux et sublimement idiot. Un autre ne rêvait que plaies et bosses : c'était un notaire passionnément épris de sécurité. Un troisième mourait de peur, sauf dans le danger, où il était éblouissant d'intrépidité. Bref il y en eut de toutes sortes sauf une seule : aucun n'avait le cœur nourri de l'Ethique d'Aristote. Eh bien, mes chers amis, si subalterne qu'ait été mon rôle dans la Résistance, je suis secrètement flatté d'y avoir pris part, et la moutarde me monte au nez lorsqu'on l'exploite sans pudeur. Ajoutez que les transports lyriques et les emphases frelatées me rappellent trop le ton de ceux qui n'avaient pas la conscience nette, les « collabos » de l'avant-veille, dont l'ardeur patriotique n'avait guère perdu d'éclat à l'usage. C'est pourquoi, en feuilletant cet incroyable manuel, je n'ai pu empêcher une pensée impie de me venir à l'esprit : ces gens-là auraient-ils été des « collabos, repentis ? Auraient-ils...

HUBERT
Assez ! Je n'en supporterai pas un mot de plus. Tu insultes des auteurs notoirement estimables. En prêtant ta méchanceté à un écolier fictif, crois-tu l'avoir atténuée ?

PHILIPPE
Qui parle d'atténuer la force de mes démonstrations ? J'observais les méfaits des fausses morales sur les moralistes eux-mêmes cette fois. Atténuent-ils leur méchanceté ? Ecoute-les sur

Sénèque : « Voici le malheureux Sénèque, ce moraliste sans moralité, lâche et obséquieux... » Pensez-vous qu'il soit bon de donner cette sorte d'exemple aux enfants, notamment à ceux qui, faute de vraie formation morale, ignorent qu'il est interdit – parce qu'il est impossible – de juger autrui ?

HUBERT
De quel droit, alors, juges-tu ?

PHILIPPE
De celui que leurs professeurs invitent nos enfants à exercer. Je m'étais mis à l'école de *(il lit)* Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg. Ma vertueuse indignation a éclaté aussitôt contre ceux qui ne partagent pas mes goûts, et la Morale s'est mise au service de mes rancœurs. Pouvait-on montrer mieux que les meilleurs d'entre nous – je veux dire eux et moi – devenons alors bêtes et méchants ? Mais c'est ta faute, Hubert. Sans toi, rien de tout cela ne serait arrivé.

HUBERT
Par exemple ! Tu sais fort bien que s'il n'eût tenu qu'à moi aucune parole blessante n'aurait été prononcée.

PHILIPPE
Justement : tu m'y as contraint. Tu as été jusqu'à dire qu'il faut respecter toutes les convictions sincères, même injustifiées. Tu avais oublié, bien tranquillement, l'épopée hitlérienne, et tu ignorais en toute quiétude l'existence des moralistes professionnels, qui apprennent la haine (la méchanceté) et le mépris (la bêtise) à nos enfants.

HUBERT
Tu deviens révoltant ! Comparer Hitler, ce mégalomane ivre de sang, à des professeurs de morale ! C'est intolérable !

PHILIPPE
Aurais-tu oublié qu'Hitler était le fils spirituel et l'héritier temporel d'un moraliste nommé Nietzsche, qui exhortait ses élèves à donner leurs suffrages aux surhommes ? Et perdrais-tu de vue que les Allemands ont mis plus de dix ans pour s'apercevoir que leur surhomme était un fou sadique ? Si, au lieu d'apprendre Nietzsche à l'école, ils y avaient été instruits de cette vérité élémentaire que toutes les convictions humaines sont incertaines, que la plupart sont fausses et qu'aucune ne peut prétendre au respect si elle ne commence par respecter les hommes, l'Allemagne et le monde auraient fait l'économie d'une de ces vérifications expérimentales dites épopées lorsqu'elles sont très coûteuses. C'est pourquoi je voudrais que *(il lit)* Huisman, Barthélémy-Madaule et Feinberg apprennent à nos enfants à respecter les hommes, même irlandais ou balkaniques.

HUBERT
Tu essayes de nous embobiner avec des faux-semblants qui reposent sur des quarts de vérité, mais tout cela est si manifestement faux qu'il devrait être facile d'opposer à ta dialectique des faits quotidiens. Tu parlais de familles « capétiennes » capables de faire face aux pires vicissitudes. C'étaient, as-tu dit, des gens « bien élevés ». Parlais-tu de manières, d'usage, d'élégance ? Nullement : tu as résumé en trois mots les assises morales de leur solidité : « servir, et se mettre soi-même en dernier lieu ». Eh bien, voilà toute la morale qu'il nous faut, et toute celle que je souhaite à nos enfants. Tu admettras qu'elle a le mérite de la simplicité.

PHILIPPE
Tu trouves cela simple ? Tu changerais d'avis si tu connaissais mes Capétiens, dont nous aurons à reparler, car ils sont instructifs. Mais repensons à notre ami Hitler, personnalité instructive lui aussi. Ton précepte était sa devise, et aussi celle d'un grand nombre de fous, qui font feu de tout bois pour rationaliser en termes de morale leurs déplorables penchants. Les fausses morales fournissent des combustibles aux ambitieux, des moyens de se tromper, de s'égarer. Non, si tu cherches la simplicité, en voici d'admirable : « Aime ton prochain comme toi-même ». Ce

précepte-ci n'a jamais fait ni suscité de mal, sauf lorsqu'on prétend à en faire une morale, un devoir. Aussi le Christ ne l'a pas fait. Il n'a pas reproché de « monstrueux égoïsme » au Riche qui n'était guère capable d'aimer et qui, comme la plupart d'entre nous, s'en retourna tout tristement à ses biens. Et c'est pourquoi nous pouvons tous conserver l'espoir de nous sauver le jour où nous aurons su apprendre – quoi ? Toute la question est là : apprendre – quoi ? Peut-être n'y a-t-il qu'une seule réponse, peut-être cent. Mais si, comme je le soupçonne, cette question-là ne relève pas de la morale, il ne faudrait plus s'étonner de ce qui est arrivé aux moralistes contemporains, dont vous voudrez bien convenir que le sort est étrange.

HUBERT
Étrange ? En quoi ?

PHILIPPE
lls sont morts sans faire-part et sans sépulture. C'est pourquoi nous avons été contraints de chercher dans les lycées des fantômes qui ne peuvent éviter de faire figure de farceurs lorsqu'ils répètent des choses naguère sérieuses. La première consigne des travailleurs sociaux qui ont affaire à des gens dont le besoin de formation morale est criant, comme les délinquants juvéniles ou les condamnés de droit commun, c'est : **« surtout pas de morale !.... »** Pourquoi ? Parce que les fausses morales sont révoltantes : elles incitent à la révolte.

MEDICUS
Je dois reconnaître que c'est vrai, mais il n'est pas moins vrai que les hommes ne peuvent se passer de morale.

PHILIPPE
C'est bien pourquoi un acte entier de ce pédagodrame a été consacré à ce sujet aride et ennuyeux. Au cours de nos quatre cycles, nous allons examiner successivement ce que diverses disciplines peuvent suggérer de réponses à la question évoquée tout à l'heure : apprendre – quoi ? Chemin faisant, nous aurons assemblé des matériaux qui, vraisemblablement, pourront servir à l'édification d'une morale adaptée aux nécessités de notre temps. Il importait donc, avant de prendre notre départ, de nous convaincre de la nécessité d'une modernisation de la morale. Et, apprentis moralistes, il va falloir que nous tentions d'éviter les erreurs qui ont conduit nos devanciers à se faire mépriser et honnir par ceux qui ont le plus besoin d'eux. C'est surtout en faveur de ces déshérités qu'il va falloir tenter de faire un travail efficace. Or, en ma qualité de vilain, je puis me compter d'office dans leurs rangs et je puis, sans trop d'imposture, essayer de parler un peu en leur nom. Je crois vous avoir fait sentir déjà que nous goûtons peu la hargne doucereuse et la piété avantageuse. Mais je trahirais mes compagnons d'infortune si je vous laissais croire que ce sont là nos griefs principaux. En effet, hors des manuels scolaires, ces traits-là sont devenus rares. Les moralistes qui fulminent, condamnent avec éclat, désignent les pécheurs à la réprobation publique, etc., ont disparu. S'il arrive que des curés de campagne donnent encore dans ce genre-là, nul ne s'en formalise : on comprend qu'ils font leur métier et qu'ils sont sans malice. C'est par bienséance qu'ils vitupèrent, et cela fait sourire gentiment.

Mais, sitôt qu'ils ont cessé d'être haïssables, les moralistes sont devenus risibles, et la sagesse populaire ne s'y trompe pas : voilà plus de trois siècles qu'aucun Tartuffe nouveau n'est monté sur la scène, et voilà au moins cinquante ans qu'on n'en côtoie plus dans le monde. Les moralistes présumés vivants sont devenus des personnages de vaudeville, qui paraissent sur les planches aux côtés de quelque tante d'Honfleur pour y étaler plaisamment leur commune naïveté. Ce sont des innocents. C'est dire combien, apprentis moralistes, il va falloir que nous nous gardions de l'innocence ridicule, qui nous discréditerait plus sûrement que la méchanceté, pour nous attacher à rechercher la vraie innocence. Celle-ci se situe en deçà du Bien chez les animaux. Ne se situerait-elle pas au-delà du Mal chez l'homme évolué ? Remarquons que les animaux et les mystiques ne sont jamais {ridicules. C'est peut-être l'indice d'une ou plusieurs voies, d'une ou plusieurs réponses possibles ?

MEDICUS
Voilà des propos singuliers dans la bouche d'un vilain ! Je me méfie : quelles horreurs

t'apprêtes-tu à nous dire ? Pensons plutôt à tes protégés, les jeunes délinquants dont je me suis beaucoup occupé.

PHILIPPE

Protégés ? Qu'oses-tu dire malheureux ! Je ne me distingue d'eux que par l'âge. Je suis un délinquant sénile.

MEDICUS

Mes délinquants appartenaient à la variété dite « blousons dorés », dont je distingue deux sortes : les immoraux suradaptés, et les surmoraux désadaptés. J'en parlerai brièvement aujourd'hui car ils relèvent de notre 3° cycle. Ce qui m'a frappé dans leur cas, c'est leur commune lucidité et leur horreur d'être dupes. Je vais tenter de me faire comprendre en t'empruntant, Philippe, un de tes « Capétiens », qui sont des prototypes d'adaptés en ce sens que, convenant parfaitement à leur cas, la morale est pour eux une « excellente affaire ». Comprenez bien que je n'attache aucune connotation péjorative à cette expression. Dans l'exercice de mon métier, je cherche toujours à faire faire de bonnes affaires psychiques à mes patients, à leur faire réaliser des gains tangibles sur les deux tableaux de l'ambivalence dont parlait Pierre. C'est ce que font idéalement les Capétiens. Ils jouissent du premier rang dans la hiérarchie des valeurs sociales dans le même temps que leur réelle – je dis bien : réelle – abnégation leur vaut une place satisfaisante, voire flatteuse, dans la hiérarchie des valeurs morales. Bref ils gagnent honnêtement sur les deux tableaux. D'où la solidité que nous admirons chez eux. Eh bien, si surprenant que ce puisse être, les blousons dorés qui, pour la plupart, n'ont reçu aucune formation psychologique, flairent les « bonnes affaires psychiques » comme des chiens de chasse. Mais leur odorat est polarisé et l'ambivalence leur échappe tout autant qu'aux adaptés. Ainsi, ces désadaptés sont eux aussi des innocents, mais négatifs. Ils ne peuvent plus voir que le mal. Les surmoraux tiennent les adaptés pour des naïfs, des idiots qui se donnent le change à eux-mêmes, et les immoraux les prennent pour des malins, pour des escrocs qui cherchent à tromper tout le monde. C'est pourquoi ils ne peuvent souffrir aucune prétention de moralité chez autrui, sauf – et je te rejoins sur ce point, Philippe, – chez les prêtres et les maîtres d'école, parce qu'ils les situent au-dessous de tout, même au-dessous de leur rancune. Ils n'ont pour eux qu'un mépris amusé.

Mais nous avons pénétré au coeur même du problème moral : il y a incompatibilité apparente entre les besoins moraux des humains et cette ambivalence dont nous ne pouvons nous dépêtrer. C'est pourquoi je reste sceptique, Pierre, sur ton « intelligence morale » qui prendrait ses appuis sur l'ambivalence. Elle conduirait à une lucidité inévitablement dévastatrice, puisque la « sublimation », cette alchimie de l'âme, qui transmue le mal en bien, est un processus inconscient qui, ne résistant pas à la lumière, **ne s'accomplit pas au grand jour.** Je ne saurais être optimiste sur l'avenir de la morale tant que n'aura été élucidé un terrible mystère : le juste rôle de l'inconscient dans la psyché. A première vue cela semble presque simple, ce qui explique l'optimisme de certains psychanalystes. L'inconscient semble jouer le rôle d'ange gardien, mystérieusement averti de nos besoins. Il semble mériter le nom de **surconscient**, ou **supraconscient**, que lui ont donné plusieurs auteurs contemporains. Mais, s'il s'acquitte un peu de ce rôle-là, l'inconscient nous joue aussi des tours abominables. Il livre notre âme à des démons et se sert de nos bonnes intentions pour nous perdre. Il semble impossible d'attribuer à l'inconscient le rôle d'autorégulateur psychique, chargé de rétablir les équilibres compromis, semblable aux **homéostasies**[6] des physiologistes.

BERNARD

Le problème moral est insoluble dans les seules perspectives de la psychologie classique. On y est tout de suite acculé aux contradictions du **psychologisme**, où l'altruisme et l'amour deviennent des manifestations d'un « égoïsme bien compris ». Toute générosité s'y dégrade donc, comme tu l'as observé, en naïveté ou en escroquerie. Or nous savons tous, d'instinct, que c'est insupportablement faux. Mais tu t'es dirigé, d'instinct sans doute aussi, dans la voie où ces contradictions se résolvent. Tu as parlé des homéostasies, ces autorégulateurs familiers aux physiologistes. Un pas de plus nous conduit aux homéostasies biologiques, qui règlent la vie non plus des individus mais des espèces, et qui assurent ce qu'on appelle désormais les équilibres

[6] Les homéostasies sont les autorégulateurs chargés du maintien des équilibres physiologiques, ou plus exactement de maintenir les fluctuations (comme celles de la température ou de l'alcalinité de notre sang) dans les limites convenables.

biologiques.

Sur ce terrain-là, celui de la **noobiologie**, le rôle de l'inconscient devient intelligible : c'est tout à la fois **l'élimination des individus qui, violant les lois de l'Evolution, sont nuisibles à l'espèce, et la protection de ceux qui, respectant ces lois, lui sont utiles.**

Ainsi, il est normal que l'inconscient soit tantôt démon et tantôt ange gardien. Observons que les animaux, toujours obéissants à l'inconscient, ne sont jamais trahis par lui. Le Mal et les sanctions commencent avec la conscience, qui a pour corollaire la possibilité de désobéir à l'inconscient, de se substituer à lui. Mais, dans les perspectives de la biologie moderne, la psychanalyse et le bon sens se concilient, et une morale authentiquement ambivalente devient concevable. Peut-être pourrons-nous faire ainsi, tous ensemble, quelques pas dans la bonne voie.

HUBERT

Il me semble que chaque pas nous éloigne du but en nous enfonçant dans un scientisme d'autant plus redoutable que, fondé sur quelques données objectives, il n'est pas – ou pas encore - démontrablement faux. Mais tu nous a éclairés, Bernard, dans une petite phrase qui m'a été droit au cœur : « Nous savons tous, as-tu dit, que c'est **insupportablement** faux ». Messieurs, je vous invite à saluer ce critère : ce qui est insupportable ne saurait être vrai ! Le jour où les scientifiques l'admettront, les sciences cesseront de m'être insupportables...

BERNARD

Je laisserai à Philippe, qui est notre spécialiste en ces matières, le soin de définir les critères reconnus par les sciences modernes. Tout ce que je puis dire, c'est que les biologistes, depuis quelques années, vont au-delà de tes souhaits, mais c'est, il est vrai, malgré eux. Ils sont contraints par les faits à se désavouer eux-mêmes : dure épreuve et bel exemple d'honnêteté intellectuelle.

HUBERT

Peut-être, mais je ne puis vous cacher que tout, ou presque tout, ce qui a été dit ici me semble insupportablement faux. Vous avez donné un bel exemple de la fatalité qui semble peser sur les sciences lorsqu'elles se mêlent des affaires humaines. Vous avez empilé, superposé, enchevêtré des connaissances sans nul doute admirables. Je consens à prendre pour argent comptant tout ce que vous avez dit, et à tenir pour démontré ce que vous pourriez dire encore. Au point où nous en sommes cela n'a plus d'importance : vous en avez tant dit que nul, déjà' ne comprend rien à rien. Vous êtes comme des boulangers qui chercheriez à faire du pain avec de la sciure de bois ! Vous voulez faire de la morale avec de la biologie, de l'anthropologie, de la physique, de la cybernétique, de la psychanalyse, et quoi encore ? Bon appétit, mes amis. Mais souffrez que je donne à mes enfants et que je mange moi-même du bon pain fait avec du blé bien nourrissant dont nos pères se sont alimentés depuis des temps immémoriaux. Et permettez-moi de constater qu'aujourd'hui encore ceux qui mangent de ce pain-là se portent bien. Je plains de tout mon coeur ceux qui attendraient une santé morale meilleure des produits de vos cornues !

Non, je ne crois pas qu'il soit possible de faire, sans religion, autre chose qu'une caricature de la morale, ni qu'il soit nécessaire de changer grand chose à la morale qui repose sur les religions chrétiennes. Tous nos efforts, je n'en puis douter une minute, devraient tendre vers cet objectif unique : la **rechristianisation**. Tout le reste, y compris la morale, est contenu en larges flots vivifiants dans ce seul mot.

PIERRE

Catholique orthodoxe, je crois que rien ne peut remplacer la religion. Si je pensais comme Hubert que la science s'oppose à la foi, je changerais de profession. C'est dire que je me trahirais moi-même si je prenais part à une entreprise pédagogique qui s'attaquerait à la Foi. La pédagogie ne saurait avoir de visée **ultime** plus désirable à mes yeux qu'une christianisation. C'est en quoi je diffère d'Hubert, qui parle de rechristianisation. « Tous nos bonheurs, a dit Bernard, sont devant nous ». Or, je tiens le christianisme pour le plus grand bonheur du genre humain. Aussi est-ce devant nous que je le vois.

Hubert me semble s'être trahi, dans ce mot la, d'une erreur dont il est souvent difficile aux croyants non scientifiques de se défendre, et qui consiste à situer le vrai – et dès lors la religion – dans le passé. Il s'est retrahi de cette même nostalgie en évoquant le pain qui alimentait nos pères.

Or, s'il est vrai que ce pain nourrit encore ceux qui en mangent, il n'attire plus ceux qui n'y ont pas goûté. En voici un indice dont la signification ne saurait échapper : la première consigne de ceux qui veulent apporter des lumières aux déshérités spirituels en Occident, c'est « surtout, pas de religion : témoignez, mais ne parlez pas ! » Bref, pas de morale à ceux qui ont besoin de formation morale, et, à ceux qui souffrent – car ils en souffrent – d'une cécité au divin, pas de religion !

Et bien, c'est à des situations de cette sorte que nos pédagodrames s'efforcent de faire face. Comment ? J'attire votre attention sur un double phénomène contemporain dont les conséquences ne tarderont plus à se faire sentir : la christianisation des sciences et la déchristianisation des masses. Les sciences contredisent de moins en moins la religion. Nous verrons ensemble comment cette volte-face s'est produite et pourquoi ce phénomène est à la fois irréversible et irrésistible. Contentons-nous pour l'instant de constater que toutes les disciplines scientifiques comptent des savants profondément religieux, qui ne sont pas, ou guère, gênés dans l'exercice de leurs professions par les articles de foi auxquels ils adhèrent. La déchristianisation des masses est tout aussi patente. Ainsi les positions sont inversées : la « libre-pensée » est désormais l'apanage de ceux qui, n'ayant pas appris à penser, ne se doutent pas de la sévérité des disciplines auxquelles est soumis quiconque veut faire un seul pas dans les voies où la pensée, devenue « démarche intellectuelle., s'affranchit des fatalités qui, hier encore, pesaient sur notre espèce.

PHILIPPE

La libre-pensée est une illusion qui repose sur ce que Paul Valéry appelait « les droits imprescriptibles de l'ignorance .. Seuls sont libres de penser que trois fois trois font huit des penseurs vraiment trop libres !

PIERRE

La libre-pensée est une illusion néfaste, que l'Eglise a combattue pendant des siècles, avec une sévérité parfois épouvantable. Elle a contraint la pensée humaine à se dépersonnaliser, à triompher des personnes. Or qu'est-ce que dépersonnaliser la pensée ? C'est, tout simplement, la **rendre scientifique** ! Ainsi, la toute-puissance des sciences contemporaines, nous la devons à l'Eglise qui a su contenir les pouvoirs personnels et faire régner une sagesse « surconsciente » dont la profondeur ne s'entrevoit encore qu'à peine. Mais **remarquez ce que redevient le pouvoir personnel là où l'influence de l'Eglise disparaît !** De toutes les institutions humaines, l'Eglise est la seule qui soit d'inspiration authentiquement libérale, la seule capable d'évoluer, la seule capable de renoncement, la seule capable d'impersonnalité. Mais tout cela ne se voit pas. Ce qui saute aux yeux, c'est la condamnation scandaleuse de Galilée, c'est le dogmatisme et, trop souvent, la stupidité de clercs dont la tête est rebelle à toutes les disciplines et dont la pensée repose sur les droits imprescriptibles de l'ignorance. Ceux-là opposent au progrès des résistances irritantes et futiles. Est-ce grave ? Vous voyez bien que non puisque leur résistance est futile. L'Eglise, d'ailleurs, est en train de rattraper le temps perdu : il suffit pour s'en convaincre de constater qu'elle a opposé à Teilhard de Chardin bien moins de résistance que la médecine à Pasteur.

BERNARD

Le libéralisme doctrinal dont l'Eglise a fait preuve est d'autant plus remarquable que Teilhard était bien moins contraignant que Pasteur. J'admire que l'Eglise se soit laissée séduire par Teilhard. Mais admirons aussi des savants comme Sir Julian Huxley et plusieurs autres, dont la pensée était aux antipodes de la sienne et qui n'ont pas résisté aux mêmes attraits. Tu demandais, Hubert, les critères scientifiques modernes ? En voici un d'inattendu : la séduction !

PIERRE

Toujours est-il que le libéralisme foncier de l'Eglise ne se voit pas, ne se sait pas communément, et qu'il serait impossible d'en convaincre les incroyants. Aussi, l'objectif que nous croyons devoir être aujourd'hui celui du pédagogue, c'est la **préparation des élèves aux libertés qui résultent de l'acceptation d'une discipline.** A ceux qui acceptent de renoncer aux droits imprescriptibles de l'ignorance, une destinée humaine – chrétienne ou non – devient possible.

Nous n'avons d'autre ambition que celle-là : rendre accessible le plus possible d'humanité à nos

étudiants. Le mot « humanité D contient aujourd'hui plus de choses qu'on n'en soupçonnait il y a dix ans. Or ces nouveautés-là, qui sont dues à la science, nous allons voir qu'elles font bien mieux que s'intégrer dans une vision chrétienne du monde : elles élargissent cette vision.

PHILIPPE

Il nous reste à peine une minute pour nous congratuler de nos succès : nous avons brillamment réussi à convaincre tous ceux qui étaient de notre avis, et à montrer ce qu'il faut faire pour ne pas convaincre les autres. Lorsque Pierre a parlé du libéralisme de l'Eglise, ce fut sans espoir de convaincre les incroyants. Or, si ce qu'il a dit est vrai, c'est eux qu'il eût été bon d'en convaincre. Or il existe aujourd'hui des moyens de convaincre. Contentons-nous, pour clôturer cet acte-ci, de constater que des discussions comme la nôtre n'ont pas ce pouvoir. Et, pour résumer dignement nos travaux d'aujourd'hui, qu'on veuille bien me permettre de suggérer la mise au goût du jour, en langage juvénile, d'un mot célèbre : *« Ils vinrent, ils virent, ils déconnèrent ! Puis, tout contents d'eux-mêmes, ils s'en allèrent... » (Exit Philippe).*

Rideau

RÉSUMÉ DU DEUXIÈME ACTE

1. Périmée, la morale traditionnelle est ridicule quand elle n'est pas odieuse. Dans les deux cas elle est démoralisante.
2. Aucune morale qui ignore l'ambivalence ne saurait être vraie.
3. Aucune morale ne saurait être intelligente qui ne soit vraie.
4. Aucune morale ne saurait être saine qui ne satisfasse aux besoins des humains sur les deux tableaux, individuel et spécifique, de l'ambivalence.
5. La noobiologie, qui explique la nature spécifique du deuxième tableau de l'ambivalence, ouvre une voie à la recherche d'une morale saine.

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS

FRANÇOISE

Nous déplorons unanimement l'agressivité de Philippe, qui a pris à partie des auteurs estimables avec une brutalité vraiment déplaisante.

FRANÇOIS

Dans son fumant réquisitoire contre les professionnels du moralisme, Philippe a exprimé ce que la majorité d'entre nous ressentons. C'était féroce, mais plus que mérité !

LES PROFESSEURS

Les auteurs du traité de morale démoralisante pris à partie par Philippe ne sont pas personnellement en cause dans cette querelle, qui illustre une « lacune » bien steinérienne : l'écart entre ce qui se sait et ce qui se fait. Ces auteurs, en psychologie, savent beaucoup de choses, mais, en morale, nos institutions les obligent à en enseigner de tout autres.

Troisième Acte
PÊCHE SOUS-MARINE

Les règles de morale dont nos pères s'accommodaient ne conviennent plus à notre temps. N'en irait-il pas de même des règles pédagogiques ? L'enseignement officiel n'est-il pas périmé ? Dans l'affirmative, en quoi et pourquoi ? Y aurait-il, depuis le siècle dernier, quelque chose de changé dans les profondeurs de la psyché ?

HUBERT
Philippe nous accuse d'avoir... bêtifié ! Or il est vrai que nous avons beaucoup parlé sans clarifier grand chose. Si, comme vous le prétendez, il existe des méthodes pédagogiques plus efficaces, pourquoi avons-nous gaspillé nos deux premiers actes en discussions stériles ?

PIERRE
On dispose aujourd'hui, pour instruire, de moyens vraiment puissants. Nous sommes débordés par une avalanche de ressources nouvelles qui devraient permettre, semble-t-il, la formation en série d'hommes de génie. Mais ces méthodes modernes s'adressent surtout à l'inconscient. Pour les comprendre une rapide exploration des profondeurs de la psyché s'impose.

HUBERT
Tu te proposes de nous entraîner dans les méandres de la psychanalyse ?

PIERRE
Nous nous contenterons d'une vue panoramique. C'est de très haut que nous regarderons Freud et ses successeurs, sans nous soucier de pathologie. Seuls nous intéressent les moyens de provoquer l'éclosion de nos ressources inconscientes. Elles restent latentes chez la plupart des hommes. Lorsqu'elles affleurent dans la conscience le résultat est un homme de génie.

HUBERT
Vous prétendez à fabriquer des surhommes ? Ce rêve nietzschéen vous obsède vous aussi ? Tu me donnes froid dans le dos !

PIERRE
Nullement. Hitler aura été, on l'espère, le dernier des surhommes nietzschéens. Ceux auxquels s'intéresse le C.I.E.B.S. en sont l'opposé polaire. Le surhomme est celui qui a du génie. Or le génie se caractérise par une vision involontaire, qui exige de ceux qui la recherchent l'abandon de leur propre volonté. C'est le contraire des ambitions nietzschéennes.

Nos pères disaient que l'esprit souffle où il veut. Ils toléraient aux poètes le droit de chercher ou d'attendre l'inspiration. Mais ils tenaient le génie pour une longue patience. Ils ne savaient ni en quoi consiste l'inspiration, ni comment la provoquer, ni comment rendre géniaux les gens qui n'étaient que patients. Est-ce à dire qu'on sait tout cela aujourd'hui ? Et bien, oui ! Mais à la condition constante que le candidat surhomme consente à n'y être pour rien, à n'être que l'instrument de quelque chose d'immensément plus grand que lui.

HUBERT
Voilà bien des détours pour dire une chose que tous les croyants du monde savent depuis toujours !

PIERRE
Les croyants sont généralement désavantagés pour l'exploitation des ressources inconscientes parce qu'il y a des divergences entre ce qu'ils attendent et ce qu'ils obtiendraient – s'ils n'attendaient rien ! Mais il est vrai que, conditionnés depuis l'enfance à rester ouverts à des « guidances » hors d'eux-mêmes, les croyants répondent souvent mieux aux trainings de la **relaxation intellectuelle** et en obtiennent des résultats plus rapides.

MEDICUS
Comment les techniciens du C.l.E.B.S. ont-ils été amenés à situer leur problème sur le terrain de la relaxation ?

PIERRE
Nous ne sommes pas les seuls. La relaxation est très à la mode dans tous les domaines. Mais nous avons été amenés à en élargir la portée grâce à Steiner. Commençant à peine, nous sommes peu avancés. Notre approche balbutiante des techniques de la relaxation intellectuelle et des dialogues intérieurs fera pitié dans dix ans. Mais nous avons fait quelques pas dans une voie nouvelle où l'on obtient déjà des résultats si peu croyables que je ne les décrirai pas : nul ne m'en croirait !

HUBERT
Je ne suis pas prêt, quant à moi, à proclamer partout : « Credo quia laxum[7] !... » Mais la relaxation suggère l'attitude relâchée qui est si fort dans les tendances de notre temps que tu fais bien de t'abstenir de décrire ces douteuse délices : j'aurais peur que l'on t'en croie ! Décris-nous la relaxation intellectuelle plutôt que ses effets. Si nous pouvions l'expérimenter, nous en apprendrions sans doute les bienfaits – et peut-être aussi les méfaits.

PlERRE
Nul ne doit l'expérimenter sans précautions car il s'agit d'une chose dangereuse, qui peut déchaîner des forces sauvages, indifférentes à toute morale et à toutes conventions, même les plus nécessaires. Et ces forces osmotiques s'emparent du sujet au moment où, relaxé, son moi conscient est hors d'état de réagir. La relaxation tend à procurer la vision d'un monde intemporel, affranchi du poids des contingences. Elle s'accompagne souvent d'euphorie. Elle donne accès à de faux paradis où tout ce qui pèse n'existe pas et auprès desquels tout ce qui existe semble fade ou odieux. Pratiquée sans précautions, la relaxation intellectuelle, qui ne constitue qu'une moitié de l'aventure intérieure libératrice, peut produire d'exécrables surhommes, affranchis de toute servitude, de tous devoirs, de toute patience, de toute humilité; ou encore des exaltés, des pseudo-mystiques, des bons-à-rien, qui ne peuvent se résoudre à vivre dans le réel. Vous comprendrez combien il serait imprudent de rendre accessibles les faux paradis résultant de cette demi-aventure à quiconque éprouverait un besoin d'évasion. Heureusement, l'autre moitié de l'aventure, qui utilise les techniques du dialogue intérieur, renforce le sentiment et même le goût des responsabilités.

MEDICUS
Tu m'épouvantes ! La première demi-aventure est celle que poursuivent les malades mentaux, qui chérissent leurs rêveries. Si les cliniques psychiatriques ne désemplissent pas c'est parce qu'en soustrayant leurs pensionnaires à toute concurrence, elles les font vivre dans une ambiance intemporelle. Concurrencer quelqu'un, c'est se mesurer à lui dans le temps. Produire, c'est se mesurer aux choses dans le temps. S'évader, c'est fuir le temps. Si la relaxation intellectuelle livre la vision d'un monde intemporel, elle risque fort d'être une machine à fabriquer des incurables. Ceux qui savent combien il est difficile de faire réaccepter les disciplines temporelles aux malades que leurs rêves en ont évadés y regarderaient à deux fois avant de provoquer des visions de cette sorte. Si j'en puis juger par mes malades, ceux qui vivraient la première moitié de l'aventure dont tu parles ne consentiraient pas à la seconde, qui leur restituerait leurs responsabilités temporelles. Vous objecterez que, malades, mes patients se distinguent par là-même des autres hommes. Tout à fait entre nous, j'en doute chaque jour davantage. Ce qui fait l'immense majorité des malades mentaux, c'est l'**occasion de s'évader.** Gardons-nous comme de la peste de multiplier ces occasions !

PIERRE
On évite ces dangers en enseignant d'abord la deuxième moitié de l'aventure intérieure.

HUBERT
Au risque de faire figure de mécréant psychologique, je voudrais essayer d'opposer à vos envols

[7] « J'y crois parce que c'est mou.. »

dans je ne sais quel paradis de l'inconscient le bon sens de ceux qui ne se sentent ni promis à des béatitudes indicibles, ni très exposés à se réveiller fous un beau matin parce que d'habiles gens auraient eu la bonté de leur en procurer l'occasion ! Ce n'est pas que je minimise les dangers dont s'émeut Medicus. Je les croirais pressants si, à de certains indices, on ne voyait approcher la fin des dévergondages que la mode excuse encore en les mettant au compte de l'inconscient.

Il s'agit d'un sujet que je connais assez bien : deux des sœurs de ma femme ont épousé des psychiatres et je suis submergé par un peuple de neveux et de nièces issus de ces épousailles imprudentes. La psychologie dite des profondeurs n'a plus de secrets pour moi car ce petit monde n'en veut connaître aucune autre et ne laisse rien ignorer de ce qui est censé se passer dans ces fameuses profondeurs. A leurs yeux rien n'est vrai qui ne s'y cache, si bien que la conscience s'est vue promue au rang de critère du faux ! Quelle revanche pour le diable ! Délogé des bas-fonds par l'exorcisme psychanalytique, il règne en surface sur la conscience. Pour mes neveux, dès que vous croyez savoir quelque chose de vous-même, c'est donc faux puisque conscient ! Aussi, pour avoir quelque chance d'appréhender le vrai, vous devez consacrer votre vie à interpréter les bévues où se trahit votre réalité profonde. Il faut surveiller aussi les excuses à vos mauvais penchants que vous propose sans relâche cette menteuse professionnelle : la conscience ! Et, non content de gaspiller votre vie à vous interpréter vous-même au lieu de vivre, vous empoisonnez celle des autres en les interprétant aussi :

« Oncle Hubert prétend aimer les géraniums... L'innocent ne sait pas qu'il trahit ses tendances à l'inceste ! »

« Tu crois ?... » répond Justine qui, depuis quelque temps, est amoureuse d'un adlérien. « A mon avis, il surcompense des humiliations subies aux mains de sa nourrice... »

Et ainsi de suite, à longueur de journée. C'est parfaitement horripilant.

MEDICUS

Je suis le premier à déplorer ces travestis ridicules de la psychologie des profondeurs. Mais tes beaux-frères ne sont certainement pas responsables des extravagances juvéniles de tes neveux et nièces.

HUBERT

Mes beaux-frères seraient inaptes à élever des enfants même s'ils savaient guérir des malades. Même vraie, leur psychologie serait de ces vérités qui ne sont pas bonnes à dire aux enfants. Je reconnais qu'à ma surprise les résultats de leur éducation n'ont pas été aussi désastreux qu'on s'y serait attendu : jusqu'ici les actes de mes neveux ont été moins outrageux que leurs propos. J'ai bon espoir que tout finisse par s'arranger parce qu'il y a des indices d'un retour à la conscience en Occident. Ou plutôt d'un déclin de cette dangereuse psychologie des profondeurs, à laquelle beaucoup déjà ne croient plus et qui est en train de rejoindre les tournures et les manches-gigot dans la vitrine aux curiosités démodées.

MEDICUS

Mal comprise, la psychologie des profondeurs a pu faire du mal. Elle a déchaîné des monstres qu'elle n'a pas toujours su apprivoiser. Mais elle s'est beaucoup perfectionnée, et la voici en train de nous livrer les secrets fondamentaux de la psyché. Ce qui est surprenant, c'est qu'elle y soit parvenue aussi vite. En face de ces essors, je comprends mal qu'on puisse parler des indices de son déclin. Quels indices ?

HUBERT

Tu es pareil à mes beaux-frères, qui continuent à ne jurer que par elle. Pourtant vous êtes aux premières loges : c'est dans la pratique médicale que son déclin est le plus apparent. Sais-tu ce que m'a dit l'autre jour un des princes de la psychiatrie parisienne ? « Depuis que les pharmaciens nous ont donné des drogues psychostatiques, j'ai oublié le mot « psychothérapie ». Préférant les expressions justes, lorsque je veux parler de la chose, je dis « foutaise » !... J'ai rapporté cette boutade à mes beaux-frères et j'ai cru tomber à la renverse : ils en sont presque convenus ! Eux-mêmes admettent la supériorité de la chimiothérapie ! Contestes-tu, mon cher Medicus, qu'après un demi-siècle de tapage (et de ravages) l'engouement psychanalytique touche à sa fin ?

MEDICUS

D'accord sur le déclin de la psychanalyse médicale, mais je crois la psychothérapie promise à des renouveaux prochains. Dans leur état présent nos connaissances sur la psyché humaine sont pauvres en moyens thérapeutiques efficaces. Mais la psychologie des profondeurs reste celle dont nous avons tout à attendre pour l'approfondissement de ces connaissances. Elle est même, je crois, la seule dont nous ayons rien à attendre.

HUBERT

Je suis charmé d'apprendre que la psychothérapie est promise à des renouveaux prochains, éblouissants sans nul doute. Mais, aujourd'hui encore, la psychanalyse n'est qu'un engouement dangereux. Souffrez que je me contente de cette dernière constatation et que j'en prenne acte – signé Medicus ! A part ce petit mécompte, la psychologie des profondeurs est admirable, et il faut le bourgeois borné que je suis pour en douter.

Mais voyons, s'il vous plaît, la littérature mondiale de tous les temps, dont vous admettrez que toute psychologie n'a pas toujours été absente. Comparons les portraits humains qu'elle nous a livrés avant Freud avec ceux qui sont nés de « la seule psychologie dont nous ayons rien à attendre D, D'un côté nous avons les grands personnages classiques dus à Molière, Racine, Shakespeare, Cervantes, Dostoïevski, etc. Puis les psychologues proprement dits, comme La Bruyère et La Rochefoucauld, que j'ai la faiblesse de continuer à apprécier. Enfin les romanciers, depuis Le Sage jusqu'à Proust, pour ne parler que des Français. Là encore j'ai l'impudeur de me plaire à la compagnie de tant de personnages si vivants, si vrais, qu'avec la meilleure volonté du monde je n'arrive pas à me désoler qu'aucun complexe d'¢dipe n'ait tourmenté M. de Charlus ni les Verdurin. Et, sans rougir trop, je me contente de Rastignac et du Père Goriot tels que Balzac les a créés, bien qu'on puisse les craindre vierges de « fixation sado-anale » ! Mais Freud a bien changé tout cela. Il y eut d'abord la littérature freudienne proprement dite. Les perversions sexuelles ont envahi les romans et sont montées sur la scène dans leur radieuse pureté... clinique ! Qu'en est-il resté ? Pas le moindre cadavre ! Cette littérature est morte sans laisser de traces. Qui se souvient du théâtre de Lenormand ? Il suait l'artifice et l'ennui autant que les tragédies de Voltaire. La pornographie elle-même n'a pas survécu à cette ambiance nécrosante : freudienne, elle est devenue si insipide que les petits libraires louches du quartier de la Madeleine sont morts de faim. Il est vrai que le commerce officiel du papier imprimé leur a mené la vie dure en vendant au grand jour la même camelote, baptisée « psychologie ».

Aujourd'hui, il n'y a plus de littérature freudienne. Mais celle qu'il y a (s'il y en a une) est restée... post-freudienne ! C'est trop freudien encore pour être humain. Les auteurs et les artistes contemporains, peut-être parce qu'ils ont perdu contact avec l'Homme, s'attachent à représenter des troubles, des syndromes, des maladies, des obsessions, et toutes raisons que nous pouvons avoir de nous trouver mal. Bref, nos artistes peignent des remous et nos poètes chantent des borborygmes ! Voilà les fruits de « la seule psychologie dont nous ayons rien à attendre »... Mais je ne suis qu'un bourgeois entêté de bon sens, et peut-être ai-je mal vu, mal compris ? En ce cas détrompez-moi. Dites-moi si la littérature issue de la psychologie des profondeurs a enrichi notre patrimoine d'un seul héros que je puisse aimer sans offusquer le sens commun.

PHILIPPE

« Lorsque j'entends parler de culture », disait Goering, « je sors mon revolver !... » Pour moi ce serait une mitraillette lorsqu'on parle de bon sens. Car le bon sens est le plus précieux de nos biens, et il semble qu'on ne s'en réclame jamais que pour le violer. Hubert voudrait qu'on immole la psychologie des profondeurs au bon sens parce qu'elle ne nous a pas enrichis de héros littéraires chatoyants. Mais n'en doit-on dire autant de la gastro-entérologie ? Et les gynécologues ? Leur devons-nous des femmes aimables ? Ces gens-là ne rêvent que fibromes, salpingites, leucorrhées... Plutôt que brûler les docteurs, mon cher Hubert, ton bon sens ne pourrait-il reconnaître que la médecine et les doctrines font une littérature pire, s'il est possible, que les beaux sentiments ? N'est-ce pas aux écrivains et aux artistes qu'il appartient de faire les premiers pas vers un retour à l'innocence originelle en consentant à n'être ni savants, ni médecins, ni philosophes, ni doctrinaires ? S'il faut leur tolérer le droit d'être psychologues, que ce soit, juste ciel, malgré eux !

Or ce miracle vient de se faire en France où nous sommes enrichis d'un psychanalyste malgré lui et, aussitôt, d'un « héros des profondeurs » que nul ne manquera d'aimer et d'admirer : le jeune «

Poulot » Sartre[8] ». Ce gosse odieux possède le pouvoir de nous empoigner, de nous hanter – mais cela pourrait être dû au talent de son auteur. En revanche il possède la vertu alchimique, due à sa seule vérité psychologique, de transformer Jean-Paul Sartre en être humain ! Cela s'est passé tout simplement. Sartre qui, toute sa vie avait joué avec des mots, s'est mis cette fois à un tout autre jeu : il s'est colleté avec des faits. Or, qu'on le veuille ou non – et Sartre, qui niait l'existence de l'inconscient, le voulait moins que personne – nous vivons dans un siècle où les faits psychologiques se situent dans les profondeurs de l'humain, et où, étalés au soleil, les impostures et les faux-semblants s'évaporent. C'est ainsi que, tête à tête avec les faits de son enfance, Sartre n'a pu manquer d'observer que son grand-père était un comédien qui se prenait pour Victor Hugo, mais que Victor Hugo lui-même ne parviendrait pas aujourd'hui à se prendre pour Victor Hugo, personne ne pouvant plus se prendre, s'il est idiot ou malhonnête, et même s'il n'est ces deux choses à la fois, pour quoi que ce soit d'autre que – quoi ? Mon Dieu, un être humain. N'importe quel être humain, mais **pas** un personnage, **pas** une « persona »., et dès lors certainement pas le Jean-Paul Sartre d'avant « Les Mots ». Voilà comment, de la première à la dernière page de son livre, notre Philosophe de l'Engagement se désengage. Voilà comment une philosophie et une imposture faites de mots s'enfoncent dans le Néant et un homme – un vrai – émerge dans l'Etre. Je n'ai jamais rien lu de si honnête ni de si émouvant.

PIERRE

La psychologie de l'inconscient a permis des découvertes dont il serait absurde de contester l'importance. Mais c'est au prix d'une régression sémantique dont on n'a pas assez mesuré les effets. Tels qu'on les a captés et déchiffrés, les messages de l'inconscient s'expriment en symboles imagés, semblables à ceux dont se servaient les cultures dites prélogiques. C'est une langue quasiment animale. Il est certes normal que l'animal qui vit en nous s'exprime ainsi, et la psychanalyse aura fait œuvre utile en nous réenseignant cette langue. Elle nous aura permis de tenir compte de nos besoins animaux, voire de soigner les maux dont peut souffrir la ménagerie qui nous habite.

Il est très anormal, en revanche, que la conquête de l'inconscient nous asservisse à ces animaux, et qu'en apprenant leur langue nous désapprenions la nôtre ! Or il est difficile de contester que depuis Freud cette dégradation des moyens d'expression caractérise notre époque dans tous les domaines, à la seule exception des mathématiques, et que cette dégradation s'accuse et s'accélère sans cesse. Voilà qui semble grave.

PHILIPPE

C'est terriblement vrai. Comparer la langue qu'écrivaient les journaux de 1900 avec celle de notre presse actuelle, c'est constater une régression. Quant aux jeunes gens qui décrochent aujourd'hui leurs bachots, je crois qu'en 1914 ils auraient été en danger de redoubler leur sixième. La plupart sont incapables de composer sans faute une phrase de dix mots. Pourquoi ? Sans doute parce qu'ils n'en ont plus le désir. Cette jeunesse « se marre ou s'emmerde » et cela lui suffit. Les raffinés ont recours à la vache pour nuancer – vachement – leurs états d'âme.

Mais quelles peuvent être les causes de cet effondrement ? L'école, le cinéma, la télévision, l'audio-visuel, la presse en images, la publicité, l'engouement pour les sports, la vogue des romans policiers, les guerres, la prospérité, les loisirs, l'auto, les week-ends, la mode, la démocratie, la déchristianisation, le jazz, la sécurité sociale, les congés payés, le tourisme populaire, la déconfiture des valeurs traditionnelles, et combien d'autres choses affligeantes ou joyeuses que j'oublie ? Pour toi, Pierre, la psychanalyse serait, sinon la seule, au moins la principale cause de cette dégradation des moyens d'expression ?

BERNARD

Je crois aussi à la prépondérance de cette cause parce que la conquête de l'inconscient fut un événement biologique immense, une des grandes étapes de l'évolution de notre espèce, dont les conséquences atteignent profondément tous les hommes. Il est normal que cette révolution n'ait pu se faire sans dégâts. Comparable à Prométhée, il était inévitable que Freud commençât par mettre le feu à nos cités. A nous, aujourd'hui, d'apprendre à rôtir nos poulets sans brûler nos maisons, et à apprivoiser les bêtes qui sont en nous sans nous abêtir (ni nous domestiquer) nous-mêmes.

[8] J.-P. Sartre, « Les Mots » (Gallimard 1963).

MEDICUS
Voilà bien le travail qui incombe aux psychologues contemporains.

BERNARD
Je doute que la psychologie contemporaine puisse le mener à bien. La faute en incombe aux Encyclopédistes, qui séparèrent la psychologie des sciences naturelles et la confièrent aux philosophes. Plus tard on la rangea parmi les sciences dites humaines ou sociales parce qu'elles s'opposaient – et elles s'opposent encore – aux sciences naturelles. Or nous avons affaire à un phénomène tout aussi naturel que l'acquisition d'un caractère physiologique nouveau. Nous avons affaire à une très grande étape évolutive.

PIERRE
La psychologie a été confiée aux philosophes, puis rangée parmi les soi-disant sciences humaines. Que pouvait-elle donner en pareilles mains ? Des mots, des vues de l'esprit, du vent ! Bref, rien qui pût servir à grand chose, et certainement rien qui permit de soigner des malades. Il a donc bien fallu que la médecine s'empare de la psychologie : les médecins avaient affaire à des malades. Dés lors la médecine, au début de ce siècle, se trouva jouir en psychologie d'un monopole de fait : ses concurrents étaient des rêveurs, préoccupés de littérature ou de philosophie. Mais qu'est-ce que la médecine, et surtout qu'était-elle à l'époque ? C'était de la biologie empirique, peu soumise aux rigueurs de la science. Si vous en doutez, lisez Freud : aucune de ses expériences n'aurait été tenue pour approximativement significative par des biologistes. Son œuvre est brillante, littéraire, géniale et, très souvent aussi, profondément ridicule ! Mais il obtenait des résultats thérapeutiques là où avant lui la médecine était désarmée. Quoi d'étonnant que dans cette ambiance de découvertes (vraies), d'optimisme et de facilité, Freud et ses disciples se soient pris pour des psychologues alors qu'ils étaient psychiatres, et pour des scientifiques alors qu'ils étaient médecins ? Or il est aussi imprudent de demander à des psychiatres de nous renseigner sur l'Homme (des deux sexes) qu'à des gynécologues sur la Femme. Voilà comment il se fait que nous vivons depuis Freud dans un monde psychiatriquement plus vrai qu'avant, mais humainement rabaissé au niveau le plus bas de la pathologie inférieure. Pour parler en (très mauvaises) images, on pourrait dire que nous vivons dans un monde **médicalisé**, « plus bassement vrai et vraiment plus bas ! » Les responsables ? *(II montre du doigt Medicus)* En voilà un !

MEDICUS
Doucement, mes amis, ne vous emballez pas ! Je ne conteste pas qu'il y ait un peu de vrai dans tout cela. Votre critique de Freud n'est pas fausse. Mais vous perdez de vue que les psychiatres, s'ils sont médecins, sont aussi des êtres humains. Ils ont, malgré les apparences, quelque chose qui ressemble à une âme, même s'ils l'appellent psyché. Aussi les exagérations freudiennes n'ont pas duré longtemps. La psychologie des profondeurs s'est perfectionnée remarquablement vite. Du vivant de Freud déjà, ses disciples les plus proches, Adler et Jung, ont vu plus haut que lui. Depuis lors que de progrès ! A témoins Diel et Assagioli, qui ont fait la distinction fondamentale entre le subconscient et le surconscient. En toute humilité je ne puis convenir que la médecine psychiatrique ne rêve que maladies, ni qu'elle nous ravale aux niveaux les plus bas de la pathologie inférieure.

BERNARD
Pour comprendre Freud et le freudisme, il faut en situer l'étude sur le terrain biologique. Au niveau d'organisation où se place et doit se placer la médecine, Freud n'est pas seulement incompréhensible : il est invisible ! Invisible faute d'un recul suffisant. Pour apercevoir Freud tout entier, il faut grimper au niveau où s'étudient les facteurs relatifs à l'évolution de notre espèce. Nous le ferons ensemble tout à l'heure. Entre-temps, pour gagner un aperçu facile de l'envergure de Freud tout en gardant les pieds plantés sur la terre, il suffit d'observer son envergure sociologique en la mesurant à la rapidité et à l'aire géographique de son rayonnement. L'humanité n'avait jamais rien vu de pareil. Le Christianisme lui-même a été moins foudroyant.

HUBERT

Cela pourrait s'expliquer par la puissance des moyens modernes de diffusion.

BERNARD
Au contraire : il n'a jamais été aussi difficile de percer, et cela devient chaque jour plus impossible. L'impressionnabilité de l'homme moderne, sursaturé d'images publicitaires et d'informations anarchiques, est devenue très faible.

PHILIPPE
A quoi attribues-tu la fortune, inouïe en effet, des doctrines freudiennes ?

BERNARD
A leur justesse **biologique**, que Freud lui-même n'a pu comprendre. Freud était-il un génie, un inspiré, un « surconscient » ? Cette hypothèse devient inévitable si l'on poursuit le parallèle entre Freud et le Christ, dont les doctrines, biologiquement, se confondent presque. Tous deux ont libéré l'homme et révolutionné l'amour. Le Christ et Freud savaient que l'amour est la grande affaire de la vie. Quiconque ne révolutionne pas l'amour ne saurait être qu'un révolutionnaire de pacotille. Un Marx et un Lénine n'ont rien révolutionné du tout : ils ont substitué à des puissants sans amour de plus puissants sans plus d'amour, et voilà tout. Enfin, le premier inventeur de la psychologie des profondeurs, qui fut-il sinon le Christ ? Nul n'a jamais fait la moindre tentative de réaliser en lui la « pureté chrétienne » sans se livrer à une chasse aux « fausses motivations ».

C'est dans un petit livre qui fait suite à celui-ci (J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme », Les Éditions Sociales Françaises, 1968) qu'il conviendra de dévêtir la doctrine freudienne de son écorce médicale pour s'efforcer de cultiver ses fruits biologiques plutôt que ses médiocres vertus psychiatriques. Tout ce que je voudrais montrer pour l'instant, c'est que Freud était un géant, qui a bousculé nos modes de vie, qui a changé la face du monde, qui a allumé des incendies, qui a fait d'immenses ravages. Qu'au contraire les médecins distingués sur lesquels Medicus, parce qu'il est médecin, peut faire fond pour perfectionner la psychologie des profondeurs, n'ont aucune chance de canaliser les forces brutes déchaînées par Freud. Ils n'auraient aucune chance contre Freud même s'ils voyaient cent fois plus juste que lui.

MEDICUS
Je me demande si tu as pleine conscience des progrès de la psychologie des profondeurs depuis Freud. Elle est, je le répète, en train de nous livrer les secrets fondamentaux de la psyché. Ses progrès sont si grands qu'aux yeux des hommes de métier Freud fait figure de grand ancêtre, plus périmé que Lavoisier. Sa place est désormais au Panthéon. En parler ainsi ce n'est pas le minimiser : c'est le consacrer. Mais je ne puis me défendre d'un peu d'agacement lorsqu'on oublie que Freud est non seulement mort, mais définitivement dépassé : s'il existe encore une géométrie euclidienne, il n'y a plus de psychologie freudienne. Euclide vit encore, Freud est mort !

BERNARD
Le ciel t'entende. Il est grand temps que Freud meure **aux hommes de métier**. Mais il survit dans leur vocabulaire. Un instinct infaillible poussait Freud à choisir les mots les plus malsains du langage pour exprimer sa pensée. Le choix de mots comme libido, perversion, sublimation, etc., prouve que **Freud était très peu (ou plutôt très mauvais) psychologue !** Ces mots sont colorés d'un moralisme indélébile : comment les « pervers » et les « sublimés » ne se sentiraient-ils blâmés ou loués où il importe que le médecin prononce, non un jugement – surtout pas un jugement ! – mais un diagnostic ? Or ces mots malfaisants se sont imposés à tous ses successeurs, même à ceux dont la pensée est incompatible avec un langage moralisant. Non, bien qu'il fût mauvais psychologue, la personnalité de Freud était si forte qu'il n'a cessé de dominer ses successeurs. Son ombre obscurcit encore leurs travaux.[9]

Malgré quoi je t'accorde, Medicus, qu'il n'y a plus de psychologie freudienne. Je t'accorde que, psychologue, Freud est mort. Seulement Freud était peu psychologue. Freud était gladiateur,

[9] Diel, par exemple, bien qu'il sache les psychopathes également vulnérables au blâme et à la louange, se sert de ces mots et en rajoute de la même veine lorsqu'il invente la « coulpe ». Combien sa pensée ne serait-elle pas mieux servie par « hominisation » au lieu de « sublimation », « déviation » au lieu de « perversion » et « sottise » au lieu de « coulpe ». Les malades seraient moins enclins à s'admirer « gros bêtas » que « grands coupables » ! Dominé par Freud, le vocabulaire dielien trahit Diel.

révolutionnaire et biologiste. Le gladiateur a vaincu, le révolutionnare a mis l'Occident à feu et à sang, et **Freud, biologiste, commence à peine à vivre !** Je ne suis pas loin de le croire immortel...

PIERRE

Incontestablement, les successeurs de Freud étaient et sont meilleurs psychologues. Jung notamment était plus fin et plus vaste. Quant aux autres, nous verrons dans notre troisième cycle tout ce qu'on leur doit. Mais une évidence s'impose : leurs travaux sont anciens, connus, appréciés par les hommes de métier, mais ils n'ont pas franchi les feux de la rampe. Ces hommes ne sont pas révolutionnaires, ni même contre-révolutionnaires. Pour tout dire en un mot, leurs œuvres ne sont pas vulgarisables.

BERNARD

Les opposer à Freud serait tenter de renouveler l'exploit de cette héroïne du folklore britannique qui repoussait la marée avec son balai. Non, nous ne pouvons ni repousser ni endiguer la révolution freudienne. Ce qu'il faut, c'est la faire ! Freud est né cinquante ans trop tôt. Nous sommes à peine parvenus au moment où le mot « amour » se charge d'une signification biologique spécifiquement humaine (noobiologique). Or la révolution freudienne est celle de l'amour biologiquement humain. Nous pouvons aujourd'hui la comprendre. Nous pouvons donc la faire.

PHILIPPE

Il aura fallu un biologiste pour nous faire observer une chose qui crève les yeux, à savoir que la révolution freudienne ne se situe pas sur le terrain psychologique ! Or quoi de plus énorme que ce fait-là ? Pourquoi ne le voyons-nous pas ? Sans doute parce que nous ramenons Freud à nos petites tailles. Pour nous, il est le père de la psychologie des profondeurs, de notre psychologie : les profonds, c'est nous ! Mais qu'est-il pour les masses dont il a bouleversé les destins ? C'est bien simple : il n'est rien. Je pense aux gens de mon village : pas un sur cent ne sait que Freud a existé; pas un sur mille ne lui a échappé. Dans mon village, par la grâce de Freud, on divorce, on couche avec sa belle-sœur, et l'on fait bien d'autres choses licencieuses. Les petites filles de mon village se croiraient gourdes si elles parvenaient vierges au mariage. Dans mon village, des structures morales millénaires ont été volatilisées par un inconnu nommé Freud, dont nul n'a jamais entendu parler, mais auquel on doit le privilège de forniquer gentiment en famille sans que cela fasse trop d'histoires dans les familles, ni dans les consciences démoralisées.

HUBERT

Je ne porte pas Freud dans mon cœur, mais je dois prendre sa défense. Je trouve injuste qu'on le charge de tous les péchés d'Israël. Si je devais désigner la principale cause de la démoralisation de ton village, Philippe, ce n'est pas Freud que j'accuserais, mais le scientisme du siècle dernier, qui a sapé les fondements de toute morale en détournant le peuple de la religion. Le freudisme, sans doute, y a trouvé son compte : les barrières morales qui lui auraient fait obstacle avaient été renversées. Mais la déchristianisation a précédé le freudisme et ne saurait lui être imputée.

BERNARD

Ce n'est pas dans les campagnes françaises qu'on observe l'influence de Freud à l'état le plus pur, mais dans les pays protestants, où les interdits religieux, moraux et sociaux opposaient aux faiblesses de la chair des rigueurs farouches. Lorsque Freud proposa une vision où l'on pouvait non seulement faire l'amour sans se juger coupable, mais se laver de toutes les culpabilités par la magie des « complexes », ces peuples austères, auxquels depuis des siècles la rémission des péchés était refusée, se sont jetés dans le freudisme comme dans l'eau du Jourdain, sans prendre la peine de l'analyser ! Ils s'y sont jetés en toute innocence : c'en était la seule source qu'ils eussent connue. Rien d'étonnant qu'ils aient quelque peu dépassé la mesure, et que les médecins qui disculpent aient eu tendance à remplacer les pasteurs qui condamnent. Mais, aux Etats-Unis notamment, le freudisme a précédé la déchristianisation et a même cohabité avec le christianisme. Le nom de Freud n'est pas inconnu du peuple américain, qui redoute les complexes un peu comme nos pères, autour de 1900, avaient la phobie des microbes. Mais tout autant que les villageois français, les Américains sont restés inaccessibles aux réalités de la psychologie des profondeurs et dès lors à

l'influence des psychologues professionnels. Pour réparer les dégâts du freudisme, ce qu'il faut en Amérique comme ailleurs, ce n'est pas de la psychologie, c'est une révolution.

PIERRE

Peut-être est-ce dans son influence sur l'art contemporain que le freudisme a révélé le plus clairement sa nature profonde, l'art ayant été de tout temps une manifestation de l'inconscient. Mais, alors qu'avant Freud l'inconscient tout entier se frayait à travers l'artiste un passage jusqu'à l'Homme, il s'est produit en Occident un phénomène étrange : d'un seul coup et partout à la fois, à travers l'art contemporain, l'inconscient s'est pris à ne parler qu'une même langue et à chanter les mêmes chants. Quelle langue et quels chants ? Ceux de Freud. Ceux du subconscient, c'est-à-dire la langue et les chants douloureux qui ont leur source dans les ténèbres utérines où s'élaborent les maladies mentales, où s'engendrent les complexes, et où les cris des suppliciés sont étouffes. En un mot : le langage et les chants de la folie. D'ailleurs, les peintres non figuratifs, que seraient-ils sinon les **impressionnistes de la folie ?** Ce sont les freudiens les plus purs.

Freud a eu l'incomparable mérite de nous apprendre à déchiffrer les symboles archaïques qui servent de langage aux couches inférieures de l'inconscient. Si je puis me permettre une analogie osée, je dirai que Freud a ouvert à l'inconscient une voie basse où s'évacuent – bienfait certain – les excréments de la psyché. Mais on conviendra que ce n'est pas à cette source que l'humanité étanchera sa soif de vérités qui soient belles. Aussi ne douté-je pas que la révolution dont tu parles, Bernard, sera celle qui nous livre les régions hautes de l'inconscient en nous enseignant la langue qui s'y parle.

PHILIPPE

Encore faudrait-il, pour qu'elle fasse une révolution, que cette langue-là parvienne au peuple. J'en doute un peu quand je lis les gazettes. Que pourrait-on dire de « surconscient » dans ce charabia ? Entre-temps, je voudrais féliciter mes amis délinquants juvéniles. Vous les avez réhabilités. Depuis Freud, avez-vous dit, nous vivons dans un monde psychologiquement plus vrai et humainement plus bas. Ne cherchons pas ailleurs la cause de la dégradation du langage chez les jeunes. Elles est le corollaire d'un besoin de vérité psychologique. Certes la jeunesse ne sait pas où est la vérité, mais elle la subodore et un tropisme négatif l'éloigne de l'enflure hypocrite. Sans doute est-ce pourquoi elle vomit le langage excellent dans lequel MM. Guizot, Thiers et Victor Hugo, qui se prenaient pour MM. Guizot, Thiers et Victor Hugo, s'efforçaient de propager leurs illusions. Les vaches sont trop honnêtes pour marcher dans la combine. Je me marre vachement ! Vachement je me marre ! J'aimerais le dire sur tous les tons : *« D'amour, belle marquise, me font marrer vos belles vaches !... »* Malgré tout j'ai peur que cette jeunesse infortunée ait payé cher son immunité aux périls de l'éloquence. Les dégâts pourraient être irréparables.

PIERRE

Ce n'est jamais le peuple qui fait les révolutions, mais il en fait toujours les frais. C'est une loi historique que la révolution freudienne illustre cruellement. Freud a comblé les riches, mais il a ôté aux pauvres leurs maigres chances de bonheur et les a dépouillés de leurs fragiles espoirs. Philippe nous a fait admirer la belle ascension d'un très riche, Jean-Paul Sartre, arraché au néant de ses mots et promu au rang d'homme : l'hominisation freudienne d'un philosophe. Mais l'influence du freudisme sur ceux qui sont trop pauvres pour le comprendre est à l'opposé de celle-là : elle les polarise au malheur. Le mécanisme de cette polarisation est si simple qu'il crève les yeux, et si puissant que l'Occident tout entier l'a subie. Elle s'exerce synergiquement sur la conscience et sur l'inconscient. Inconsciemment, Freud nous a ramenés dans un monde prénatal étouffant et, consciemment, il a rendu éclatante une évidence : il est désormais intolérable que Victor Hugo se prenne pour Victor Hugo, parce que Victor Hugo ne saurait être **authentique**. En revanche, nous sommes tout prêts à tenir pour authentiques les meurtriers, les financiers véreux, les pâles voyous, les souteneurs crapuleux, les politiciens marrons, etc., **si bien qu'une identification s'est faite entre l'authentique et l'ignoble !!** Il va de soi que la psychologie ne justifie pas cette identification. L'ambivalence s'exerce dans les deux sens, et les vilains de mélodrame n'ont pas plus de vérité psychologique que les héros auxquels ils servent de repoussoirs. Dans l'ensemble, ils en ont plutôt moins. Mais, tout comme il est reconnu qu'on fait de mauvaise littérature avec de beaux sentiments, on s'est trouvé admettre en vertu d'une logique un peu lâche qu'il suffit d'être crapuleux

pour mériter des Muses, et lubrique ou malade pour atteindre aux profondeurs de l'humain. Le résultat final, c'est que notre littérature n'a plus produit, en effet, de personnages intéressants ni aimables.

BERNARD

Bien pis encore, notre civilisation tout entière tend à ne plus produire de personnes aimables. Obsédés d'authentique, nous nous méfions des faux-semblants louables bien plus que de ceux qui nous répugnent. Aussi lorsque nous observons chez nos semblables ou en nous-mêmes des traits contradictoires, **ceux que nous réprouvons nous semblent seuls authentiques – et nous les admirons aussitôt à ce titre ! Nous en sommes venus ainsi à ne plus pouvoir admirer que ce qui nous répugne ! !**

PIERRE

Le freudisme nous a conduits à rechercher consciemment l'ignoble et à préférer inconsciemment le malsain. L'art contemporain est à la fois pathologique et pathogène. Rien d'étonnant que notre jeunesse oppose un instinct de conservation, qui peut prendre la forme d'une imperméabilité verbale, à la littérature malfaisante qui est celle de notre temps. Mais les dégâts ne sont pas irréparables parce qu'il ne suffit pas d'une révolution culturelle pour endommager le patrimoine génétique de notre espèce. Même chez les délinquants juvéniles, les puisions naturelles sont intactes et les besoins qui en dérivent sont restés impérieux. Homo sapiens est une espèce sociale qui ne peut s'accommoder de l'anarchie ni moins encore de l'isolement. Or le freudisme, tel que le subissent ceux qui ne le comprennent pas, tend à produire des anarchiques emmurés. Lorsque nous perdons nos moyens d'expression, nous perdons tout y compris la raison. Nous perdons jusqu'à nos « fausses motivations », qui sont infiniment précieuses tant qu'elles n'ont pas été remplacées. Nous perdons jusqu'à l'illusion d'être capables d'aimer, illusion immensément bienfaisante tant qu'elle n'a cédé la place à l'amour, et nous en venons à juger, comme le Sartre d'avant « Les Mots », que les autres, c'est l'enfer. Enfin, dépouillement ultime, nous perdons le pouvoir de dialoguer avec nous-mêmes. Nous nous devenons à nous-mêmes des étrangers hargneux. L'enfer, pour finir, c'est nous-mêmes !

MEDICUS

Voilà un tableau clinique assez juste. Plusieurs de mes « psychanalysés chroniques » en étaient là. Ils étaient réduits à payer des thérapeutes dont ils n'attendaient aucun secours pour se procurer le sentiment, qu'ils savaient illusoire, d'un dialogue. S'il me fallait définir l'enfer en un mot, je dirais que c'est l'isolement.

PIERRE

L'isolement nous conduit aux enfers. Mais qu'est l'enfer ? Steiner disait que c'est « un lieu, un état, ou une situation dont l'Homme ne peut s'accommoder ». Sa vertu, qui est grande, est de nous contraindre à le fuir. C'est ainsi que la révolution freudienne mal comprise, dont les humains ne peuvent s'accommoder, ne leur laisse d'autre issue que de se l'accommoder, c'est-à-dire de la comprendre. Mais l'enfer possède une vertu mystérieuse, dont la prescience réconforte secrètement beaucoup de ceux qui y séjournent : c'est de préparer et de sensibiliser au... paradis ! Les saints, a-t-on dit, vont en enfer. Sans doute est-ce pour y apprendre leur métier. Quoiqu'il en soit, la révolution freudienne fut assez infernale pour ne pas faire exception à cette règle. Elle a secrètement préadapté l'Occident à l'émergence de surhommes. Le terrain est déblayé et les matériaux neufs sont à pied d'œuvre. Le ciel et la terre ont conspiré pour nous contraindre à franchir une nouvelle étape qu'on pourrait appeler le **« pas du surconscient »**, et pour procurer à des hommes plus évolués (les surhommes post-freudiens) un milieu approprié aux conditions de leur existence. Il ne manquait, pour que la révolution freudienne éclate au grand jour et répande ses bienfaits véritables, qu'un rien de progrès sémantique.

En s'avisant un beau matin de classer, dans l'ordre chronologique de leur apparition, les trois langages de l'inconscient, Steiner aura beaucoup contribué au franchissement de cette étape : il a identifié et déchiffré les langages qui ont cours dans les zones supérieures de l'inconscient. Ainsi, presque prêts à parler, les surhommes post-freudiens étaient presque prêts à naître. Et les pédagogues steinériens, aujourd'hui, sont prêts à les former.

HUBERT
Pour l'amour du ciel, appelle-les autrement ! Quand ils auraient toutes les vertus et toutes les supériorités, le seul fait de les dire surhommes les rendrait odieux.

PIERRE
Pauvres surhommes ! Les nommer ainsi c'est en effet les trahir. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'allécher les candidats à ce titre, voire de nous allécher nous-mêmes. Certes nous trouvons mauvais que d'autres prétendent à une supériorité. Mais serions-nous si fâchés d'être nous-mêmes mieux équipés que les autres humains ? Or Steiner a fourni à tous les hommes les moyens d'accéder à une supériorité **par rapport à eux-mêmes.** Tous, tant que nous sommes, nous pouvons provoquer en nous l'affleurement du « génie de l'espèce » et, ainsi, nous rendre capables de ce qui naguère était l'apanage des hommes de génie, ainsi nommés parce que chez eux cet affleurement était spontané. C'est dire que les surhommes steinériens sont moins horripilants que ceux dont rêvait Nietzsche. Ils n'ont d'autre supériorité que celle d'avoir appris que leur « moi » fait écran au génie de l'espèce et que, en mettant les choses au mieux et si admirable qu'on le veuille, ce « moi »-là ne saurait être si grand qu'il soit pensable de lui accorder priorité, comme nous tendons tous à faire, sur le reste de l'univers !

HUBERT
Par quels moyens ces pédagogues feraient-ils de nous des hommes de génie, débarrassés en quelque sorte de la tyrannie de notre ego ?

PIERRE
En nous enseignant, par des techniques qui n'ont rien de sorcier, les trois langages de l'inconscient. Voici la classification sémantique de Steiner :
(Il reproduit sur te tableau noir la table suivante)

ZONES DE L'INCONSCIENT	TYPES DE LANGAGE	NATURE DU LANGAGE	ZONES D'EMERSION
INFERIEURE (subconscient)	prélogique	symbolique	affect
MEDIANE (mésoconscient)	logique	discursif	intellect
SUPERIEURE (surconscient)	orthologique	visuel	vision (synthétique)

Fig. 1 : LA SÉMANTIQUE DE L'INCONSCIENT
(d'après Léon-David Steiner)

Quand on y regarde de près on s'aperçoit qu'en dernière analyse la pédagogie steinérienne vise tout simplement à renforcer et à étendre l'empire de la conscience sur l'inconscient.

HUBERT
J'ai peine à croire qu'on ait attendu Steiner pour fabriquer des surhommes par des moyens si orthodoxes. Élargir et étendre l'empire de la conscience est la voie qu'on suit depuis toujours. Qu'il reste des progrès à faire, je n'en doute pas. Mais une révolution ! Mais un bouleversement qui nous vaudrait la soudaine éclosion d'innombrables « génies », voilà qui semble un peu gros ! Rien ne m'ôtera de l'idée que, si c'était vrai, ce serait dangereux. Si ce n'est pas vrai, c'est d'y croire qui serait dangereux !

PIERRE
Dangereux ? Il est certes bon d'y prendre garde, car tout est dangereux. Quiconque apprend à lire s'expose aux mauvaises lectures. Et la boussole, qui poussa les navires en haute mer, fut une invention périlleuse. Mais le navigateur qui cherche à gagner un port lointain échappe aux risques de se perdre s'il utilise une boussole. Or, dans la vie, notre cas est celui-là. La nature nous a

pourvus, tout autant que les oiseaux migrateurs, d'un orienteur infaillible, mais dont nous n'entendons plus – et pas encore – les langages. Steiner a montré que cet orienteur, l'inconscient, est trilingue. Est-il dangereux d'apprendre ces trois langues ? Certes, mais dans la mesure seulement où, enhardis par ces sécurités nouvelles, nous serons poussés à nous aventurer toujours plus dans la conquête de nos destins. Les seuls hommes abrités des dangers de l'hominisation sont ceux qui n'ont rien à perdre ni rien à espérer : les déments et les morts...

PHILIPPE

Bien que chacun d'entre nous ait peut-être un petit rien à perdre, soyons héroïques ! Bravons les périls du trilinguisme et invitons notre psychotechnicien à nous faire entendre ici-même – mais que ce soit la semaine prochaine – les jargons indécents qui ont cours au creux de nos entrailles, et les parlers plus nobles dans lesquels se murmurent les douloureux secrets qui font languir ceux qui languissent !

Rideau

RÉSUMÉ DU TROISIÈME ACTE

1. La fausse révolution freudienne est faite. Il reste à la défaire pour faire la vraie.
2. Reposant sur l'interprétation des symboles prélogiques dans lesquels s'exprime la zone inférieure de l'inconscient, le freudisme a entraîné une identification du profond et du malsain. D'où la « médicalisation » du monde et de l'art contemporains, malades l'un et l'autre.
3. Steiner a classé les trois langages de l'inconscient dans l'ordre chronologique de leur apparition : prélogique (subconscient), logique (mésoconscient) et orthologique (surconscient).
4. L'acquisition des langages dans lesquels s'expriment les zones médiane et supérieure de l'inconscient permet d'appréhender **l'authentique supérieur.**
5. Une pédagogie fondée sur l'authentique supérieur procure à ses bénéficiaires une authentique supériorité de moyens.

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS

En matière de psychologie des profondeurs, qui n'est guère enseignée dans les écoles, les réactions estudiantines sont particulièrement imprévisibles. On s'abstiendra d'en prévoir aucune. En revanche, peu d'adultes manqueraient de faire remarquer que, signalés sommairement comme ils l'ont été, les apports de Steiner à la psychologie de l'inconscient sont restés indémontrés et semblent gratuits. Qu'ils se rassurent : les trois langages de l'inconscient ne tarderont pas à montrer non seulement la solidité de leurs assises théoriques mais l'impressionnante envergure de leur valeur pratique.

Quatrième Acte

ÉVASION DANS LA RUE

Ce quatrième acte est crucial dans toutes les acceptions de ce mot. D'abord tout s'y croise : le fil de la pensée et sa trame, l'expérience intérieure et l'expérimental, la conscience et l'inconscient. Il est crucial ensuite parce qu'en initiant aux techniques d'une mobilisation de nos ressources inconscientes, il met à notre portée une chose vraiment nouvelle et qui semblait inaccessible à jamais : la liberté intérieure, qui est le fondement de toutes les libertés.

Mais, consacré à des techniques, cet acte n'est pas distrayant, et il risque de sembler difficile à comprendre. C'est plus que jamais le moment de se rappeler qu'un pédagodrame est une pièce de théâtre. Les acteurs ne s'interrompent pas; le temps de la réflexion n'est pas accordé aux spectateurs. Ceux-ci ne doivent fournir aucun effort. Mais, sitôt le rideau tombé, les professeurs discutent le coup avec les étudiants et les mettent sur la bonne voie, qui est celle de la simplicité.

HUBERT

S'il est vrai qu'on peut faire beaucoup mieux aujourd'hui, m'expliquerez-vous pourquoi nous avons gaspillé nos deux premiers actes en discussions stériles, et le troisième en nous perdant dans les nuées ?

PIERRE

Il est très vrai que nous sommes assaillis par une avalanche de moyens pédagogiques nouveaux, dont les plus révolutionnaires visent à mobiliser les ressources de l'inconscient. D'autres s'adressent à la conscience. Mais l'enseignement officiel ne les a pas encore exploités et nous n'avons pu, jusqu'à présent, en faire état ici.

HUBERT

Pourquoi ?

PIERRE

Parce qu'il manquait un instrument de mesure. La responsabilité en incombe aux psychotechniciens, qui ont entraîné la pédagogie dans un cercle vicieux. Ils se piquent, vous le savez, de mesurer l'intelligence des enfants, de déterminer leur Q. I. (quotient intellectuel), bien que jusqu'ici nul n'avait réussi à proposer une définition acceptable de l'intelligence. Cette lacune vient d'être comblée aux Etats-Unis. Mais, depuis 1905, le test Binet-Simon, à peine amélioré, est employé pour mesurer – quoi ? Eh bien, nul ne sait quoi ! Binet s'en est tiré par une pirouette : « *L'intelligence, disait-il, c'est ce que mesurent mes tests !...* »

Or le B.S. n'a jamais mesuré l'intelligence. Ce qu'il mesure c'est l'âge mental d'un sujet en fonction de normes empiriques. Il y a certes des corrélations statistiques inébranlables entre l'âge auquel apparaissent certaines facultés mentales élémentaires et les succès scolaires. Ceux-ci conduisent ensuite aux succès professionnels par la bonne raison que les diplômes ouvrent l'accès aux places les plus convoitées. Pour boucler la boucle, il ne restait à faire qu'un pas vite franchi : tenir pour assuré que ceux qui réussissent sont les plus intelligents. Le tour était joué !

Certes le B.S. fournit les moyens de repérer avec une admirable justesse les sujets doués pour réussir... au B.S. Ajoutez que ce test est d'un emploi commode. Des milliers d'enfants peuvent y être soumis sans fatigue pour les examinateurs, et ses résultats peuvent être livrés, bruts de fonderie, aux statisticiens. Qui demanderait mieux ? Rien d'étonnant que le B.S. ait été adopté d'enthousiasme et que, par voie de conséquence, les hiérarchies intellectuelles d'Occident soient dominées aujourd'hui par le type d'hommes qu'il a avantagés. C'est ainsi que, peu ou prou, nous sommes tous les fils intellectuels de Binet, et les produits mi-finis d'une authentique entourloupette. Ai-je besoin d'en dire davantage ? Les deux premiers actes de ce pédagodrame sont ce qu'ils sont parce qu'ils devaient s'adresser aux héritiers du sieur Bin.et, c'est-à-dire à nous tous !

HUBERT *(qui se contient difficilement)*

Ainsi, tu as découvert le responsable de tous nos maux, et c'est le sieur Binet ? *(il lève les bras au ciel)* Le sieur Binet ! Il fallait un psychotechnicien pour prêter aux membres de cette honorable (mais obscure) profession le pouvoir de modeler les destins du monde ! Sache que ton Binet est, pour l'immense majorité des Français, un illustre inconnu. Que pas un sur mille n'a subi son test. Qu'il a exercé une influence dérisoire, si ce n'est nulle, sur l'enseignement français. Quant à ton « entourloupette », elle est bonne ! Les succès scolaires ne seraient pas un indice d'intelligence ? Décidément, il suffit d'avoir subi une formation scientifique pour perdre tout bon sens !

PHILIPPE

Où ai-je laissé ma mitraillette ? Et qu'attends-tu, mon cher Hubert, pour nous apprendre au nom du bon sens que nos antipodes ne peuvent exister parce que le sang leur monterait à la tête ? Est-ce aussi du bon sens de mesurer l'intelligence sans savoir ce qu'on mesure ? Peux-tu douter qu'en faisant semblant de le savoir et en agissant comme si on le savait on s'expose à quelques petites erreurs ?

HUBERT

Peut-être. Mais à quoi s'exposerait-on si on ne le faisait pas ? Où serions-nous si l'on n'avait développé l'intelligence de nos enfants en les préparant aux grandes écoles ? Nous serions pareils aux sauvages d'Amazonie. Enfin, est-il impossible de mesurer des inconnues ? N'a-t-on pas mesuré et utilisé l'électricité longtemps avant d'avoir la moindre idée de ce que c'est ? Or nous en savons plus long sur l'intelligence que nos pères sur l'électricité, et nous en avons plus besoin. Voilà tout ce que j'ai voulu dire au nom d'un bon sens assez élémentaire, je crois, pour être compris même par des scientifiques !

PIERRE

Il y a dix ans seulement une discussion de cette sorte aurait été ce qu'on pouvait proposer de plus éclairant ! Des analogies approximatives et des opinions tentatives, assaisonnées, pour mieux embrouiller tout le monde, de raisonnements justes ! Une vraie discussion d'alchimistes, qui voulaient obtenir électroniquement des réactions nucléaires, c'est-à-dire chimiquement des transmutations. Puis, un beau jour, les vraies données de nos problèmes sont découvertes, généralement par des gens qui, comme Rutherford, cherchaient tout autre chose, et l'ère des discussions stériles est close.

Nous en sommes là pour l'intelligence. On sait aujourd'hui ce que c'est. Mais une curieuse difficulté surgit aussitôt : la vérité est **fantastique**. Elle est facile à comprendre mais vraiment difficile à croire. Des gens comme vous et moi, qui devons à notre formation des habitudes mentales incompatibles avec le contenu de nos propres cellules, en sommes devenus impuissants à nous reconnaître en nous-mêmes, c'est-à-dire à nous connaître nous-mêmes. Cette difficulté majeure n'existe pas dans le cas des enfants, auxquels rien n'est incroyable. Mais on n'imagine pas sans alarmes les conséquences d'une modernisation de la pensée réservée à la seule jeunesse : un abîme s'ouvrirait entre générations devenues impuissantes à dialoguer. D'où l'opportunité accrue d'une pédagogie post-scolaire. Mais les adultes peuvent-ils être amenés à admettre ce qui, pour eux, est fantastique ? Peuvent-ils être aidés à se reconditionner eux-mêmes ?

BERNARD

Les scientifiques, et surtout les biologistes, sont rodés à cette épreuve. Tout ce qui leur arrive leur aurait semblé incroyable la veille, et ils sont devenus difficiles à étonner. Mais le grand public semble n'en être pas bien loin : songez au succès du « réalisme fantastique » de Pauwels et Bergier. Encore un critère imprévu, Hubert : « Seul ce qui est fantastique a des chances d'être vrai !... »

HUBERT

Vous ne nous invitez pas, j'espère, à prendre au sérieux l'équipe de PLANÈTE ?

PHILIPPE

Le moment d'en parler n'est pas venu, mais je te promets des surprises lorsque nous prendrons un inventaire de ce qui est dû à PLANÈTE. Remarquons d'abord qu'il s'agit d'une citation

empruntée à Teilhard de Chardin. Ensuite que Tertullien déjà disait à peu près la même chose : « *Credo quia absurdum* » (J'y crois parce que c'est absurde). Il est vrai que Tertullien ne tirait pas à des centaines de milliers d'exemplaires.

PIERRE

Ce sont des indications encourageantes. Il faut quand même s'efforcer de heurter le moins possible les habitudes et de ménager une transition entre ce qui est habituel et ce qui semble incroyable Bernard pourra sans doute fournir quelque exemple d'une application imprévue, mais pas trop incroyable, des connaissances acquises par les biologistes sur l'information cellulaire ?

BERNARD

Il y en a de fantastiques à souhait que nul ne saurait récuser puisqu'elles ont été vérifiées expérimentalement. Je voudrais en citer une qui se rapporte directement à la pédagogie. Elle concerne l'éducation d'animaux primitifs, les Planaires, qui sont des vers plats très sommaires. Mais, pour en faciliter la compréhension, je vais rappeler d'abord l'expérience réalisée en 1927 par un psychologue anglais, William McDougall, sur trente-huit générations de rats blancs. Elle a consisté à plonger ces animaux dans une cuve remplie d'eau, dont ils ne pouvaient sortir que par deux passages, l'un éclairé mais traversé par un courant électrique qui infligeait des secousses aux rats. Après plusieurs essais les élèves empruntaient régulièrement le passage non éclairé : ils étaient conditionnés. Il ne restait qu'à comparer la durée des apprentissages. A la première génération, il fallut 144 essais malheureux pour achever l'éducation des rats. A la 25e génération, il n'en fallait plus que 42. A la 37e, treize suffirent, et huit seulement à la 38e génération. Cette expérience, qui semblait décisive, n'a pas été reconnue pour démonstrative d'une transmission héréditaire de caractères acquis, pour diverses raisons dont la discussion n'est pas utile ici[10]. Mais l'histoire des Planaires est tout autre et nul n'en conteste la signification. Plusieurs auteurs américains[11] , après avoir conditionné des Planaires par des moyens similaires, ont constaté que, pour diminuer brusquement la durée de l'apprentissage de leurs élèves, **il suffisait de leur faire manger une Planaire conditionnée !**

PHILIPPE

L'anthropophagie est réhabilitée par la science. Nous allons voir renaître la tradition des festins funéraires. On y servira nos grands hommes. Ou sera-ce prosaïquement chez le pharmacien que nous achèterons la Théorie des Quanta en dragées ? Ou la Jurisprudence sous forme de suppositoires ? Si j'avais à me mettre la Science Juridique quelque part, ce serait là !

BERNARD

Convenons en tout cas que l'imagination de nos auteurs de science-fiction pourrait, avec profit, se nourrir de Planaires. Les spéculations les plus échevelées sont désormais faciles. Je ne m'y engagerai pas, les réalités étant plus qu'assez difficiles à admettre. Remarquons, entre-temps, un détail significatif : nos auteurs ont pensé à faire manger par leurs élèves des Planaires conditionnées. Pareille idée ne serait pas venue à McDougall. Ils l'ont fait parce qu'ils savaient certaines substances (les acides nucléiques) chargées d'information génétique. Ainsi, ils prévoyaient qu'elles pourraient l'être d'information **culturelle**. Nous verrons ensemble que cette connaissance nouvelle contient, pour notre espèce, des promesses plus fantastiques que l'anthropophagie, quoique moins alléchantes aux gastronomes.

PIERRE

Pendant que nous explorons le domaine des réalités incroyables, ne pourrais-tu nous donner un aperçu de nos destins biologiques ? Tu nous a dit l'autre jour que le métier de prophète est devenu possible aux biologistes.

BERNARD

Plus tard. Il faut montrer d'abord comment la science procède pour dévoiler l'avenir, et

[10] La principale de ces raisons c'est que, refaite par d'autres auteurs la même expérience a donné des résultats négatifs. Cela ne suffirait plus aujourd'hui pour en rejeter les conclusions : aucun biologiste sérieux ne minimise les résultats obtenus par le professeur Benoit et al. sur les « Canards du Collège de France », bien qu'on ne les ait pas réobtenus.

[11] McConnel et al. à l'Université de Michigan; Corning et John à Rochester, N.Y.

pourquoi elle peut faire des prophéties sûres. Philippe exposera ces choses mieux que moi. Entre-temps je puis prédire une invention imminente : l'élixir de longue vie qui, virtuellement, existe déjà. Vous savez que deux biologistes allemands, à Heldelberg, ont prolongé considérablement la jeunesse des rats par des implants de cellules fraîches[12] . Et des biologistes américains, qui ont abordé les problèmes de la sénescence sur le terrain du métabolisme calcique (la vieillesse, selon eux, serait une calcification cellulaire) ont obtenu des réjuvénations sur primates supérieurs, qui sont nos cousins germains. Si l'on sait déjà empêcher les rats de vieillir et rajeunir les chimpanzés, combien de temps faudra-il pour que ces techniques nous soient adaptées ?

PHILIPPE

Une question d'heures ! Tel que vous me voyez, je suis un délinquant juvénile en puissance, et les retraités de la S.N.C.F. sont devenus impérissables. Quant à nos banquiers, nos politiciens, nos théoriciens, les voilà immortels. « La vérité » disait Max Planck, « ne triomphe jamais, mais ses adversaires finissent par mourir ». Quel optimiste !

Quant aux techniques de la prédiction scientifique, rien ne saurait être plus simple. Lorsque les savants exercent le métier de prophète, ils sont ridiculement prudents. Leurs démarches restent à la portée des petits enfants. Le moindre coulissier penché sur les tribulations de la cote boursière est mille fois plus difficile à suivre dans ses raisonnements. Malgré quoi les savants, plus encore que les coulissiers, sont tout de suite entraînés dans le royaume du fantastique, mais par des chemins où tout le monde peut les accompagner, partager avec eux la griserie des aventures cosmiques.

HUBERT

De grâce, laisse le Cosmos aux mathématiciens. Si tu veux être compris par des profanes comme moi, parle-nous de ce qui se passe sur notre Terre !

PHILIPPE

Rien n'est terrestre qui ne soit cosmique en même temps, et nous n'avons pas besoin de mathématiques pour l'instant. Pour apprendre l'essentiel du savoir nécessaire aux prophètes, l'exemple de trois savants suffit : Thalès, Leverrier et Mendéléev, qui prédirent respectivement une éclipse de soleil, la place dans le ciel d'une planète hypothétique et la découverte de substances impensables. Les deux premiers ne nous retiendront qu'une minute chacun.

J'ai choisi Thalès de Milet pour tête de file parce qu'il fut le père de tous les savants d'Occident et, plus particulièrement, celui de Mendéléev. Un jour qu'il était abîmé dans la contemplation du ciel, il lui advint, comme à l'astronome de la fable, de s'étaler dans une mare. Une servante rieuse repêcha cet homme incapable de voir ce qui était à ses pieds, mais qui prétendait arracher aux cieux leur mystère. Il y a deux mille six cents ans que les femmes hellènes savent que les savants sont ridicules ! Bien entendu, Thalès ne possédait pas la centième partie des connaissances scientifiques qui meublent la cervelle de ma concierge, mais c'était quand même un savant parce qu'il appliquait ses connaissances à la poursuite systématique du vrai. Voilà pourquoi il put prédire une éclipse de soleil. Comment ? Par le moyen du monde le plus simple. Nous faisons tous comme lui lorsque nous voulons prédire la même sorte d'événements : « Paris est à 145 kilomètres et je fais du 70 de moyenne. J'y serai vers sept heures ». Le premier Grec qui appliqua un raisonnement similaire à la lune était Thalès de Milet.

Leverrier, lui, remarqua une anomalie dans le ciel. Son cas est semblable à celui d'une ménagère qui observe la disparition insolite d'un bifteck qu'elle a déposé quelques instants plus tôt sur une table. Douée d'un tour d'esprit scientifique, elle néglige les hypothèses animistes ou démonologiques et se met en devoir de rechercher les causes naturelles du phénomène : c'est toute la science. Bientôt elle découvre, se pourléchant sous une commode, son chien Médor. Leverrier avait observé que la course d'Uranus manquait d'honnêteté. Poussée peut-être par quelque diable, cette planète se moquait de Newton. Leverrier fronça les sourcils, couvrit cinq volumes de calculs, puis, montrant du doigt un coin de ciel, il déclara : « Médor doit être là ! » Aussitôt, en pointant comme il fallait sa lunette, un astronome berlinois vit l'animal. Il y avait à l'endroit prévu par Leverrier une planète, Neptune, dont la présence expliquait l'orbite décrite par Uranus, tout comme la présence du chien expliquait l'absence du bifteck. Leverrier, en somme, avait l'âme d'une ménagère intelligente.

[12] « Stein u. Schmidt, » Zellforschung und Zellulartherapie », Huber Verlag Bern (1 963).

MEDICUS

Est-ce à dire qu'on aurait pu confier la cuisson du bifteck à Leverrier et Neptune à la ménagère ?

PHILIPPE

Je me fiche de Neptune, mais c'eût été dommage de gâcher un bifteck. A présent, il nous faut aborder le plat de résistance qui, malheureusement, est un peu moins prédigéré. J'ai peur que pour beaucoup d'auditrices, et même pour quelques auditeurs, Mendéleev ne soit guère qu'un nom, illustre certes, mais très peu familier.

HUBERT

J'avoue à ma honte, puisque tu le dis illustre, que mes souvenirs sont nébuleux à son endroit. Ne s'agit-il pas d'un chimiste russe mort depuis longtemps ?

PHILIPPE

Mendéléev chimiste ! Ce sont les chimistes qui ont répandu ce bobard, mais il serait aussi vrai de dire Molière comédien. Les vrais titres de gloire de Mendéléev sont tout autres : il inventa le jeu des mots croisés et fut le père spirituel de Teilhard de Chardin. Je vais raconter le plus simplement que je pourrai comment ces choses étranges se sont passées.

PIERRE

Malheureusement cette aventure n'est pas du tout pédagodramatique. Elle ne se prête guère à la vulgarisation. Mais elle a une immense importance : les « mots croisés » de Mendéléev furent les premiers à parler la langue orthologique du surconscient, et ils en livrent la clé.

PHILIPPE

L'aventure mendélévienne, difficilement vulgarisable, a été si bien vulgarisée par Isaac Asimov que je n'aurais garde de m'y essayer. Je me contenterai de raconter ce qu'il advint à cet homme étonnant lorsqu'il entreprit une classification sur notre planète et se trouva bientôt entraîné en plein ciel. On connaissait, vers 1870, quelque soixante substances dites « corps simples » parce qu'on ne parvenait pas à les décomposer et qu'elles entraient dans la composition des autres matières connues. L'eau, par exemple, se compose d'hydrogène et d'oxygène, corps simples (on dit « éléments» aujourd'hui) dont les atomes passaient pour indivisibles. Comment classer cette foule de corps chimiques ? Comment les mettre en ordre ?

Ordo, en latin, veut dire file. Mendéléev commença par classer les éléments en file indienne, dans l'ordre croissant de leurs poids atomiques. Il obtint une ordonnance linéaire mais s'aperçut bientôt d'une série de coïncidences qui suggéraient l'idée d'un rythme, d'une périodicité. Il constata que les éléments se présentaient comme des notes de musique qui, sur le clavier d'un piano, se succèdent en gammes. D'octave en octave, les mêmes tonalités (les mêmes propriétés chimiques) revenaient dans le même ordre. il découpa son clavier en gammes de sept éléments, qu'il superposa pour en faire un tableau. Il obtint ainsi une classification non plus linéaire mais **cruciale**, un « tableau » dont les lignes horizontales reflétaient un ordre quantitatif préconçu, tandis qu'un ordre qualitatif inconçu surgissait de lui-même dans sept colonnes verticales. La première se trouva contenir les métaux alcalins, la seconde les métaux alcalino-terreux, la troisième les éléments dits halogènes, etc., tandis que la huitième et dernière, **surgie d'elle-même** beaucoup plus tard, se trouva grouper, tout en respectant l'ordre pondéral croissant des lignes horizontales, cinq gaz rares inconnus du temps de Mendéléev !

Tel était le Tableau Périodique des Éléments. Il constituait un jeu de mots croisés où les lignes horizontales traduisaient des vues simples et d'ailleurs peu exactes (elles le devinrent lorsque l'**isotopie**[13] fut découverte et expliquée) alors que les verticales reflétaient un ordre inexplicable en ce temps-là. Sans s'en douter, Mendéléev avait révolutionné la science et jeté les assises de la pensée moderne.

[13] **Isotope**, en grec, veut dire : même endroit, même place. Ce mot fut forgé en 1913 par un chimiste anglais, F. Soddy, pour désigner des corps qui, bien que leurs poids atomiques soient différents, **occupent la même place dans le Tableau de Mendéléev.** (On sait aujourd'hui que leurs poids diffèrent parce que leurs noyaux sont différents, et qu'ils ont les mêmes propriétés chimiques parce que leur « pelure » électronique est la même. Toutes les réactions chimiques sont des phénomènes électroniques, des « affaires de peau » !)

HUBERT

Je dois être affreusement obtus, mais je ne vois pas dans tout cela d'aventure cosmique située en plein ciel. Où est le ciel et où sont les prophéties ?

PHILIPPE

Tu vas voir. J'ai fait tort à Mendéléev en simplifiant une aventure qui fut dramatique parce que rien n'y était simple. D'abord, Mendéléev fut contraint de contredire parfois les faits. Le poids atomique du Béryllium, par exemple, était (à l'époque) 14. « Impossible, déclara Mendéleev : il n'y a pas de place dans mon tableau pour un élément de ce poids. La place légitime du Béryllium est entre le Lithium et le Bore, et son poids atomique doit être aux environs de 9... ». Et en effet, établi avec les ressources de la technique moderne, le poids atomique du Béryllium est 9.013. Il en alla de même pour l'lndium et l'Uranium. Plus sûr et plus probant que les balances, l'ordre mendélévien prophétisa abstraitement les poids réels.

Mais il y a beaucoup mieux : Mendéléev allait avoir à faire face à des difficultés plus graves avec le Titane et l'Arsenic, qu'il fallut se décider à classer dans l'ordre quantitatif en sacrifiant l'ordre qualitatif ou vice versa. Mendéléev ne consentit à sacrifier ni l'un ni l'autre. Il se tira d'affaire en numérotant les cases de son tableau et en laissant vides les cases, 21, 30, et 31 qui précédaient respectivement le Titane (case 22) et l'Arsenic (case 32). Comment ces vides pourraient-ils être comblés ? Il n'existait pas d'éléments pouvant y être logés. Mendéléev déclara : « Ils ont leur place dans mon tableau, donc ils existent. A nous de les trouver», Puis il eut l'effronterie de décrire les propriétés physiques et chimiques des manquants. Quelques années plus tard (en 1886) le Gallium, le Scandium et le Germanium avaient été découverts, répondant fidèlement aux prédictions mendéléviennes. Jamais, depuis que la Terre tourne, aucun homme n'avait été capable de prédictions comparables à celles-là. Et ce n'était qu'un commencement. C'est aujourd'hui que l'ordre crucial révèle l'étendue de ses pouvoirs prédictionnels. Enfin, tu voulais, Hubert, du cosmique ? En voici d'assez bon : le tableau périodique des éléments étant achevé aujourd'hui, nous pouvons prédire avec une tranquille assurance que – hormis peut-être quelques « transuraniens » – on ne trouvera jamais plus d'éléments nouveaux sur la Terre ni au ciel ! Pourquoi pouvons-nous l'affirmer ? Par la raison scientificométaphysique qu'il n'y a plus de cases vides dans le tableau mendélévien[14] . Cette prédiction est valable pour l'univers et pour l'éternité – pour l'infini spatio-temporel ! Tu es, j'espère, satisfait ?

HUBERT

Je ne suis que stupéfait de l'énormité de vos prétentions ! Grisés par les succès de la science vous lui prêtez des pouvoirs impossibles. Nul ne pourrait sans déraison prétendre à savoir ce qui se passera dans cent mille ans, ni à connaître tout ce qui peut exister dans l'univers immense. Tous les raisonnements du monde ne me convaincront pas. Tu ne m'as pas satisfait par la simple raison que je me refuse à te croire !

PHILIPPE

Croire ? Personne ne te demande de croire à quoi que ce soit. Nous vivons dans un monde où le principe de la croyance est périmé, la plupart des réalités étant incroyables. Croire, c'est se tromper à coup sûr. Mais, ce qu'à raison tu ne veux croire, tu pourrais le comprendre. Tous les chimistes du monde et tous les physiciens, qui, dans l'exercice de leurs professions, sont extraordinairement peu crédules, n'ont pas à croire qu'on ne trouvera plus de nouveaux éléments parce qu'ils le savent. Ce qui, pour toi, est inadmissible ne fait pour eux aucune difficulté.

BERNARD

Il est devenu impossible même aux plus grands savants de savoir et de comprendre tout ce que d'autres savent et comprennent. Il est facile, en revanche, d'apprendre la signification humaine des grandes acquisitions scientifiques de notre temps. Cela peut et devrait être mis à la disposition de tout le monde. Je m'efforcerai de le faire dans l'ordre biologique, où c'est particulièrement facile, la

[14] Il comporte aujourd'hui 92 cases où se sont rangés tous les éléments existants sauf les « transuraniens », obtenus artificiellement (quoique la nature en produise aussi). Ces éléments lourds se sont rangés docilement eux aussi dans le tableau mendélévien. Ils y occupent les cases 93 à 103. Seules restent vides les cases 104 et 105 qui pourraient se garnir d'éléments dont l'existence est théoriquement possible mais que nul n'a obtenus ni rencontrés jusqu'ici.

biologie étant la plus vulgarisable des sciences : nous en sommes pétris et n'avons qu'à ouvrir les yeux pour en appréhender l'essentiel. Au contraire, les techniques scientifiques sont souvent difficiles et exigent des efforts que les profanes n'ont ni le désir ni le temps de fournir. Ils n'en ont d'ailleurs pas besoin, s'ils consentent à accepter, sans comprendre comment elles ont été obtenues, les données finales des sciences expérimentales contemporaines. Qu'on me comprenne bien : je n'invite personne à « croire » qui que ce soit, ni à quoi que ce soit. Mais on peut et l'on doit faire confiance aux sciences expérimentales parce que les scientifiques se chargent de vérifier, avec une grande férocité critique, les découvertes de leurs collègues concurrents. Dans ce monde-là, personne n'a pour personne la moindre complaisance. Et il faut bien s'enfoncer dans la tête que ceux qui se refusent à accorder leur confiance aux sciences **expérimentales**, ou qui négligent de se tenir au courant de la signification de ce qu'elles découvrent, cessent aussitôt de faire partie de notre temps. Dans la perspective relativiste qui est désormais la nôtre, ceux qui en usent ainsi régressent, reculent, deviennent des préhominiens relatifs ! Rien que pour rester à sa place aujourd'hui il faut courir ventre à terre : tout comme Alice, nous sommes au pays des merveilles.

PHILIPPE

Le moment est venu de prendre pour guide dans ce pays-là le successeur de Mendéléev : Pierre Teilhard de Chardin. Ce qui doit frapper l'observateur contemporain de l'ordre mendélévien, c'est son inachèvement : il est resté intemporel, nul ne s'étant préoccupé de la marche du Temps dans les lignes et dans les colonnes du tableau périodique des éléments. Composé de casiers exactement imbriqués, il a la solidité d'un mur de briques, mais, tout comme un mur, il est inanimé. Or il devait suffire d'y faufiler le Temps pour lui donner la Vie et pour en faire un instrument adapté aux besoins de la biologie.

C'est ce qu'a fait Teilhard, l'homme prédestiné qui disait : « Tout se classe, donc tout se tient ». En brodant le canevas mendélévien avec le fil directeur de sa pensée de paléontologue : l'ordre **phylogénétique** (c'est-à-dire la file indienne des êtres vivants dans l'ordre de leur apparition), il a montré la première image que l'on ait vue de l'« étoffe du réel ». Ce fut un éblouissement dont furent privés les seuls aveugles.

BERNARD

Il y eut peu d'aveugles et peu d'ergoteurs parmi les biologistes. Les quelques entêtés qui cherchent querelle à Teilhard sur de menus détails, et les quelques bien-pensants qui criaillent, n'ont réussi qu'à se rendre ridicules. Dans son ensemble, l'œuvre teilhardienne est irrésistible.

PHILIPPE

Or Teilhard n'a fait qu'étoffer l'œuvre mendélévienne. Au lieu de se recouper en deux sens, les mots croisés teilhardiens se corroborent dans toutes les directions. Ainsi parachevé, ce qu'on appellerait légitimement le « Tableau Phylétique de l'Evolution Bio-Psychique r de Teilhard a emporté les adhésions avec la force d'un raz de marée.

BERNARD

Il a emporté les adhésions et balayé les objections un peu aussi, peut-être, parce que son tableau possède une qualité dont la science s'était peu préoccupée : la beauté. La beauté emporterait les adhésions parce qu'elle serait comparable à l'entropie, dont Eddington disait « qu'on peut tout faire, sauf aller contre !... » Mais il faut signaler aussi que ce tableau comporte de nombreux rayons vides. En les garnissant de réel, il y a lieu de penser que l'on ferait des prédictions aussi sûres que celles de Mendéléev.

PIERRE

Ce n'est pas le moment. Tu pourrais t'y essayer dans les actes suivants. Nous devons montrer d'abord comment Steiner poursuivit l'œuvre de Mendéléev et de Teilhard par des chemins d'abord assez différents : son point de départ fut une observation attentive de la fonction intellectuelle consciente : l'intellection, c'est-à-dire, pour reprendre sa définition : **« Le processus mental qui transforme l'information culturelle en formation intérieure »**. Mais Philippe est notre spécialiste de l'intellect. Je lui laisse la parole.

PHILIPPE

Pour commencer, constatons un fait remarquable : toutes les sciences modernes se recoupent sur un mot-clé : l'**information**. Dès que nous parlons d'information, nous nous livrons ipso facto à un jeu de mots croisés polyphonique qui aurait enchanté Teilhard : une « symphonie intersciences ».

Observons ensuite que la définition, singulièrement pertinente, de Steiner est en même temps un pléonasme : étymologiquement in-formation veut dire formation intérieure. Faisons un pas de plus dans la même voie : l'intellect in-forme lorsqu'il conduit à une compréhension. Et « cum-prehendere » veut dire prendre ensemble, prendre avec. Dans son sens immédiat cette dernière expression est la limpidité même : elle décrit l'opération intellectuelle élémentaire, c'est-à-dire l'addition. Par exemple, pris ensemble, additionnés : « Tous les hommes sont mortels + Socrate est un homme = Socrate est mortel ». Rien n'est moins mystérieux. Mais com-préhension ne signifie pas seulement addition. Les choses prises ensemble peuvent nous jouer toute sorte de tours. Elles peuvent notamment se combiner et donner naissance à quelque chose d'autre : l'eau, par exemple, est faite d'hydrogène et d'oxygène qui se sont « com-pris », et elle possède des propriétés étrangères aux éléments qu'elle comprend. Bref, nous trouvons à l'état naissant, dans un mot vieux comme la Lune, le phénomène de complexification-émergence dont l'humanité allait prendre conscience, avec L. Morgan et S. Alexander, vers 1900 ! Cela commence à devenir mystérieux.

BERNARD

Ces mystères sémantiques sont difficiles à expliquer. La seule hypothèse imaginable est celle d'une « surconscience .. Mais quelle étrange prescience n'a-t-il pas fallu pour que les Romains appellent « in-formation » de vulgaires renseignements, puis que ce mot décrive un phénomène biochimique dont l'humanité allait prendre conscience en 1962 grâce aux Planaires ?

PHILIPPE

Je ne me chargerai pas d'expliquer ces coïncidences, mais quelles qu'en puissent être les causes, il s'agit pour nous d'une aubaine : elles suggèrent des hypothèses dont plusieurs ont été utiles à Steiner. Homme de science, il cherchait à faire correctement son métier. Il cherchait à savoir, non ce qu'est l'intellect, mais comment il fonctionne. Constatez d'ailleurs qu'il n'a pas défini l'intellect, mais l'intellection, la fonction. Comment y est-il parvenu ? En procédant par analogie : L'in-formation, s'est-il demandé, ne serait-elle pas un phénomène comparable à la nutrition, dans laquelle l'intellection jouerait un rôle analogue à celui de la digestion : rendre **assimilables** les aliments ?

On conviendra que cette analogie n'avait rien d'absurde ni de génial. C'était une hypothèse de travail aussi banale que vague et qui semblait aussi indémontrable qu'indémontrée. Mais Steiner était un homme ingénieux et imaginatif. Il multiplia les expériences les plus curieuses et les plus fines. Et voici qu'aujourd'hui son hypothèse est non seulement vérifiée, mais corroborée par les travaux de savants dont Steiner ignorait l'existence et qui ignoraient la sienne. Rien n'est si probant que ces recoupements-là.

BERNARD

Certes, mais il manque, je crains, l'essentiel : Comment l'intellect digère-t-il, rend-il assimilables les matières informantes ? Quels sont les bons aliments intellectuels ? A quelle diététique faut-il recourir pour obtenir des enfants studieux ou des adultes généreux, braves, ingénieux, souples, vigoureux ? Enfin, quels sont les mauvais aliments, ceux qui provoquent les scléroses, les migraines, les cachexies ou la stérilité ?

PHILIPPE

Il est devenu possible de répondre avec une précision étonnante à chacune de ces questions, parce qu'on peut distinguer les mécanismes de l'**élaboration** intellectuelle, qui **prépare** les classifications, de celui, unique et simple, qui commande l'**assimilation**.

HUBERT

Prétends-tu qu'il ait fallu attendre Steiner pour que l'humanité apprenne à assimiler ses nourritures ? Je me refuse à tenir pour idiots une foule de gens qui semblent s'être débrouillés pour

penser assez bien sans son aide ! Sous cette réserve, je serais charmé d'apprendre, puisque tu prétends le savoir, en quoi consiste l'assimilation intellectuelle et comment elle se fait...

PHILIPPE

L'humanité n'a pas non plus attendu les nutritionnistes modernes pour se remplir le ventre, mais la diététique a permis quelques progrès : on peut, grâce à elle, se nourrir mieux à moindre frais. Il est vrai que les hommes s'en soucient assez peu, mais les éleveurs de cochons n'auraient garde de traiter leurs élèves avec la même désinvolture : ils s'y ruineraient. Il en va de même des nourritures intellectuelles, avec cette différence qu'aucun homme sain d'esprit ne s'aviserait de mépriser, sitôt qu'il les connait, les règles d'une intellection correcte : il s'y ruinerait cent fois plus vite que le plus ignorant des éleveurs de cochons. Mais vous avez été prévenus que tout cela est incroyable. Pour n'avoir pas à y croire, il suffit – mais il faut – qu'on le comprenne. Je dois vous demander votre attention quelques minutes encore :

Steiner, donc, avait cru découvrir dans des faits expérimentaux un début de validation de son hypothèse initiale, à savoir que l'information intellectuelle était comparable au phénomène biochimique de la nutrition. L'étape suivante, un peu choquante à première vue, fut celle-ci : l'intellection ne serait-elle pas un phénomène biochimique ? Or, pour des raisons qu'il serait inutile d'exposer ici, une réponse affirmative s'est imposée : **l'intellection se conforme dans les moindres détails à toutes les définitions modernes du phénomène biochimique. Conclusion : l'intellection est un phénomène biochimique ou, si l'on préfère, tout se passe comme si elle l'était.**

HUBERT

Quand ce serait vrai, cela nous ferait une belle jambe ! Car je ne te fais pas l'injure de supposer que tu prends toi-même au sérieux tes histoires de pilules ?

PHILIPPE

Encore une minute de patience. L'intellection, si elle se comporte comme un phénomène biochimique, doit obéir à la plus générale des lois de la biochimie, la loi de complexification-émergence. Ouvrons les yeux : nous avons vu Mendéléev partir d'une classification quantitative et donner naissance à un ordre qualitatif. Mais le cas le plus remarquable est celui de Linné, l'auteur du « Systema Naturae », qui fit émerger la vérité et ne voulut pas la voir. Linné consacra sa vie à une classification des organismes vivants à partir de leurs caractères morphologiques. Après quelque quarante ans d'un labeur fantastique, il se trouva avoir dessiné un arbre généalogique des espèces vivantes, un « arbre de la vie ». Fils de pasteur luthérien, et fixiste passionné, Linné fut malgré lui le découvreur de l'évolution biologique. Son travail fait, il n'y avait plus à découvrir l'Evolution. La seule difficulté qui restât, et qui grandit de jour en jour, c'était de nier cette émersion – c'était de continuer à n'y voir que de l'eau !

HUBERT

J'ai beau tendre l'oreille, je continue à n'y entendre que... du feu ! Nous diras-tu enfin ce qui, dans ces élucubrations, peut concerner des profanes comme moi ?

PHILIPPE

Nous y sommes. J'ai cité les cas de Mendéléev et de Linné, dont les travaux ont donné lieu à des émersions spectaculaires. L'évolution biologique et l'ordre crucial sont des acquisitions intellectuelles d'une importance immense, et toutes deux ont résulté de classifications justes. Cela observé et admis, il ne restait que deux questions à se poser : Est-il possible de provoquer des émersions similaires par d'autres moyens ? Tout au long de son histoire, l'humanité a-t-elle jamais enrichi autrement son patrimoine intellectuel ?

Eh bien, à chacune de ces questions, une réponse négative a fini par s'imposer à ceux qui ont eu la patience d'éplucher les acquisitions qui composent le patrimoine intellectuel des humains. Je vous épargnerai l'exposé même résumé de ce travail de Bénédictin, qui a cessé d'être nécessaire. Les découvertes de Steiner n'auraient plus besoin d'être faites par des moyens analytiques : elles sautent d'elles-mêmes à leur place dans un jeu de mots croisés et, dès lors, auraient pu être prédites dans l'abstrait tout comme le Gallium, le Germanium et le Scandium. Voici les conclusions de

Steiner :

1. L'information intellectuelle est une construction physiologique résultant de l'assimilation des connaissances.

2. Seules sont assimilables les connaissances digérables, c'est-à-dire classifiées. (En d'autres mots, assimiler intellectuellement veut dire « mettre en ordre .).

Voilà, en deux propositions abstraites et sèches, le produit d'un immense labeur scientifique. Cela semble maigre et ingrat. Mais on va voir ce qu'elles deviennent au contact des réalités vivantes. Voyons d'abord, premier recoupement, ce qu'en pensent les mots dont nous nous servons quotidiennement :

« Instruere », en latin, veut dire bâtir, construire. Or s'instruire, lorsque l'assimilation intellectuelle se fait, c'est en effet se complexifier, se construire soi-même physiologiquement. Tout comme J.B.S. Haldane, Steiner le pressentait mais ne l'a jamais su de science sûre : il est mort avant que les Planaires ne lui aient donné raison. Mais il savait, pour en avoir fait l'expérience en lui-même, que l'assimilation intellectuelle nous transforme, fait de nous d'autres hommes, qu'elle est le principal facteur de l'évolution biologique de notre espèce. Or, si beaucoup d'hommes aujourd'hui le savent ils sont restés peu qui l'**éprouvent**, sauf un groupe de curieuses gens : les mathématiciens. Un training mathématique intensif transforme les hommes qui le subissent et eux-mêmes s'en rendent compte : ils se complexifient et voient émerger en eux des pouvoirs (d'abstraction) surprenants, quasi magiques. (Ce n'est pas moi, c'est eux-mêmes qui le disent). Pourquoi sont-ils seuls à connaître cette aventure ? Tout simplement parce que les mathématiques sont intégralement assimilables : elles sont une hiérarchie de classifications, issue elle-même de classifications des nombres et des formes géométriques. Je m'excuse de cette parenthèse, qui n'a pas de valeur démonstrative, mais qui peut éclairer les causes d'un déséquilibre culturel dont les effets se manifestent dans l'irréalisme de nos institutions et dans la fragilité de nos civilisations.

PIERRE

Cette remarque vient à point. Car, s'il est vrai que les matheux sont seuls à pouvoir retrouver leur passé dans ce que tu viens d'exposer, et, ainsi, à pouvoir s'y « retrouver », tout le monde peut désormais s'y trouver au présent. Il suffit d'expérimenter les techniques issues des travaux de Steiner pour constater que la « magie » de l'in-formation intellectuelle n'est pas restée l'apanage des seuls trainings mathématiques.

PHILIPPE

Poursuivons quelques instants encore l'intégration de la pensée de Steiner dans le tableau de mots croisés qui se dessine déjà sous nos yeux. Achevons la classification des contenus profonds du mot « com-prendre ». Nous y avons trouvé les deux modes les plus simples de la complexification : l'addition et la combinaison. Mais un troisième a joué un rôle fondamental dans la genèse de la matière et de la vie : la mutation. Toutes les matières, hormis peut-être quelques a impuretés D, sont faites d'hydrogène transmuté, et tous les organismes vivants, hormis peut-être quelques protozoaires primordiaux, ont été obtenus par mutations. Les alchimistes avaient pressenti les deux choses : ils cherchaient à faire de l'or et à se transformer eux-mêmes, à « muter »[15] . Or nous constatons aujourd'hui que l'assimilation, la complexification intellectuelle, possède en effet ce pouvoir-là.

BERNARD

La mutation par com-préhension, par assimilation ! Il y a dix ans, tous les biologistes du monde auraient haussé les épaules. Or c'est exactement le cas des « Canards du Collège de France », qui ont changé de race par com-préhension des informations contenues dans les acides nucléiques d'autres canards ! Si incroyable que ce soit, il faut bien reconnaître que nous en sommes là.

PHILIPPE

Voyons à présent le mot apprendre. « Ad-prehendere » signifie prendre contre soi, se coller à la peau la chose apprise, qui demeure corps étranger, inassimilé, tant qu'elle n'a pas été comprise, mais qui semble aussi pouvoir déclencher l'équivalent mental d'une réaction immunologique lorsque l'ingestion des corps indigérables est forcée. Dans cet éclairage, la sottise, la paresse, l'inattention,

[15] C. G. Jung, Psychologie u. Alchemie, Zurich 1943.

l'inappétence intellectuelle et tant d'autres facteurs négatifs du comportement scolaire de nos enfants pourraient se comparer à des sortes d'anticorps mentaux qu'ils opposeraient, pour défendre leur santé, aux ingestions insalubres que leur impose l'Enseignement Officiel. Il va de soi que cette analogie est tentative et ne prétend à aucune démonstrativité, mais elle semble assez frappante pour renforcer les doutes de ceux qui, comme moi, tiennent pour incorrectement interprétées les statistiques diffamatoires de notre jeunesse. En se défendant par tous les moyens (dont les pires) elle ferait preuve, tout au contraire, d'adaptabilité, de robustesse, d'une sorte de sagesse physiologique.

PIERRE
Ce sujet-là concerne « Le Métier d'Educateur ». Nous ne pouvons l'aborder aujourd'hui.

PHILIPPE
Après les définitions de Steiner, je voudrais citer deux de ses « mots ». Les émersions dont l'ampleur l'avait frappé résultaient de classifications **justes**. Qu'est-ce à dire ? La réponse est due à Bachelard qui, à propos de Mendéléev, avait fait une remarque pertinente : a C'est en devenant vraiment naturelles que les classifications deviennent vraiment rationnelles[16] ». Steiner en conclut : **« Donc rationnel signifie naturel »**. C'est la seule définition satisfaisante qu'on ait du mot « rationnel ». Retenons-la précieusement : elle nous servira souvent pour distinguer le vrai du faux.

Enfin un mot de Teilhard, que j'ai déjà cité : « Tout se classe, donc tout se tient » avait frappé Steiner, qui ajouta : « Tout se tient, donc peut être classé ». Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : Tout est intelligible, assimilable, donc travaillons, classons !...

BERNARD
Tout est assimilable, intellectuellement et biochimiquement. Mais gardons-nous des illusions : bien que la mutation par assimilation relève déjà des sciences expérimentales, nul n'entrevoit la moindre application pratique des connaissances acquises au laboratoire sur les chimismes de la connaissance. Les éleveurs d'animaux peuvent rêver des trouvailles qui se feront peut-être en réunissant dans un même organisme les gènes du lièvre et ceux de la tortue, ou en mariant la puce à l'éléphant. Que d'amusements en perspective pour les amateurs de nouveautés zoologiques ! Mais il faudrait ressusciter Hitler pour envisager l'enrichissement, par un dirigisme biochimique, du patrimoine génique des humains. La voie est libre, en revanche, sur le terrain de l'assimilation intellectuelle.

PIERRE
Cette voie est si libre qu'il n'y aurait nul besoin d'un Hitler pour commettre contre l'humanité des attentats plus graves – quoique moins odieux – qu'à Auschwitz ou Ravensbrueck : quelques erreurs suffiraient. Les erreurs sont aussi héréditaires que les vérités et beaucoup plus que les supplices ! C'est dire l'importance des progrès de la psychotechnique, qui décèle les erreurs pédagogiques en mettant à jour leurs effets. Nous le verrons ensemble dans le « Métier d'Educateur ».

Mais le moment est venu de parler de la formation des surhommes. Vous avez entendu parler du Prof. Renshaw, de l'Université de l'Ohio, et de son « tachistoscope » qui est une lanterne magique pourvue d'un obturateur permettant la projection d'images pendant une durée variant d'une seconde à un millième de seconde.

MEDICUS
J'en ai entendu parler mais cela n'a rien donné, que je sache, sur le plan intellectuel ?

PIERRE
Renshaw, par ce moyen et quelques autres du même genre, a montré qu'il est possible de transformer n'importe qui en prodige, capable de performances inouïes et notamment d'une **vision instantanée** qui permet de mémoriser avec une précision photographique le contenu d'images si fugaces qu'un homme normal ne les apercevrait pas. Cela n'a rien donné de prodigieux sur le plan intellectuel parce que ces expériences portaient sur autre chose que l'intellect.

[16] G. Bachelard, « Le Pluralisme Cohérent de la Chimie Moderne », Vrin 1937.

HUBERT
Je vois mal à quoi ça sert. Quel intérêt aurait-on à fabriquer de soi-disant surhommes capables de concurrencer un appareil photographique ou une machine à calculer ?

PIERRE
A mon avis ces ambitions pourraient être dangereuses. Je ne confierais pas mes enfants à Renshaw avant d'être assuré que ces aptitudes spectaculaires ne sont pas acquises au détriment de facultés plus précieuses. J'ai connu plusieurs hommes doués de mémoires photographiques. Tous étaient atteints de déficiences graves. Je crois que la prudence s'impose. Mais j'ai rapporté les expériences de Renshaw parce qu'elles présentent une analogie importante avec nos propres travaux qui, eux, portent sur l'intellect. Nous cherchions à rendre utilisable intellectuellement ce que Steiner appelait la « troisième langue de l'inconscient », qui se trouve être elle aussi celle d'une vision instantanée, mais intellectuelle : une **visualisation instantanée**[17] . Autrefois, elle était l'apanage des mystiques, des visionnaires auxquels était donné le spectacle (intérieur) soudain, éblouissant, illuminant, d'un ordre ou d'une harmonie excédant le champ de vision des autres humains. Avant Mendéléev et Teilhard, ces visualisations semblaient **irrationnelles**, mot qui, on l'a vu, est synonyme de « pas naturelles ». On ne peut s'étonner qu'elles aient souvent été tenues pour « surnaturelles ».

PHILIPPE
Or Steiner a montré que rien ne saurait être plus rationnel et que peu de choses sont plus faciles à comprendre. Au point où nous en sommes de notre exposé, on peut déjà entrevoir les effets de la complexification intellectuelle résultant des travaux de Mendéléev. On peut observer les débuts d'une émergence de la « visualisabilité », de la vision intellectuelle : le tableau périodique des éléments est déjà visualisable, déjà orthologique. Il commence à se prêter à la vision instantanée.

Bien entendu, ce n'était qu'un premier balbutiement. Teilhard a été plus loin dans la même voie, et c'est pourquoi l'Eglise, ni les scientifiques qui pensaient autrement que lui, n'ont pu lui résister.

BERNARD
Dans le cas des scientifiques, cela semble à première vue surprenant. Certes l'œuvre teilhardienne est limpide, mais y en eut-il jamais de moins contraignante ? Y eut-il jamais auteur plus aventureux, plus téméraire ? Il a tout fait pour se rendre inacceptable aux scientifiques. Il est d'ailleurs largement et facilement réfuté. Mais, même quand ses adversaires ont raison contre lui (ce qui est fréquent car nul n'est plus facile à prendre en défaut) ils n'ont jamais raison de lui. Pourquoi ? C'est tout le mystère, mais il est simple : la voix leur manque ! La langue (la sémantique) teilhardienne transcende la leur.

PHILIPPE
Eh bien, pour achever d'expliquer ces choses, Steiner, qui tenait l'intellection pour un processus biochimique, chercha et trouva dans la biochimie des analogies saisissantes qui allaient éclairer le mystère de la sémantique de l'lnconscient (moyen et supérieur) en même temps que celle de la conscience. Qu'on me permette de le citer textuellement.

PIERRE
Même ceux de nos auditeurs qui, comme moi, n'entendent pas grand chose à la biochimie, n'ont pas à redouter ce passage. Il est si simple que tout le monde peut le comprendre et psychologiquement si lumineux que la signification intellectuelle s'en laisse saisir dans l'abstrait : on la découvre en soi.

PHILIPPE
« Que peut signifier, écrit Steiner, ce dessèchement de l'âme, si caractéristique des intellectuels ? D'où vient que le langage discursif implique à la fois une dégradation de nos moyens verbaux, tout ce qui relève de l'« expérience intérieure » devenant indicible, et une merveilleuse avance

[17] Autre analogie remarquable : la vision instantanée de Renshaw s'obtient elle aussi par des techniques fondées sur la relaxation.

dans les moyens d'exprimer ce qui relève de l'expérience extérieure de l'EXPÉRIMENTAL ? Eh bien, lorsqu'on y regarde d'un peu près, cela saute aux yeux : le langage discursif est celui des enchaînements, des chaînes logiques et causales. Une analogie très simple, prise à la biochimie, éclaire ses pouvoirs et ses impuissances : le langage discursif est celui de la « polymérisation linéaire » dans laquelle la tête d'une molécule se soude à la queue de sa voisine et présente à la tête d'une autre voisine une queue non moins anxieuse de s'y souder. C'est ainsi que sont faits la soie, le fil de l'araignée et le nylon. NOS LANGAGES DISCURSIFS NE PEUVENT PRODUIRE QUE DES FILS ! Depuis quelque trente siècles, nous sommes d'imperturbables filateurs. C'est un jeu pour lequel nous nous passionnons volontiers, nous, les mâles. Nous disposons ainsi d'un énorme stock de fils de toutes sortes et de toutes couleurs, mais nul ne s'est avisé qu'il pourrait être bon, à présent, de jouer aux tisserands.

Or la nature, une fois de plus, nous montre la voie. Une autre analogie biochimique nous renseigne sur ce que va devenir notre langage. Ne dit-on pas d'une pensée riche et nourrie qu'elle est « protéiforme » ? Admirable expression ! Les protéines sont des « polypeptides », c'est-à-dire des acides aminés (monopeptides) soudés les uns aux autres non plus seulement bout à bout mais, par leurs a chaînes latérales », dans toutes les directions. Bref des TISSUS d'acides aminés. »

BERNARD

Ne cherchons pas plus loin les causes du « miracle Teilhard » : il fut le premier biologiste à se servir de la langue protéiforme des tisserands et, dès lors, à montrer comment est faite l'**étoffe** de l'univers. C'est un mot qui revient constamment sous sa plume.

PHILIPPE

Il ne nous reste plus qu'une chose à montrer : c'est que, perfectionnée par Steiner, la langue des tisserands, éminemmentvisualisable – une étoffe se voit bien mieux qu'un fil, et un « tableau » mieux qu'une liste – est aussi incomparablement plus facile à parler, et qu'elle se prête à exprimer les plus fines nuances de l'expérience intérieure. Elle rend possible les échanges profonds.

PIERRE

Nous avons à montrer surtout qu'elle est facile à enseigner. Et qu'il suffit de l'apprendre pour se transformer en « génie » ! Voilà comment on peut, aujourd'hui, produire des surhommes en série.

HUBERT *(il sourit malicieusement et son œil luit)*

C'est ravissant ! Mes amis, j'entends chanter nos lendemains. Avant de pavoiser et d'entonner des chants d'allégresse, je n'ai plus à surmonter qu'une difficulté minuscule : c'est de vous croire ! Vous avez dit tant de choses si belles et si obscures que nos auditeurs risquent peut-être, comme moi, de s'y perdre un petit peu. Auriez-vous la bonté de nous aider à y voir clair en vous soumettant à un petit interrogatoire ?

PIERRE

De tout coeur.

HUBERT

Voyons d'abord si je vous ai bien compris : vous prétendez que vos méthodes pédagogiques produisent des surhommes. Vrai ?

PIERRE

Oui.

HUBERT

Elles provoquent des dialogues avec l'inconscient, et la mobilisation d'une part au moins de ce que vous appelez l'information cellulaire ?

PIERRE

Oui.

HUBERT
Les mortels ainsi privilégiés se distinguent des sub-humains de ma sorte par ce trait agréable, qui m'a beaucoup alléché, qu'ils savent de certaines choses sans les avoir apprises ?

PHILIPPE
C'est un privilège qu'ils partagent avec les vers ronds et même plats !

HUBERT
Enfin, j'imagine que vous ne parlez pas de ces choses par ou'-dire ? Vous avez expérimenté vos propres trainings ?

PIERRE
Bien sûr !

HUBERT
En ce cas il n'y a pas de problème. *(Il se tourne vers l'auditoire)* Nous avons le privilège, Mesdames et Messieurs, de contempler trois surhommes qui, possédant la science infuse, vont nous révéler des secrets inouïs, inédits, insoupçonnés des autres humains. *(Il s'adresse à ses collègues).* Vous voyez comme c'est simple : vous êtes trois surhommes. Eh bien, faites votre métier. Si c'est vrai, il se pourrait que ça se voie !

BERNARD
Le cas est embarrassant. Nous risquons de faire, dans ce rôle de surhommes, assez piètre figure !

HUBERT
Mais non ! Mais non ! Ce sera l'instant de vérité...

PIERRE
Ne nous alarmons pas. Hubert nous aura rendu service en nous obligeant à jouer cartes sur table. Si nous avions à représenter des surhommes nietzschéens, nous ferions d'épouvantables figures, mais il s'agit de leurs contraires. Notre « science infuse » n'a rien d'un privilège. Le surhomme steinérien n'a pas de privilèges et n'en demande point : il sait que la nature nous a comblés de plus de biens qu'aucun homme n'en saurait souhaiter ni, moins encore, imaginer. Notre rôle se réduit à ceci : montrer que tout cela est vrai et aider ceux qui nous lisent à en faire eux-mêmes l'expérience, surtout celle, si importante et convaincante, des savoirs non appris. Si nous n'y réussissons pas, nous nous serons montrés inférieurs à nos tâches et voilà tout. Cela m'arrive, quant à moi, quelque vingt fois par jour. Il n'y a vraiment pas de quoi se frapper !

PHILIPPE
Allons-y donc. Cartes sur table. Soyons, tout à la fois et de tout cœur, médiocres et surhumains. Soustrayons-nous, par évasion dans la rue, à la réprobation publique. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, vous verrez paraître ici-même, dès la semaine prochaine, tout ruisselants de modestie, trois surhommes-de-la-rue !

Rideau

RÉSUMÉ DU QUATRIÈME ACTE

1. L'intellection est le processus mental qui transforme l'information culturelle en formation intérieure. Sa fonction est de rendre assimilables les aliments intellectuels.
2. Seules sont assimilables les connaissances classifiées.
3. Seuls sont favorables à la santé mentale les aliments assimilés en vertu d'une classification rationnelle, c'est-à-dire naturelle.
4. Les classifications rationnelles provoquent des émergences, dont la dernière en date est

l'orthologique.

5. Caractérisée par la « visualisabilité », l'orthologique est le mode d'expression des zones supérieures de l'inconscient. C'est le langage de la « vision intellectuelle instantanée », qui hier encore était réservée aux seuls visionnaires dits géniaux.

6. L'utilisation consciente de ce langage orthologique rend possibles les dialogues entre la conscience et l'inconscient, dont elle rend les ressources accessibles.

7. L'enseignement de ce langage est la condition sine qua non d'une « pédagogie de la personne humaine », à la fois rationnelle et « visionnelle ».

LES RÉACTIONS DES ÉTUDIANTS

FRANÇOISE
Ma tête ! Ma pauvre tête ! Rien que des théories plus compliquées et abstraites l'une que l'autre ! Si votre objectif était de fournir un échantillon du type d'enseignement le plus propre à mettre en fuite les filles, mes compagnes et moi vous en faisons nos compliments.

LES PROFESSEURS
Notre objectif était presque, mais pas tout à fait celui-là. C'était d'abord de montrer combien les filles sont victimes d'un enseignement qui les rend allergiques à l'intellection, c'est-a-dire à une fonction dont elles dépendent largement pour faire régner l'harmonie dans leurs foyers. L'intellect est la seule chose asexuée que les femmes possèdent, et les hommes aussi, parfaitement identique. Il pourrait et devrait être entre eux un trait d'union puissant. Mais nous voulions montrer surtout que la Femme n'est en rien l'inférieure intellectuelle de l'Homme. Elle est le contraire d'allergique à l'intellection. Ce qu'elle rejette – à combien juste titre ! – c'est une parodie de l'intellection, c'est un **intellectualisme** qui n'est pas rationnel, pas naturel, et elle le sait d'instinct. Mais nos cultures masculines donnent à ces parodies la primauté sur des sentiments que, d'instinct aussi, les filles savent vrais. C'est à cette substitution du faux au vrai que les femmes sont allergiques parce qu'elles ont conservé des instincts sûrs, alors que les mâles de notre espèce ont perdu la jouissance des leurs Et cela, Françoise, vos compagnes et vous-même allez en acquérir plus et mieux que des preuves : des évidences à la fois comprises et senties. Et vous allez comprendre combien vous avez besoin, pour vous acquitter des tâches qui incombent désormais aux femmes adultes, d'apprendre à vous servir correctement – c'est-à-dire naturellement – de vos cerveaux. **Or c'est une chose qu'aucune de nos écoles n'a commencé à enseigner.**

FRANÇOI S
Eh bien, oui et non ! Il y a dans cet acte des choses intéressantes, que certains ont comprises un peu, et d'autres pas du tout. Mais aucun n'en comprend assez pour présenter d'autre critique que, précisément, celle-là !

LES PROFESSEURS
Rien n'est moins étonnant. Au point où nous en sommes, ce 4e acte n'est pas pleinement compréhensible : il expose des données théoriques nécessaires à l'intelligence d'une technique qui, de son côté, est nécessaire à l'intelligence des données théoriques sur lesquelles elle repose. On tourne en rond, mais dans les actes qui vont suivre et plus encore dans l'épilogue, vous allez assister aux applications pratiques de ces données, et en observer les résultats tangibles. Ensuite, vous pourrez en faire vous-mêmes l'expérience et constater que, vous aussi, disposez d'un inépuisable fonds de savoir non appris. A ce moment il importera peu que vous soyez garçon ou fille : ce quatrième acte vous apparaîtra sous son jour véritable et vous le jugerez d'une simplicité véritablement enfantine. Vous constaterez qu'il a été simplifié, en vérité, beaucoup trop. Ne vous en formalisez pas : les approfondissements et les précisions nécessaires font partie du programme de notre 3é cycle, consacré au métier d'éducateur.

Entre-temps, pris au mot, nos malheureux protagonistes ont été enfermés dans une redoutable alternative : ils doivent faire devant vous le métier de surhommes ou perdre la face ! Peu d'humains se sont vu offrir une si belle occasion de se couvrir de ridicule...

Cinquième Acte (1ère partie)

LES ENFANTS DU HASARD

La première partie de cet acte est une gageure. Son objet est de rendre les mathématiques supérieures compréhensibles même à ceux qui se sont montrés réfractaires aux formes primaires de cette discipline. Or, vues d'assez haut, elles livrent leurs secrets. Les grandes lignes en deviennent visibles, et l'on s'aperçoit que tout le monde peut les comprendre et doit les dominer.

HUBERT
Je vous dois, mes amis, des excuses. Je vous ai acculés à l'impossible en vous prenant au mot, mais cette hypothèque ridicule doit être levée. Bernard va nous parler de biologie. Qu'il le fasse tout à l'aise, en homme sérieux et compétent. Qu'il se sente dégagé de toute obligation de le faire en surhomme !

PIERRE
Rassure-toi. Tu n'as acculé personne à l'impossible. L'état de « surhumanité steinérienne » est celui que doit s'imposer quiconque veut parler des connaissances biologiques contemporaines. Si Bernard en parlait autrement, il ne pourrait montrer le rôle prépondérant de la biologie dans l'orientation de la vie intérieure des humains. Or le bonheur n'est accessible que dans cette voie.

HUBERT
La vie intérieure ! Le bonheur ! Ces choses dépendent de la biologie ! Ne sentez-vous pas qu'il y a de quoi hurler? Eh bien, tant pis pour vous : vous l'aurez voulu !
(Tourné vers l'auditoire, il prend l'attitude et le ton de celui qui présente avec emphase un conférencier éminent).
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. L'instant est solennel. Trois surhommes, qui savent tout et auprès desquels nous sommes, vous et moi, des pygmées intellectuels et moraux, vont nous faire la grâce d'infuser leur génie biologique dans nos pauvres cervelles et nos misérables cœurs. Bernard, notamment, sait tout sur les moustiques et n'ignore rien de la grenouille : qui serait mieux qualifié pour prendre en mains la vie intérieure de nos fils ? Quant à nos filles, c'est plus beau encore : on a découvert de certains acides qui contiennent les plus troublants secrets de la féminité. Que notre âme soit ouverte aux moustiques, à la grenouille et aux acides : c'est là-dedans que se trouve le bonheur des humains !

PIERRE
C'est dans les secrets de la vie que se cachent ceux du bonheur. Mais pour explorer la vie, il nous faut un guide professionnel. Bernard va commencer par un exposé condensé des grandes lois de la vie.

BERNARD
Ce sera vite fait, car il n'y a autant dire pas de grandes lois de la vie. Mais celles qu'il y a sont d'une importance énorme. Certes elles ne sont pas faciles à dégager du fourmillement des faits. Si nous avions à le faire ensemble, un gros bouquin y passerait. Mais ce ne sera pas nécessaire si nous faisons confiance aux spécialistes de grand renom. C'est une chose à quoi nous sommes tous astreints, puisqu'il est devenu impossible même aux plus grands savants de savoir le centième de ce qui se sait. En France nous sommes privilégiés pour apprendre les grandes lois de la vie grâce à un ouvrage dont l'équivalent, à ma connaissance, n'existe pas ailleurs, et qui fut le testament scientifique de Lucien Cuénot, un biologiste d'autorité mondiale. En 1950, quelques mois après la mort de Cuénot, ce monument scientifique parut aux Éditions Masson sous la forme d'un gros volume intitulé: « L'Evolution, Les Faits, Les Incertitudes », par L. Cuénot et A. Tétry.

PHILIPPE
Il n'y eut jamais d'auteurs plus probes ni plus prudents. On peut en toute quiétude tenir pour établis les **faits** qu'ils donnent pour tels. Mais les incertitudes ?

BERNARD
Elles ont été bouleversées de fond en comble. Mais parlons d'abord des faits. Cuénot et Tétry en rapportent des milliers. Mais un schéma grossier de ce qui s'est passé sur notre planète au cours des âges suffit à résumer ce que tout le monde doit savoir. Je doute d'ailleurs que personne ne l'ignore :
Matière inerte –> matière vivante –> organismes vivants –> Homme.
Bref au départ il n'y avait pas de vie perceptible sur la Terre; aujourd'hui elle porte un grand nombre d'organismes bizarres, dont les moustique et la grenouille, et plus bizarres encore, nous ! Si vous voulez un récit de ce qui s'est passé, ne lisez pas Cuénot et Tétry: ils sont trop probes pour faire semblant de le savoir. En revanche, ceux qui s'intéressent aux étapes (probables) de cette biogenèse peuvent trouver chez les biologistes des renseignements incertains mais dignes d'intérêt. Nous, qui ne voulons nous soucier ici que de la vie intérieure des humains, n'avons guère à nous embarrasser de ces choses difficiles. Seuls nous intéressent les mécanismes **actuels** de l'évolution de notre espèce. Or cela se passe sous nos yeux. Ouvrons-les donc. Il n'y a pas besoin de paléontologie pour apprendre ce qui se passe aujourd'hui – bien qu'il en ait fallu pour le comprendre.

HUBERT
Que signifient alors ces allusions aux travaux de Cuénot et Tétry ? Nous t'aurions fait crédit, jusqu'ici, sans trop de peine.

BERNARD
Ces auteurs ont eu le remarquable courage de ranger parmi les faits deux grandes **lois** de l'Evolution dont nous avons besoin pour comprendre ce que nous sommes venus faire ici-bas. Si incroyable que ce puisse être, ils ont rangé deux lois parmi les faits.

MEDICUS
Quelles lois ?

BERNARD
Elles sont controversées en tant que lois, mais tout à fait indiscutables en tant que faits. Ce sont 1'« orthogénèse » et la « convergence biologique ». Qu'on me pardonne ces mots : ce n'est pas moi qui les ai inventés. Orthogénèse vient de orthos : droit, et signifie que l'évolution se poursuit en ligne droite, à sens unique. Elle est irréversible. C'est un fait auquel il n'existe à ma connaissance qu'une exception : les requins, dont les ancêtres eurent un squelette osseux et qui revinrent au cartilage. Un cas de régression contre des millions de progressions (orthogénétiques). Même si les déterminismes en sont restés obscurs, l'orthogénèse s'impose au moins en qualité de « loi statistique ».

PHILIPPE
Il semble incompréhensible qu'avec un appui mathématique aussi solide d'autres biologistes lui refusent ce titre. D'où cela vient-il ?

BERNARD
C'est une curieuse histoire d'anticléricalisme dans laquelle le rôle du savant opprimé échut à un moine autrichien, le célèbre Mendel. Il communiqua ses travaux à un savant zurichois nommé Naegeli, qui tint le rôle du clerc obscurantiste. Trouvant les expériences de Mendel dépourvues d'intérêt, il lui répondit : « Laissez vos petits pois, mon bon ami; occupez-vous comme moi d'orthogénèse... » Et l'hérédité mendélienne, qui tient le centre de la scène évolutionniste depuis 1900, resta sous le boisseau pendant trente-quatre ans. Depuis lors l'orthogénèse a mauvaise presse. La convergence aussi, mais pour une autre raison : elle suggère une sorte d'unité dans les **fins** de la nature. Elle a donc, en tant que loi, une odeur de finalisme. Mais nul ne conteste la convergence des faits de l'évolution : des fossiles découverts en des lieux tout à fait séparés montrent que les espèces évoluent dans la même direction. On dirait que partout où elles se sont

trouvées, les espèces vivantes n'ont jamais perdu le nord[18] ! Pour montrer combien cela est vrai et constant il faudrait entrer dans des détails techniques laborieux. Cela vaudrait la peine s'il le fallait car l'orthogénèse et la convergence nous livrent les clés de nos destins humains. Mais nous pouvons faire fond sur Cuénot et Tétry. D'où il suit qu'en rangeant l'orthogénèse et la convergence parmi les lois de l'évolution, ces auteurs auront livré les clés de leurs destins aux innombrables gens qui ont d'autres chats à fouetter que... les moustiques et la grenouille.

PHILIPPE

C'est un cas de symbiose classique : le boulanger qui nourrit les biologistes reçoit d'eux en échange un trousseau de clés.

BERNARD

Nous allons voir quelles étranges clés, et ce qu'elles ouvrent. Mais remarquons d'abord qu'à partir de 1900 la biologie tomba victime d'un accident grave : la vogue de l'hérédité mendélienne, qui donna naissance à une science nouvelle, la génétique, et engagea l'évolutionnisme dans une impasse.

Solidement implantée sur le terrain mathématique, la génétique permit bientôt d'acquérir une somme énorme de connaissances sûres. Les généticiens dominèrent leur sujet, et tout semblait pour le mieux dans le plus scientifique des mondes. La génétique reposait, et repose encore, sur deux lois de l'hérédité qu'on n'a jamais prises en défaut :

1. L'évolution (somatique) résulte exclusivement de mutations.
2. Les mutations obéissent exclusivement au hasard.

Pour les savants, obéir au hasard veut dire relever des mathématiques. De plein droit donc, l'interprétation des phénomènes de l'évolution biologique appartenait à des biologistes mathématiciens, dont les plus notables sont Fisher et Dobzhansky, et auxquels, dans le jeu de la Vie et du Hasard, les nuances les plus fines n'échappèrent pas. Ils eurent vite fait de montrer qu'une mutation qui améliore ne fût-ce que d'un pour cent les chances de survie d'une lignée équivaut, au Tribunal du Hasard, à une sentence de mort pour les lignées concurrentes. En revanche les improbabilités colossales n'entrèrent pas dans le champ de leur vision : leurs lunettes étaient braquées sur les phénomènes de la micro-évolution où les grandes lois de la vie (l'orthogénèse et la convergence) ne sont pas perceptibles parce que les grands nombres n'y paraissent pas. Mais, sitôt qu'on délaisse les arbres (la micro-évolution) pour prendre souci de la forêt (la macro-évolution) le spectacle devient grandiose. Pour en donner une idée, je dirai qu'un mathématicien de mes amis voulut calculer le degré de probabilité d'un organisme comme Homo sapiens obtenu par « aléagénèse[19] » à partir de la cellule. Bien avant les primates, il en était à un nombre inférieur à dix puissance moins deux millions ! ! Pourrais-tu suggérer, Philippe, une image qui rende visualisable ce nombre grandiose ?

PIERRE

Ne pourrait-on commencer par tirer un enseignement de la mésaventure qui a consisté à voir fort bien le minuscule au prix d'une cécité au grandiose ? Comment des erreurs aussi visibles ont-elles été possibles ? Et comment éviter cette sorte d'accident ?

BERNARD

C'est une affaire où les biologistes ne sont pas seuls en cause. Pour l'élucider il faudrait faire le procès des mathématiques, mais c'est un sujet qu'on ne peut aborder dans un pédagodrame.

PHILIPPE

Ce serait l'affaire de notre 4e cycle, mais, entre-temps, une enquête rapide semble très nécessaire. La responsabilité de ceux qui ont dévergondé la pensée des biologistes, et celle de bien d'autres bonnes gens, est terriblement lourde. Il faut craindre un retour offensif de ces dangereux séducteurs.

---

[18] L'évolution des Marsupiaux australiens, par exemple, fut étrangement parallèle à celle des Mammifères placentaires des autres continents. Les Mammifères marins et les Poissons ont eux-mêmes convergé. Les inventions que la nature a faites plusieurs fois (même aussi délicates que l'homéothermie réalisée indépendamment chez les Mammifères et les Oiseaux) ne se comptent pas. Cuénot et Tétry disent vrai : la convergence est un fait biologique incontestable.

[19] Aléagénèse : genèse due au seul hasard.

PIERRE
Une enquête judiciaire sur cette scène serait strictement impensable : les pédagodrames ne tolèrent pas cette sorte de sujets. Pour surmonter cette difficulté, il conviendrait de distribuer aux étudiants une Notice qu'ils pourraient étudier à tête reposée, et qui serait commentée sur cette scène la semaine prochaine.

PHILIPPE
Il va falloir, cette fois, en faire l'objet d'un intermède, car nous ne pourrions justifier pleinement l'orthologique, sans laquelle personne ne pourrait s'acquitter décemment d'un rôle de surhomme, si nous ne faisions en deux coups de cuiller à pot le procès des mathématiques. Mais il s'agit d'une affaire tout à fait scandaleuse : une vilaine affaire de mœurs. Ce procès doit se dérouler à huis-clos.

PIERRE
Va pour un intermède à huis clos.

HUIS CLOS

PHILIPPE
Une anomalie nous rassemble ici : les biologistes n'ont pas vu une chose qui leur aurait crevé les yeux si les mathématiciens ne leur en avaient mis plein la vue. Cette anomalie, cependant, se distingue beaucoup de celle que débrouilla glorieusement Leverrier : dans son cas, la nature semblait se moquer des mathématiciens, alors que cette fois les mathématiciens semblent se moquer de la nature. Notre tâche est d'élucider cette scandaleuse affaire et d'éclairer nos lecteurs, même ceux qui ignorent tout des mathématiques et, pis encore, ceux qui ne veulent pas en entendre parler ! C'est une gageure. Je donnerais ma langue au chat n'étaient deux vulgarisateurs providentiels : Steiner et Bertrand Russell.

PIERRE
On a dit que Bertrand Russell est le seul Anglais vivant dont on parlera encore dans mille ans. Mais nul n'a jamais dit que ses mathématiques sont faciles. Je doute qu'elles soient vulgarisables.

PHILIPPE
Elles ne le sont pas. C'est ce qui donne à penser que le ciel inventa Bertrand Russell pour servir de trait d'union entre les mathématiques et le peuple : il n'a pas cherché à les vulgariser, mais à les remplacer par des mots, et il a su le faire. C'est en cela que son cas est unique.

Mais, avant de l'inviter à nous donner assistance, il serait bon d'entreprendre une rapide excursion dans le royaume des nombres, pour nous convaincre que nous n'avons pas besoin d'y séjourner bien longtemps. Il s'agit de rendre visualisable un nombre fantastique : dix puissance deux millions ! Commençons par un nombre familier dont on parle tous les jours : le milliard. Il est grand ou petit selon les cas. Depuis la naissance de Jésus-Christ, il s'est écoulé à peine plus d'un milliard de minutes, mais, pour constituer un misérable gramme de matière, il faut assembler quelque 10^{23}, c'est-à-dire cent mille milliards de milliards d'atomes ! Peut-on imaginer, alors, peut-on concevoir le nombre fabuleux d'atomes dont se compose l'immense univers ? Eh bien, dans l'hypothèse d'un univers à la fois infini et fini, circonscrit par la courbure einsteinienne de l'espace, Eddington a calculé ce nombre. Il obtint 10^{79}. Entre un gramme (10^{23}) et l'univers (10^{79}) la différence de « puissance » est 56. Cinquante-six ! Telle est la vertu des courbes dites « exponentielles ». Mais quelle peut être en ce cas la signification du nombre inqualifiable dont Bernard a parlé ? Dix puissance deux millions ! De qui se moque-t-on ? Eh bien, nul ne se moque, mais nous avons changé d'univers. Nous ne nous promenons plus parmi les choses qui sont ou qui pourraient être, mais parmi celles qui **auraient pu** être. Nous avons pénétré dans le monde fantastique des courbes dites « factorielles », qui fournissent au hasard ses frontières. Un inoffensif paquet de cartes à jouer va montrer ce que cela veut dire. On distribue cinquante-deux cartes entre plusieurs joueurs et il s'ensuit une situation, caractérisée par la consistance des jeux de chacun. Mais une surprise nous attend lorsque nous calculons le nombre de situations possibles, dont chacune

était aussi probable – ou improbable – que celle qui vient de se produire. Ce calcul, dit factoriel, est facile : il consiste à multiplier entre eux chacun des nombres entiers compris entre l'unité et le nombre total des facteurs en jeu. Ainsi le nombre de situations pouvant résulter de la distribution d'un jeu de cartes est de 1 x 2 x 3 x 4 x 5... et ainsi de suite jusqu'à... x 51 x 52 = 80.658.175.943.878.571.660.636.856.403.766.975.289.505.440.883.277.824.000.000.000.000.000[20] , soit en chiffres ronds, 8.066 x 10^{67}. On voit d'abord une chose légèrement surprenante : le nombre de situations différentes qui se dissimulent dans un banal jeu de cartes est assez grand pour s'apparenter à celui des atomes contenus dans l'Univers ! Or chacune de ces situations est également probable. Leur probabilité, que nous venons de calculer, se mesure à l'indice 8.07 x 10^{-67}[21] . Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : chaque fois que nous distribuons un jeu de cartes, nous créons une situation dont l'improbabilité est fantasmagorique ! Nous faisons une sorte de miracle. Nous actualisons autant dire l'impossible ! Mais, si des joueurs de cartes sont capables de faire des miracles à longueur de journée, quels tours impensables ne devons-nous pas attendre de la nature ? Rien que sur notre planète elle s'amuse à jongler avec des milliards de milliards de facteurs depuis des milliards d'années. Quelles improbabilités innommables n'a-t-elle pu réaliser en se jouant autant et si longtemps ? Bernard parlait de dix puissance deux millions. Ce nombre est risible : il n'est rien de si **infiniment** improbable que la nature n'ait pu faire par hasard. Elle a pu tout faire ainsi, **sauf violer les lois du hasard.** Car Dieu lui-même ne dispose pas du pouvoir de tricher à Monte-Carlo: si le zéro ne sortait plus jamais, les croupiers iraient à la Messe ! Donc la nature peut avoir tout produit par aléagénèse, sauf ce qu'elle a produit, sauf une orthogénèse. En termes visualisables aux habitués des salles de jeu, l'orthogénèse veut dire non seulement qu'il vint un moment où le zéro cessa de sortir, mais que, depuis le début de la partie jusqu'à la fin, le jeu se déplaça insensiblement vers le haut. Lorsque le quatre sortit, on ne revit plus le trois, et dès qu'on vit le cinq, c'en fut fait du quatre ! Mais, loin d'aller à la Messe, les généticiens ne s'aperçurent pas de cette anomalie. Leurs activités se situaient à **un autre niveau du hasard,** où tout allait comme prévu. Le rouge et le noir ne cessèrent jamais de se comporter honnêtement, en bons enfants du hasard. Les phénomènes de la micro-évolution étaient bel et bien rouges et noirs, et, à ce niveau, nos destins ont bel et bien ces couleurs-là: celles de la mort et du sang ! Pensez comme les généticiens étaient contents ! Leurs théories se vérifiaient et leur prestige grandissait d'heure en heure. Bientôt ils se virent en état de traiter la reine d'Angleterre avec une condescendance courtoise mais ferme. Ils autorisèrent son mariage avec le prince Philippe : leurs descendants ne seraient pas plus exposés à l'hémophilie que s'il n'y en avait jamais eu dans leur famille. C'était grisant. Et l'on voudrait que ces hommes comblés eussent ouvert les yeux aux évidences qui **contredisaient** leurs théories ? Il faut être raisonnable !

BERNARD

Il est vrai que, grisés, les généticiens ne sont pas allés à la Messe ! Mais j'aurais tort de faire le matamore : ces évidences mathématiques m'ont échappé autant qu'à mes collègues et, n'était Steiner, elles m'échapperaient sans doute encore. J'en rougis pour notre profession tout entière !

PHILIPPE

L'évidence mathématique est formelle : nous ne sommes pas les enfants du hasard. Mais il n'y a aucun besoin de mathématiques pour le savoir : il suffit d'ouvrir l'œil.

PIERRE

L'œil est un des organes que la nature nous a donnés pour acquérir des connaissances sans avoir à les « apprendre », alors que les mathématiques ne s'acquièrent qu'au prix d'une étude laborieuse. S'il est possible, en ouvrant les yeux, de savoir des choses qui ont échappé aux mathématiciens, Philippe pourrait en les montrant nous faire faire un premier pas dans la voie steinérienne où l'on cesse de dépendre des autres pour acquérir du savoir.

[20] Ce nombre, exact à l'unité près, est dû à l'obligeance de la Société l.B.M.FRANCE. A défaut de calculatrices électroniques, les nombres factoriels s'obtiennent aisément par application de la formule de Stirling: $n! = n^n e^{-n} \sqrt{2\pi n}\,(1+\varepsilon n)$, dans laquelle $\varepsilon \to 0$ lorsque $n \to \infty$. Par ce moyen, en négligeant εn et utilisant une table de logarithmes à cinq décimales, on obtient 52! = 8.054 x 10^{67}, approximation qui suffit généralement aux besoins pratiques.

[21] Les exposants sont positifs ou négatifs selon que l'unité est le diviseur ou le dividende du nombre représenté. Ainsi $a^n = a^n/1$ et $a^{-n} = 1/a^n$. Dans le cas présent, l'indice 10^{-67} signifie une chance sur 10^{67}.

PHILIPPE

Pour apprendre à se servir de ses yeux, une bonne méthode est de faire un voyage à Sirius. Regardons de là-haut deux des protagonistes du drame de la biogénèse : le Hasard d'une part, l'Homme de l'autre. Qu'est-ce, d'abord, que le hasard ? On l'accuse de bien des choses mais on ne définit guère ses pouvoirs, et pour cause : il n'en a pas. Il n'en a pas parce qu'il n'existe pas. Ce n'est pas lui mais la main du croupier qui fait rouler la bille. Le hasard ne se manifeste jamais que par une absence d'ordre : c'est sa définition.

Voyons l'Homme à présent. Qu'est-il ? Cent définitions sont possibles, mais celle-ci nous suffit : « organisme doué du pouvoir de créer de l'ordre ». On doit admirer la férocité des mathématiciens qui ont su torturer assez les nombres pour leur faire avouer qu'une absence d'ordre a produit une machine à créer de l'ordre. Jamais idée plus cocasse n'a germé sous un crâne humain ou simiesque !

MEDICUS

Ta démonstration est élégante, mais je ne suis pas sûr qu'elle soit probante. Ne perdons pas de vue l'immensité des nombres en cause. Ne pourrait-on craindre que le hasard, à force de se jouer des tours à lui-même, n'ait fini par contredire, tout à fait par hasard, les lois du hasard ?

PHILIPPE

Trente secondes de mathématiques élémentaires suffisent à dissiper cette crainte. Retournons à Monte-Carlo et regardons un jeu de roulette. Il y a trente-sept numéros, de zéro à trente-six, dont chacun a les mêmes chances, soit une chance sur trente-sept. La probabilité d'un schème[22] , quel qu'il puisse être, s'exprimant en deux coups est facile à calculer : elle est de $1/37 \times 1/37 = 1/37^2 = 37^{-2}$ En trois coups : 37^{-3}. En n coups : 37^{-n}. On voit tout de suite que, plus le nombre de coups est grand, moins il peut s'y produire les apparences d'un ordre quelconque. **La probabilité d'un schème aléatoire s'effondre avec le temps qu'on accorde au hasard pour le réaliser.**

En d'autres mots, plus on donne de chances au hasard, moins il peut avoir de chance. Tout le monde sait d'ailleurs qu'en jouant un coup à la roulette on peut gagner. Si l'on en joue dix mille c'est devenu impossible. La « chance » a disparu : elle a cédé la place aux chances du tenancier de l'établissement de jeux. Les grands nombres se vengent toujours de ceux qui veulent prêter une existence et des pouvoirs au hasard, même s'ils sont généticiens.

BERNARD

Je ne puis y penser sans rougir. Certes nul n'a prétendu que le hasard seul ait pu produire l'Homme. On a fait fond sur la sélection naturelle pour l'y aider, mais ce n'est guère moins absurde. La sélection darwinienne n'a de pouvoirs que négatifs. Elle ne peut qu'éliminer. Autant vaudrait, pour obtenir des ordinateurs électroniques mille fois supérieurs à ceux d'aujourd'hui, confier à des singes le soin de les perfectionner, mais en prenant soin de détruire ceux qui marchent le moins bien ! La sélection naturelle n'a pu jouer le rôle qu'on lui prête que dans la micro-évolution, qui ne ressortit pas à l'orthogénèse. Expliquer l'une par l'autre équivalait à prêter au Code Napoléon l'ordre social qui règne chez les Pingouins ! J'en suis, je le répète, tout rouge de honte.

PIERRE

Comment des erreurs aussi flagrantes ont-elles été possibles, et que faut-il faire pour s'en préserver?

PHILIPPE

Tout d'abord ouvrir les yeux au fait le plus troublant : c'est que ces erreurs monumentales ont bel et bien été faites par des hommes dont l'intelligence et le savoir étaient grands, et qu'elles ont été acceptées par des milliers d'hommes qualifiés. Donc l'intelligence, le savoir et les qualifications professionnelles ne suffisent guère à nous abriter d'erreurs parfois grossières. Ceci vu et admis, il reste à comprendre pourquoi. Appelons Steiner et Russell à la rescousse. Écoutons les conseils de Russell aux professeurs débutants :

---

[22] **Schème** est pris dans le sens du mot anglais **pattern**, dont l'équivalent n'existe pas en français, et qui désigne un dessin, une structure, une séquence ou un arrangement révélateurs d'un ordre intelligible ou, tout au moins, perceptible.

« Faites comme moi : écrivez vos premiers ouvrages dans un jargon intelligible à une poignée d'érudits seulement. Ensuite vous pourrez tout dire dans une langue peuple. On me tolère le droit d'écrire en anglais parce qu'on sait que je pourrais me servir de logique mathématique. Par exemple : « certains hommes épousent les sœurs de leurs femmes défuntes » est une chose que je puis exprimer dans un jargon si difficile qu'il faut des années d'études pour l'entendre. C'est grâce à cela qu'on m'écoute quand je parle autrement, et c'est cela qui m'en donne liberté... »

Écoutons à présent un curieux propos de cet homme libre :

« Si Hitler attaquait l'Angleterre, ses armées devraient être accueillies à bras ouverts, comme des touristes bienvenus, par un gouvernement pacifiste. Si l'on permettait aux Allemands d'entrer chez nous sans combattre, l'Allemand moyen changerait d'humeur, et le militarisme aurait l'air bête (would seem silly)... »

J'admets que ce propos n'offense pas la logique puisqu'il n'y recourt pas. C'est une simple opinion, mais elle diffère tellement de celles de la plupart des gens qu'elle révèle chez Russell une autre façon de penser et de sentir. Pour ceux d'entre nous qui ne nous exprimons pas dans le jargon savant dont il parle, il est difficile de douter que, si Hitler avait conquis l'Angleterre aussi facilement que l'Autriche, les Allemands ne lui auraient pas trouvé l'air très bête. Mieux encore : s'il avait conquis sans coup férir la planète tout entière, je doute que cela même eût suffi pour que personne, y compris Bertrand Russell, lui trouvât l'air vraiment bête.

MEDICUS
Russell était un pacifiste passionné, et les passions ont toujours déréglé les esprits. On ne peut juger équitablement un penseur sur ses opinions politiques.

PHILIPPE
Le ciel nous garde de toute prétention à juger Bertrand Russell. Ce qu'il faut, c'est comprendre comment fonctionnent l'intellect et la sensibilité des hommes de sa sorte, qui ont joué et jouent encore en Occident un rôle prépondérant. Russell, en particulier, jouit d'un prestige immense. Mais, pour aborder cette étude, il vaut mieux commencer par des auteurs moins déconcertants. Russell avait un goût très vif des paradoxes et assez d'autorité pour se les permettre. Mais on trouve dans la collection « Que sais-je ? » un petit manuel écrit pour le public par deux mathématiciens de grande classe, Marcel Boll et Jacques Reinhart, qui sont les disciples de Russell, ses élèves indirects. (Les Étapes de la Logique, P.U.F. 1957). Boll et Reinhart sont peu connus du public, mais qu'on ne s'y trompe pas : ils font partie de la poignée d'hommes qui exercent l'autorité intellectuelle dans notre pays. Ce sont des maîtres influents et écoutés. Voici en quels termes décisifs ils attribuent à la logique mathématique le monopole de la pensée moderne et même les assises du « véritable humanisme de notre temps »:

« Le langage est décidément inutilisable *en logique parce qu'il ne présente pas toujours un parallélisme rigoureux entre les f aits ».*

PIERRE
Il doit s'agir d'une inattention, qu'on ne peut prendre à la lettre. Des penseurs responsables ne sauraient voir les assises de l'humanisme dans un système de pensée qui exclut le langage des humains.

PHILIPPE
Je l'ai cru aussi mais, intrigué par le « parallélisme rigoureux » de leur Avant-Propos, j'ai feuilleté ce manuel et suis tombé sur ce qui suit :

« Paroles et écrits regorgent d'une proportion gigantesque de sophismes qui pèchent à la fois : – par le fond, dont la psychologie et la sociologie sont aptes à préciser l'origine; – par leur forme, et c'est là le domaine de l'axiologie, dépendance de la logique scientifique. Au premier rang, on rencontre l'allègre mépris des contradictions : Qui n'a souvenance de la réponse

stéréotypée que d'innombrables nigauds réinventent tous les jours : « D'une façon générale, peut-être, mais pas quand il s'agit de moi... »

Jugez de ma consternation : la veille même un de mes amis, infirme, m'avait dit :

« D'une façon générale, on compte un quart d'heure pour aller d'ici à la Sorbonne. Pour moi, qui suis paralysé, il faut le double de ce temps... »

Quel nigaud ! Et quel mépris des contradictions ! On se frotte et refrotte les yeux. A-t-on bien lu ? La psychologie et la sociologie seraient « aptes » ? Et l'axiologie pousserait l'aptitude jusqu'à la découverte de sophismes là où il n'y en a point ? Qu'est-ce que cela signifie ?

HUBERT
Ne sois pas ridicule : tu sais bien que Boll et Reinhart n'ont rien voulu dire de tout cela !

PHILIPPE
Certainement, mais ils l'ont dit. Était-ce pour montrer qu'il ne savent pas s'exprimer, que le langage **leur** est inutilisable ? La démonstration en ce cas est brillante. Mathématiciens éminents ils sont brouillés avec les mots, enfermés dans un système où ii faut du génie pour dire que certains veufs épousent leurs belles-sœurs. Ce sont des circonstances atténuantes. Mais, avec toute l'indulgence du monde, comment comprendre leur « parallélisme entre les faits » ? Cela ne veut rien dire. C'est un modèle de charabia, mais c'est là-dessus que nos auteurs se fondent pour bannir le langage des humains, le plus pur de nos trésors ! Qu'est-ce à dire ?

HUBERT
C'est une négligence. Ils voulaient dire parallélisme rigoureux du langage et des faits. Ou entre le langage et les faits.

PHILIPPE
Certes. Mais pourquoi les injures ? Écoutez ce passage :

« Les raisonnements du commun trahissent la plus grande insuffisance de technique, en s'agrémentant de grossiers contresens ou d'invraisemblables calembours. Acculés en fin de compte aux absurdités les plus manifestes, les hommes conservent souvent un mépris rancunier de leur impuissance et clament leur haine inassouvissable de toute pensée, pour ne prôner que le « dynamisme » et « les mystiques » qui, elles, de par leur étymologie même, ont le droit de rester incompréhensibles... Et, dans la vie de tous les jours, chacun invoque celles des deux maximes contradictoires qui leur donnent momentanément raison : « Le visage est le miroir de l'âme » et « Il ne faut pas juger les gens à la mine ». Etc.

Peut-on se défendre d'une sorte de dégoût ? Comment des hommes intelligents, des hommes supérieurs, peuvent-ils écrire aussi mal des choses aussi indignes d'eux? Eh bien, c'est trop simple : ce sont des mathématiciens. Des hommes pour lesquels « visage » et « mine » sont synonymes ! Il leur faut des années d'études pour faire dire à leurs symboles que certains veufs épousent leurs belles-sœurs, mais rien, ensuite, ne peut leur apprendre que le visage est le miroir de l'âme. Dans les mathématiques nul n'a fait place aux mots humains. Que pouvaient faire ces malheureux ? Ils n'avaient qu'un seul choix : déchirer leur absurde petit bouquin ou faire, mot pour mot, ce qu'ils y dénoncent : acculés aux absurdités les plus manifestes, clamer leur mépris rancunier de toute pensée, leur haine inassouvissable de l'humain, et leur soif (inextinguible) d'adjectifs malheureux ! C'est un effet secondaire de la culture mathématique, car les hommes ne déchirent jamais leurs bouquins.

PIERRE
On comprend que les mathématiques fassent horreur aux gens normaux : elles dépravent le goût et l'intelligence de ceux qu'elles envoûtent; elles les dégradent !

PHILIPPE
C'est mon tour de n'y pouvoir penser sans rougir. Mais il y a plus de joie au ciel pour un matheux repenti que pour tous les justes du monde. Rien ne peut donner une idée de l'émerveillement de celui qui apprend à dominer les mathématiques au lieu d'être dominé par elles. Comment? En les mettant à leur place dans l'univers au lieu de caser l'univers dans les mathématiques. Mais c'est une gloire dont nous ne pouvons nous parer : le mérite en revient à Steiner.

PIERRE
Cela me rappelle un de ses mots :

« S'il y a place pour les mathématiques dans l'Homme, il ne saurait y en avoir pour l'Homme dans les mathématiques : l'Homme est plus grand... »

PHILIPPE
Oui, l'Homme est plus grand. Mais pourquoi cette évidence nous échappe-t-elle depuis quelque trois siècles? Voilà ce qu'il s'agit de comprendre. Or, observé d'un peu loin, ce phénomène insolite s'explique aisément. Avec Galilée, les sciences expérimentales firent explosion en Occident, et elles fournirent aux mathématiques d'irrésistibles occasions de nous dominer corps et âme. C'était inévitable et, au début, parfaitement légitime. Il faudrait être aveugle pour nier que **nous devons aux mathématiques la quasi totalité de ce que l'humanité a appris depuis le XVIe siècle,** Et il faudrait être fou pour contester l'écrasante supériorité du langage mathématique qui, pendant trois siècles, fut seul à obtenir des résultats. Et quels résultats ! Ce n'était pas assez de devoir aux mathématiciens les prodiges de la science appliquée. Il y eut encore leurs miraculeuses conquêtes dans le domaine de la pensée pure : ils ont su découvrir dans l'abstrait, et les physiciens ont vérifié dans les cieux, les structures de l'univers et de l'atome ! Comment s'étonnerait-on que ces succès prestigieux aient ébloui tout le monde, y compris ceux qui les obtenaient? Et comment s'étonner qu'ils aient été fiévreusement imités ? On a cru pouvoir tout découvrir, résoudre tout, et dominer le reste par les mathématiques. Pris au piège de leurs propres succès, les mathématiciens se sont mis philosophes, psychologues, sociologues, etc. Comment ces conquérants du Cosmos ne se seraient-ils crus, tels Boll et Reinhart, les seuls « véritables humains » ? Compte tenu des merveilles qu'ils ont faites, pouvait-il en aller autrement ?

MEDICUS
On voit mal comment ils auraient échappé au danger de se juger supérieurs. Mais je vois moins encore ce qui peut leur être opposé. Où doivent être tracées les frontières de leur empire? Quelles sciences et quelle logique faut-il appeler au secours là où échouent les mathématiques ?

PHILIPPE
C'est ce que nous devons rechercher tous ensemble. Faisons un petit tour du côté des tribunaux. Les hommes de loi sont d'habiles gens. Ils doivent avoir des leçons à nous faire. La chance veut qu'il se plaide en ce moment le macabre procès d'un homme accusé d'avoir découpé en morceaux sa maîtresse, dont les restes ont été découverts par la police dans une malle déposée à la gare St-Lazare. Il est arrêté et traduit devant la cour d'assises. Avec l'assistance d'experts, le procureur va prouver sa culpabilité et l'avocat de la défense démontrera son innocence. Les jurés (vous et nous) auront à mesurer la valeur probante des arguments présentés.

BERNARD
Ne risquons-nous pas de rester enfermés dans la salle d'audience pendant des heures ?

PHILIPPE
Non. Ce procès sera torché en trois minutes. Nous n'avons à considérer que le minimum de logique nécessaire à la vie quotidienne, et il en faut vraiment très peu. Le cas de l'accusé est mauvais. Amant de la victime, il venait de se fiancer à une riche héritière. Sa maîtresse le soumettait à un chantage. Dans une lettre que la police a trouvée, elle le menace d'un scandale. Voilà pour le motif. Mais ce n'est rien encore. Une douzaine d'indices, plus graves l'un que l'autre,

sont relevés contre lui : un couteau, maculé du sang de la victime, et porteur des empreintes de l'accusé, a été trouvé chez lui; un chauffeur de taxi, qui avait transporté la malle jure ses grands dieux que son passager, ce soir-là, c'était lui; l'employé de la gare St-Lazare le reconnaît aussi; enfin, le jour de son arrestation, cuisiné par des hommes de métier, il a tout avoué. Le procureur a la partie belle. Son réquisitoire, d'une merveilleuse fougue, s'achève sur ces mots : « Vous m'accorderez, Messieurs les jurés, cette tête criminelle : vous la devez à la France, à la Justice, à l'Humanité!... »

Mais l'avocat de la défense ne l'entend pas ainsi. Il rend hommage au talent de M. le Procureur dont l'éloquence, dit-il, suffirait à faire trancher le col à M. le Président de la Cour et à M. le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences Morales...

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

...Mais quelques ragots et quelques faux-semblants, si habilement présentés puissent-ils être, ne sauraient abuser, Messieurs les jurés, des hommes tels que vous ! Les faits évoqués par mon honorable contradicteur ne prouvent rien. Avant d'apporter une vraie preuve de l'innocence de mon client, je ferai justice en deux mots de la thèse ingénieuse mais fragile de M. le Procureur :

1. Un couteau barbouillé du sang de la victime a été trouvé chez mon client. Qui l'y aurait déposé, sinon une personne soucieuse de détourner d'elle-même les soupçons?

2. On a relevé, sur ce couteau, les empreintes digitales de mon client? Grand amateur de saucisson, il se trouve que c'est l'arme dont il use pour s'en couper des tranches.

3. Le chauffeur de taxi ? Le préposé à la consigne? Qu'ils soient félicités de leur mémoire visuelle. Mais je félicite surtout l'acteur qui, avec un art consommé, représenta mon client ce soir-là!

4. Les aveux de mon client? Laissez-moi rire ! Affligé d'un complexe de culpabilité, il invente des meurtres tous les matins pour s'en accuser tous les soirs. Voudrait-on qu'il eût laissé échapper une occasion aussi belle ? Faut être humain, Monsieur le Procureur !

Ainsi des autres arguments témérairement nommés « preuves » par mon brillant adversaire. Ah! direz-vous, isolément aucune de ces preuves ne vaut rien, mais, réunies en faisceau, elles sont irrésistibles. Eh bien, Messieurs, voilà qui pose une question excellente : **combien de mauvaises preuves en font une bonne?** Combien d'arguments à la noix pour se mettre une noix sous la dent ?

PHILIPPE

Excusez-moi, Monsieur l'Avocat. Votre question est excellente, mais il s'agit d'un problème que les sciences elles-mêmes ont du mal à résoudre. La logique quotidienne ne peut-elle suffire à la défense de votre client? Nous essayons d'éviter ici les abstractions scientifiques.

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

Voilà qui est fâcheux. Il eût été profitable de mettre sous les yeux du lecteur ce que nos meilleurs auteurs ont dit de la valeur cumulative des arguments à la noix. Mais la logique élémentaire suffit à la défense de mon client, qui dispose d'un alibi.

LE PROCUREUR

C'est une présomption de plus : les innocents manquent parfois d'alibis, mais les coupables ont grand soin de s'en fabriquer un. Cette ruse ne trompera pas, Messieurs les jurés, des hommes tels que vous !

Plusieurs témoins à décharge se succèdent à la barre : le dentiste de la victime qui l'a soignée le 4 avril à 18 heures; sa concierge, qui l'a vue rentrer peu après, puis une amie qui lui a téléphoné à 20 heures. Or c'est le même jour à 23 heures que la malle a été déposée à la gare Saint-Lazare.

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

La victime a été abattue le 4 avril entre 20 et 23 heures. Eh bien, j'établirai sur témoignages irrécusables que ce jour là, à 19 heures, mon client assistait à une réception à l'Ambassade de Ruritanie, où il fut retenu à dîner, puis convié à une partie de cartes qui prit fin aux petites heures du matin. En face de cette donnée, dont nous tirons une prémisse : « l'accusé était à l'Ambassade le

4 avril entre 19 et 24 heures », et une déduction logique : « donc il n'a pu, dans le même temps, faire autre chose ailleurs », le faisceau probant assemblé par M. le Procureur se disperse, et c'en est assez pour que s'écroule l'édifice qu'il a bâti avec un talent et des soins dont il faut qu'on s'émerveille. Il suffit d'un seul fait et d'un rien de logique pour effondrer les plus majestueuses théories.

LE PROCUREUR

Holà! Halte-là! Les théories modernes ne s'écroulent pas si facilement. Nous sommes au siècle de la logique scientifique, et les fariboles d'autrefois n'ont plus cours. Nous savons que, science désormais a normative >,, la logique ne nous accule plus aux pauvres choix de jadis, qui, on regrette de le dire, sont restés ceux des primaires et des femmes ignorantes. Aujourd'hui, Messieurs les jurés, le vrai et le faux sont des valeurs qui se distinguent comme le beau se distingue du laid. Qu'on me pardonne de rappeler ces choses élémentaires, qui figurent à la première page des manuels de logique dont on se sert pour dégrossir l'intelligence informe de nos potaches. Grâce à cet excellent enseignement, les adultes intellectuels modernes échappent au risque de se laisser restreindre aux pauvretés de la logique binaire. Quelle pitié! Mon honorable contradicteur est en retard de près d'un demi-siècle ! Il assoit ses thèses surannées sur des témoignages qu'il croit irrécusables ! Mais j'ai pris soin de faire venir ici, à titre d'Expert, un logicien de grand savoir, qui aura tôt fait de montrer combien il serait périmé de faire fond sur les yeux des témoins à décharge. M. l'Expert va nous dire s'il peut exister un telle chose qu'un témoignage irrécusable.

L'EXPERT LOGICIEN

Il y a plus de trente ans que la plus haute autorité mondiale en matière de logique scientifique, Bertrand Russell, a fait à cette question une réponse définitive. Voici un passage de son livre intitulé « Le Point de Vue Scientifique » (The Scientific Outlook, Allen et Unwin, 1931, pp. 79-80):

« ... Il peut vous arriver de dire que vous voyez votre ami Jules marcher le long d'une rue, mais c'est outrepasser grossièrement ce que vous pouvez prétendre à bon droit. Vous voyez une succession de taches colorées qui bougent sur un fond immobile. En vertu d'un réflexe pavlovien, ces taches évoquent dans votre esprit la réponse « Jules » et vous dites : « Je vois Jules ». Mais d'autres observateurs qui, de leur fenêtre, regardent la même scène, verront autre chose en vertu des lois de la perspective; donc, si tous voient Jules, il doit y avoir autant de Jules différents qu'il y a de spectateurs, et s'il n'y a qu'un vrai Jules, nul ne peut prétendre au privilège de le voir. Au cas où nous tiendrions pour acquises les vues des physiciens en ces matières, nous expliquerons ce que vous appelez « voir Jules » en des termes comme ceux-ci : des petits paquets de lumière dits « quanta » sont projetés du soleil et quelques-uns atteignent une région où se trouvent des atomes composant le visage, les mains et les vêtements de Jules. Quelques quanta lumineux lorsqu'ils heurtent ces atomes, sont réfléchis et, parmi ceux-ci, plusieurs pénètrent dans vos yeux. Ils y déclenchent des réactions complexes dont il résulte un courant électrique. Celui-ci parcourt vos nerfs optiques et parvient à votre cerveau, où il provoque l'événement que vous appelez « voir Jules », événement qui n'a qu'un rapport indirect et lointain avec Jules lui-même, lequel reste tout enveloppé de mystère. Peut-être pense-t-il à son dîner, ou à la mauvaise tournure prise par ses investissements, ou au parapluie qu'il vient de perdre. Ces pensées sont Jules, mais elles ne sont pas ce que vous voyez. Dire que vous voyez Jules n'est pas plus correct qu'il ne le serait de prétendre que le mur de votre jardin vous a frappé si une balle, rebondissant contre ce mur, vous frappait. En fait, ces deux cas sont étroitement analogues. Donc, nous ne voyons jamais ce que nous croyons voir. Y a-t-il aucune raison de croire que ce que nous croyons voir existe alors que nous ne le voyons pas ? La science s'est toujours enorgueillie de ne croire qu'à ce qui est vérifiable... »

L'AVOCAT DE LA DÉFENSE

Je rougis d'exercer un métier où l'on s'obstine à essayer de distinguer le vrai du faux au lieu de comparer des valeurs, comme il sied aux personnes instruites. Combien faut-il que votre monsieur Russell soit habile pour avoir découvert que les profanes de ma sorte parlent mieux que lui-même quand ils disent qu'un spectacle « frappe leur vue » ! Comme il faut que cet homme soit savant

pour avoir su comprendre qu'un même Jules ne peut avoir à la fois une face et un dos ! Vu par dix témoins il faut donc que son Jules se décuple ! En toute humilité je reconnais n'avoir de ma vie rien entendu de si lumineusement imbécile, rien de si minutieusement idiot. Si votre illustre Russell...

PHILIPPE *(il lui coupe vivement la parole)*
Une suspension d'audience est indiquée. Nous achèverons le procès de la femme découpée en morceaux dans notre 4e cycle, où l'on verra l'utilité de la logique très spéciale, dite scientifique ou mathématique, dont Bertrand Russell fut un des plus brillants champions. Ce que nous devons voir aujourd'hui c'est le territoire – immense en vérité – où cette « logistique » ne pourra jamais être implantée sans couvrir de ridicule ceux qui s'y efforceraient, fussent-ils Bertrand Russell. Mais voyons cette affaire en famille, loin des hommes de loi irrévérencieux et méchants. Notre petite sœur Hortense nous en fournit l'occasion. Un matin, la petite Hortense ne paraït pas au déjeuner. On constate qu'elle n'est pas dans sa chambre; son lit n'a pas été défait; l'armoire aux vêtements est mi-vide; deux valises ont disparu, etc. De toute évidence nous avons affaire à une fugue. Mais cela n'est pas évident aux logiciens modernes. **Aucun des indices qui renseignent le bon sens ne constitue pour eux le moindre début de preuve.** C'est à peine si, au risque de scandaliser les puristes, les plus audacieux hasardent cet énoncé: « Si Hortense n'est pas dans sa chambre, c'est donc qu'elle est ailleurs... »

HUBERT
Cela va durer longtemps ? Cette logique ridicule ne peut qu'assommer les lecteurs sans leur servir à rien. Ne pourrais-tu aller droit au fait, et nous dire où tu veux en venir ?

PHILIPPE
La femme découpée en morceaux et la petite Hortense sont en effet assommantes, mais il faut leur pardonner parce qu'elles nous ont amenés au point où se résout le conflit, vieux comme le monde, de la logique et du bon sens. Après une stagnation de deux mille ans, ce conflit prenait un tour inquiétant. L'ancêtre des sophistes, Zénon d'Elée, avait une attitude opposée à celle de Bertrand Russell. Il n'ignorait pas qu'une flèche peut tuer le gibier et il savait qu'en « prouvant » qu'elle ne peut le rejoindre, sa logique était en défaut. Il demandait « où nous fourvoyons-nous, où notre logique déraisonne-t-elle ? » Russell savait fort bien lui aussi que dix témoins peuvent voir un seul Jules. Mais il savait surtout qu'un sophisme, si maladroit fût-il, serait pris au sérieux s'il **s'opposait au bon sens.** Or ce fut plus que vrai. « The Scientific Outlook » fut accueilli par un concert d'acclamations. Même les scientifiques, dont les activités contredisent tous les jours toutes les affirmations de Russell, mêlèrent leurs applaudissements à ceux des naïfs. Trente ans plus tard, un biologiste américain de bon renom, Marston Bates, citait encore cet ouvrage avec des dithyrambes ! Pourquoi Russell, sans avoir à prendre la peine de se déguiser en sophiste – ses énoncés sont d'une médiocrité littéralement frappante – jouit-il du pouvoir de faire avaler aux meilleures gens des choses **ouvertement** imbéciles ? C'est un cas d'envoûtement collectif, mais pourquoi sommes-nous envoûtés ?

HUBERT
Ne serait-ce plutôt de l'égocentrisme particulier? Croyez que rien ne saurait m'envoûter moins que les cogitations de Zénon d'Elée, si ce n'est les élucubrations de Russell ! Je crains, mes amis, que vous ne vous preniez pour le nombril du monde : lorsqu'une quelconque chinoiserie vous excite, vous croyez la planète entière suspendue aux lèvres du logicien qui l'a dite – alors que vous n'êtes qu'une poignée à soupçonner son existence ! Il est faux de prétendre que ces obscurs génies de la mathématique disposent du pouvoir d'envoûter notre époque. Ils n'envoûtent que les préenvoûtés...

PHILIPPE
Les plus pitoyables victimes des mathématiques sont ceux qui les ignorent et ne peuvent prendre conscience de leur mal. Les vrais envoûtés sont ceux-là, mais il s'agit d'un envoûtement négatif, bien plus fatal que l'autre. On peut guérir, si l'on s'en soigne, d'une intoxication mathématique. Mais qui se soignerait d'un mal dont il ne se sait pas atteint ? Dans une civilisation mathématicienne comme la nôtre, ceux qui apprennent les mathématiques en jouissent et les

infligent. Les autres les subissent et en souffrent. Le procès de la femme découpée en morceaux en a évoqué un triste exemple : le procureur a rappelé qu'aujourd'hui « le vrai et le faux sont des valeurs qui se distinguent comme le beau se distingue du laid ». Ce concept n'est applicable qu'aux mathématiques, mais c'est ainsi que l'on dégrossit l'intelligence informe des élèves de philo et elle en sort difforme ! Tes filles, Hubert, vont subir cet outrage, sans que nul ne te demande ton avis. Les gens de ta sorte n'ont plus voix à aucun chapitre : ils se parquent eux-mêmes, comme du bétail, dans une douillette inconscience de ce qui se passe autour d'eux. Sans se douter le moins du monde de ce qu'ils font, ils livrent leurs enfants, comme du bétail aussi, aux abattoirs de l'esprit où l'on déboussole la jeunesse **non mathématicienne** d'aujourd'hui.

PIERRE
En qualité de psychotechnicien, je confirme la gravité des dégâts qu'on y fait. Il en résulte le plus souvent une hébétude, un désintéressement total des choses de l'esprit. Et c'est à peine si nous commençons à disposer de moyens à peu près efficaces pour réparer les dommages et récupérer pour l'humanité les victimes apathiques de ce « déboussolage ».

PHILIPPE
Nos enfants n'en seront protégés – ce qui serait mieux que d'avoir à les récupérer – que lorsqu'on aura compris pourquoi et comment le relativisme des mathématiciens a délogé le bon sens et s'est frayé un passage abusif jusque dans les manuels scolaires.

PIERRE
Cela ne suffirait pas : il n'en résulterait qu'un vide. **Si le bon sens s'est laissé déloger par les mathématiques, c'est qu'il était plus faible.** Pour occuper la place qu'elles ont conquise abusivement, il nous faut autre chose. L'objet de nos pédagodrames est de montrer qu'il existe des méthodes plus efficaces – bien qu'elles ne contredisent pas le bon sens !

PHILIPPE
Cela même ne suffirait pas, si l'on oubliait l'essentiel : c'est que les mathématiques ont, actuellement, barre sur tout le reste. Elles ont pris en charge les sciences humaines et en conservent le monopole bien qu'elles y soient manifestement inférieures au bon sens, et n'y essuient que des échecs. Le prestige des mathématiques est si grand qu'on passe outre. On continue à faire de la sociologie avec des méthodes dont la petite Hortense peut se rire à bon droit !

BERNARD
Ne nous emballons pas : nous aurions trop vite fait de tomber dans l'excès opposé. Les mathématiques rendent de grands services en sciences humaines grâce aux statistiques. Il serait absurde d'en contester la valeur en génétique notamment, malgré l'erreur – très grave, je l'admets – qu'elles ont favorisée. Et il serait vain de contester la valeur des mathématiques en psychologie appliquée et même en sociologie.

PHILIPPE
Certes, mais il faut se méfier des théories a vérifiées statistiquement ». Prenons le cas du paludisme : on l'attribuait autrefois à des « miasmes » émanant des eaux marécageuses. Les statistiques admettaient cette hypothèse, mais elles auraient confirmé toute théorie, même absurde, qui eût associé la maladie aux marécages. Les moustiques méritèrent la bénédiction des statisticiens ni plus ni moins que les miasmes. Mais on ne sut la vérité que lorsqu'on découvrit, au creux de l'hémoglobine des malades, un parasite (le Plasmodium) auquel certains moustiques (les Anophèles) servaient d'hôtes, de transporteurs et d'entrepreneurs de forages. Les statistiques sont et doivent être aveugles. Heureusement, sur l'autre rive du Rubicon, on cesse de dépendre d'elles comme nous faisons aujourd'hui, parce qu'on y trouve la réponse au problème logique crucial : combien de mauvaises preuves en font une bonne ? Combien d'arguments à la noix pour se mettre une noix sous la dent ?

MEDICUS
Pourquoi cet appétit de mauvaises preuves et d'arguments à la noix? Je préférerais, il me

semble, des preuves solides et de bons aliments !

PHILIPPE

Il y en a trop peu. A ne vouloir qu'eux, on se condamnerait à mourir d'ignorance et de faim. En sciences sociales et dans la vie, aucun de nos jugements ne s'appuie sur des preuves qu'un logicien dirait passables. Mais aucun logicien n'en propose de meilleures. Ceux d'aujourd'hui proclament fièrement qu'il faudrait être fou pour prétendre à prouver quoi que ce soit et ils font grand tapage pour ne prouver rien – même pas cela ! En sciences sociales et dans la vie, les preuves douteuses et les arguments incertains sont nos seuls aliments. C'est donc d'eux que nous devons apprendre à extraire le vrai. Combien de mauvaises preuves en font une bonne ? C'est la question capitale, mais qui y répondra ? Gaston Bachelard est à ma connaissance le seul épistémologue qui ait suggéré une réponse quantitative à cette question. Après avoir pris acte du nombre élevé de phénomènes inexpliqués dont les théories de Mendéléev rendaient compte, il conclut que leur force probante en est doublée. Oui, vous avez bien entendu : doublée. Pas décuplée ni centuplée : doublée. Diable ! Bachelard n'était ni farceur ni distrait. Pourquoi doublée ?

BERNARD

C'était sans doute une façon de parler, une expression familière. Il aura voulu dire : très grandie, considérablement augmentée.

PHILIPPE

Certainement. Mais en s'exprimant ainsi il aura levé un lièvre. Ce fut comme un lapsus freudien, qui laisse entrevoir des profondeurs. Chez l'homme épris de mesure et de mensurations qu'était Bachelard, le besoin d'établir des rapports quantitatifs s'affirmait jusque dans son impuissance à le faire. Mais pourquoi cette impuissance chez un homme qui n'était pas impuissant? Pour le comprendre, transposons ce problème dans du visualisable bien simple. Nous aurons ainsi quelques chances d'y voir clair. Les moustiques, par exemple, sont-ils deux fois, dix fois, mille fois plus vrais que les miasmes en tant que causes du paludisme? Mieux encore : pour expliquer la malaria, combien de fois les miasmes (malaria = mauvais air) sont-ils moins faux que le « mauvais œil » d'une voisine ?

PIERRE

Bien malin qui le dirait, et bien fou qui prétendrait à calculer cette sorte de coefficients !

PHILIPPE

Mais alors – quoi ? Si les rapports du vrai et du faux ne sont pas quantitatifs, pas calculables, comment les mathématiques les distingueraient-elles ? Leur fonction est de manipuler des quantités mesurées, pesées ou comptées, voire de les mettre en ordre ou de discerner l'ordre qu'y a mis la nature. Mais comment les mathématiciens prétendraient-ils à distinguer entre elles des qualités irreprésentables en symboles mathématiques ? Leur juridiction s'étend à des valeurs tout autres : pour eux, faux s'oppose à juste mais ne s'oppose pas à vrai.

Il s'ensuit que, pour les mathématiciens, la recherche du vrai serait le comble de l'absurdité, et discourir du vrai le comble de l'inconscience. Mais c'est un reproche que nul ne peut leur faire : ils n'ont cessé de crier sur les toits que le vrai et le faux sont valeurs conventionnelles, choix arbitraires, jeux de manants ! Les mathématiques n'interviennent que lorsque les choix sont faits, par la raison péremptoire qu'elles ne disposent d'aucun moyen d'en faire : elles ne **pensent** pas, elles **opèrent**.

Ainsi, le nihilisme des logisticiens contemporains est le fruit du bon sens et de l'honnêteté: ce qu'ils s'épuisent à répéter, c'est qu'on ne peut distinguer le vrai du faux lorsqu'on se refuse les moyens d'y penser. Parbleu ! On s'en serait douté. Les mathématiciens proclament dans leurs propos et montrent dans leurs actes que le langage des hommes leur est inutilisable, que les vertus du bon sens humain leur échappent et que la logique parlée des hommes intelligents leur est inintelligible. Tout cela est vrai. Ces hommes sont sincères. Mais les non-mathématiciens ne comprennent pas que ces spécialistes parlent d'eux-mêmes, pour eux-mêmes, et n'ont qualité pour parler que d'eux-mêmes. **« Le vrai,** disent-ils, **« n'existe pas. »** S'ils ajoutaient : **« pour nous »,** ils recevraient spontanément la sympathie qui est due et qui va aux aveugles. Comme ils nous

fendraient l'âme s'ils allaient par les rues gémissant la « Complainte des Mathématiciens »:

« Pitié, bonnes gens, pitié
Prenez en pitié les pauvres matheux
Ils sont aveugles au vrai
Ils ne savent pas la vérité... »

Mais ces malheureux ne se plaignent pas. Et voilà comment il se fait que des petites filles se jettent dans la Seine parce qu'elles sont malheureuses; que des jeunes délinquants se jettent dans le crime parce qu'ils s'ennuient; que des Français et des Arabes ont répandu un sang évitable sur la terre d'Algérie; que les Américains et des Vietnamiens s'entre-tuent sans profit dans des jungles, et que tant d'autres innocents sont immolés à des malentendus. Ils sont victimes de l'incompréhension, par les non-mathématiciens, de l'A.B.C. des mathématiques. Et les misérables qui en sont morts n'ont pas su, pas soupçonné seulement, ce qui les a frappés : l'incompétence et l'inconscience !

MEDICUS
Cela semble effrayant, mais difficile à croire pour deux raisons : d'abord il y a des logiciens non mathématiciens qui, sans nul doute, ont conservé le droit de penser en symboles verbaux; ensuite et surtout, il y a les mathématiciens eux-mêmes. Tu n'imagines pas qu'ils ignorent eux aussi l'A.B.C. de leur métier ? Comment ne connaîtraient-ils pas les limites de leur juridiction ?

PHILIPPE
Les logiciens humanistes sont une race éteinte. Il n'en survit même plus parmi les auteurs de manuels scolaires pour enfants. Nul désormais ne tient tête aux mathématiciens. Mais il reste en effet ces hommes opératoires aux têtes couronnées de lauriers. Pense-t-on qu'ils soient pressés de proclamer (ou, pis encore, de voir eux-mêmes) qu'il y a eu maldonne ? Qu'ils soient anxieux de rentrer dans les rangs ? D'abandonner leur éminence pour s'abaisser aux rôles d'auxiliaires précieux mais effacés ? Ils ont les yeux braqués et soudés sur les branches de leurs activités qui justifient l'éclat de leurs carrières. Le plus naturellement du monde, ils ne voient pas ce qui cloche dans leur cas : pas plus que nous n'apercevrions nos déficiences si nos contemporains nous couvraient d'honneurs et de finance. *(Il se tourne vers la salle)* Si vous doutez de notre cécité en pareil cas, n'hésitez pas à nous mettre à l'épreuve.

PIERRE
J'ai la plus grande admiration pour les sorciers de la mathématique, et la plus grande confiance dans leur intégrité. Mais il serait excessif de les tenir pour saints et abusif d'en attendre une lucidité et une abnégation dont l'histoire n'offre pas trace d'exemple. Ce serait trop demander à des hommes nés de femme !

PHILIPPE
En attendant qu'il en naisse de meilleurs dans des bouteilles, nous pouvons mettre fin à ce huis clos avec la satisfaction du devoir accompli. Nous avons soumis l'endurance des lecteurs à rude épreuve. Par contraste avec leurs souffrances, ce qui va suivre sera presque plaisant. *(Il s adresse à la salle).* Vous avez mangé le vert du poireau. Nous allons vous servir tout à l'heure quelques navets goûteux et tendres qui...

HUBERT *(lui coupe la parole)*
Trêve de mauvaises plaisanteries ! Voilà assez de promesses dont on croit se tirer avec des pirouettes. Je ne bougerai pas d'ici que vous n'ayez montré comment on peut « franchir le Rubicon » pour aborder les rives d'un pays où se résoudrait le problème des mauvaises preuves devenant bonnes. Voilà qui nous intéresserait tous.

PHILIPPE
Franchir le Rubicon ? Mais c'est à moitié fait ! Nous avons déjà un pied sur l'autre rive. Quiconque comprend que le vrai relève de la pensée, et non de formules opérationnelles, a pris

pied dans le monde des réalités humaines, où tout nous est donné. Il ne reste qu'à se laisser faire par la nature. L'orthologique, qui concilie la conscience et l'inconscient, nous mènera à bon port. Nous allons voir les plus méchantes preuves devenir bonnes.

HUBERT

Encore et toujours des promesses ! Décris-nous cette fameuse orthologique. Définis-la. Démonte-la. Montre-nous en les ressorts, les rouages, les mécanismes. Qu'on sache un peu de quoi tu parles !

PHILIPPE

C'est la logique naturelle, la bio-logique, thésaurisée par la vie dans nos acides nucléiques. Aussi est-elle plus facile à utiliser qu'aucune autre : chacun la porte en soi. Mais nous pouvons nous dispenser d'en infliger la théorie à nos lecteurs, qui la découvriront en eux-mêmes à mesure que nous avancerons. C'est pratiquement, par l'usage, qu'elle s'enseigne le plus facilement. Nous allons en donner des exemples nombreux, éminemment pratiques. Il sera temps d'aborder l'orthologique théorique et formelle lorsque, ayant affaire à des problèmes de physique, nous en aurons besoin. Mais quand nous en serons là, tout le monde l'aura comprise. Pour les matières qui sont au programme de ce premier cycle, il n'y a pas de souci à se faire : il suffira que, tous ensemble, nous nous laissions glisser en douceur le long des pentes naturelles de notre entendement. Et il nous suffit, pour l'instant, d'avoir soulevé un coin du voile qui cachait les mœurs intimes des matheux. Qu'il retombe !

Rideau

RÉSUMÉ DE L'INTERMEDE

1. Le hasard, qui est une **absence** d'influences déterminantes, n'existe pas.

2. L'improbabilité d'un schème aléatoire tend vers l'infini avec le nombre de « chances » qu'on accorde au hasard pour le réaliser.

3. Fils d'une orthogénèse, l'Homme ne peut être l'enfant du hasard.

4. Les mathématiques sont caractérisées par l'absence de tout choix[23] . A partir de **données** qu'elles ne choisissent pas, elles poursuivent des **nécessités logiques** qui excluent le choix par définition. L'intelligence, au contraire, est caractérisée par l'aptitude au choix.

5. La mathématique est à la pensée humaine ce qu'un instrument de musique est à l'orchestre : un auxiliaire utile s'il obéit au chef, qui est l'intelligence, un facteur de désordre s'il ne s'y soumet pas.

[23] Les **mathématiciens** peuvent choisir leurs axiomes ou leurs postulats, les **mathématiques** ne le peuvent pas.

Cinquième Acte (2e partie)

LES ENFANTS DE L'INSTINCT

L'objet de cette seconde partie est, nouvelle gageure de livrer à ceux qui n'ont pas reçu de formation spécialisée les cimes de la pensée scientifique et philosophique contemporaine. Comment ? En les survolant de si haut que le regard les comprenne toutes à la fois. Aussitôt l'image en devient visible et l'on s'aperçoit que, nous ayant structurés pour que nous intelligions tout ce que nous percevons, la nature nous a faits intelligents.

PIERRE
Notre enquête judiciaire à huis clos a donné des résultats minces mais importants. Retenons-en d'abord que les matheux sont des gens qu'il sied d'avoir à l'œil. Ensuite et surtout que nous ne sommes pas les enfants du hasard.

PHILIPPE
Si vexant que ce soit, il faut chercher ailleurs. Les biologistes divinisaient le Hasard. Nous devons faire leur procès à d'autres dieux pour leur arracher une reconnaissance de paternité. Or il me vient par bouffées comme une odeur de cuisse : mes soupçons pèsent lourdement sur Jupiter !

BERNARD
Ne cherchons pas nos parents parmi les héros ni les dieux de la mythologie grecque, qui ont été inventés pour proposer des modèles réalistes, peu ambitieux. Aux psychologues elle a fourni des prototypes, mais sans trahir jamais chez ses auteurs la moindre curiosité scientifique. Ses mythes aident à rendre sage sans chercher à expliquer ou justifier les hommes ni les dieux. La mythologie judéo-chrétienne est d'une tout autre envergure.

HUBERT
Que je déteste ces mots-là ! Mythe est synonyme de fable, de récit faux. Parler de mythologie judéo-chrétienne, c'est suggérer que le Christianisme repose sur des récits faux !

PIERRE
Nullement. Mythe signifie explication symbolique, qui sollicite non la crédulité mais la compréhension. S'il est une chose dont le Christianisme a besoin, c'est que les Chrétiens s'efforcent de comprendre et s'emploient à répandre les contenus profonds de la mythologie judéo-chrétienne.

BERNARD
Il serait vain, en tout cas, de prétendre à expliquer notre évolution si l'on négligeait de comparer les grandes mythologies qui ont façonné la psyché des humains. La psyché est **l'agent de la polarisation du hasard,** phénomène qui explique ce que Philippe a appelé le déplacement vers le haut du jeu biogénétique, l'orthogénèse. Le hasard, qu'on croyait présider brut à nos destins, n'en a été que l'instrument négatif, absent. Or hasard polarisé veut dire destin obéissant. Obéissant à quoi ? C'est ce qu'il faut voir en détail, mais en gros il est permis de dire : obéissant à la psyché.

MEDICUS
Je veux bien. Mais à quoi obéit la psyché ? Tout ce que je sais, c'est qu'elle est souvent rebelle aux psychiatres !

BERNARD
Un philosophe pourrait dire, sans se compromettre beaucoup, qu'elle obéit à la Nécessité. Mais les biologistes ne peuvent se réclamer que des faits. Or, dans les faits, on ne peut voir à l'œuvre que des petites psychés soumises à des petites nécessités – aussi difficiles à observer les unes que les autres. C'est pourquoi, malgré la prépondérance du psychique sur les autres facteurs de l'Evolution, la biologie l'a ignoré jusqu'aujourd'hui. Mais il est devenu aussi impossible d'étudier l'Evolution en négligeant la psyché que le système solaire en omettant le Soleil ! Ce sont les nécessités

psychiques qui déterminent la marche – l'évolution – des organismes vivants. Dans le cas de l'Homme elles sont plus que prépondérantes : elles sont à peu près seules en scène.

MEDICUS
Je veux bien, mais qu'entends-tu par « nécessités psychiques » ?

BERNARD
C'est la question que la vie pose à l'Homme depuis que, devenu homme, il a été à la fois maudit et béni : accablé du besoin de se poser des questions et enrichi des moyens de s'y proposer des réponses. Or nous avons la fortune singulière de vivre dans un temps où l'on peut faire à cette question des réponses enfin scientifiques, quoique pleinement accessibles aux moins scientifiques des humains.

Mais le biologiste soucieux de comprendre ce qui s'est passé, et de prévoir ce qui va se passer, ne peut se dispenser d'étudier les réponses d'une profondeur émouvante que nos pères, réduits aux ressources du symbolisme prélogique, ont su faire à une question si vaste. Des réponses justes auraient été pour eux non seulement inintelligibles, mais irreprésentables. Les mots leurs manquaient autant que les concepts, mais tous ont pressenti que « Nécessité fait Loi ». Les Grecs ont confondu Nécessité avec Fatalité, les Juifs avec Intentionalité, et l'Orient, plus subtilement, avec Intériorité. Cependant, ces hommes primitifs avaient à se débattre avec un mystère autrement redoutable, dont la signification leur échappait désespérément : celui du Mal. C'est lorsque le Mal pénètre dans des systèmes fatalistes, intentionalistes et intériorisants qu'une sorte particulière de nécessité – la nécessité logique – porte ses fruits, et quels fruits étonnants !

HUBERT
Prétends-tu qu'aujourd'hui le Mal ait cessé d'être désespérément inintelligible – sauf, précisément, dans ce que tu appelles un « système intentionaliste » ?

BERNARD
Vous en jugerez tout à l'heure. Constatons d'abord qu'il était logique que le paganisme hellène s'en sorte aux moindres frais. Le Mal, aux yeux des Grecs, était fatal. Les dieux n'en étaient ni exempts ni indemnes, mais **personne n'était coupable.** Il s'agissait d'apprendre à être sage, stoïque si nécessaire, et de se rappeler que la chute est d'autant plus douloureuse qu'on s'est élevé davantage, soit dans le monde, soit en orgueil. Ainsi la vie des Hellènes était à la fois tragique et comique, mélange éminemment dramatisable. Or le drame extériorise la souffrance (on dirait « défoule » aujourd'hui) et la charge d'une signification esthétique. Il est thérapeutique et anesthésique. Prédestinés, semble-t-il, à créer le théâtre tragique, les Grecs s'en sont sortis aux moindres frais. Mais la nature n'est pas tendre envers ceux qui se dérobent, ou qu'elle dérobe, aux épreuves : faute d'y avoir mis le prix, les Grecs ne s'en sont pas sortis : il ne survit du paganisme hellène que de charmants souvenirs littéraires, dont rien, n'en déplaise aux psychanalystes, n'atteint aux profondeurs de l'humain.

Je ne m'étendrai pas sur les réponses orientales, qui ont leur place dans notre troisième cycle. Constatons seulement que les Orientaux n'ont pas lésiné, et que les récompenses ne leur ont pas été marchandées. Intériorisée, leur sagesse est plus profonde que la nôtre. Auprès de leur connaissance des ressources de l'homme pour faire face à ses problèmes intérieurs, la science de nos « phénoménologues » est puérile. Au prix d'un sacrifice énorme, celui du monde extérieur tout entier, l'Orient s'est acquis une stabilité dont nous n'avons réussi à ébranler que les structures politiques et sociales, dans l'intention, pourrait-on croire de nous créer des ennemis aux nerfs d'acier, innombrables et contraints par-là même à l'expansion. Nous nous sommes fait des centaines de millions d'ennemis qui, lorsqu'ils sont mécontents, manifestent leur déplaisir en allumant avec nonchalance leurs robes imbibées de pétrole ! Serions-nous colossalement idiots ? Eh bien, figurez-vous que j'en doute ! Cette hypothèse se concilie trop mal avec trop de hauts faits dont l'Occident s'enorgueillit à bon droit. Mais, politiquement, la chrétienté a fait preuve d'une étrange inaptitude pour ne pas dire ineptie. Selon Paul Valéry : « les Romains trouvaient plus d'idées justes et conséquentes dans les entrailles de leurs poulets que toutes nos sciences politiques n'en contiennent ». Et il semble en effet que le Christianisme a été, pour l'Empire Romain, plus mauvais conseiller politique que les poulets.

PIERRE
Méfions-nous de ces généralisations intempestives. Le Christianisme, d'ailleurs, n'est pas une doctrine politique : c'en est même l'opposé, le contrepoison. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde.

HUBERT
Ecoute, Bernard : abstiens-toi de parler de choses dont tu ignores tout ! Tu es ici pour parler biologie. Occupe-toi de biologie !

BERNARD
Les moustiques et la grenouille ? Tu retardes, mon pauvre ami, d'un siècle au moins. Les rôles sont renversés désormais c'est l'Homme qu'il faut étudier pour comprendre les organismes inférieurs, et c'est nous qu'il faut regarder pour voir nos pères. Quel problème biologique insoluble le cerveau de l'homme de Cro-Magnon n'aurait-il pas été à ses contemporains, s'il y en avait eu qui fussent biologistes ? Depuis Shakespeare, Newton, Pasteur, Einstein et plusieurs autres spécimens récents, on comprend moins mal pourquoi la nature nous a mis dans la tête plus de dix milliards de neurones dont, aujourd'hui encore, nous n'utilisons guère qu'un dixième quand tout va bien ! Et tu voudrais que la biologie néglige les enseignements de l'histoire ? Ou qu'elle restreigne sa curiosité du passé à ce qu'en révèle la paléontologie ?

HUBERT
L'histoire n'a jamais été un matériau bon à mettre dans les flacons qui se rangent sur les rayons de vos laboratoires. Tout étant incertain dans les récits historiques, tout ce qu'on peut en déduire est douteux, même cette pensée géniale que les entrailles de poulet sont supérieures au Christianisme ! *(Il rit).* Vraiment, celle-là est bonne !

BERNARD
Se peut-il que j'aie rien dit qui suggère une pareille ineptie ? Nous sommes loin du compte. Mais aucun biologiste n'a le droit de souscrire à la remarque de Pierre. Le Christianisme est et doit être une doctrine profondément politique. Certes le royaume du Christ peut n'être pas de ce monde. Si je m'y aventurais, il faudrait qu'on me fasse taire : j'en ignore tout en effet. Mais je parlais de l'Homme chrétien, qui est bel et bien de ce monde et bel et bien politisé. Il est, pour nous, un type biologique, un « biote », qu'il ne s'agit pas de juger, mais dont il s'agit de comprendre l'évolution biologique. Les religions chrétiennes n'ont rien à y perdre et tout à y gagner. Eh bien, ce que je voudrais essayer de montrer, c'est l'influence de la mythologie judéo-chrétienne sur **l'instinct politique.** Elle a exercé sur les destins du peuple juif en premier lieu ses déterminismes les plus puissants, et s'il est un peuple dont il faut dire, dans le sens le plus cruellement littéral, que son royaume n'était pas de ce monde, c'est bien le peuple juif ! Le Christ a atténué les conséquences subversives de cette mythologie, mais il ne les a pas supprimées. Or qui contesterait l'importance biologique de l'instinct ? Privées d'instincts, aucune espèce animale et aucune société d'hommes ne survivraient huit jours. C'est bien des choses de mon métier que je parlais.

MEDICUS
D'accord pour les espèces animales, mais c'est moins sûr pour les humains. Dans quelle mesure l'Homme a-t-il encore des instincts ? Ce qu'il en a conservé diffère tant des savoir-faire innés dont jouissent les animaux qu'il a fallu lui donner un autre nom. On parle aujourd'hui de pulsions.

BERNARD
Un des mérites de Steiner aura été de voir que la prétendue pauvreté des puisions humaines fournit l'explication des richesses de l'instinct animal. Une fois de plus, c'est nous qu'il faut étudier pour comprendre nos ancêtres lointains. C'est en nous seulement que peut s'observer **l'acquisition de caractères instinctuels,** phénomène biologique si mystérieux que nul n'a tenté d'en aborder sérieusement l'étude. Les biologistes n'en parlent jamais. Cuénot et Tétry ne l'ont même pas rangé parmi les incertitudes. Or la mythologie judéo-chrétienne fournit l'exemple des mécanismes de cette acquisition. C'est un cas de « spéciation psychique » réalisée par une lignée

d'hommes. Je rappelle que la spéciation est la formation d'une espèce nouvelle à partir d'espèces existantes. Or les héritiers du judaïsme constituent, dans la pleine acception biologique de ce mot, une espèce, syngamique[24] bien entendu. Toutes les religions, d'ailleurs, ont le même pouvoir : elles opposent des obstacles à l'hybridation, la tendance des fidèles étant de se marier entre eux. Un biologiste dirait cela en termes comme ceux-ci : « L'instinct religieux charge la psyché d'un potentiel affectif propre à polariser la sélection sexuelle qui, aussitôt, obéit moins au hasard (polarisé déjà) des affinités génitales. » Bien sûr, cent autres facteurs sont en jeu, mais je les néglige pour ne pas nous perdre dans les détails. Or les mariages « intraspécifiques» sont la condition classique (nécessaire et suffisante) de la spéciation. Ainsi, une « race instinctuelle » peut naître, vivre et évoluer bien ou mal.

MEDICUS
Une « race instinctuelle », des « caractères instinctuels », un « instinct religieux » ? Que signifie ce jargon ? Où as-tu pris ces mots-là ?

BERNARD
Je les ai empruntés à Steiner. Selon lui, l'instinct des animaux et les moteurs psychiques qui nous animent sont essentiellement la même chose. Ne vous récriez pas : il avait pleine conscience des caractères particuliers du « phénomène humain ». Mais il semble avoir été seul à prendre conscience de ses caractères généraux, je veux dire **des caractères animaux de la conscience humaine.** Je pense que vous en conviendrez mais, entre-temps, il nous faut poursuivre un examen comparatif rapide des grandes mythologies.

Les Grecs, ai-je dit, ont adopté la Fatalité, les Orientaux l'intériorité et les Juifs l'intentionalité. Quelles furent les conséquences de ces choix ? Pour les deux premiers, elles sont aussi faciles à prévoir qu'à observer. La Fatalité, par définition, exclut l'intervention de ceux qui la subissent : quoiqu'ils puissent faire, elle les précède, les accompagne et leur survit. Leur seul problème est la recherche des moyens de s'en accommoder. Or quels sont ces moyens ? Le meilleur est sans doute celui que les Grecs ont trouvé : l'équilibre[25] , qui est un facteur d'immobilité, d'inévolution et, dès lors, d'extinction. Quant à l'lntériorité, elle a pour corollaire dynamique le retrait volontaire en soi-même, qui est un facteur d'inévolution extérieure et de concentration intérieure. Ici encore, la résultante est l'immobilité et le terme de cette aventure psychique serait l'extinction si les Orientaux n'avaient d'autres ennemis qu'eux-mêmes. « Bénis soient nos ennemis s'ils sont autres », disait Steiner.

Mais les Orientaux, ni les Esquimaux, ni les Papous ne risquaient rien : aucun des habitants de cette planète n'allait rester à l'abri des conséquences de la malédiction divine qui s'abattit sur le minuscule peuple juif le jour où cette poignée d'enragés, en optant pour l'intentionalité, choisirent la Culpabilité. Je n'ai pas besoin de souligner les conséquences psychologiques de la culpabilité. Medicus les dirait mieux que moi mais je crois pouvoir, sans qu'il me contredise, les résumer grossièrement en peu de mots : l'instabilité, le déséquilibre, l'insécurité, le besoin de se justifier d'autant plus lancinant que le sujet se sent plus coupable et moins justifiable. En gros, c'est cela, n'est-ce pas, Medicus ?

MEDICUS
En très gros. Mais, dans la pratique psychiatrique, les cas ne sont jamais francs et rien n'est jamais simple.

BERNARD
Dans ce cas-ci ce n'est pas en gros qu'il faut voir, mais en vraiment colossal, car nos invraisemblables Juifs ont eu l'effronterie de revendiquer la Culpabilité du Créateur ! Pour innocenter Dieu, ils ont pris à leur compte ce qu'ils désapprouvaient en Lui ! N'ergotons pas : les textes bibliques sont formels : Dieu a crée herbivores les tigres et les crocodiles et si, depuis quelques temps, ces bêtes sont devenues féroces, c'est notre Faute. Le premier homme s'est rendu coupable d'un Crime Héréditaire Inexpiable, dont les agneaux paient le prix dans leurs rapports avec les loups, et qui avilit jusqu'aux tours innocents que les mouches jouaient autrefois aux

[24] Les espèces dites syngamiques (de **sun :** avec, et **gamos :** mariage) sont celles dont les croisements donnent des produits fertiles.
[25] Sans doute est-ce pourquoi les médecins trouvent dans la Mythologie tant de prototypes utiles aux déséquilibrés.

araignées...

HUBERT
Voilà de l'ironie à bon marché ! Je t'aurais cru incapable de t'attaquer à des enfantillages. Tu sais bien qu'aucun adulte ne prend plus à la lettre les récits de la Genèse.

BERNARD
Je ne parle pas des adultes que tu dis. Ceux qui doivent retenir l'attention sont les hommes primitifs que ces récits, pris au pied de la lettre, ont **déséquilibrés assez pour les mettre en état d'acquérir des caractères instinctuels nouveaux.** Ce sont les Juifs et les héritiers du Judaïsme qui ont inventé la psychologie et les sciences humaines. Et ce sont eux aussi qui fournissent le gros de leur clientèle aux asiles d'aliénés. Nous sommes (presque) seuls à nous offrir ce luxe inouï : la folie !

MEDICUS
Peut-être sommes-nous plus fous, et comptons-nous plus de fous, que les autres humains. Mais il s'en faut que nous soyons les inventeurs de la psychologie. Les Hindous étaient fins psychologues longtemps avant nous, et nul ne peut lire Confucius sans s'étonner de la subtilité de sa psychologie.

BERNARD
Parbleu ! Intériorisés, ils étaient voués à l'introspection et ainsi à devenir sages, mais **ils ne sont jamais devenus psychologues, la sagesse étant à la fois la négation de la psychologie et le moyen de s'en passer.** Les Orientaux n'ont jamais compris qu'enrichi de moyens nouveaux l'Homme doit s'acquitter d'autres tâches et, pour cela, **devenir autre.** Ils n'ont jamais su que le devenir et le destin ne font qu'un, et c'est pourquoi ils n'ont jamais proposé aux hommes rien qui ressemble à une raison d'être. Leur idéal serait plutôt le non-être. Les hommes n'échappent pas à la logique de leurs prémisses.

MEDICUS
Les Juifs auraient compris tout cela ? Il ne le semble pas, puisque les religions judéo-chrétiennes sont non seulement figées, mais fixistes !

BERNARD
Nul ne contestera, pourtant, que le Judaïsme a produit Freud. Ce qui se voit moins clairement, c'est qu'il **devait** produire Freud parce que les sciences humaines et la psychanalyse bourgeonnaient déjà dans le mythe de la Genèse. Les Juifs et les Chrétiens n'ont pas inventé les sciences. Ils ont même été longs à s'y laisser prendre. Leurs goûts les portaient aux spéculations théologiques, et leurs religions opposèrent longtemps aux sciences de redoutables obstacles. Malgré quoi les héritiers du Judaïsme furent les seuls qui osèrent aborder dans le monde de la science et brûler leurs vaisseaux. Tous les autres se sont arrêtés à mi-chemin. Mais une malédiction pesait et pèse encore sur les héritiers des mythes judéo-chrétiens, qui leur interdit le repos et les contraint à marcher en avant. Ils ne peuvent pas, ils ne savent pas s'arrêter. Cela se vérifie jusque dans nos activités économiques : nous sommes les forçats de l'expansion, et nous ne pouvons pas, nous ne savons pas nous arrêter ! **Nous sommes les automates de l'Evolution.** Sans nous en douter, nous réalisons les conditions de l'acquisition par notre espèce d'un caractère instinctuel nouveau. Les Juifs, qui firent le premier pas, n'en avaient évidemment pas conscience. Mais ils savaient intérieurement ce qu'ils faisaient. Ils étaient transportés par des certitudes, par le sens d'une mission que Dieu leur avait confiée. Et leur instinct, aussi infaillible que celui d'une hirondelle, les orientait, les guidait, les conduisait à leurs justes destinations : **à nos justes destins !** Voilà ce dont il faut qu'on s'émerveille. Voilà ce que nul ne comprendra sans en être à son tour transporté d'émotion.

PHILIPPE
Explique-nous ce caractère instinctuel nouveau, montre comment nous l'avons acquis, et laisse-nous décider s'il nous plaît d'être transportés d'émotion.

BERNARD
Vous le serez, que cela vous plaise ou non, si je parviens d'abord à montrer les réalités telles qu'elles sont, puis à prouver qu'elles sont réelles. Il s'agit de montrer, puis de prouver, que notre espèce s'est enrichie d'un instinct tout nouveau : l'instinct scientifique ! Ne protestez pas : il s'agit bel et bien d'un instinct, infaillible comme est toujours l'instinct, et je le prouverai. Mais comment prouve-t-on quoi que ce soit ? La logique classique ne nous est d'aucun secours. Selon Bertrand Russell elle est même impuissante à prouver que l'univers n'a pas été créé il y a cinq minutes, complet avec souvenirs et documents, tel qu'il aurait été s'il avait évolué pendant des milliards d'années.

PHILIPPE
Les ressources de la logique classique ont toujours été minces : ses pouvoirs se limitent, et se sont toujours limités, à la mise en lumière des contradictions. Il est difficile d'imaginer rien de plus congénitalement négatif. Si ton dessein est de prouver que quelque chose est, non pas faux, mais vrai, ta seule ressource possible est l'orthologique.

UNE PREUVE ORTHOLOGIQUE

BERNARD
Le procès de la femme découpée en morceaux nous a mis sur la voie d'une première preuve orthologique, l'avocat de la défense ayant posé la question qu'il fallait : « Combien d'arguments douteux font une preuve ? » Eh bien, la fusée « Mariner », qui nous a envoyé des images martiennes, a fourni en même temps une des réponses possibles à cette question capitale. Pour la comprendre clairement, transposons cette aventure sur le terrain de la pensée. Imaginons que les « points » d'information transmis par les colorimètres sont autant d'arguments, tous douteux. Mais, ensemble, ils composent l'image d'un paysage martien. Aussitôt les savants ont su que la mécanique avait bien fonctionné; tous les « points » étaient bons, tous les arguments étaient justes :

L'IMAGE FOURNIT LA PREUVE DE LA VÉRITÉ DES POINTS QUI FOURNISSENT L'IMAGE.

C'est la preuve orthologique « multi-cruciale » qui manquait cruellement à la logique aristotélicienne – et russélienne ! Et c'est en même temps un des moyens de la « vision instantanée ».

PHILIPPE
Bravo ! Tu as marqué un point dont l'importance est immense, et si clairement que la moitié des démarches de l'orthologicien en sont rendues visualisables à l'homme de la rue. Le voilà en bonne voie de a surhominisation » ! Je gage qu'Hubert lui-même en conviendra.

HUBERT
J'admets qu'il peut y avoir du bon dans la « preuve par l'image ». Accordez-moi quelques instants de réflexion pour dire ce que j'en pense.

PHILIPPE
Offrons-nous, entre-temps, une minute de récréation bien méritée. Dans un roman de science-fiction, des savants décodent fébrilement le message du « Mariner ». Et voilà qu'apparaît, hallucinant de ressemblance, un portrait de Brigitte Bardot ! « Malédiction ! » s'écrie poliment le chef de l'équipe, « il y a eu erreur de trajectoire : nous avons expédié le pruneau du côté de chez Vénus ! » – « ...à sa proie attachée », complète le benjamin, qui a des lettres et souffre d'une liaison tenace.

HUBERT
Pourquoi ces facéties d'un goût plus que douteux ?

PHILIPPE

Précisément pour cette raison-là ! Le temps nous est si mesuré que nous oublions les exigences du pédagodrame. Un auditoire de jeunes gens ne doit pas être astreint à une attention soutenue. Des diversions, des récréations fréquentes, sont nécessaires. Quant au goût, il serait sacrilège de douter de la supériorité du nôtre, mais je soupçonne les jeunes gens d'un chose peu croyable : ils sont capables de préférer le leur ! Dans un pédagodrame, il faut s'efforcer d'en mettre pour tous les goûts. Au surplus mon histoire n'est pas aussi idiote qu'elle en a l'air. Elle contient une petite leçon d'orthologique. Percevant une image claire, mes savants n'ont pas un instant mis en doute les raisonnements du missile, et se sont mis en devoir d'expliquer cette image : une erreur de trajectoire. Dans la recherche scientifique, l'apparition d'images imprévues est fréquente, et, si elle est généralement fructueuse, c'est parce que les scientifiques savent qui ni le hasard ni des disfonctions mécaniques ne peuvent donner à la planète Mars les apparences heureuses de Brigitte Bardot. Or notre intelligence, lorsqu'elle est soumise aux disciplines de la science, s'enrichit de la même bienheureuse impuissance. Toutes nos images deviennent significatives d'un ordre qu'elles nous invitent à trouver.

PIERRE

Des « sketches » comme celui-ci devraient être multipliés. Nous n'y manquons pas dans les vrais pédagodrames qui, tout comme le présent livre, déconcertent par leur désordre apparent. Ils touchent à tout, volent d'un sujet à l'autre et semblent papillonner sans rime ni raison. L'auditeur ne sait jamais « où l'on veut en venir » ce qui est gênant quoique utile : celui qui sait où il veut en venir y vient et revient, mais n'apprend rien. Eh bien, ce que nous avons fait jusqu'à présent c'est, à l'instar du « Mariner » marquer les points d'une image. Tant que celle-ci n'est pas visible les points semblent flous, douteux, peu significatifs. Dans les vrais pédagodrames, les ressources du drame peuvent rendre vivantes et amusantes ces « chasses aux points ». Ici nous devons condenser quelque trente-six représentations en cinq actes. Les récréations sont interdites et l'excès de densité crée la lourdeur et l'ennui. C'est pourquoi je dois faire appel à la patience des lecteurs : quelques « points » doivent être marqués encore avant que, plus imprévue et plus utile que la croûte de Mars ou l'envers de la Lune, une première image biologique de la vie intérieure des humains se dessine d'elle-même sous nos yeux.

BERNARD

Revenons à la « biogénèse de l'instinct scientifique », qui n'est évidemment qu'un point dans une image, mais si important que rien ne doit être négligé pour en faciliter la compréhension. On ignore tout de ce qui a permis aux Fourmis d'acquérir leur instinct sociologique infaillible. Or c'est en étudiant notre cas que des mystères comme ceux-là cessent de relever de l'incompréhensible ou du miracle. Et rien ne saurait aider plus à comprendre ce « point » capital que de le laisser se marquer de lui-même dans une image de la vie. Les quelques certitudes biologiques qu'on possède aujourd'hui vont nous permettre de présenter un « portrait » de la vie. Mais nous gagnerions du temps en adoptant une hypothèse finaliste qui s'énonce ainsi : « tout se passe comme si la nature savait ce qu'elle veut et connaissait mieux que nous le métier de biologiste »...

MEDICUS

Hypothèse qui, malheureusement, est inadmissible aux médecins. Ils ne peuvent éviter de constater des malfaçons plus ou moins graves. Parfois nous pouvons les corriger tant bien que mal, guérir des maladies congénitales, améliorer la nature. Si nous avions été consultés au moment de la Création je ne doute pas que bien des souffrances inutiles auraient été épargnées aux humains !

BERNARD

Le cas de la goutte et de la gravelle, très douloureuses l'une et l'autre, et qui semblent résulter d'une « malfaçon » de la nature, peut jeter quelque lumière sur cette question. La nature s'est trouvée avoir à résoudre un problème biochimique qui, très simple à l'origine, s'est bientôt compliqué : l'élimination des déchets azotés. Cela allait tout seul chez les organismes primordiaux, hôtes de la mer. Mais lorsque l'ambiance aqueuse vint à manquer, la nature dut se mettre en frais d'imagination. Elle transforma d'abord l'azote ammoniacal en urée, qui est moins toxique et encore soluble, puis inventa l'acide urique, très peu soluble, que certains organismes peuvent rejeter à l'état solide. Les Mammifères ne disposent pas de ce pouvoir mais ils s'accommodent de l'acide urique en

fabriquant un enzyme nommé « uricase » qui le solubilise. Jusqu'ici tout va bien. La nature n'encourt aucun blâme. Mais les choses se gâtent à partir des primates supérieurs, issus, selon toute apparence, d'un ancêtre commun qui se trouva perdre le pouvoir de produire l'uricase. Quelle malfaçon ! Les primates supérieurs sont exposés à voir se former dans leurs tissus et dans leurs reins des précipités d'acide urique; ils souffrent alors de goutte ou de gravelle. Cependant l'acide urique est une substance apparentée à la caféine (une purine), et il y a lieu de penser qu'elle fut l'agent principal du **développement du cerveau chez les primates supérieurs**[26] . Aurait-il vraiment amélioré la nature, le médecin consultant qui aurait fait rétablir chez nos ancêtres la fonction productrice d'uricase ? Nous aurait-ii épargné des souffrances **inutiles** ?

PHILIPPE

Admirez combien, dans une optique finaliste, tout devient lumineux : la nature a toujours quelques idées derrière la tête. Lorsqu'elle inventa la goutte et la gravelle, ce fut pour obtenir des hommes à grosse tête. Pourquoi ces hommes-là ? C'est enfantin : pour en faire des biologistes. Et pour quoi faire ces biologistes ? Parbleu ! Pour mettre partout la pagaille sous prétexte d'améliorer la nature. En dernière analyse la vraie question est celle-ci : à quoi sert la pagaille ?

BERNARD

On ne saurait poser avec plus d'impertinence une question plus pertinente. La nature a doté les humains des moyens de modifier leur milieu, de l'adapter à leurs vues justes ou fausses, de diriger bien ou mal leur propre évolution. Mais que peuvent signifier dans un contexte biologique les mots « bien » ou < mal » ? Si le malheur est bon à quelque chose, à quoi est-il bon ? La souffrance a d'évidentes raisons d'être : elle peut prévenir, éduquer, former; elle peut contraindre d'avancer. Mais à quoi peuvent servir les souffrances dégradantes ? Pourquoi le Mal ? Pourquoi, en particulier, la stupidité, qui est une chose invraisemblable chez des organismes dotés de douze milliards de neurones. S'agit-il d'autant de gouttes et de gravelles ? C'est pour répondre à ces questions qu'une optique finaliste et même anthropomorphique est utile. J'admets qu'il y a de quoi hurler, mais c'est commode et fructueux. En partant du principe que **tout** doit avoir une raison d'être, on découvre mieux à quoi servent les gouttes et les gravelles.

PHILIPPE

Il n'y a pas de quoi hurler. Si la vie a un sens intelligible, le finalisme est la seule attitude rationnelle. Si l'on déclare a priori que la vie n'a pas de sens, rien ne saurait être plus irrationnel que de chercher à la comprendre – **si ce n'est de ne pas être finaliste quand on recherche des fins !**

BERNARD

Nous verrons tout à l'heure si une attitude délibérément finaliste peut nous aider à répondre à la plus troublante de toutes les énigmes : le rôle de la stupidité. Pour l'instant, prenons-nous-en au sens de la vie. Pour le rendre clairement visualisable, il nous faut tracer les grandes lignes d'une image, d'un « portrait de la vie ». Nous y serons puissamment aidés par deux hommes importants, qu'il nous faut prendre dans notre camp : un biologiste danois, W. Johannsen et, si imprévu que ce soit, un philosophe français : Jean-Paul Sartre.

Commençons par Johannsen, dont le nom est familier aux généticiens (il fut l'inventeur du mot « gène »), mais peu connu du public. A la suite d'une série d'expériences avec des haricots, il observa une anomalie apparente : on ne pouvait faire fond sur les grosses semences pour donner naissance à des plantes productrices de grosses graines, tandis que des semences minables étaient parfois bonnes génitrices. Il en découvrit vite les causes : la grosseur des graines ne dépend pas seulement de la race, mais aussi du milieu. Ainsi, des haricots de grosse race resteront petits si, venus sur une terre ingrate, ils sont chichement nourris, ou si mille autres hasards de l'existence contrarient leur croissance. Mais leurs descendants, si chétive qu'en puisse être l'apparence hériteront les qualités raciales de leurs parents et seront bons géniteurs. Inversement des haricots de race médiocre, s'ils sont très favorisés par le sort, peuvent acquérir un embonpoint flatteur,

[26] La caféine, l'acide urique et tous les alcaloïdes végétaux sont les produits du catabolisme de l'azote. Tous sont toxiques, parfois violemment comme l'acide cyanhydrique, dit « acide prussique » parce qu'il entrait dans la composition du « bleu de Prusse », et plusieurs sont utilisés en pharmacie. La nature semble avoir voulu nous donner une double leçon sur l'art d'accommoder les restes et de tirer le bien du mal !

mais, « caractère acquis » au cours de leur existence, cette grosseur-là n'est pas héréditaire.

Bref Johannsen observa que deux catégories d'influences, la race et le milieu, s'exercent sur tous les organismes vivants, et déterminent leurs caractères observables, leur « type ». Et, n'étant ni philosophe ni artiste en mots, il proposa pour désigner ces choses deux néologismes : « génotype » et « phénotype ». Le premier désigne les caractères actuels (observables) et le second les caractères potentiels, les potentialités raciales. Par malheur ces deux mots étaient défectueux, et la portée de cette découverte fut trop peu appréciée. Mais il suffit de les remplacer par deux mots familiers pour constater que Johannsen fut l'inventeur de l'existentialisme scientifique. Il montra et expliqua ce que les philosophes **existentialistes** pressentent confusément.

PHILIPPE

L'existentialisme scientifique ? On sent passer un courant d'air annonciateur de la venue de Sartre, qui, selon Vergez et Huisman, est : « le philosophe vivant le plus connu à l'étranger, le plus célèbre dans le monde entier. Il est plurivalent, omnipotent... » Je crains de devoir en conclure que, si apprécié puisse-t-il être à l'étranger, Sartre est... incompris en France !

BERNARD

Sartre est un homme exceptionnel, incompris comme sont toujours les hommes exceptionnels. Il est, d'une part, philosophe et artiste. C'est un mélange détonant. D'autre part, il est antibiologiste et même anti-naturaliste. Il n'a jamais vu un animal. Son œuvre ne contient aucune trace de la nature, végétale, animale ni humaine. Ses héros sont aussi étrangers à la biologie et même à la psychologie que ses « Mouches » à l'entomologie. Tous sont des fantasmes qu'animent les dons d'artiste de leur auteur.

PHILIPPE

Il faut situer l'œuvre de Sartre dans son contexte pour remonter aux sources d'un anti-naturalisme qui semble inexplicable chez un homme de cette envergure. Sartre est philosophe, mot dont le sens s'est perdu. Nul ne sait ce qu'il devrait signifier pour éviter que le dernier philosophe ne sombre dans l'océan de sa propre inutilité. Sartre seul a montré le juste rôle de la philosophie dans un monde qui, plus que jamais, a besoin d'elle, mais qui s'en est détourné avec mépris.

HUBERT

Sartre ? Qu'a-t-il fait de plus que les autres, si ce n'est des pièces de théâtre ? Est-ce là désormais la tâche des philosophes ? Le philosophodrame ! !

PIERRE

Le cas de Sartre est si étrange et si profondément significatif qu'il va falloir s'y arrêter quelques instants. Consacrons à cet homme étonnant, sous forme de bref intermède, une digression intitulée :

LE CAS DE JEAN-PAUL SARTRE

Philippe

Pour comprendre le cas de Jean-Paul Sartre, il faut observer tout d'abord ce qu'est devenue la philosophie, en nous mettant dans la peau d'un philosophe vieux d'un siècle, alors que cette forme de pensée jouissait des restes d'un prestige millénaire, mais se voyait refoulée par des sciences mieux armées pour prendre appui sur les faits. Chaque jour la philosophie perdait quelqu'une de ses attributions, sans défense possible, semblait-il. Que firent les philosophes ? Ce que font tous les hommes en pareil cas : ils rationalisèrent leur impuissance et leurs échecs, puis ils se glorifièrent de leurs rationalisations. C'est le seul moyen qu'on ait trouvé de tirer gloire de l'impuissance et de l'échec. Reconnaissons que plusieurs y ont trouvé l'occasion de carrières flatteuses : tous les manuels de philosophie s'ouvrent désormais sur un avant-propos où le lecteur est averti que la vraie philosophie est celle qui pose des questions auxquelles il serait méprisable de chercher à répondre. Des questions comme celle-ci pourquoi existe-t-il quelque chose au lieu de rien ? « L'essence de la philosophie », dit à merveille Jaspers, « est la recherche du savoir et non sa possession » En français moins aimable on dirait : recherche stérile. Admirons quand même la joliesse d'une formule qui permet de continuer sans rougir à philosopher sans espoir.

Medicus

Je l'admirerais sans réserve si elle ne permettait aussi de continuer sans vergogne à maltraiter des enfants sans défense !

Philippe

Sans doute, mais ces enfantillages ne sont dangereux qu'aux enfants. Passé l'âge de cinq ans, nul n'oserait poser les questions dont nos auteurs revendiquent la gloire, hormis quelques intrépides dont le cas ne concerne que les gens charitables. Non, la vérité est tout à l'opposé : depuis longtemps la philosophie ne pose plus de questions nouvelles, intelligentes ou non. Loin d'interroger, les philosophes contemporains, y compris Sartre, se sont laissé emporter dans un mouvement de contre-offensive en tournant belliqueusement le dos à la nature. Le récit des batailles héroïques où s'échangèrent, dans une savante et rigoureuse obscurité, les plus furieux coups nuls, relève de notre 4e cycle. Mais c'est par conformisme professionnel, par loyalisme à son métier, que Sartre s'est mis anti-naturaliste. Il a dû s'entourer d'une atmosphère factice, se recréer lui-même, se faire une seconde nature en utilisant du mieux qu'il a pu les matériaux disponibles. Sans doute est-ce pourquoi, malgré sa grande valeur personnelle, cet homme est si marqué par son ambiance et par son temps : il est Quartier Latin, il sent la rue Soufflot et, aujourd'hui encore, il respire le Front populaire de 1936. C'est certes regrettable, mais ce n'est pas sa faute : c'est celle de ses professeurs, celle de son temps. Mais voilà que notre Bernard veut prendre dans son camp cet Antibiologiste National dont la pensée est aux antipodes de la sienne. Pourquoi ?

Bernard

Les prémisses de Sartre s'opposent à celles de la biologie, mais sa pensée et la nôtre confluent, se complètent. Elles balaient les obstacles lorsqu'elles sont conjuguées. Au contact de l'existentialisme la biologie change de nom : elle devient noobiologie et s'introduit dans la vie quotidienne des humains parce qu'**elle prend en charge les individus.**

Si paradoxal que cela semble, il aura fallu Sartre pour que les biologistes, qui ignorent son existence autant qu'il ignore la leur, daignent prendre souci des individus et de leur existence quotidienne ! Or, lorsqu'il parait en scène, Sartre est mû par des influences qui semblaient le vouer aux erreurs les plus fabuleuses. Sa formation philosophique le contraint à opposer à la nature un dos impitoyablement belliqueux. Il doit ignorer la nature, la récuser, s'en venger : elle lui refuse tout droit d'exister. Imagine-t-on une situation pareille ? S'il y a une « nature humaine », si Sartre est un être humain, sa « persona », sa raison d'être, s'anéantissent et son capital culturel s'évapore. Dès lors, le « génotype », est un luxe qu'il ne peut se permettre. Il n'a droit à l'existence que s'il se crée lui-même, s'il se fait son propre créateur ex nihilo. Tout autre eût reculé; tous les autres existentialistes ont reculé. Mais pas Jean-Paul Sartre. Il a d'incroyables ressources, il possède le génie des mots, il est artiste, visionnaire ; il a tous les atouts dans son jeu et il n'a peur de rien. Il joue. Il a gagné ! Il a remporté une victoire totale. Il a montré que la philosophie a une raison d'être et un rôle important à jouer. C'est un triomphe dont il n'a pu appréhender lui-même les conséquences lointaines, les visionnaires ne pouvant voir au-delà de leurs visions : c'est une des lois de la perspective.

Philippe

Méfions-nous de Sartre : depuis la parution des « Mots », je tiens ce diable d'homme pour capable de tout. Mettons : omnipotentiel. En perdant sa vision d'autocréateur ex nihilo, il est devenu un être humain, affranchi de ses propres perspectives.

Bernard

Sartre n'a pu perdre la qualité qui lui a valu la victoire, qualité mystérieuse que j'appellerai l'innocence originelle. Husserl, qui se voulait « une âme nue et ingénue », la poursuivait vainement. Sartre la possédait malgré lui : les vrais innocents n'ont pas à faire l'innocent. Eh bien, l'auteur de « l'Etre et le Néant » était un vrai, un pur innocent. Le ciel, qui ne marchande pas ses bienfaits à ceux qui font leurs métiers d'hommes, l'a récompensé généreusement.

Philippe

Il est vrai que peu de philosophes se sont vu attribuer le prix Nobel ; moins encore ont su s'offrir la satisfaction, qui doit être grisante, de le refuser : aux innocents les mains pleines, voilà qui est prouvé !

Hubert

L'auteur de « La Nausée » était un innocent ? Le père de Roquentin un pur ? De qui vous moquez-vous ? De lui ou de nous ?

Bernard

Cet auteur et ce père étaient innocents et purs l'un et l'autre, mais ils se cachaient bien dans « La Nausée » : Sartre y montrait sa **persona**, la mettait en valeur, et c'est pour elle qu'il sollicitait notre admiration. Au contraire, dans « L'Etre et le Néant », qui est une autobiographie, Sartre ne se cache pas parce qu'il ne sait pas qu'il se livre. Admirons d'abord son talent consommé : trois mots lui suffisent pour inventer un système où

l'Homme devient son propre créateur : « l'existence précède l'essence ». Et trois lignes lui suffisent pour le montrer : « Voici », dit-il, en substance, « une table, un dieu, une cuvette. Ce sont des objets en marbre. Mais, différences essentielles, quelqu'un a voulu que ce marbre devint table, dieu ou cuvette. Le marbre a été enrichi d'une destination, d'un destin, bref d'une essence. Mais mon cas est tout autre : nul ne m'a enrichi d'une essence et nul ne le pourrait. Mon destin, s'il doit être le mien, c'est moi qui dois le faire, et je ne le puis que si j'existe. Donc l'existence précède l'essence[27] ...»

COMMENT NE PAS VOIR QUE SARTRE NOUS PARLE DE L' INDIVIDUATION BIOLOGIQUE QUI, ENTIÈREMENT MÉCONNUE PAR LES BIOLOGISTES, N'EN EST PAS MOINS **LE FAIT CENTRAL DE LA BIOGÉNÈSE ?**

Or les secrets les mieux gardés de l'Evolution en sont inondés de lumière. En termes provisoirement inaccessibles aux philosophes (dont lui-même), mais évidents aux biologistes, il nous a livré les matériaux d'un « portrait de la vie ». Une assiettée des haricots de Johannsen suffirait à faire de Sartre le meilleur biologiste du monde, mais la réciproque n'est pas vraie : tous les mots de Sartre ne feraient pas de Johannsen un « innocent originel », nu, ingénu, pauvre en esprit (critique). L'étape immense que Sartre a franchie était spécifiquement philosophique, l'innocence seule pouvant trouver en soi l'audace (ingénue) de substituer la vision à l'observation, le sentiment au savoir, et le subjectif à l'objectif. Sartre, qui sentait au lieu de voir, a pu sentir parce qu'il ne regardait pas. Ce qui doit sembler inexplicable, c'est que la vision intérieure (subjective) de Sartre ait été plus juste biologiquement (objectivement) que les observations minutieuses et sévères de la biologie. Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Philippe
Il s'agit d'un cas de transcendance, facile à voir et à comprendre. C'est d'ailleurs la morale de cette aventure : la philosophie ne peut coexister avec la science que si elle prend conscience de son rôle, qui est de mettre en lumière les transcendances. La science a un besoin urgent de ce concept, qui lui échappe à peu près totalement, mais cette discussion relève de notre 4e cycle.

Bernard
Ce qu'il nous faut observer à présent, c'est un spectacle de choix, dont l'histoire offre bien peu d'exemples une symbiose de la philosophie et de la science, où le savoir, fécondé par le sentiment, engendre une discipline nouvelle, la noobiologie. Jean-Paul Sartre aura enseigné aux biologistes à se servir de mots justes, et il leur a montré la voie à suivre pour prendre conscience de l'individuation biologique.

L'INDIVIDUATION BIOLOGIQUE

PIERRE
Il est étrange qu'on ait attendu la deuxième moitié du XXe siècle pour s'aviser que non seulement le cas des individus, mais toutes les manifestations de la vie relèvent de la biologie. Cela semble évident a priori, mais, aujourd'hui encore, il faut bien constater que les biologistes choisissent les faits qu'ils estiment devoir prendre en considération. Comment exercent et justifient-ils leurs choix ?

BERNARD
C'est une affaire d'habitude et d'opportunité : on étudie ce qui semble étudiable et l'on s'abstient de démêler l'indémêlable. Représentons-nous une « tranche de vie » telle que la nature l'offre à nos observations et à nos pouvoirs d'interprétation. Pour aller vite je choisis quelques faits parmi ceux que la biologie estime ne pas devoir retenir : Des touristes, qui visitent Agadir, périssent dans un séisme; « Epinard II », héritier d'un Eohippus de l'éocène, gagne le Grand Prix; Louise, descendante d'on ne sait quel organisme pré-cambrien, trompe son mari; le 10 novembre 1483, à Eisleben, un enfant nommé Martin Luther vient au monde; un incendie allumé par un fumeur négligent détruit mille hectares de forêt dans les Landes; M. et Mme Dionne ont l'honneur de faire part de la naissance de cinq filles, etc.

Ces faits individuels, parmi des milliards d'autres, ont peut-être un sens. Mais ont-ils un sens intelligible ? Révèlent-ils un ordre perceptible à la science ? Il semble absurde de le prétendre. Philosophes et métaphysiciens peuvent situer l'indémêlable écheveau du destin dans des systèmes

[27] Sartre ne s'est pas exprimé en termes tout à fait aussi simples. On les suggère ici pour faciliter au commun des mortels l'accès à un existentialisme biologisé.

préconçus ou révélés, mais comment les scientifiques, qui sont astreints à l'objectivité, découvriraient-ils le sens de ces choses ? Comment inventorier le chaos ? Comment interpréter des trillions d'événements disparates ? Comment mettre ordre à tout cela en se gardant du danger, qui guette toujours les théoriciens, d'attribuer à la nature l'ordre qu'ils ont mis eux-mêmes dans les théories ? Cela semble désespérément impossible et ce l'est en effet à la biologie classique, qui **ignore systématiquement l'individu.**

MEDICUS
La biologie ignore l'individu ? Cela semble impossible : c'est toujours avec des individus qu'elle expérimente, et ce sont toujours des individus qu'elle observe !

BERNARD
Sans doute, mais cette fois encore les mathématiques nous ont joué un tour. La génétique repose sur la statistique et, ainsi, enregistre les faits de l'Evolution en relation avec des nombres, des populations. D'où l'habitude qu'on a prise de ne considérer que les populations, de ne voir qu'elles et bientôt de penser, comme l'écrit explicitement P. B. Medawar, un évolutionniste éminent de l'Université de Londres, que **« seules les populations évoluent ».**

PHILIPPE *(il se tourne vers l'auditoire)*
C'est le moment, mes amis, de tendre l'oreille : il s'agit d'une chose énorme et d'une occasion peu banale de s'instruire. Car le Dr. Medawar n'est pas seulement un évolutionniste éminent : il fait autorité (mondiale) en cette matière. Or, parce qu'il s'est servi du langage trop sommaire dont la biologie croit pouvoir se contenter, il est tombé, avec tous les biologistes contemporains (tous parlent ce même langage), dans une erreur gravissime dont, à elle seule, la terminologie existentialiste eût suffi à les préserver : il suffit, en effet, de se servir du mot « existentiel » pour se contraindre à prendre conscience d'une évidence monumentale : **les individus sont seuls à pouvoir évoluer parce qu'ils sont seuls à exister !** Espèces, populations, lignées sont des abstractions représentatives de réalités non existentielles, donc inexistantes, mais, faute d'une terminologie bien adaptée aux faits, la biologie classique est restée aveugle à la plus évidente de toutes les évidences biologiques.

BERNARD
On voit déjà l'étendue de notre dette envers Sartre : un seul de ses mots suffit à nous contraindre d'ouvrir les yeux. Et l' « essence » fait mieux encore. Mais, pour l'instant, contentons-nous de quelques constatations préliminaires :

1. Les individus existant seuls, eux seuls peuvent évoluer.
2. Le mécanisme **unique** de l'Evolution est donc **nécessairement** l'individuation, quels qu'en puissent être les modes.
3. Or l'individuation n'existe ni dans les concepts ni dans le vocabulaire de la biologie. La seule individuation qu'elle ait observée est la mutation et le seul individu qu'elle connaisse est le « mutant ». Voilà pourquoi, à ses yeux, l'Homme a cessé d'évoluer depuis quelque trente mille ans !
4. *Bref, si fantastique que ce soit, on est forcé de constater que l'évolutionnisme officiel, qui ignore systématiquement l'individuation,* IGNORE DONC LE SEUL MÉCANISME DE L'ÉVOLUTION !

Je me hâte d'ajouter que ce n'est pas moi qui ai découvert cette fabuleuse lacune : c'est Steiner. Mais on ne saurait s'étonner que cet aveuglement systématique au réel ait eu des conséquences « gravissimes » en effet.

PHILIPPE
L'individuation ! Le mot n'est pas séduisant, mais quelle admirable chose ! Vous vous souvenez du dilemme qui semblait si définitivement accablant à Paul Valéry ? C'était « le sentiment d'être tout » opposé à « l'évidence de n'être rien ». Et voilà que l'évidence était mensongère. C'est le sentiment qui disait vrai : l'évolution, le devenir, l'avenir nous ont été confiés. En un mot : tout !

BERNARD

Il ne s'agit plus que de comprendre le contenu de ce « tout » biologique, et de voir l'énormité des promesses qui s'y cachent. Or il va suffire d'emprunter ses haricots à Johannsen, ses mots à Sartre, et leurs yeux aux habitants de Sirius pour que ce « tout » éclate sous nos yeux et nous livre le « portrait de la vie » dont nous avons besoin pour voir et pour comprendre... tout ! Allons-y :

Lorsqu'on remplace les mauvais néologismes de Johannsen par l'essence et l'existence de Sartre, on se trouve disposer d'une classification naturelle dans laquelle tous les phénomènes de la vie se rangent d'eux-mêmes à leur place. A l'instar du « tout » chimique dans le tableau mendélévien, le « tout » biologique se met en ordre de lui-même dans une image de la vie, dont chaque point est soumis à la « preuve multi-cruciale ». Il devient impossible de se tromper : l'image n'accueille rien qui ne soit vraiment naturel, c'est-à-dire vraiment vrai. Elle rejette même les mots défectueux, comme génotype et phénotype.

MEDICUS

Que leur reproches-tu ? Ils ont été soigneusement définis. On sait exactement ce que l'on dit quand on s'en sert. Il n'en faut pas davantage pour que les mots satisfassent aux exigences de la science.

BERNARD

Ils stérilisent la découverte de Johannsen, lui ôtent les neuf dixièmes de sa portée. Johannsen a découvert deux catégories de déterminismes, la race et le milieu, auxquels sont soumis tous les organismes vivants. Bref on lui doit un vrai « miracle de la science » : la découverte d'une classification dans laquelle s'ordonnent tous les phénomènes de la vie. Johannsen est tombé sur un ordre naturel mille fois plus riche que celui de Mendéléev. Mais, véritable crime sémantique, ces deux catégories se perdent dans le mot « phénotype », puisque ce « type » est le produit de la race par le milieu ! Il serait impossible de les confondre plus indémêlablement. Le cas de « génotype » est presque pire : ce mot est si mal fait que les meilleurs biologistes déclarent à qui veut l'entendre qu'aucun génotype n'existe et ne saurait exister, ce qui d'ailleurs est faux[28] . Cuénot et Tétry le disent « noumène » ! Voilà comment deux mots défectueux ont stérilisé la plus vaste découverte que la biologie ait jamais faite. Et voilà pourquoi il va suffire de remplacer ces deux mauvais mots par ceux de Sartre pour que cette découverte prenne toute son ampleur. L'ordre naturel devient visible aux habitants de Sirius et même aux Terriens qui regardent de près les créatures. Et ceux qui fouillent au microscope le fond de nos cellules, et ceux qui interrogent les fossiles endormis dans la nuit des temps, et ceux qui poursuivent le sens de la vie dans les secrets de la Psyché, c'est cet ordre encore qu'ils peuvent appréhender désormais dans tout ce qui vit et dans tout ce qui a vécu.

PHILIPPE

Dis-nous d'abord ce qu'ont vu les habitants de Sirius : ces gens-là ne se fourrent jamais le doigt dans l'œil.

BERNARD

Ils ont vu peu de choses, mais ce peu-là est décisif. Ils ont vu la cellule devenir l'Homme. Ils ne savent pas comment, mais ils ont suivi les étapes de cette ascension. Les organismes vivants, disent-ils, transmettent à leur progéniture des choses qu'ils n'ont pas reçues de leurs parents. Donc, au cours de leur existence, ils amassent des biens qu'ils lèguent à leurs enfants. Et le doyen de Sirius de conclure :

« Le sens de la vie terrestre est visible à l'œil nu : C'EST UN ENRICHISSEMENT CONTINU. *Comme il doit faire bon vivre sur une planète dédiée aux richesses par une nature bienveillante et, selon toute apparence, infaillible : elle avance toujours et ne se trompe jamais aux carrefours ! »*

Mais, l'année suivante, un puissant télescope ayant été mis en service dans les hauteurs du Mont Siriopalomar, les Siriens déchantent passablement : ils ont aperçu l'essence et l'existence, et ils ont vu le Mal. Ils se prennent à douter de la bienveillance de la nature, et, lorsqu'ils regardent faire les humains, ils constatent avec effroi que ces derniers-nés de l'Evolution n'avancent qu'à

[28] Le génotype existe pourtant : c'est l'œuf fécondé, la semence, qui se transforme en phénotype dès la première division cellulaire, et ne commence à se **typifier** (donc à mériter le nom de « type ») qu'à partir de ce moment. Bref le génotype ne justifie son nom que lorsqu'il cesse d'exister. Tant qu'il existe il est mal nommé. Quand il n'existe plus, il est encore plus mal nommé.

reculons, douloureusement, à contre-cœur. Le doyen des Siriens s'écrie :

« Je jurerais par mes glandes séminales que pour faire avancer cette bande de crétins, Jupiter n'a d'autre moyen que de les rendre fous : Quem vult SALVARE... »

Mais l'astronome de service, qui a gardé l'œil collé à la lunette, le rappelle :

« J'aperçois dans un petit coin de Palestine une poignée d'agités qui sont la proie d'une furieuse démence. On les dirait en train d'accoucher, dans une douleur insupportable, d'un caractère psychique, d'un instinct... »

Le doyen regarde et s'exclame :

« Parole d'honneur, ces gens-là sont plus fous que les autres ! Ils ne tiennent pas en place. Ils se répandent en tous lieux. Ils mettent leur planète à feu et à sang. Les voilà qui allument partout des foyers de discorde. Que vois-je ? En puis-je croire mes yeux ? (Le télescope a pris dans son champ Los Angeles et d'autres lieux où les noirs d'Amérique s'extériorisent). *Non contents d'avoir colonisé l'Af rique, ils ont implanté au cœur de leurs propres cités des tumeurs noires, des mélanomes ethniques ! En vérité, ces malheureux sont plus qu'assez fous et ils souffrent assez pour être en train d'accoucher d'une grande chose, d'une chose vraiment grande !...* »

PHILIPPE

Que Jupiter soit loué : il a peuplé Sirius de biologistes steinériens ! Mais on aimerait savoir ce que leurs yeux ont vu d'assez pittoresque pour leur inspirer un langage aussi plaisant ?

BERNARD

Ils ont vu, je le répète, l'essence et l'existence et ils ont vu le Mal. Tout le reste suit de là. Regardons-les à notre tour. Vu de Sirius sans télescope, le sens de la vie est manifeste : c'est l'enrichissement, la complexification. Les organismes amassent des « biens » qu'ils lèguent à leur progéniture. Mais, quand on y regarde de plus près, ce n'est plus tout à fait aussi simple. Au cours de leur existence, les organismes acquièrent aussi et même surtout) des maux héréditaires, et la sélection naturelle entre en jeu. Or, qu'est-ce que la sélection naturelle ? Les optimistes la disent propre à assurer la survie des mieux qualifiés, mais c'est un euphémisme. La vérité toute crue, c'est qu'il s'agit d'un mécanisme d'élimination, c'est-à-dire d'une machine à exterminer, à faire périr les moins qualifiés. **La sélection naturelle est une entreprise d'exploitation du Mal.**

Nos Siriens ont constaté que le Bien implique le Mai, le bonheur biologique des uns exigeant le malheur biologique des autres. L'ascension phylogénétique qui a produit l'Homme à partir de la cellule s'est faite au prix d'une somme immense de défaites, de souffrances, de malheurs. Bref, les Siriens ont vu la biologie du malheur, la biogénèse du mal. Ils en ont été choqués parce que, tout comme nous, ils ont prêté à la nature leurs puérilités, puis y ont retrouvé ce qu'ils y ont mis eux-mêmes.

MEDICUS

Tu appelles cela des puérilités ? A ce compte Claude Bernard était un enfant. « Cette tuerie que par antiphrase on appelle l'harmonie de la nature... » ne le choquait pas moins.

BERNARD

Elle doit choquer tous ceux qui ne la comprennent pas. Or, au siècle dernier, la biologie balbutiait ses premiers mots. Les haricots de Johannsen n'avaient pas dévoilé leurs secrets et Sartre n'existait qu'à l'état inopérant d'improbabilité. Aujourd'hui il suffit d'ouvrir les yeux pour constater une première évidence : dans le cas d'Homo sapiens la sélection naturelle a perdu sa raison d'être. Elle a même acquis les meilleures raisons de ne pas être : elle est devenue dysgénique, elle assure la prolifération des populations défavorisées et l'extinction (par sous-natalité relative) des strates sociales évoluées. Elle va à l'encontre des fins de la nature, et obéit à une loi biologique singulière dont nous parlerons tout à l'heure. N'en retenons pour l'instant qu'une chose très importante : **la biologie du malheur n'a pas été faite pour l'Homme et ne lui est pas applicable.** Nous allons voir ensemble que, tout au contraire, la nature a pour nous des bienveillances et des tendresses plus éclairées que celles dont nous entourons nos enfants. C'est elle qui va nous montrer comment devenir bons pères, bons maîtres, bons chefs, bons politiciens et, plus encore peut-être, bons époux.

MEDICUS

Si la biologie pouvait nous convaincre que la nature est bienveillante, que nous ne sommes pas des orphelins abandonnés à des forces aveugles, elle ferait beaucoup pour alléger nos maux et atténuer en nous l'angoisse métaphysique. Si je pouvais non pas prouver à mes malades, mais leur faire sentir qu'ils ne sont pas orphelins, pas isolés, ce serait sans doute la meilleure des psychothérapies.

BERNARD

Oui, la noobiologie nous apprend aussi à devenir bons médecins, mais n'anticipons pas. Observons à notre tour les biens et les maux dont les organismes vivants héritent, et ceux qu'ils se doivent à eux-mêmes. Appelons « patrimoine essentiel » l'ensemble des potentialités contenues dans l'œuf fécondé, et « actualisations existentielles » ce qu'en réalisent les individus au cours de leur existence. A elle seule cette terminologie nous contraint à constater que l'individu « normal » ne fait qu'**actualiser** les potentialités héritées de ses pères. Il n'acquiert rien. Le « mutant » seul acquiert des caractères nouveaux, héréditaires par définition, mutation voulant dire novation héréditaire. Ainsi tout est rentré dans l'ordre : sans rien connaître des travaux de Mendel et de ses successeurs, on aurait deviné que les individus qui n'acquièrent rien ne peuvent rien transmettre de nouveau à leurs descendants. Quant aux fameux « caractères acquis », ils ne sont pas seulement héréditaires : **ce sont les seules novations héréditaires !!** Tout cela était évident a priori.

MEDICUS

Joli ! Mais un peu trop facile : il ne suffit pas d'appeler « caractères acquis » ceux qui le sont par mutation pour descendre en flammes toute la génétique !

BERNARD

Loin de moi cette pensée : la génétique a rendu d'immenses services à la biologie et ses acquisitions sont solides. Il ne s'agit que de les mettre à leur place dans une classification naturelle. C'est faute d'une terminologie bien ajustée aux faits que les découvertes de la génétique n'ont pu être exploitées qu'à moitié. Les mécanismes de l'individuation n'ayant été observés que dans le cas particulier des mutations géniques, la biologie s'est condamnée à ne pouvoir expliquer l'acquisition de l'intelligence ni de l'instinct. Bref à ne pouvoir comprendre ni les insectes ni les humains. On conviendra que ce fut payer cher un rien de relâchement verbal.

PHILIPPE

Les scientifiques négligent souvent leurs mots, mais, cette fois-ci, ils sont allés un peu fort : appeler « caractères acquis » ceux qui, précisément, ne le sont pas, cela devait donner du vilain.

BERNARD

C'était se condamner à ignorer les faits, à détourner d'eux les regards pour échapper au danger de devoir constater qu'ils sont incompatibles avec les théories admises et les idées reçues. Avant d'aborder le cas de l'Homme, voyons au galop celui des Hyménoptères (abeilles, fourmis, etc.). La paléontologie nous apprend que ces insectes furent d'abord solitaires. Au cours de leur évolution, ils trouvèrent le moyen d'acquérir et de transmettre de véritables civilisations. Ils enrichirent leur patrimoine essentiel de coutumes héréditaires bien adaptées à leurs besoins. Comment ont-ils pu faire ? Si les généticiens disent vrai, les caractères s'acquièrent par hasard et se transmettent au hasard des mutations.

Donc il aurait fallu que, par hasard, une abeille invente le « langage dansé » observé par von Frisch, et que, par hasard toujours, une ou plusieurs autres abeilles observent et interprètent les mouvements de la danseuse. Il aurait fallu ensuite qu'au petit bonheur de quelque accident intra-cellulaire ces aptitudes raffinées se transmettent aux descendants des inventeurs, hypothèse d'autant plus saugrenue que la danseuse et les observatrices n'eurent pas de descendance : chez les abeilles la fonction reproductrice échoit à une reine qui ne prend aucune part aux exercices chorégraphiques. Bref, s'il semble un peu naïf de croire que l'Eléphant est issu, tel que nous le connaissons, d'une drôle d'idée venue à Dieu le vendredi après-midi, il est plus que naïf, il est absurde de chercher dans la génétique classique l'explication des mœurs des abeilles. Qu'en présence des merveilles de l'instinct les généticiens se soient obstinés à prétendre que les mutations sont le

seul mécanisme de la biogénèse, sous le prétexte **vraiment mince** qu'ils n'en ont découvert aucun autre, voilà qui montre clairement que nous sommes aussi prêts que nos pères à croire n'importe quoi, à croire les choses les plus inintelligentes.

Notre crédulité est restée sans limites. Mais depuis que, sous nos yeux, les Planaires ont avalé un phototropisme, les merveilles de l'instinct sont moins inexplicables. Et, grâce au ciel – aubaine inespérée pour les biologistes – notre espèce fournit l'exemple d'une émergence instinctuelle vraiment éclairante, quoique bien plus complexe que celles qui ont suffi à parfaire les mœurs des insectes sociaux. Et nous allons pouvoir cesser de croire à des absurdités.

PHILIPPE

Nos civilisations étant quelque peu plus complexes que celles des termites, il semble assez normal qu'il nous faille des instincts plus élaborés pour parfaire nos mœurs. Et je suis presque prêt à convenir que même les miennes pourraient ne pas être absolument parfaites.

BERNARD

Nos mœurs sont, tout simplement, inachevées. Sans l'instinct scientifique il est impossible d'organiser rationnellement les sociétés humaines. Or nous sommes en train d'acquérir cet étonnant instinct. Nous franchissons le seuil d'un monde nouveau, et sommes à un cheveu du but. Mais n'anticipons pas. Achevons d'exploiter les ressources de la terminologie existentialiste. Nous disposons déjà de deux catégories universelles : l'essentiel et l'existentiel. Or ce dernier, on l'a vu, peut accueillir deux catégories de phénomènes : les actualisations et les acquisitions. Ces dernières seules sont enrichissantes. Est-il besoin de souligner l'importance de cette distinction ? Avant même de se servir d'un télescope, les Siriens avaient vu que l'enrichissement résume en un mot le **premier** sens de la vie. Or, l'acquisition est la condition sine qua non de son accomplissement. A priori donc il est permis de prévoir que nous apprendrons à avancer dans le sens du courant évolutif si nous découvrons les **moyens de l'acquisition.** Et voilà, grâce aux vertus d'un seul mot, notre recherche correctement orientée.

MEDICUS

Il est clair que l'acquisition est la condition sine qua non de l'enrichissement, et, vu depuis Sirius, le sens de la vie terrestre est indiscutablement l'enrichissement. Mais il y aurait, selon toi, deux catégories de richesses : essentielles et existentielles ? Voyant mal comment des mots philosophiques aussi vagues pourraient véhiculer des savoirs précis, je comprends que les biologistes n'en aient pas voulu dans leurs vocabulaires.

BERNARD

Ce sont pourtant deux mots clés dont il serait déraisonnable de prétendre à se passer : d'abord ils conviennent à merveille (comme on va voir) aux besoins de l'évolutionnisme; ensuite et surtout, ils jettent un pont entre la philosophie et la biologie et rendent accessibles à chacune les ressources des deux. Il serait absurde de négliger cette occasion d'unifier nos connaissances pour le malsain plaisir de forger des néologismes polysyllabiques accessibles aux seuls scientifiques : il y en a déjà bien trop de cette sorte !

Mais il va de soi que ces deux mots clés ne peuvent être accueillis par la biologie que si, soigneusement définis, ils sont rendus propres à véhiculer des savoirs parfaitement précis. Or cela présente une légère difficulté : à la frontière de l'essentiel et de l'existentiel (tout comme à celle de l'animal et du végétal), la distinction est malaisée. Elle exige des définitions laborieuses, qui ennuieraient nos lecteurs et ne leur serviraient guère. Pour nos besoins présents et ceux de la vie courante, deux définitions très simples permettront à tous de ranger à leur juste place nos richesses mentales aussi facilement qu'un Eléphant se classe chez les animaux et un Chêne dans le règne végétal :

PATRIMOINE ESSENTIEL : *ensemble des richesses dont les organismes vivants héritent dans leurs gènes.*

PATRIMOINE EXISTENTIEL : *ensemble des richesses que les organismes vivants* ACQUIÈRENT *pendant leur existence.*

C'est en connaissant les richesses que nous pouvons acquérir (et transmettre) au cours de notre existence que nous pouvons apprendre à faire correctement nos métiers d'hommes, que nous

pouvons, en d'autres mots, découvrir les moyens de l'acquisition.

PHILIPPE

C'est ce que la biologie classique a négligé de faire. Elle s'est souciée seulement des mécanismes de la **transmission** des richesses sans accorder la moindre étude à ceux de leur **acquisition**. Et c'est pourquoi elle n'a découvert ni les uns ni les autres.

BERNARD

Or on va voir qu'il suffit de se poser la question pour y répondre. Apprendre comment nous nous enrichissons, c'est apprendre à s'enrichir. Mais revenons d'abord à la biologie classique pour y cueillir un enseignement qui n'est plus discuté : chacune des étapes de la complexification de la matière vivante a soustrait les organismes à des déterminations ambiantes pour les soumettre à des autodéterminations. La conclusion, qu'on peut accepter de confiance, car aucun biologiste sérieux ne la conteste, *c'est que l'histoire de la vie essentielle est celle de la conquête par les organismes vivants d'une indépendance progressive, résultant des victoires de l'organisé sur l'inorganique et de l'ordre sur l'aléatoire. Bref, d'une polarisation progressive du hasard.* L'INDÉPENDANCE EST LE SENS DE LA VIE ESSENTIELLE.

Voilà qui est à la fois clair, simple et certain. Mais quel peut être le sens de la vie existentielle ? C'est ici que des surprises nous attendent : nous pénétrons dans le monde de l'intelligence et de l'instinct, qui déborde les moyens d'investigation de la paléontologie et qui semblait échapper à ceux de la biologie. Hormis l'Homme, aucune espèce n'offre (que je sache) l'exemple d'une complexification psychique en cours de réalisation. C'est donc sur nous qu'il faut se rabattre pour observer en action les mécanismes de la noogénèse et apprendre comment s'acquièrent l'intelligence et l'instinct. Bref, pour faire nos premiers pas dans le métier de noobiologiste.

PIERRE

Le moment est venu d'étudier le cas des humains, des « enfants de la culture », et c'est la matière de la troisième partie du présent acte.

BERNARD

Je voudrais, pour conclure cette deuxième partie, décrire en quelques mots les assises d'une morale biologique, primaire et secondaire. Je n'insiste pas sur la première qui, très simple, donne satisfaction à ceux qui veulent la vertu récompensée. La nature est sans pitié pour ceux dont la conduite est répréhensible biologiquement, mais ceux qui obéissent aux bons usages reçoivent en récompense la santé physique et mentale – sauf dans quelques cas particuliers dont nous négligerons ici l'examen.

Mais il y a une morale biologique plus intéressante, fondée sur la finalité. Elle prête à la nature le souci de récompenser ceux qui collaborent avec elle, et de châtier ceux qui, sciemment ou non, contrarient ses desseins en faisant obstacle à l'Evolution. Voilà qui semble simple et séduisant. Malheureusement ce n'est pas tout à fait comme cela que les choses se passent. Un hasard heureux m'a fait tomber entre les mains le Premier Cahier, publié en juin 1964, d'une revue éditée par un organisme dont la création est récente : l'lnstitut de la Vie.

MEDICUS

Quel est cet institut ?

BERNARD

Une association dont l'animateur, Maurice Marois, est professeur à la Faculté de Médecine de Paris. Son objet est de grouper sur le plan, national d'abord et bientôt international, des personnalités éminentes en vue d'influencer nos autorités politiques dans le sens du respect des lois de la vie.

MEDICUS

Hélas ! il y a des centaines d'organisations de ce genre, animées des meilleures intentions. Aucune n'a, que l'on sache, réussi à rien faire d'utile. Crois-tu que celle-ci ait de meilleures chances ?

PHILIPPE

Maurice Marois a montré que la réussite est possible. Certes, je doute un peu que, dans ses structures actuelles, l'lnstitut de la Vie puisse rallier les Anglo-saxons, qui n'y trouveraient pas un climat intellectuel familier. Mais cette discussion nous éloigne de notre sujet. Je parlerai de l'lnstitut de la Vie dans notre deuxième cycle, où s'étudient les organismes sociaux. Constatons seulement qu'en réussissant à grouper près d'une centaine de personnalités parmi les plus en vue de l'élite française, qui vont de Louis Armand à Arnaud de Vogué en passant par Jean Rostand et Gabriel Marcel, Maurice Marois a fait une démonstration dont les enseignements doivent être pris très au sérieux.

Mais notre sujet, aujourd'hui, est la morale biologique, et il a paru dans ce Premier Cahier un article de Jean Rostand qui en traite, et qui risque de choquer les profanes et même les biologistes :

« Presque toujours », écrit-il, *« un incident fâcheux, indésirable, convertit un gène normal – un gène sain, de bonne qualité – en un gène malsain, défectueux. Comme l'a dit excellemment le professeur L'Héritier, un des maîtres de la génétique française,* LA MUTATION EST LA SOURCE DU MAL BIOLOGIQUE... »

Or, aux yeux de Jean Rostand et à ceux du professeur L'Héritier, l'évolution biologique a résulté exclusivement de ces mutations. Elle serait donc le résultat du Mal, et la juste définition d'Homo sapiens serait « Amibe malchanceuse » ! Il va de soi que cette interprétation ne peut que trahir la pensée de Jean Rostand. Sans aucun doute il a fait allusion au plus étrange et plus inexpliqué de tous les phénomènes biologiques, qui est la surévolution, accident désastreux en effet. Il s'agit d'un excès, d'une orthogénèse qui va trop loin. Le cas est assez fréquent pour que Cuénot et Tétry aient rangé l'**hypertélie** (de « huper » : excès, et « telos » : fin) parmi les lois de la vie. Laissez-moi vous montrer un cas typique et vraiment spectaculaire d'hypertélie :

(il projette sur l'écran la figure 2)

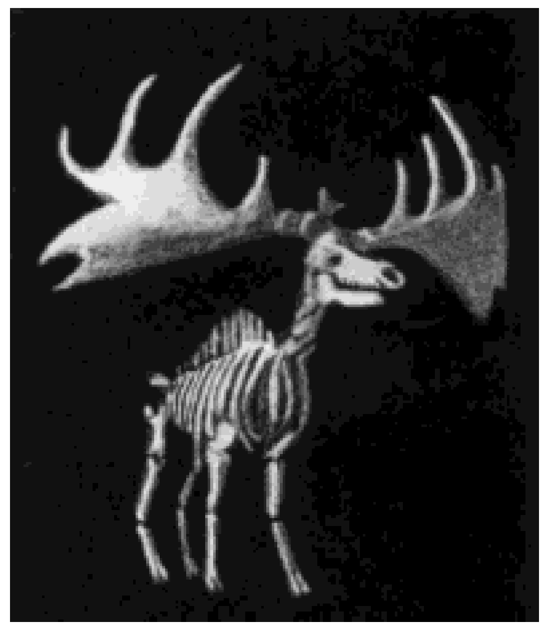


Fig. 2. Cervidé fossile *(Megaceros hibernicus)* des tourbières d'Irlande. Squelette complet d'un individu mâle. (Galerie de paléontologie du Muséum). D'après Cuénot et Tétry, op. cit., (p. 73).

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, veuillez bien contempler cette bestiole. Elle a de prodigieuses confidences à nous faire. Avant Steiner, personne, à ma connaissance, n'avait suggéré aucune interprétation finaliste de la mésaventure génétique dont elle fut la victime. Mais, telle que nous la voyons et sans aucune explication, elle peut nous donner déjà, en guise de conclusion à cette séance, une leçon importante : **les lois de la vie ne sont pas simples, et il peut ne pas**

suffire de se laisser vivre pour être heureux et pour évoluer comme il faut !

PHILIPPE

Une minute s'il vous plaît. Il serait indécent de laisser le mot de la fin à cette vilaine bête. Et puis vous oubliez l'essentiel : vous allez partout répétant que l'instinct scientifique peut éclairer l'homme de la rue aussi bien que le savant. Comment voulez-vous qu'on vous croie si vous ne montrez pas que c'est vrai ? *(Il distribue quelques opuscules)*. Voici une notice intitulée « Science de la Rue » que j'ai composée pour l'édification des mécréants et des sceptiques. Je recevrai gracieusement vos louanges sur cette scène au cours de notre épilogue. *(Il se tourne vers l'auditoire)*. Heureusement qu'il y a moi !

Rideau

Cinquième Acte (3e partie)
LES ENFANTS DE LA CULTURE

Le mot « culture » est pris ici dans son acception sociologique, où il désigne l'ensemble des idées et des coutumes d'un peuple, les contenus de sa conscience. L'acquisition de la conscience fut un événement psycho-biologique capital mais dangereux : en reléguant nos instincts à l'arrière-plan de l'humain, la conscience nous a privés de la jouissance de nos savoirs inconscients. Mais elle ne les a pas supprimés, elle les a masqués seulement.

Aujourd'hui les masques tombent et nous retrouvons la jouissance de nos savoirs innés infaillibles, devenus transférables dans la conscience : nous récupérons nos instincts. Aucune aventure intérieure n'est – et n'a jamais été – comparable à celle-là.

BERNARD

Chez les humains, la conscience semble avoir pris la place de l'instinct, et elle nous a dotés d'un facteur singulièrement aberrant : la culture, qui non seulement nous tient lieu d'instincts sociaux mais tend à nous priver de l'usage du peu qui nous en reste. L'éducation et les usages nous « conditionnent », nous engendrent, sous forme d'habitudes mentales, une seconde nature (existentielle) qui prend le pas sur la première pour déterminer notre comportement social. Or nos cultures sont souvent désastreuses pour nos sociétés alors que, avant l'émergence de la conscience, l'instinct nous guidait infailliblement. En nous faisant cet étrange présent, la nature a doté l'Homme d'une **vie existentielle significative.** Quelle peut être la signification de notre existence ?

PHILIPPE *(il se tourne vers l'auditoire)*

Si vous voulez que vos enfants décrochent des Prix Nobel, ou bien les décrocher vous-mêmes, dressez l'oreille : Bernard va montrer comment la nature s'y est prise pour faire inventer la poudre aux hommes de bien.

BERNARD

Mettons fin d'abord à un « suspense » : le sens de la vie existentielle est déjà clairement perceptible. Lorsque la culture s'est substituée à l'instinct pour déterminer notre comportement social, l'existentiel a pris le pas sur l'essentiel et nous nous sommes enrichis d'un privilège inquiétant : le droit (et les moyens) de nous tromper, de faire le mal ! Ce fut la première lueur d'une novation fantastique, d'un facteur tout nouveau, que la vie existentielle pouvait seule réaliser : la liberté. La liberté est née dans la douleur et elle a commencé par le droit de n'en faire qu'à sa tête, de faire des folies, voire des sottises. Et la conclusion qui s'impose est celle-ci : **l'essence et l'existence convergent vers la liberté, dont l'indépendance essentielle n'était encore qu'une étape subalterne.** Du même coup, grâce aux vertus de deux mots, voilà la recherche noobiologique correctement orientée elle aussi : ce qu'il nous faut comprendre et poursuivre, c'est la liberté.

PIERRE

Et voilà, définis en entier, les principes et le programme de la pédagogie steinérienne : provoquer l'émergence de l'instinct scientifique en libérant les étudiants de servitudes culturelles qui leur tiennent lieu de conscience du réel, et, du même coup, rendre la liberté heureuse au lieu de douloureuse et désirée au lieu de crainte.

BERNARD

Pour présenter un portrait vraiment probant de la vie existentielle, il faudrait entrer dans les détails et passer en revue un grand nombre de faits. Or l'heure avance. Nous aurons à peine le temps d'effleurer la plus importante découverte de Steiner : l'émergence de l'instinct scientifique en plein milieu du chaos dont notre siècle fait étalage, pour étouffer en nous, croirait-on, tout espoir d'une vie enfin intelligente et heureuse au moment précis où le bonheur biologique fait sa première apparition sur notre planète. Au moment précis, en d'autres mots, où il devient possible

de savoir ce qu'il faut faire pour être heureux.

PHILIPPE *(il se tourne vers l'auditoire)*
Je vous l'ai dit trop tôt : c'est maintenant qu'on va voir comment s'invente la dynamite.

BERNARD
Il ne s'agit pas d'une invention, mais d'une conquête biologique, facile à comprendre mais difficile à accepter parce qu'elle libère les forces de l'inconscient. On sait quels héroïsmes l'Occident oppose aux émergences de l'inconscient. Un impératif plus puissant que l'instinct de conservation, et qui repose sans doute sur l'instinct d'évolution, nous contraint à ignorer les neuf dixièmes de nous-mêmes, et à nous identifier au mutilé douloureux que nous appelons « je » ou « moi ». Or c'est une partie de nous-mêmes que nous avons aliénée à nos cultures, à notre passé. Une malédiction semble nous contraindre à divorcer d'avec la nature et d'avec nous-mêmes. Nous aliénons notre conscience au passé et nous infligeons ainsi une dichotomie de l'âme, un écartèlement de la psyché en intellect et en affect. En séparant ces fonctions psychiques complémentaires, nous fabriquons de nos mains la maladie qui surpeuple nos hôpitaux psychiatriques : la schizophrénie. La schizophrénie n'est qu'une manifestation des pouvoirs diviseurs de nos cultures d'Occident, de leurs vertus pathogènes.

Que peut signifier le spectacle terrible d'une humanité acharnée à se nuire, à s'infliger des maux, à se détraquer le système nerveux ? Les Siriens en ont été choqués. Ils ont constaté que seuls les malades mentaux évoluent, mais douloureusement, à contre-cœur. Jupiter, ont-ils pensé, ne parvient à les faire avancer que lorsqu'il les rend fous !

PHILIPPE
Or, de plus près, on voit qu'ils le font eux-mêmes. C'est donc qu'ils aident le ciel à les aider ?

BERNARD
Sans doute, mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'ils le font parce qu'ils n'en ont pas conscience. S'ils savaient ce qu'ils font, ils ne le feraient pas : il leur faudrait un courage surhumain pour s'engager dans la voie démentielle où la psyché se laisse écarteler. D'où il suit que **l'inconscience est la condition de l'obéissance au destin.**

L'inconscience a été nécessaire au franchissement, par notre espèce, d'une étape décisive, et **elle est restée pour chaque individu la condition sine qua non de l'accession à l'âge adulte.** On comprend enfin pourquoi nos contemporains, même malades, se défendent si âprement contre les psychanalystes qui ignorent les vertus de l'ombre nécessaire aux maturations. Et l'on comprend pourquoi, appliqués témérairement à l'éducation de jeunes enfants, les principes pédagogiques issus de la psychanalyse ont été si épouvantablement désastreux. Et l'on comprend aussi pourquoi il a fallu attendre jusqu'aujourd'hui pour comprendre tout cela, bien qu'on le **sache** (inconsciemment) depuis quelque cinq mille ans !

MEDICUS
Que veux-tu dire ? Que sait-on depuis cinq mille ans ?

BERNARD
Ce qu'explique et démontre si bien le mythe de la Genèse. Ceux qui en ont trouvé la substance dans les profondeurs de la psyché humaine avaient quelque cinq mille ans d'avance inconsciente sur leur temps. Ils furent les premiers noobiologistes, mais inconscients.

HUBERT
Je ne vois rien dans la Genèse qui contraigne l'homme à évoluer contre son gré, ni qui l'entraîne dans une « voie démentielle ». La schizophrénie est un désordre récent, dont les ravages grandissants ont coïncidé avec la prépondérance croissante des sciences et le déclin de l'influence religieuse. Vous renversez les rôles.

BERNARD
Le mythe de la Genèse est extraordinairement clair mais nul n'aurait pu le comprendre il y a

dix ans seulement parce qu'il est prophétique. Or les phénomènes biologiques qu'il a prédits ont été lents à se produire. Le dernier en date vient à peine de se réaliser et c'est celui-là qui éclaire tous les autres. Un parallèle fera comprendre ce que je veux dire. Imaginons des biologistes penchés sur les mœurs des anguilles. Ils constatent d'abord que l'espèce est migratoire. De tous côtés on signale des migrations dans toutes les directions. Bientôt on leur découvre un point de convergence : la mer des Sargasses. Toutes les anguilles finissent par s'y rendre. Pourquoi ? On l'ignore jusqu'au jour où l'on apprend qu'une fonction indispensable à la perpétuation de l'espèce s'y accomplit : la reproduction. Lorsque ce fait est connu les autres deviennent intelligibles, et nous voilà éclairés sur le sens de ces mystérieux voyages. Mais l'espèce garde un secret : comment chaque anguille sait-elle le lieu de son rendez-vous avec ses congénères ? Et comment trouve-t-elle les chemins qui y mènent ? Nous n'en savons rien, et les anguilles ne semblent pas près de nous l'apprendre. Mais, en nous éclairant sur les moyens dont la nature s'est servie pour nous envoyer nous aussi, au prix d'efforts épuisants et par le plus incroyable itinéraire, au lieu du rendez-vous de notre espèce, le mythe de la Genèse nous met sur la voie. Nous allons pouvoir percer les mystères de l'instinct animal. Non certes que notre cas soit identique à celui des anguilles : il est incomparablement plus fantastique, et il devait l'être, car nous luttons contre le destin alors que les anguilles se laissent faire : elles n'ont pas été autorisées à se tromper. Aussi est-ce notre espèce dont l'aventure biologique est le plus riche d'enseignements. Et c'est elle qui invite aux spéculations les plus fructueuses et les plus propres à éclairer toutes les autres. La nature, qui s'est refusé les moyens de nous signifier le lieu du rendez-vous de notre espèce, a fait fond sur les Juifs pour nous y inviter !

MEDICUS
Quel est le lieu du rendez-vous de notre espèce ?

BERNARD
C'est le point de convergence de l'existence et de l'essence : la liberté. La liberté est notre mer des Sargasses. Mais qu'avons-nous à y faire ? Elle n'est pas une fin en soi et elle n'assure pas la perpétuation de notre espèce. Au contraire, l'homme jouit de la liberté de ne pas se reproduire et des moyens de réaliser cet objectif « contre nature » en opposant sa volonté ou son savoir à l'instinct génésique : il peut se contenir (être continent) ou se servir des contraceptifs qu'il a reçu la liberté d'inventer.

Notre mer des Sargasses est le lieu où s'accomplit une fonction biologique nécessaire non à la perpétuation de notre espèce, mais à son évolution. Mais pourquoi notre évolution exige-t-elle la liberté alors que les abeilles ou les fourmis ont su acquérir à risques bien moindres des mœurs bien adaptées à leurs besoins[29] ? Pour le comprendre, il faut examiner le sens biologique du mot « évoluer ». Evoluer, c'est acquérir et transmettre des caractères nouveaux tout en conservant les acquisitions des générations antérieures. Bref, c'est s'enrichir, action qui exige la conservation et l'addition. Mais l'addition, parfois, s'oppose à la conservation. L'édification d'un palais, par exemple, peut exiger la démolition d'une chaumière qui occupe le terrain. Eh bien, le cas d'Homo sapiens est exactement celui-là. Pour édifier la Psyché des humains, la nature a dû déblayer le terrain. Il lui a fallu démolir l'habitat psychique primordial qui, depuis des centaines de millions d'années, assurait aux espèces dont nous sommes issus la jouissance de savoir innés infaillibles, mais **limités à ce que peuvent appréhender les fonctions psychiques non rationnelles.** C'est ce qu'explique, dans une langue poétique, la Genèse :

« Dieu attira l'homme hors du paradis de l'instinct, devenu trop petit pour un organisme doté d'un cerveau aux potentialités plus vastes, en lui donnant liberté de se construire, à la sueur de son front, un palais psychologique ». Tel est le premier message de la Genèse à ceux des hommes du XXe siècle qui peuvent déjà entendre ce langage.

MEDICUS
Ce n'est pas ainsi que la plupart des croyants comprennent les textes bibliques, mais je vois mal ce qui aurait empêché la biologie de les interpréter de cette façon depuis longtemps. Tu parlais d'un fait biologique, prédit et décrit par la Genèse, et qui viendrait à peine de se produire. Lequel ?

[29] On remarquera que les Hyménoptères, bien qu'ils ne furent jamais libres, ont appris à se soustraire à la plus cruelle des lois de la « biogénèse par le mal » : Ils savent ajuster les naissances aux ressources. La régulation de la densité démographique n'est plus réalisée chez eux par la famine, mais par un contrôle technique de la natalité. Nos civilisations n'ont pas encore atteint à cet égard le même degré de **savoir technique** !

BERNARD

Nous allons y venir. Nous devons commencer par nous poser la question du Maréchal Foch : « De quoi s'agit-il ? » Pourquoi la nature s'est-elle donnée tant de peine et nous a-t-elle fait tant de peines ? Elle nous a dépouillés d'un instinct infaillible au profit d'une pensée discursive infiniment et, semble-t-il, indéfiniment trompeuse. De quoi s'est-il agi ?

Il s'est agi, tout simplement, de bouleverser de fond en comble le régime successoral auquel étaient soumis les organismes vivants. La mise en vigueur, au bénéfice de l'Homme, du nouveau régime s'est réalisée en quatre étapes principales. Avant l'Homme, les caractères acquis, par mutation notamment mais pas exclusivement, étaient seuls héréditaires, comme on l'a vu. Avec l'émergence du langage discursif et de son corollaire, la conscience, **les actualisations sont devenues transmissibles** par les mécanismes de la tradition. L'Homme a acquis les moyens d'amasser des richesses culturelles qu'il lègue à ses fils. Très vite les traditions, orales puis écrites, sont devenues le principal facteur de notre évolution. Bref, la biogénèse est devenue non plus seulement une noogénèse, ce dernier mot désignant une genèse obéissant aux forces psychiques brutes, mais une « psychogénèse », qui obéit à la psychologie consciente, aux **idées psychologiques reçues.** Hélas ! la plupart des idées qui viennent aux humains primitifs (et même contemporains) sont fausses, beaucoup sont stupides et malfaisantes, et toutes sont héréditaires. Dans ce terrible fatras, il va bien falloir qu'un tri, qu'une sélection se fasse. Or les mécanismes de cette sélection ont été et sont encore presque exclusivement darwiniens ! La psychogénèse nous ramène à la biologie du malheur : les plus... « qualifiés » exterminent, asservissent ou supplantent les plus stupides ! C'est cette phase douloureuse de notre évolution que la Genèse décrit et prédit en termes peu équivoques :

« Tu as – première étape de l'hominisation – goûté aux fruits de l'arbre de la science, et te voilà affranchi des sauvegardes de l'instinct infaillible, des Servitudes du Bien. Te voilà libre de juger toi-même et de penser : ceci est bien, cela est mal. Tu ne peux échapper au destin de celui qui doit juger avant d'avoir appris. En conséquence – seconde étape – tu enfanteras ta liberté dans la douleur... »

HUBERT

Tu en prends à ton aise avec les textes : tu oublies le péché originel qui, en motivant la souffrance, a rendu moins intolérables celles que nous endurons.

BERNARD

Je n'aurais garde d'oublier le péché originel, dont nous reparlerons. Mais, interprété littéralement, il a fait de nous des maudits héréditaires, dont le crime fut si grand qu'il justifia des châtiments atroces, suivis, si nous ne mettons à profit notre séjour terrestre pour nous « racheter », d'une éternité de tortures indicibles ! Quoi de mieux, je le redemande, pour rendre fou ?

HUBERT

De mieux en mieux : tu oublies la Rédemption cette fois !

BERNARD

Il n'est pas question de rédemption dans le mythe de la Genèse. Au surplus, si la Rédemption nous a rachetés du péché originel, nul n'a jamais prétendu qu'elle en ait réparé les effets : les tigres ne sont pas redevenus herbivores. Enfin, elle n'a joué aucun rôle dans la psychologie des Juifs. Or il faudrait être aveugle pour contester la part démesurée de ce peuple minuscule dans la psychogénèse d'Homo sapiens.

MEDICUS

On voit assez ce que la Genèse a eu d'« affolant » pour ceux qui la comprenaient à la lettre. Mais qu'ont vu tes Siriens pour expliquer l'opportunité biologique de ce facteur ?

BERNARD

En une image simple on pourrait dire que Jupiter a dû engendrer aux hommes un besoin de démolir la chaumière qui les tenait au chaud, afin de faire place au palais qu'habiteraient leurs

arrière-petits-fils. La nature a obtenu d'une poignée d'hommes qu'ils renversent l'ordre psychique naturel en **donnant le pas à l'instinct d'évolution sur l'instinct de conservation.** Or les fous sont seuls capables de faire taire en eux l'instinct de conservation. C'est si simple qu'aux Siriens un coup d'œil devait suffire pour le voir.

MEDICUS
Tes Siriens ont été trop pressés : un second coup d'œil leur aurait fait voir des pilotes-suicides, et cent autres héros, consentir le sacrifice de leur vie au bien de leur patrie, à la gloire de Dieu, etc. D'autres l'ont fait pour la gloire tout court, c'est-à-dire pour leur propre gloire !

BERNARD
Les Siriens ont vu tout cela, mais ils ont vu les animaux en user de même. Ils ont vu l'héroïsme de la louve qui défend ses petits. Ils ont vu les fourmis éteindre, de la multitude de leurs corps suppliciés, l'incendie qui menace leur nid. S'ils ont été trop pressés pour s'attarder à l'observation des instincts qui meuvent les héros, c'est parce que nous sommes trop pressés par le temps pour nous occuper d'eux : l'héroïsme relève de notre troisième cycle. Au surplus le cas des « fous » dont s'émerveillent les Siriens est tout autre. Il s'applique à une conservation hominisée qui, chez nous a pris le pas sur toutes les autres : la conservation culturelle. Or les trésors culturels que les hommes ont amassés se composent d'idées dont la plupart sont fausses, et auxquelles nous sommes diaboliquement attachés. Bien plus attachés qu'à nos vies ! Comment la nature pouvait-elle s'y prendre pour nous en faire démordre ? La sélection naturelle ? Elle a certes joué, mais comment ? Est-il raisonnable de penser que les trésors culturels des Romains étaient plus faux que ceux des barbares qui ont vaincu Rome ? Ceux des Turcs ou des Russes plus vrais que ceux des Byzantins ou des Hongrois ? Les armées ne peuvent décider sagement de la valeur des idées. Heureusement la nature a fini par trouver mieux : elle a fabriqué des fous puis en a fait des hommes de science !

MEDICUS
Cette hypothèse est plaisante, mais elle se vérifie mal dans les hôpitaux psychiatriques : il est rare que nous y soignions des savants.

HUBERT
C'est le tort que vous avez : la plupart en ont le plus urgent besoin !

BERNARD
Sans doute, mais ils sont atteints d'une folie étrange qu'il faut, pour la traiter, commencer par comprendre : ce sont des affolés de religion ! Ce diagnostic, dû à Steiner, se fonde sur quelques faits patents :

1. Le mythe de la Genèse dénonce la science comme la chose haïssable entre toutes. Elle est le crime à jamais inexpiable.
2. Les religions issues de ce mythe sont celles qui opposent à la science les obstacles les plus formidables, et qui la persécutent le plus durement. En 1925 encore, un tribunal civil pouvait prendre appui sur la Genèse pour faire interdire l'enseignement de la biologie dans l'Etat du Kentucky !
3. Malgré quoi c'est en Occident que naquirent les sciences expérimentales et qu'elles trouvèrent les conditions les plus favorables à leur développement. La plupart des autres religions frôlèrent la Science à un ou plusieurs moments de leur histoire, mais toutes finirent par s'en détourner. Les Arabes eux-mêmes, qui furent longtemps ses dépositaires les plus évolués, se gardèrent d'en poursuivre l'étude au-delà d'un certain point – on verra tout à l'heure quel est ce point fatidique –

alors que rien n'arrêterait la Science lorsque, avec Galilée[30], elle prendrait pied en Occident christianisé. Comment expliquer ces faits paradoxaux ?

MEDICUS

Christianisé ? Il serait imprudent de prétendre à y voir une relation de cause à effet : la Science avance d'un pas au moins aussi allègre en Occident déchristianisé.

BERNARD

Mais, en Occident préchrétien, elle n'avançait pas plus que chez les Maures. Les Grecs trouvaient si méprisables les sciences expérimentales que, Archimède excepté, ils les abandonnaient à leurs esclaves. Quant à l'Occident déchristianisé, il fait partie de celui dont je parlais : seuls les Chrétiens peuvent être ou se croire déchristianisés !

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut tenir compte du régime successoral particulier aux humains. Notre évolution dépend désormais du contenu d'un patrimoine non pas génétique, qui est stationnaire depuis des millénaires, mais culturel. Eh bien, comment nos cultures évoluent-elles, comment **changent-elles ?** Comment sont-elles acquises, enrichies, conservées, transformées ? Voilà ce qu'il faut regarder attentivement, en commençant par ce qui se voit de Sirius.

Quels sont les caractères les plus visibles du régime psychogénétique auquel l'Homme est seul soumis ? Le premier est sa redoutable puissance évolutive : pris au berceau l'enfant d'un Amazonien dont la culture est à peine néolithique peut acquérir en vingt ans les trésors culturels accumulés par d'autres civilisations pendant des dizaines de siècles. Et les peuples ne sont pas à l'abri d'aventures similaires : il n'a pas fallu un siècle aux Japonais pour transformer une théocratie féodale en grande puissance industrielle et militaire capable de faire des merveilles et de se lancer dans les plus folles aventures. Aucun autre organisme vivant n'est soumis à un régime comparable, pour l'énormité des périls, à celui dont nous sommes à la fois les auteurs et les jouets.

PHILIPPE

Le cas des Chinois est encore plus spectaculaire : ils ont saccagé leurs propres trésors pour les remplacer par des idéologies nées d'une pluie d'orage – en Occident ! Ils ont anéanti leur civilisation pour embrasser non pas la nôtre, mais une de nos doctrines. Ils ont tué cinq mille ans de leur passé pour essayer de vivre un mauvais quart d'heure du nôtre ! Depuis que la Terre tourne rien de pareil ne s'était vu.

BERNARD

Pour comprendre la révolution chinoise et toutes celles qui se sont produites depuis que les hommes se révoltent, examinons quelques instants encore la révolution biologique initiale, qui affranchit l'Homme des lois ordinaires de la vie pour le soumettre aux siennes propres. Le caractère le plus saillant de notre psychogénèse est l'**indiscrimination**. Aux Siriens qui nous regardent faire, il semble que nos trésors culturels ont été acquis au petit bonheur, adorés aveuglément et défendus férocement ! Mais, vu de près, c'est moins plaisant encore : loin de se constituer au hasard, nos trésors culturels sont le fruit d'un hasard **polarisé à l'envers !** Aucun doute n'est possible : à l'exception des valeurs artistiques, nos biens psychogénétiques (jusqu'à ce que la science intervienne) se composaient de rationalisations à sens unique. Ai-je besoin d'en dire le sens ? Rationaliser, c'est mettre les ressources de la dialectique au service de nos appétits et à celui des puissants, ou des candidats à la puissance. La rationalisation, premier fruit de l'arbre de la science, est bel et bien un « péché contre l'esprit », que la Genèse dénonce à bon droit comme la

[30] On admet communément que les sciences modernes naquirent des travaux de Galilée, mais c'est méconnaître le rôle important qu'y joua cinq siècles plus tôt un autre Pisan, le géomètre Leonardo Fibonacci, dit Léonard de Pise, qui fut l'ancêtre de la biologie mathématique. Il était éleveur de lapins, et la fertilité de ces animaux l'intriguait. Combien de descendants aurait un couple de lapins en dix ans si rien ne faisait obstacle à sa reproduction et à celle de sa progéniture ? De son temps ce problème était insoluble, les symboles littéraux des Romains dont on se servait encore pour représenter les nombres ne se prêtant pas aux multiplications. Fibonacci avait oui dire que les Maures disposaient d'une arithmétique mystérieuse et subtile, importée de l'Inde. Il traversa la Méditerranée et ramena d'Afrique neuf symboles numériques et un « chiffre », mais ce dernier si important qu'il donna son nom à tous les autres : le « sifr », mot arabe qui veut dire « rien », et qui, par corruption, se prononce chez nous « zéro » ou « chiffre » selon qu'il désigne une nombre nul ou un graphisme représentatif d'un nombre quelconque. Dans son « Liber Abaci », publié en 1202, Fibonacci apporta au patrimoine culturel de l'Occident ces « chiffres arabes » qui devinrent vite et sont encore le plus puissant de tous les instruments de la science. Et il enrichit l'Italie du moyen de former Galilée.

source du Mal. C'est bien en péchant contre l'esprit que nous avons amassé nos traditions et c'est en péchant contre l'esprit que nous les conservons.

PHILIPPE

Nos patrimoines culturels, as-tu dit, se composent de rationalisations. Ne pourrait-on dire qu'ils se composent d'idées ? Une admirable définition de Steiner, en ce cas, pourrait venir à point : « *Les idées sont des succédanés du savoir qui les remplace quand elles y ont conduit.* »

L'indiscrimination prend fin lorsque le savoir remplace les idées.

BERNARD

Certes, mais comment les idées cèdent-elles la place au savoir ? C'est la chose au monde la plus difficile, la plus « contre nature ». Il a suffi d'une révolution biologique pour que l'instinct cède la place aux idées. Pour que les idées cèdent la place au savoir, qu'aura-t-il fallu ?

PHILIPPE

Il n'aura fallu rien de plus ni rien de moins que la Science. Elle seule possède le pouvoir de transformer les idées en savoir.

BERNARD

Mais la science ne pouvait s'acquitter de cette fonction que dans les cultures qui s'y prêteraient. Certes elle possède une qualité qui semble favorable à son implantation dans nos cités : son impersonnalité, qui la rend sinon universelle au moins universalisable. Les idiosyncrasies n'y font pas obstacle, et elle ne blesse pas les personnes dans leurs affects ou leurs passions : il n'a pas fallu de supplices pour faire admettre les cas d'égalité des triangles, et le sang n'a pas coulé pour le carré de l'hypothénuse...

MEDICUS

Mais Galilée échappa de justesse au bourreau et si Darwin est mort dans son lit, c'est que ses adversaires ne détenaient plus le pouvoir judiciaire. Ils durent se contenter de faire pleuvoir sur lui les injures, et c'en fut un déluge !

BERNARD

Je t'accorde de tout cœur que, deux ou trois siècles plus tôt, Darwin aurait été rôti comme un poulet. Mais pourquoi les puissances conservatrices du patrimoine culturel occidental ne détenaient-elles plus le pouvoir judiciaire au XIXe siècle ? Voilà un mystère dont l'élucidation vaut la peine.

MEDICUS

Pour cent raisons, dont aucune ne semble très mystérieuse, et dont l'ensemble peut se résumer en deux mots : l'Occident, à partir du XVIIIe siècle, est devenu libéral et même révolutionnaire. Ce fut l'œuvre de la Renaissance, poursuivie par les Encyclopédistes et couronnée par la Révolution française.

BERNARD

Oui, mais pourquoi cette sorte de chose ne s'est-elle produite qu'en Occident ? Et pourquoi les puissances conservatrices s'y sont-elles laissé dépouiller de leurs pouvoirs ? Comment de doux rêveurs comme les Encyclopédistes, qui étaient la naïveté même, ont-ils eu raison de la formidable puissance des autorités royale et écclésiale ? Aujourd'hui cela peut sembler naturel. Les sciences se sont acquis un droit de cité en Occident, et la puissance des personnes semble y avoir des limites. Même en Russie il y a des facultés et des académies scientifiques. Mais il serait naïf de penser que les sciences y sont admises à progresser au-delà du « point fatidique » dont j'ai parlé, c'est-à-dire de celui où, devenant contraignante, la science impersonnelle dessert les personnes (qui tiennent beaucoup à exercer les contraintes à leur idée, et à leur profit) pour se mettre au service de l'espèce. Le sort du savant soviétique qui découvrirait (et serait assez fou pour prétendre à diffuser) une vérité contraire aux intérêts des autorités politiques, ne serait guère plus enviable que celui d'un Darwin au XVIe siècle. Pourquoi ? Parce que les humains se moquent de « l'espèce », qui est une

abstraction inexistentielle. Comment des hommes sensés, revêtus d'une autorité quelconque, s'en laisseraient-ils dépouiller au profit d'une chose inexistante ? Ce serait folie pure ! Inévitablement, partout, toujours, toutes les autorités devaient se dresser contre les débordements de la science impersonnelle dans la vie des personnes. **Même chez nous, même de nos jours, même au sein de nos facultés scientifiques, nos savants eux-mêmes opposent leur autorité à l'acquisition par l'espèce de savoirs autres que les leurs et, a fortiori, de savoirs qui démentent les leurs.** Ainsi, seules les civilisations où l'autorité et la recherche scientifique incomberaient à des fous permettraient à la science de s'enraciner chez elles. Donc, pour fonctionner correctement, l'Evolution avait besoin de fous : eux seuls pouvaient transformer les idées en savoir, et, chose insensée entre toutes, permettre au savoir de remplacer les idées. Les Siriens ont vu juste : Jupiter devait rendre fous ceux qu'il voulait sauver.

HUBERT

N'aurait-ce été plutôt le diable, et pour les perdre ? Tu sembles oublier que la science peut se mettre au service des personnes et de leur volonté de puissance : elle peut armer les gouvernants, leurs policiers et leurs armées. Elle le fait même plutôt spectaculairement !

BERNARD

Je me garderais d'oublier un fait si remarquable, qui achève de nous renseigner sur ce qui s'est passé et ce qui va se passer, et qui éclaire notamment le cas des Chinois, dont l'appétit de puissance est si grand qu'ils ont troqué cinq mille ans de trésors culturels contre une bombe atomique !

La question la plus intéressante est celle-ci : comment Jupiter a-t-il fait pour rendre plus fous que les autres humains la poignée d'enragés que les Siriens ont vus se démener en Palestine il y aura bientôt cinq mille ans ? Comment s'y est-il pris pour élire et éduquer le peuple juif ? En d'autres mots, comment la nature nous a-t-elle invités, par le truchement de ce petit peuple, au rendez-vous de notre espèce ? Comment leur a-t-elle fait entendre ce qu'elle attendait d'eux ? Pas plus que les autres humains les Juifs n'avaient conservé d'instincts animaux, de savoir-faire innés. Là-dessus aucun doute n'est possible, à moins de tenir les Juifs pour inférieurs aux singes ! Des biologistes américains ont montré, au cours d'expériences faites en Floride, que les anthropoïdes n'ont déjà plus guère de savoir-faire innés : chez les Chimpanzés l'instinct sexuel lui-même a cédé la place à une pulsion; les jeunes chimpanzés, pour s'accoupler, ont besoin d'une initiation culturelle qui leur est donnée par leurs aînés. Mais il en va des chimpanzés comme des anguilles : ils ne sont pas pressés de nous faire des confidences. Heureusement les Juifs ont été plus articulés. Ils se sont expliqués, et nous pouvons comprendre ce qu'est devenu chez eux l'Instinct : il est devenu l'Inconscient.

Eh bien, si peu qu'on sache de l'inconscient, une chose est déjà évidente : pour influencer les organismes qui, affranchis de l'instinct, n'obéissent plus à des ordres, il dispose d'au moins deux moyens : **les pulsions pour se faire écouter et l'inspiration pour se faire entendre.** En inspirant aux Juifs un poème polyphonique qui parle simultanément quatre langues, l'inconscient a fourni le plus extraordinaire exemple de pédagogie téléologique de tous les temps. Il semble avoir voulu montrer ce que nous pouvons attendre de lui. L'Inconscient, ce jour-là, a non seulement fait ses preuves, mais il a laissé dépasser un petit bout d'oreille, dans l'intention expresse, sans nul doute, d'apprendre leur métier aux biologistes ! Nous n'avons pas le loisir d'examiner en détail le mythe de la Genèse, mais un coup d'oeil sur les miracles qu'il a faits au bénéfice de la science suffit à édifier.

Pour que la science réussît à s'enraciner chez nous, il fallait d'abord, on l'a vu, que la recherche échût à des déséquilibrés, qui ne pourraient accepter leur sort. Or la Genèse nous a refusé la possibilité de nous accommoder de notre condition infernale de Coupables Cosmiques. Elle nous a ôté le repos. Elle nous a condamnés à la révolte, à la recherche forcenée d'une issue, d'une impossible conquête. Ce mythe a donc semé en nous les germes de la révolution, de la science, de la colonisation, de l'expansion. En un mot il a fait de nous des Occidentaux. « Il a fait de nous de bons Juifs et de mauvais Chrétiens... » disait malicieusement Steiner.

Mais, pour permettre au savoir de remplacer les idées, il fallait remplir une condition plus difficile encore : il fallait contraindre les autorités à se laisser dépouiller au bon moment, ni trop tôt ni trop tard. Lorsque la Culpabilité démentielle aurait porté ses fruits, il deviendrait nécessaire, sous peine de désastres indicibles, non seulement de découvrir l'Inconscient, qui était la seule issue

satisfaisante à notre espèce, mais d'empêcher les autorités civiles et ecclésiastiques de rôtir comme poulets Sigmund Freud et quelques-uns de ses amis ! En d'autres termes il fallait que le mécanisme psychogénétique mis en mouvement par le Genèse se bloquât de lui-même au moment opportun. On admettra que nos plus habiles psychologues auraient été embarrassés si on leur avait demandé de composer un mythe pédagogique pourvu d'un mécanisme d'autoblocage réglé pour entrer en action dans cinq mille ans !

Pour l'Inconscient, il semble que ce petit problème n'ait été qu'une bagatelle, tant il l'a résolu simplement. Il est clair, en effet, que le moment devait venir, et ce serait le bon moment, où les hommes de plus en plus nombreux atteindraient un âge mental incompatible avec le contenu primaire de ce mythe, et deviendraient incapables de croire l'Homme responsable du régime alimentaire des tigres. Donc le moment viendrait inévitablement où les autorités obstinées à enseigner ces « enfantillages » (qui conviennent idéalement aux enfants) se rendraient ridicules, intellectuellement méprisables, à un nombre croissant de leurs contemporains, et se sentiraient elles-mêmes mauvaise conscience.

PHILIPPE

Rien n'encourage autant la consciencíosité que les risques d'une perte de clientèle (pensez au Concile de Trente), et rien n'énerve plus l'autorité qu'une mauvaise conscience. Remarquons en passant que la mauvaise conscience est une invention occidentale. Elle semble n'avoir pas d'équivalent en Orient, où la faiblesse politique repose sur des bases plus subtiles.

BERNARD

Quoiqu'il en soit, grâce au mythe de la Genèse, les Clercs eux-mêmes allaient être contraints, aux approches de l'adolescence de notre espèce, à repenser leurs enseignements, à prendre conscience de l'évolution biologique et, plus incroyable encore, à évoluer eux-mêmes. Ils deviendraient des Teilhard de Chardin et ils iraient jusqu'à mettre fin à l'exil des Teilhard de Chardin ! Faire évoluer des Maîtres à cinq mille ans de distance, on conviendra que ce fut un tour de force et un exemple unique de psychopédagogie télécommandée ! Mais il est plus surprenant encore que, bloqué si opportunément au niveau infantile, ce même mythe retrouve aussitôt des pouvoirs psychogénétiques exactement adaptés aux besoins de l'homme adulte. Et l'on voudrait que cette polyvalence, cette perfection dans la polyphonie, eût été l'œuvre du hasard ? Il serait moins naïf d'en rendre responsable un Dieu à barbe blanche, qui dirigerait les opérations du haut d'un nuage rose !

MEDICUS

Quel a pu être l'avantage pour notre espèce d'un déblocage aussi tardif du mécanisme de sécurité qui a fini par faire entendre raison aux autorités ?

BERNARD

Cela se voit désormais assez bien : si les sciences physiques avaient pris plus d'avance qu'elles n'en ont sur les sciences humaines, politiques notamment, quelles chances aurions-nous eues d'échapper à des dangers dont on ne discerne que trop, aujourd'hui, la gravité ? **Or les sciences humaines ne pouvaient éclore avant la conquête de l'Inconscient,** qui exigeait une maturation culturelle difficile et très lente.

MEDICUS

Si l'on ne peut accuser le hasard de la « perfection polyphonique » dont tu parles, à quoi faut-il l'attribuer ?

BERNARD

A une vieille, une très vieille connaissance, mais totalement méconnaissable : l'Instinct, mais hominisé. L'Instinct resté infaillible, mais qui a cessé de commander. L'Instinct qui, adapté à la première étape de l'hominisation, ne porte plus son nom : il est devenu l'Inconscient, et il s'est disloqué en pulsion pour se faire écouter, et en inspiration pour se faire entendre. Il s'est manifesté chez les auteurs de la Genèse sous la forme de pulsion religieuse, orientée dans le sens (orthogénétique) de l'Evolution par l'inspiration poétique. Tout comme l'instinct sexuel, chez

l'Homme, a éclaté : il est devenu pulsion érotique, orientée vers nos destins par l'inspiration – poétique elle aussi – qui nous donna l'Amour.

On voit clairement désormais le rôle de l'art pur et de la poésie dans la biogénèse : ils furent l'équivalent humain de ce sens mystérieux qui conduit les anguilles à la mer des Sargasses : le sens de l'orientation. Chaque fois qu'un homme a fait un pas vers la beauté, il a fait faire à notre espèce un pas en avant, un pas vers ce qui est vrai, un pas vers nos destins.

PHILIPPE

Inversement, chaque fois qu'un homme a fait (guidé par l'inconscient aussi, mais sous le nom d'intuition), un pas vers le vrai, il a fait faire à notre espèce un pas vers ce qui est beau, un pas vers nos destins. Ces choses-là convergent.

MEDICUS

Mais quel est le phénomène biologique qui, selon Bernard, vient de se produire, et qui expliquerait tous les autres ?

BERNARD

C'est l'émergence d'un caractère instinctuel nouveau : la scientificité (de l'instinct). Cette aventure, qu'il ne faut pas confondre avec la science consciente, est la plus inespérée des aubaines pour les biologistes : enfin ils peuvent voir la noogénèse en action ! Et il s'agit, cette fois aussi, d'un bouleversement du régime successoral de notre espèce. La seule révolution biologique dont l'importance lui soit comparable est celle que Teilhard de Chardin a appelée le phénomène humain : l'émergence de la conscience, cette fille aînée du verbe. Au commencement de l'Homme était le Verbe. Mais, à la naissance de l'Homme enfin humain (enfin adulte), il y a l'Instinct retrouvé. Nous assistons à une aurore.

PIERRE

Ce qui doit sembler étrange, c'est qu'un fait aussi gigantesque ait passé inaperçu. Il ne faut pas s'en étonner : les premières manifestations de l'instinct scientifique ont été peu différentes de celles que nous a données la conscience appliquée aux sciences. Aujourd'hui encore, la distinction peut n'être pas facile : il y a une zone commune où ces deux manifestations de l'esprit scientifique s'interpénètrent et se confondent.

BERNARD

Il y a une zone, dite **subliminale**[31] , où la conscience et l'inconscient s'entremêlent toujours. Mais le nouveau régime de l'inconscient, auquel notre espèce est soumise et auquel nous allons devoir nous adapter consciemment, gouverne l'acquisition de nouveaux facteurs de notre comportement. Remarquons que ces mots définissent déjà l'instinct : chez les espèces inférieures, l'instinct est l'ensemble des déterminismes du comportement. Chez nous, les savoirs conscients ont pris une place croissante dans la détermination des « types de conduite » (patterns of behaviour). Or notre évolution dépend désormais du comportement des humains. C'est le seul facteur biogénétique resté actif. Dès lors, le problème que la nature avait à résoudre était de pousser les hommes à inventer des techniques, puis de les leur emprunter à leur insu ! Elle avait à remplacer le processus de l'acquisition brute (la thésaurisation) par les procédés humains de la **capitalisation intellectuelle.** Or, animée d'une vie propre, impersonnelle, et presque totalement soustraite au hasard, la capitalisation représente sur la thésaurisation un progrès inimaginablement fantastique.

PHILIPPE

Progrès que la science illustre assez bien. Considérons l'histoire de la chasse aux éléments chimiques. C'est un sport auquel les hommes se sont adonnés avec passion depuis la plus haute antiquité. On a vu s'en capitaliser les résultats avec Mendéléev et ses successeurs. Mais voici le tableau de cette chasse avant que la science ne s'en mêle : l'eau (Thalès de Milet), l'air (Anaximène), la terre (Empédocle), le feu (Héraclite), l'éther (Aristote) et le sel (Paracelse). Six éléments, six erreurs : tel fut le produit de plus de deux mille ans de thésaurisation intellectuelle !

BERNARD

[31] Dérivé du latin **limen** : seuil, le subliminal désigne la zone frontalière où la conscience et l'inconscient cohabitent.

Eh bien, la nature, qui s'est montrée capable de faire thésauriser aux anguilles les savoirs nécessaires à des voyages difficiles, et d'apprendre de même leur langage aux abeilles, a dû prendre pour nous les plus curieux détours. Selon toute apparence, elle a dû faire de l'Homme un orphelin, qui aurait à se débrouiller seul pour inventer le langage discursif et pour apprendre à le parler, à ses frais, risques et périls ! Selon toute apparence, le symbolisme direct se heurtait à des limites sémantiques infranchissables, que la nature voulait faire franchir à l'une au moins de ses créatures.

PHILIPPE

Von Frisch s'en aperçut le jour où il plaça une coupe garnie de miel au haut d'un mât, juste au-dessus d'une ruche. La sémantique apiaire ne contenait aucune figure chorégraphique qui sût dire : « les aliments sont au ciel », et les abeilles se montrèrent incapables de s'élever, d'abstraction en abstraction, jusqu'au ciel.

BERNARD

Mais l'inconscient humain, qui est notre seule source de savoirs infaillibles et non appris, a enfin trouvé un moyen d'expression directement accessible à notre conscience, sans l'entremise de traducteurs. Ce langage, vous l'avez deviné, est celui dont nous avons les structures biochimique dans le noyau de nos cellules, l'orthologique. Grâce à ce langage-là, l'inconscient peut nous adresser des messages non cryptiques, affranchis des limites du symbolisme prélogique. Désormais il peut nous apprendre quels aliments sont au ciel. C'est le plus fantastique des miracles. C'est le miracle du XXe siècle, au prix duquel tous les autres, y compris ceux de la physique nucléaire, sont négligeables. Mais nous n'en pouvons dire plus aujourd'hui. Ce cinquième acte a trop duré. Et l'instinct scientifique est un sujet trop important pour qu'on le bâcle en quelques pages. Ce sera le thème central de notre quatrième cycle.

PIERRE

Nous dirons tout de même, avant la fin de celui-ci, ce qu'il faut faire pour acquérir cet instinct, mais il est temps de conclure ce cinquième acte. Je voudrais adresser une brève parenthèse à ceux de nos lecteurs qui sont Chrétiens. S'il est vrai que, comme disait Steiner, les traits caractériels de l'Occident ont été plus juifs que chrétiens, une interprétation modernisée de la Genése substitue une filiation aux contradictions qui opposaient le Judaïsme au Christianisme. Elle restitue à ce mythe des pouvoirs **psychogénétiques** justes, adaptés cette fois aux besoins de l'homme adulte, de l'homme de science et du Chrétien. Il est impressionnant de constater qu'interprétée comme elle semble devoir l'être désormais, la Genése nous apprend que l'Ancien Testament, lorsque s'achève sa première fonction éducative, se transfigure en parlant le langage du Nouveau Testament. Le Christ, avec la même perfection polyphonique et la même simultanéité, a parlé les langues de l'enfance, de l'âge adulte, de la science et de l'instinct hominisé. Ainsi il devient clair que nous pouvons cesser d'être pareils à de bons Juifs, turbulents, révoltés et à jamais insatisfaits. Nous pouvons devenir des Chrétiens. L'ère chrétienne s'actualise. Celle de la Psychologie de la Faute prend fin en même temps que celle de la Biologie du Malheur. Tous nos bonheurs, dont le Christianisme, sont devant nous.

Enfin, remarquons que, selon toute apparence, le peuple juif est parvenu au terme de ses tribulations. Leur mission accomplie, les Juifs se sont acquis non seulement tous les droits au repos et à la Citoyenneté, mais des titres impérissables à la gratitude des humains. Nous devons aux Juifs mieux que la liberté : nous leur devons la connaissance, enfin acquise par notre espèce, des conditions de la liberté. Ces conditions sont réalisables partout, et elles le seront toujours. Aussi hasarderai-je, pour conclure cet acte-ci, une prophétie : le XXe siècle, qui faillit exterminer le peuple juif, sera, pour la postérité, le Siècle des Juifs. Einstein était juif, Freud était juif, Steiner était juif. Ces trois hommes auront fait du XX. siècle celui de la Liberté, celui de la libération physique, psychique, biologique et spirituelle de l'espèce humaine tout entière.

Rideau

RESUME DU CINQUIEME ACTE

1. Chez tous les organismes vivants, l'instinct est la source des savoirs infaillibles non appris.

2. Chez l'Homme, l'instinct a fait place à deux catégories de déterminismes : les pulsions et l'inspiration. Il est devenu l'Inconscient. Mais il est resté notre seule source de savoirs infaillibles non appris.

3. Enrichi de moyens d'expression rationnels, l'inconscient est devenu capable non plus seulement d'inspirer, mais **d'informer logiquement.**

4. Il s'ensuit que notre Evolution a cessé de dépendre des processus lents et hasardeux de la thésaurisation. L'acquisition des facteurs biogénétiques de nos progrès est assurée désormais par les procédés **impersonnels et non hasardeux** de la capitalisation intellectuelle.

5. La seule révolution biologique dont l'importance soit comparable à celle-ci est l'émergence de la conscience (le « phénomène humain »), qui, elle aussi, résulta d'un enrichissement sémantique.

COMMENTAIRES DES PROFESSEURS

Nous nous abstiendrons d'inviter François et Françoise à nous faire part de leurs réactions : cet acte, qui condense les matières d'une dizaine de représentations, est trop touffu et les soumettrait à une épreuve trop rude.

Nous nous contenterons de rappeler que Pierre, Bernard et Philippe avaient à tenir d'absurdes rôles de surhommes. On estimera sans doute qu'ils s'en sont acquittés sans éclat. Or il était bon de montrer que rien ne saurait être moins éclatant, moins « surhumain » que ces rôles-là. Mais ils ont tenu partiellement leurs promesses en apportant à ce débat plusieurs savoirs non appris, des savoirs qu'ils n'auraient pu apprendre par la bonne raison qu'on ne les enseigne nulle part. Ce n'est qu'un très petit commencement, mais il serait souhaitable que la signification n'en passe pas inaperçue.

On pourrait s'étonner, d'autre part, de la complaisance de ces hommes à leurs propres idées : ils ont opiné du bonnet, sans se mettre en frais de critique, à la théorie osée pourtant qui attribue au mythe de la Genèse une influence prépondérante sur l'évolution de la race blanche. C'est pour deux raisons : la discussion en aurait été longue et le jeu n'aurait pas valu la chandelle. Cette théorie était plausible, voire plaisante, il importait peu qu'elle fût vraie : cela suffisait aux besoins de la cause. Que les émergences constatées fussent attribuables à une catégorie d'influences plutôt qu'à une ou dix autres n'avait d'intérêt qu'académique. Ce qui, en revanche, importe immensément, c'est la nature et la réalité de ces émergences, celle de l'instinct scientifique en particulier. Sur la réalité, on ne tardera pas à constater qu'aucun doute n'est possible. Mais s'agit-il à proprement parler d'un instinct ? Et peut-il être question d'un « instinct scientifique » ?

Cette question est assez importante pour mériter une discussion :

PIERRE

En ma qualité de Catholique, cette discussion me gêne passablement. Je ne partage pas le sentiment de mes collègues sur le caractère purement « culturel » de la Genèse. A mes yeux, elle procède du Surnaturel. Je suis profondément convaincu que la Révélation nous est venue de plus haut que nous.

Cette réserve faite, j'accepte la discussion : d'où qu'il nous soit venu, le mythe de la Genèse fait partie des trésors culturels des humains. Je ne saurais, sans mauvaise foi, juger illégitime la pensée de ceux qui, ne partageant pas mes convictions religieuses, voient dans ce mythe un « affleurement du génie de l'espèce », et ne sauraient y voir que cela.

BERNARD

Et nous ne saurions, sans pire mauvaise foi, prétendre à faire déborder cette discussion sur le terrain religieux : quelles que puissent être leurs convictions et leurs attitudes privées, la notion du surnaturel est interdite aux hommes de science, dans l'exercice de leurs métiers tout au moins. Mais la science, qui ne peut rien contre la religion, peut faire beaucoup pour elle. Elle peut vérifier les données de ce qu'on me pardonnera de devoir appeler l'instinct (ou l'intuition) religieux. Or il est généralement satisfaisant pour des croyants de pouvoir réaliser leur unité intérieure en unifiant leurs adhésions spirituelles et intellectuelles.

PIERRE

Venons-en à l'instinct scientifique en commençant par une constatation troublante sur les bienfaits et les méfaits de la conscience. Steiner, dans des circonstances que nous rapportons ailleurs[32] , lui discerna deux rôles. Le premier est celui dont nous nous félicitons parce qu'il nous plaît d'appartenir à la seule espèce qui sait qu'elle sait, qui a conscience de savoir. Mais cette médaille, que nous arborons si fièrement, a un revers : n'avoir pas conscience de savoir équivaut pour nous à ne savoir pas. Or tous nos savoirs essentiels (nos instincts) sont inconscients. **Nous sommes donc affligés de l'exorbitant privilège de ne pas savoir l'essentiel de ce que nous savons !** Nous sommes seuls au monde à souffrir d'une cruelle illusion d'ignorance, qui fait de nous des

[32] J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme » (Les Editions Sociales Françaises, 1968)

isolés, des orphelins de la nature. Nous nous sommes enrichis d'une conscience et, tout aussitôt, nous avons **perdu les bénéfices de l'inconscience.** Nous avons acquis un tout petit monde, et nous l'avons payé de l'Univers tout entier !

BERNARD
La conscience ne nous a pas seulement privés de la jouissance de nos instincts : elle les a retournés contre nous ! L'instinct, qui ne trompe jamais les autres espèces, a pour fonction nécessaire de tromper les humains. Comment s'étonner que, victime d'influences inconscientes qui le dominent et le dévoient, l'Homme se soit pris pour un maudit ? Quelle malédiction pourrait être pire ? Les instincts, qui sont les génies tutélaires des autres espèces, sont aux humains des démons qui les torturent, qui les « possèdent » et qui les « perdent » ! Or cette aventure est unique : l'instinct ne trompe que nous.

MEDICUS
Est-ce bien sûr ? Ne voit-on pas certains insectes migrateurs s'envoler par millions vers une mort stupide ?

BERNARD
Aberrants au niveau des individus, ces envols-suicide sont d'efficaces régulateurs de la densité spécifique. Mais, dépourvus de toute individualité, ces individus peuvent être sacrifiés à l'espèce sans retentissements psychiques. Les insectes peuvent s'envoler par millions vers une mort stupide, mais la nature ne s'est pas vue obligée de les rendre stupides ! Or, dans notre cas, c'est ce qu'elle a fait. Elle a trouvé le moyen de rendre stupides des organismes qu'elle a commencé par doter de douze milliards de neurones, et l'on s'aperçoit aujourd'hui que ce fut le plus éblouissant de ses tours de force !

Mes amis, après avoir fait l'éloge de la folie, nous nous trouvons dans la nécessité de prononcer, bien qu'à regret :

L'ELOGE DE LA STUPIDITE

La matière de cet intermède serait aisément déplaisante puisqu'on doit y taxer de « stupidité » – mais d'une stupidité très spéciale : spécifique et nullement individuelle – des personnes très nombreuses. On a cherché à éviter ce danger d'abord en ne mettant en cause que des individus éminents, des hommes dont il serait impensable que nul ne prétende à contester l'intelligence individuelle ; ensuite en recourant à l'humour et à la bonne humeur pour s'efforcer de rendre presque plaisantes quelques observations qui, sans cette précaution, ne sauraient l'être aucunement.

BERNARD
Laissons de côté les insectes pour nous soucier des humains : leur cas révèle mieux les « intentions » de la nature et les moyens qu'elle « sait » mettre en œuvre pour parvenir à ses « fins » – si fâcheux que puisse sembler ce langage anthropomorphique.

PHILIPPE
Ces images manquent rarement d'horripiler les scientifiques parce que, faute d'une formation épistémologique adéquate, peu d'entre eux sont conscients des propriétés logiques de nos structures mentales et des déterminismes qui en résultent. Mais une définition du mot « nature » pourrait atténuer leurs préventions.

BERNARD
Dans notre terminologie, la « nature » est une hypothèse fluide et inconsistante. Libre à qui veut de l'imager à sa guise et de dire : « élan vital », « vertébré gazeux », « concours de forces », « hasard polarisé » ou « Dieu ». La « nature » des noobiologistes est aussi – ou aussi peu – anthropomorphe que peut l'être la pensée de celui qui se sert de ce mot. Ainsi le plus puriste des scientifiques ne saurait trouver à reprendre dans cette définition que ce qu'il y mettrait lui-même. Restent certaines expressions qui semblent abusives parce qu'elles représentent la nature comme animée de sentiments et douée d'une intelligence comparable aux nôtres. Les scientifiques protestent aussitôt, mais de quel droit ?

MEDICUS
Ils se réclament, comme faisait Laplace, du principe d'économie des hypothèses. Non qu'il soit absurde de personnaliser – voire de diviniser – la nature. Dieu, ou l'« élan vital » de Bergson sont des explications qu'on peut juger satisfaisantes, mais qu'on ne peut dire scientifiques. Des savants peuvent les accepter, la science ne le peut pas.

BERNARD
Ce principe était respectable au siècle dernier, mais il y a des économies que la science ne peut plus se

permettre. Laplace pouvait être avare d'hypothèses : Il n'avait pas à tenir compte de l'entropie. Claude Bernard, qui ne se souciait pas d'orthogénèse, n'avait que faire d'hypothèses métaphysiques. Mais les biologistes modernes ne peuvent plus travailler à l'économie. Pour obtenir des résultats, ils doivent se mettre en frais d'imagination et multiplier les hypothèses au lieu de les économiser. Ils doivent faire le contraire de ce que faisaient leurs pères, et de ce qu'enseignent encore les professeurs de faculté.

PHILIPPE
En vertu d'un ordre chronologique auquel il leur serait difficile de se soustraire, ces professeurs sont en retard d'une génération sur leurs élèves. C'est parmi beaucoup d'autres, une des choses que la nature « veut », et que les professeurs ne veulent pas !

BERNARD
Les professeurs eux-mêmes ne peuvent échapper à la nécessité d'une modernisation de la pensée scientifique. La biologie du siècle dernier pouvait faire illusion hier encore. Elle n'était plus scientifique mais elle semblait l'être restée, et c'est pourquoi Cuénot et Tétry ont pu, sans se couvrir de ridicule, étudier l'évolution biologique en négligeant l'individuation. Autant eût valu prétendre à expliquer la croissance des organismes vivants en méconnaissant la division cellulaire, mais, en 1950, ce n'était pas évident. Ces illusions sont désormais impossibles : **la « nature » est une hypothèse dont les sciences naturelles ne peuvent plus se passer.** Il s'agit d'un concept difficile, qui impose des disciplines autrement rigoureuses et subtiles que celles dont voulaient se suffire les sciences mathématisées. Voilà pourquoi la biologie du XXe siècle ne peut plus se passer d'épistémologie.

HUBERT
J'en suis fort aise ! J'en mourrai d'aise ! Et, si notre auditoire est aussi anxieux que moi de se soucier d'épistémologie, il en mourra d'aise lui aussi !

PHILIPPE
L'épistémologie est un mot rébarbatif, mais qui désigne une discipline si conforme au contenu de nos cellules qu'elle est facilement accessible à tous les humains.

HUBERT
Votre épistémologie nous casse les pieds ! Pas un Français sur mille ne soupçonne l'existence de ce mot, et pas un sur dix mille ne sait ce qu'il veut dire. Pour l'amour du ciel, employez des mots français, et, s'il vous en faut de chinois, traduisez-les !

PHILIPPE
Tu veux des définitions ? Voici d'abord celle, tout à fait démodée, de Larousse : « branche de la logique qui étudie les lois de la pensée scientifique ». Elle donne à supposer que la pensée scientifique obéit à d'autres lois que la pensée tout court, ce qui est extravagant. L'épistémologie moderne est tout autre chose. C'est la branche de la **biologie** qui étudie les déterminismes de la pensée consciente, et notamment les **mécanismes du transfert des « données » de l'instinct dans la conscience.** L'épistémologie étudie les interactions de l'intellect et de l'information biochimique inconsciente ; sa fonction est de permettre aux humains **d'intelliger leurs instincts.**

Mais laissons les définitions pour nous jeter à l'eau. Efforçons-nous de nager dans une épistémologie (approximative) avec notre intelligence vierge, inéduquée. Bernard nous en a fourni une jolie occasion : « La nature, a-t-il dit, est une hypothèse dont les sciences naturelles ne peuvent pas se passer. » Bigre ! Au train où il va, nous serons bientôt invités à admettre que la métallurgie ne peut se passer des métaux ! Que signifie cette histoire de fous ? Comment se peut-il que les naturalistes du siècle dernier aient cru pouvoir se passer de la nature ?

Eh bien, c'est pour une bonne raison. C'est parce que nos instincts nous trompent sans cesse. Le transfert dans la conscience humaine de nos savoirs biochimiques inconscients se fait par des détours si étranges que, hier encore, nul n'y pouvait rien comprendre. Il était impossible, en particulier, de classer la stupidité humaine à sa juste place parmi les facteurs les plus actifs et les plus nécessaires de l'évolution biologique. Si j'étais capable de ferveur religieuse, j'irais chaque minute rendant grâces au ciel de m'avoir fait crétin.

HUBERT
Je souhaite que notre auditoire en soit aussi content que toi !

PHILIPPE
Ce serait trop demander, mais nul ne marchandera ses applaudissements à la stupidité héroïque des naturalistes répudiant la nature. Pour en saisir l'envergure et la signification, rappelons-nous la tâche évolutive qui incombait aux humains : il leur fallait changer de régime, substituer la capitalisation à la thésaurisation en tant que mode d'acquisition des caractères psychiques. Ils devaient se soustraire aux déterminismes de l'instinct

brut pour pouvoir se soumettre à ceux de la pensée « humaine », mot qui était – et semble être encore – synonyme de « faillible ». Bref, l'Homme devait s'affranchir des « Lois de la nature » pour se soumettre aux siennes propres, c'est-a-dire à des lois issues de sa propre faillibilité. N'est-il pas passablement clair que, pour y consentir, il fallait bien qu'il fût « stupide » ? Mais les biologistes du siècle dernier n'allaient plus pouvoir se contenter, comme les philosophes, d'une stupidité puérile et honnête, statique, et qui, impropre à la capitalisation, ne menait nulle part. Il leur fallait une stupidité bien plus grande et plus auguste. La gloire immortelle des naturalistes qui tournèrent le dos à la nature aura été d'inventer une stupidité dynamique, cumulative, animée d'une vie propre. Une stupidité qui porte intérêts, se capitalise, grandit jour après jour comme une tumeur maligne. Leur gloire est, en un mot, d'avoir inventé cette chose inouïe : la stupidité scientifique.

MEDICUS
Qu'entends-tu par « stupidité scientifique » ?

PHILIPPE
C'est la première de toutes les merveilles et le plus miraculeux de tous les miracles : celui qui met en évidence les ressorts secrets de l'évolution psychique **chez les humains.** N'est-il pas émouvant, tout d'abord, de constater que les sciences naturelles du siècle dernier commencèrent par renouveler l'exploit des Juifs qui, il y aura bientôt cinq mille ans, mirent au compte des humains ce qu'ils désapprouvaient en Dieu ? Avant de répudier tout à fait la nature (il faudra attendre les généticiens pour en arriver là), les biologistes, pareils à de bons Juifs, se mirent en devoir de l'**innocenter** en l'exonérant de notre stupidité. Il faut reconnaître que c'était tentant. C'était même irrésistible : regardez, s'il vous plaît, une araignée qui tisse sa toile, puis lisez-moi quelque savant traité de démonologie. Etait-il concevable, avant qu'on eût compris le rôle biogénétique de la stupidité, était-il pensable qu'une même nature fût responsable de ces deux merveilles ? Miracle d'infaillibilité et merveille d'imbécillité ! De toute évidence le premier était l'œuvre de la nature, mais il eût été **impie** de la rendre coupable des monstruosités intellectuelles qu'engendraient aux humains les enseignements de la Sorbonne !

Or, héritiers des traditions judéo-chrétiennes, les savants d'Occident étaient – et sont encore – aussi exempts de tendances à l'impiété que riches de moyens dialectiques pour expliquer l'inexplicable et justifier l'injustifiable. Ce leur fut un jeu d'enfants d'innocenter la nature : ils déclarèrent naturels les pièges que l'araignée tisse aux mouches et **factices** (pas naturels) ceux que l'Homme élabore a son propre usage. Et voilà nos savants pris à leur propre piège : la montagne scientifique avait accouché d'une souris, mais cette souris, parce qu'elle était scientifique, était vivante. Minuscule à sa naissance, elle deviendrait bientôt ce mastodonte : la stupidité scientifique qui, opposant humain à naturel, divorça l'Homme d'avec la nature et bientôt d'avec le Cosmos tout entier : Jean Rostand nous exhorte à nous montrer. aussi incosmiques que le Cosmos est inhumain . ! Aujourd'hui, en guise d'apothéose, c'est la souris qui vient d'accoucher d'une montagne : les naturalistes divorcés de la nature ont découvert l'Homme, et voici leur définition : « Amibe malchanceuse » !

BERNARD
Auprès des hypothèses qui ont conduit à cette définition... himalayenne, les tigres herbivores étaient intelligents et plausibles.

PHILIPPE
Certes, mais comment refuser son admiration à cette merveille de stupidité quand on constate où elle nous a menés ? Et comment douter du rôle qu'y joua l'inconscient ? Nous n'avons pas le loisir d'étudier aujourd'hui les déterminismes qui ont fait converger toutes les disciplines scientifiques et parascientifiques vers la stupidité. Ce sera l'affaire de notre quatrième cycle. Mais observons entre-temps la perfection surhumaine de cette polyphonie. Les disciplines les plus diverses et les plus éloignées l'une de l'autre y participèrent. Les mathématiciens, les logiciens et même les physiciens y prirent une part aussi nécessaire que les naturalistes. Sans la stupidité gigantesque des logiciens soi-disant scientifiques, qui parvinrent à **anéantir tous les critères du savoir**, et sans celle des mathématiciens, qui violèrent les mathématiques pour cautionner l'aléagénèse, l'Occident n'aurait pu se peupler d'« Amibes malchanceuses », c'est-à-dire d'orphelins misérables, abandonnés à l'angoisse métaphysique des temps modernes par les divinités tutélaires qu'étaient autrefois les instincts, religieux notamment. **Et l'Evolution serait restée en panne, les humains demeurant sous la tutelle d'une nature qui n'était pas encore la « nature humaine ».**

Pour achever d'édifier sur l'infaillibilité de l'instinct qui guide l'Homme quand il élabore des pièges à son propre usage, constatons que, tout comme les tigres herbivores, le concept du « factice pas naturel » contient son propre antidote. La stupidité scientifique, plus sûrement encore que la théologique, se détruit d'elle-même sitôt qu'elle a porté ses fruits, et c'est pourquoi les professeurs eux-mêmes, comme l'observe Bernard, ne peuvent plus échapper à la nécessité d'une modernisation de la pensée scientifique : le climat intellectuel qui a produit l'Amibe malchanceuse est si absurde, si ridicule, que ceux qui s'obstineraient seraient voués au mépris général, à commencer par le leur propre ! Pense-t-on que cette perfection dans la polyphonie ait pu être l'œuvre du hasard ? Je préférerais encore, quant à moi, l'hypothèse des tigres herbivores !

MEDICUS
Quelle ravissante théorie ! Et comme j'aimerais que ce fût vrai ! Mais penses-tu toi-même que cette hypothèse saugrenue ait la plus petite chance d'être vraie ?

PHILIPPE
Voyez combien il sied de louer le Seigneur de m'avoir fait crétin : il le fallait pour m'accoucher d'une imbécillité pareille ! Mais les naturalistes nous y ont acculés : si nous répudions la nature, nous devenons des amibes malchanceuses. si nous l'anthropomorphisons, nous nous partageons en famille les melons de Bernardin de Saint-Pierre ! Faites votre choix à pile ou face. Mais l'épistémologie nous fournit un moyen de nous tirer de ce mauvais pas.

BERNARD
La théorie de la « stupidité scientifique » est certes fantastique, mais elle a le mérite d'être jolie : la nature aurait orchestré avec une précision minutieuse les « chants imbéciles » que l'instinct aurait arrachés à des hommes supérieurement intelligents ! Et, abnégation suprême, ceux-ci auraient désobéi à leurs propres disciplines – se seraient désobéi à eux-mêmes – pour obéir à leurs instincts, gardiens d'un ordre qui dépasse la conscience des personnes ! Cela semble trop beau pour être vrai, mais on doit constater que, dans le même temps où les Occidentaux rejetaient, peut-être en effet par ces moyens héroï-comiques, les tutelles de l'instinct animal pour se soumettre aux déterminismes de la « nature humaine », celle-ci manifestait ses pouvoirs en rendant notre conscience perméable à l'instinct. **Nos structures psychophysiologiques se sont achevées, et nous sommes devenus une espèce adulte, orthologique, capable de substituer des choix à la fois intelligents et conscients aux contraintes aveugles de l'instinct, qui exigent le sacrifice des individus à l'espèce.** La nature humaine, au contraire, rend possible **l'individuation consciente,** qui est le miracle, la révolution biologique de notre temps. Comment ne pas s'émerveiller de la parfaite ordonnance temporelle (la synchronisation) des phénomènes qui jalonnent les étapes de notre marche en avant ? Et qui en rendrait-on responsable sinon la nature ?

PHILIPPE
L'épistémologie nous propose une réponse acceptable à cette question. Mais essayons d'abord d'échapper, par les moyens d'une simple décence, au dilemme où nous ont enfermés les naturalistes. Force nous est de constater que nos savants et para-savants se sont permis d'étranges fantaisies : l'« Amibe malchanceuse » est une obscénité scientifique; le « véritable humanisme » de Boll et Reinhart est honteux, les « Dix Jules » de Russell sont strictement abominables ; l'aléagénèse anti-mathématique des mathématiciens est une désolation, et la « logique, science normative » que Vergez et Huisman ont mise à la première page de leur Manuel est un crime pédagogique hideux, qu'une société policée châtierait par immersion de ses auteurs dans l'huile bouillante ! Alors ? Il faut bien que nous fassions notre choix : MM. Bertrand Russell, Jean Rostand, Fisher, Dobzhansky et les cent mille autres chanteurs qui ont pris part à un concert si parfaitement orchestré seraient autant de fieffés abrutis, autant de désolants crétins, **plus** bêtes que nature ? Cette interprétation des faits serait désobligeante. Qui ne préférerait penser que ces hommes supérieurs furent inspirés supérieurement ? Que, victimes magnifiques d'une nature encore peu humaine, ils furent des individus immolés par leurs instincts aux nécessités de l'hominisation ? Qu'ils obéirent, comme dit Bernard, à un ordre spécifique qui les dépassait ? Reconnaissons que idiote peut-être, cette interprétation est plus charitable et plus décente. Et qu'elle est même, tout compte fait, moins invraisemblable.

MEDICUS
On serait tenté de le penser s'il y avait une raison de supposer que la nature existe, qu'elle est plus et mieux qu'une vue de l'esprit.

PHILIPPE
Bernard n'aura certainement aucune peine à prendre la nature en flagrant délit d'existence.

BERNARD
L'orthogénèse y suffit à elle seule : n'ayant pu résulter des « forces aveugles du hasard », on doit admettre qu'elle fut la résultante d'influences (de déterminismes) coordonnés. Puis la sémantique apiaire nous oblige à constater que ces déterminismes ne sont pas seulement intelligents, capables de coordinations incroyablement fines, mais **supérieurement** intelligents. Bref nous devons constater que les organismes vivants sont soumis à des déterminismes intelligents dont nous pouvons, sans nous déshonorer, appeler « nature » les ensembles, alors que nous ne pouvons en nier l'existence sans nous déshonorer. Mais il reste à définir les mots « intelligent » et « supérieurement intelligent ». C'est un soin qui incombe à l'épistémologie. A toi, Philippe.

PHILIPPE

Définir la nature : « ensemble de déterminismes intelligents », c'est échapper déjà au dilemme des naturalistes, puisque c'est se contraindre à une définition « naturelle » de l'intelligence, une définition non anthropomorphe. Il est patent que ces déterminismes sont doués du pouvoir d'imposer des comportements finement coordonnés à des organismes dépourvus d'intelligence **consciente**, c'est-à-dire d'intelligence **autonome**. Il reste à essayer de comprendre comment ces choses se sont passées et se passent encore. En avalant sous nos yeux un déterminisme psychique, les Planaires nous ont rendu un service dont notre quatrième cycle étudiera la formidable portée.

Mais il est clair dès à présent que c'est en se « naturisant » lui-même[33], au lieu d'anthropomorphiser la nature, ou de divorcer d'avec elle, que l'Homme peut échapper aux déterminismes « supérieurs », **mais très inhumains en effet,** dont Jean Rostand se chagrine à bon droit. Et c'est en se soumettant aux déterminismes de la **nature humaine** que l'Homme devient lui-même « supérieurement » intelligent. Il devient, en d'autres mots, **supérieur à lui-même,** il acquiert une intelligence plus vaste que la sienne. Son cas devient comparable à celui des mystiques et des inspirés d'autrefois, qui se savaient les instruments d'un Ordre supérieur à eux-mêmes. Tous sentaient que leur comportement – leurs œuvres – résultaient d'une obéissance bien plus que d'une conscience. Mais aujourd'hui l'émergence de l'orthologique a fait franchir à notre espèce une étape évolutive nouvelle : **l'homme est devenu capable de recevoir dans sa conscience les messages de l'instinct, et, dès lors, de comprendre ce que la nature lui veut et de le vouloir lui-même.** Aussitôt les individus peuvent cesser d'être immolés aux besoins de l'espèce, ils peuvent exploiter leurs instincts pour être heureux au lieu d'être exploités par eux à des fins supérieures, qui les dépassent **et qui les broient !** Bref, devenue la nature humaine, la nature a cessé d'être... inhumaine.

Si l'on veut bien retenir cette théorie à titre d'hypothèse de travail avant même que les Planaires (et l'épistémologie qu'ils nous ont enseignée) n'en vérifient le bien-fondé, on incline presque irrésistiblement à accueillir la notion, qui semblait si saugrenue, d'une « stupidité scientifique » imposée aux humains par leurs instincts. Il semble passablement évident que la nature, qui s'est montrée capable d'imposer des comportements intelligents à des insectes, n'a dû avoir aucune peine à obliger des professeurs tout pleins d'intelligence à se conduire comme s'ils n'en avaient point ! Cette théorie-ci est immensément consolante : elle nous dispense de rougir de notre propre stupidité, et de notre appartenance à une espèce qui compte parmi ses grands hommes des Bertrand Russell, des Jean Rostand et quelques millions d'organismes mêmement « obéissants ».

MEDICUS

J'admets que ces théories sont amusantes. J'apprécie leur saveur malgré l'énormité de leur impertinence. Mais sont-elles aussi le moins du monde pertinentes ? Pouvez-vous vous permettre, en qualité d'hommes de science, de prendre au sérieux des hypothèses aussi farfelues ?

BERNARD

Sans la moindre hésitation ni la plus petite réserve : ce sont les plus scientifiques qui, à ma connaissance, aient été proposées pour rendre compte des faits. Bien plus : ce sont les seules qui apportent le moindre commencement d'explication **rationnelle** (au lieu de métaphysique) de la biogénèse. Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'elles sont justes : aucune théorie scientifique quelque peu générale, n'a jamais prétendu à être juste. Pour être préférables à celles qui les précèdent il leur suffit de rendre compte d'un plus grand nombre de faits.

PHI LIPPE

Ce qu'on attend d'une théorie scientifique, ce n'est pas la vérité, mais les moyens de s'en approcher : ce qu'on lui demande, c'est d'être utile.

MEDICUS

Certes, et mon reproche aux vôtres, c'est que je ne puis leur imaginer la moindre utilité.

PHILIPPE

Tu es trop pressé : l'utilité d'une théorie n'apparaît jamais que dans ses applications, et c'est dans notre épilogue que nous démontrerons (dans le sens où se « démontrent » les mérites d'une machine à laver : en montrant que le linge en sort propre) leur utilité éminemment pratique.

BERNARD

Entre-temps et pour conclure cette discussion, je voudrais essayer de montrer combien ces théories, si farfelues puissent-elles sembler, satisfont au bon sens[34] et combien une seule des analogies qu'elles suggèrent suffit à soutenir les vues de Steiner sur l'émergence d'un instinct scientifique, cousin germain de l'instinct religieux. Comment n'être pas frappé par la similarité signalée par Philippe : c'est la piété, le besoin d'innocenter

[33] **Naturiser** l'Homme, c'est lui attribuer une intelligence et une sensibilité naturelles. Anthropomorphiser la nature, c'est lui prêter une intelligence et des sentiments humains. Cette dernière hypothèse semble quelque peu osée.

[34] Comment le bon sens a accommoderait-il de cette notion absurde que notre espèce est moins douée, moins riche de ressources psychiques que les autres ? De toute évidence et à tous les égards, elle l'est incomparablement plus.

et d'aimer Dieu qui fit les tigres herbivores ; cette même piété engendra aux naturalistes l'Amibe malchanceuse. Mais les Juifs se sont soumis et accusés eux-mêmes alors qu'un Jean Rostand se révolte et accuse : ce sont les mêmes effets, positifs et négatifs, de la même naïveté supérieure. Et comment un homme de la valeur intellectuelle de Jean Rostand aurait-il humilié sa propre intelligence au point de prétendre à l'opposer au Cosmos ? Ce ne put être qu'obéissance à des déterminismes spécifiques plus déterminants que ses ressources individuelles. Ainsi, sans s'en douter le moins du monde, Jean Rostand est peut-être le plus pieux et le plus soumis des humains. Et l'aventure des naturalistes divorcés de la nature s'achève aussi par un auto-blocage : ceux qui s'obstineraient seraient voués au mépris de leurs contemporains et au leur propre.

On voit que la distance qui sépare le langage de la foi de celui de la science s'est curieusement rétrécie : « Que Votre volonté, Seigneur, soit faite !...» disent les croyants. Les savants désormais sont obligés de dire : **« Ta volonté, nature, est faite et je la fais moi-même, que cela me plaise ou non, que je la sache où non !... »** Mais, alors que les croyants sont heureux quand ils la **veulent**, ce qui suffit au bonheur des savants, c'est la **savoir**.

Rideau

AU-DELA DU RUBICON

Epilogue

Première Partie
SCIENCE DE LA RUE

Le franchissement du Rubicon est une aventure à la fois spécifique et individuelle. Elle est devenue possible à tous les humains parce que la maturation de notre espèce s'est réalisée en profondeur, à notre insu. Elle s'est manifestée par l'émergence d'aptitudes spécifiques qui rendent possible à chacun de nous la prise de conscience – et dès lors de la « jouissance » – des savoirs thésaurisés dans nos cellules. Mais les effets de cette émergence ne sont pas spontanés chez les individus. Elle exige, pour s'actualiser en nous, une formation, une éducation de la vision. Les paysages qui s'offrent à nos regards sur l'autre rive du Rubicon sont si étranges, si différents de ceux dont nos yeux ont l'habitude, que nous ne pouvons, sans disciplines nouvelles, ni les intelliger ni même les voir.

Pour guider nos premiers pas dans un monde d'adultes, les secours d'une « sorte de science » sont nécessaires. Mais cette science est si élémentaire, si naturelle, si a orthologique » que seuls pourraient avoir quelque peine à s'y faire les anormaux et les déformés culturels graves. C'est la science de l'homme de la rue, incroyablement simple et facile. Mais, si cette « science de la rue » est accessible à tous, cela ne signifie pas qu'elle soit moins scientifique que les autres : au contraire, elle l'est plus.

C'est pourquoi il importe de ne pas se laisser induire en erreur par Philippe, qui prend un malin plaisir, croirait-on, à exposer des choses profondément sérieuses en se riant, en se moquant de tout et de tous, à commencer par lui-même. Son objectif est de rendre sensible la nécessité de l'humour en sciences humaines. L'humour, qui décèle les a parfums » de l'erreur, est une méthodologie scientifique. Il possède le pouvoir de nous rendre sensibles aux plus infimes déviations de la pensée, un peu comme le papillon mâle perçoit à des kilomètres l'odeur de sa femelle, exploit invraisemblable qu'aucun instrument de la science n'égalera jamais.

PHILIPPE

Les spectacles qui s'offrent à nous sur cette rive du Rubicon sont littéralement renversants. Mais la jeunesse actuelle tient vachement sur ses pattes. *(Il montre du doigt l'auditoire).* Pour les faire tomber à la renverse, il va falloir y mettre la main. Heureusement qu'il y a moi ! J'ai préparé à cet usage un papier minuscule, mais tout bourré de scientificité et de doctoralité, dont je vais vous donner lecture. Je l'ai dédié, comme je le devais, à deux de mes meilleurs amis, les Docteurs Isaac Asimov et Henri Laborit, dont le cœur bat comme il faut, à l'unisson du mien. Écoutez-les :

« C'est la juste ambition », écrit Isaac Asimov, *« de tout savant ou quasi-savant décent et bien pensant (je dis quasi-savant pour avoir l'excuse de m'y inclure) d'exercer une influence sur le cours de la science. Une bonne influence, bien entendu. Hélas ! la plupart d'entre nous devons renoncer à cette ambition ; j'en ai fait mon deuil depuis longtemps. Il n'y aura jamais, me suis-je dit dans mon cœur, de « Loi d'Asimov » pour enjoliver les pages d'un traité de physique, ni de « Réaction d'Asimov » pour donner du lustre à celles d'un manuel de chimie. Lentement, la possibilité d'une « Théorie d'Asimov » et même celle d'une « Hypothèse d'Asimov » m'est glissée entre les doigts, et je suis resté les mains vides... »* (Isaac Asimov, View from a Height, Doubleday 1963, p. 183).

Et Henri Laborit : *« Où sont les temps bénis où il suffisait de se pencher sur un microscope pour donner son nom à un microbe ?... »* (H. Laborit et P. Morand, Les Destins de la Vie et de l'Homme, Masson 1959).

C'est bougrement vrai et terriblement triste ! Tous les savants dignes de ce nom, et même ceux qui n'en sont pas très dignes, éprouvent le besoin de donner leur nom à quelque chose, serait-ce au plus épouvantable de tous les microbes. Même moi, qui ne suis qu'un millième de savant (je ne puis résister à la tentation de marquer ce point : la fausse modestie est la seule qualité où je puisse, en y mettant le prix, l'emporter joliment sur Asimov) je ne saurais souffrir la pensée que notre planète tourne un seul jour de plus sans l'aide d'une « Loi de Philippe ».

L'heure a sonné pour moi d'enfanter une loi scientifique universelle, propre à inonder de

lumière tous ceux qui vivent et qui vivront jusqu'à la consommation des temps. *(Il se tourne vers l'auditoire).* Si cela ne suffit pas à vous faire tomber à la renverse, c'est que vous n'êtes pas gentils !

SCIENCE DE LA RUE, par Philippe

Dédié aux Docteurs Isaac Asimov et Henri Laborit

Le rôle de la science est de découvrir les lois auxquelles les phénomènes sont soumis. Lorsque ces lois lui sont connues, elle peut prédire le comportement des sujets de son étude avec plus ou moins d'infaillibilité. Lorsque ses lois sont absolues, mais c'est très rare, l'infaillibilité devient parfaite. L'astronome qui a appris les lois de la gravitation prédit les éclipses avec une tranquille assurance, et l'approximation des lois de Newton est suffisante pour que les astres soient raisonnablement ponctuels aux rendez-vous qu'il leur assigne. La cuisinière qui prévoit les conséquences de l'immersion d'un œuf dans l'eau bouillante fait de la prophétie scientifique, fondée sur la statistique. Et vous en faites aussi, mais bien plus hasardeuse, lorsque vous achetez le matin un chou-fleur pour votre repas du soir, en prévision de votre faim. Car les données de la statistique ne valent, ne sont significatives, qu'appliquées à de grands nombres. Il est statistiquement certain que l'immense majorité des hommes auront faim ce soir. Mais vous qui avez acheté votre chou-fleur en vertu d'une prophétie dépourvue de rigueur scientifique, il se peut que vous n'ayez pas faim. Remarquons en passant que « statistiquement certain » ne veut jamais dire certain : si une guerre russo-américaine éclatait dans cinq minutes, la plupart des humains, même s'il en restait quelques-uns de vivants, pourraient n'avoir pas faim pendant quelques instants.

Ai-je besoin d'insister ? Chacun voit où je veux en venir, c'est cousu de fil blanc : toutes les lois de la physique étant – ou prétendant être – des lois statistiques, aucune n'est certaine et aucune prédiction fondée sur elles ne peut prétendre à l'infaillibilité. La physique, si l'on peut en croire les physiciens (et qui en croirait-on sinon eux?) est la moins exacte des sciences exactes. Bertrand Russell prétend que toutes les sciences rêvent de s'assimiler à la physique, mais cette idée lui est venue parce qu'il est russélien.

Si, au terme de cette laborieuse parturition, le malheur m'arrivait de donner naissance à une ou plusieurs lois aussi incertaines que celles qui sont fondées sur la mécanique céleste, les Quanta ou la Relativité, j'irais cacher ma vergogne dans quelque île déserte. Mais je me garderai de m'exposer, comme Newton, Planck et Einstein, au déshonneur public. La pensée qu'il puisse m'arriver, dans quelque vingt-cinq mille ans, la même disgrâce qu'à Newton, pris en défaut par Einstein qui, lui-même, est déjà mis en question, est une chose intolérable. Pour m'abriter d'une honte pareille tout en accouchant d'une loi scientifique, je ne vois qu'un moyen : en produire une **absolue** dans un secteur de la science où il peut y en avoir de cette sorte : la **science de la rue, qui prédit le comportement des humains.** Là, oui, nous pénétrons enfin dans le domaine d'une science vraiment exacte et vraiment humaine. Elle est à la portée de tout le monde. S'il vous tente d'y accoucher des lois, faites comme chez vous, laissez parler votre cœur : rien au monde n'est plus facile. Mais allons-y progressivement, en commençant avec des animaux. Deux minuscules expériences suffisent à produire une loi absolue.

Première expérience

Enfermez un rat bien vivant et un fromage dans une cage de fer. Faites-leur visite huit jours plus tard. Si la cage était bonne, vous aurez de grandes chances de récupérer le rat, mais quasi nulles pour le fromage. Refaites la même expérience avec cent rats au lieu d'un : vous pouvez être aussi sûr de la disparition du fromage que de la course des astres ou de la coagulation du blanc d'œuf traité par la chaleur.

Deuxième expérience

Placez un chat dans une niche à deux portes ouvertes. Par laquelle sortira-t-il ? Ici le prophète scientifique doit rendre son tablier : cette question-là n'est pas de son ressort. Mais, en modifiant légèrement les conditions de l'expérience, notre scientifique va découvrir une loi vraiment curieuse. Il ferme une des deux portes et jette dans la niche un tison enflammé. La chat s'enfuit par la porte restée ouverte.

Première « Loi de Philippe »
Lorsqu'une situation intolérable n'a qu'une issue, les hommes et les chats s'en sortent par celle-là, s'ils la découvrent.

***

PHILIPPE *(Sa lecture achevée, il se tourne vers l'auditoire)*
Quoi ? Vous êtes encore debout ? Vous n'êtes pas tombés à la renverse ? Je vois ce que c'est : vous me cherchez des poux. Vous avez constaté que la Première Loi de Philippe n'est pas absolue : mille choses peuvent arriver au bonhomme placé dans une situation intolérable, qui le feront désobéir à cette loi : il peut être paralytique ou pyromane et n'aimer rien autant que l'incendie ; il peut avoir plus peur de ce qu'il croit l'attendre hors de sa niche que des maux qu'il y endure, etc. Mais vous dites cela parce que vous ne nous connaissez pas, nous autres millièmes de savants. Nous avons nos prétentions à l'élégance des énoncés. Celui que j'ai proposé me comble de satisfaction parce qu'il sonne bien à l'oreille et que son approximation est très suffisante pour les nécessités de la pratique. Si vous en doutez, faites-en l'expérience sur trois cents millions de chats : si vous ne trichez pas, il ne s'en trouvera guère plus de deux et demi pour rester dans la niche où vous les aurez mis avec un tison enflammé. Si l'on veut que les Lois de Philippe soient vraiment absolues, il faut les habiller un peu, comme nous avons fait pour la première expérience : « si la cage était bonne... »
Mais ne perdons pas notre temps en foutaises. La première Loi de Philippe est plus curieuse qu'il n'y parait au premier coup d'œil. Il ne s'agit pas seulement d'une loi, mais d'une **catégorie de lois.** Et ceci devient vraiment excitant. Dès que vous tombez, par miracle, par bêtise ou autrement, sur une catégorie nouvelle de quoi que ce soit, ouvrez l'œil : les « miracles de la science » ne sont jamais bien loin. Mais une catégorie de lois scientifiques est une aubaine fabuleuse, dont il devrait résulter non un miracle de la science, mais des torrents de ces miracles, et je serais bien étonné si tel n'était le cas. Mais laissez-moi définir cette catégorie nouvelle : « Lois extraites d'expériences dont l'issue est si certaine qu'il faudrait être idiot pour les faire ».
Voulez-vous une seconde Loi de Philippe, absolue d'emblée cette fois ? Notre seul embarras est celui du choix. Je suggère celle-ci parce qu'elle nous servira plus tard : « Si l'on enferme un homme dans une prison dont on bouche les issues, il n'en sortira pas .. Vous n'êtes pas encore satisfaits ? D'accord : mettons : « une prison dont il ne peut sortir ». Qu'on me pende si quelqu'un prend en défaut le caractère absolu de cette loi.

MEDICUS
Tous les philosophes du monde, et tous les métaphysiciens, s'apprêtent à te pendre, le caractère **absolu** des « Lois de Philippe » étant plus que contestable. Celle que tu viens d'énoncer se rapporte aux **relations** d'un homme et d'une prison. Nous voilà loin de l'Absolu !

PHILIPPE
As-tu dit « contestable » ? Il y a maldonne : j'ai parlé de « prendre en défaut ». L'Absolu des philosophes est un de ces concepts miracles qui anéantit tout, y compris l'intelligence de ceux qui s'en réclament, de façon qu'il devient impossible de savoir s'ils en auraient eu sans cela. C'est donc un merveilleux alibi, mais peu utile aux scientifiques. L'absolu dont je parle est tout autre : c'est l'absolu scientifique, que nous regarderons de près en temps et lieu. Entre-temps, voici la définition des lois absolues : « lois qui ne connaissent et ne peuvent connaître aucun cas d'exception ». Il y a plusieurs catégories de lois absolues, que nous distinguerons quand nous les rencontrerons.
Ceci dit, j'aurais mauvaise grâce à nier que les « Lois de Philippe » ont vraiment mauvaise mine. Elles semblent ridicules et sans utilité imaginable. Or le champ de leur application pratique est immense, surtout en sociologie, où il est presque toujours impossible de faire les expériences nécessaires à l'intelligence du sujet. Mais, au prix de quelques précautions que nous verrons ensemble, il est généralement possible de substituer aux expériences qu'on ne peut faire, des « Lois de Philippe » à peine moins élémentaires (pour ne pas dire bouffonnes) que celles dont j'ai donné l'exemple. Aussitôt on comprend ce qui nous est arrivé, ce qui nous arrive, et ce qui va nous arriver.
Nous ne sommes plus aux temps bénis où il suffisait de se pencher sur un microscope pour

donner son nom à un microbe, mais il suffit d'ouvrir les yeux (nus) pour franchir le Rubicon, devenir adulte, et **voir** ce qui s'est passé, ce qui se passe et ce qui va se passer. Voilà, entre autres choses, à quoi peuvent servir les Lois de Philippe.

HUBERT
Il se trouvera peut-être des gens pour s'amuser de ces « lois », mais c'est moi qui tomberai à la renverse s'il s'en trouve pour les prendre au sérieux.

PIERRE
Je suis un peu du même avis. Il en faudrait davantage pour éclairer et pour convaincre.

PHILIPPE
Pour éclairer et convaincre, un seul moyen : mettre en service quelques lois de Philippe en les appliquant aux sciences sociales.

PIERRE
La sociologie et l'économie politique sont des sujets ingrats et même stériles parce que ces prétendues sciences sociales sont restées vierges, inexplorées. Elles sont dans l'état où étaient les sciences naturelles au XVIII° siècle : embroussaillées de vues de l'esprit et dépourvues de tout moyen d'appréhender les faits. Je ne doute pas qu'un rien d'orthologique y ferait merveille. Quelle est, à votre avis, la plus retardataire des sciences sociales ?

BERNARD
C'est l'économie politique. Ses théoriciens manquent rarement d'en faire l'aveu dans les avant-propos de leurs ouvrages. Mais ce sujet déplaira à nos lecteurs : il n'y a pas de matière dont l'étude soit plus ennuyeuse.

PHILIPPE
Sitôt qu'avec l'aide de quelques lois de Philippe on y introduit l'orthologique, l'économie devient claire, pratique, intelligente et vivante : elle fait comprendre le monde où nous vivons. Mais il faut commencer par un bref aperçu théorique. Ne vous alarmez pas : cinq minutes suffisent. Ii n'y a qu'à s'en remettre à Georges Cantor, mathématicien allemand du siècle dernier, qui inventa une chose irremplaçable : la théorie des ensembles.

HUBERT
Mais, pour comprendre le premier mot de la théorie des ensembles, il faut être mathématicien, et ce n'est ni mon cas ni, sans doute, celui de bien des lecteurs.

PHILIPPE
Ne craignez rien : vous allez assister non à un exposé théorique, mais à la fabrication d'un outil par le moyen duquel il devient possible et même facile de gagner de l'argent. Nous allons transformer la théorie des ensembles économiques en outil, comme on a fait des pinces ou des brouettes avec la théorie des leviers. Nous allons assembler les trois faits de la vie économique qui se trouvent englober tous les autres pour en faire une paire de tenailles. Quiconque dispose de cet outil, s'il prend une part quelconque à la gestion d'une entreprise, acquiert les moyens de la faire prospérer. Qui n'en dispose pas n'a qu'une option : en faire l'acquisition ou changer de métier, car il est assuré de se faire surclasser par ses concurrents. S'ii est chef d'entreprise il est donc promis à la défaite ; s'il est subalterne il ne pourra que le rester. Si, possédant des économies, il les place en valeurs boursières ou autres, ses choix pourront être heureux pourvu qu'il ait beaucoup de chance, mais ils ne seront pas judicieux : les moyens de comprendre la nature des actes qu'il pose lui manquent.

Quant à la théorie des ensembles – totalement démathématisée bien entendu – nous n'en retiendrons qu'une très petite chose : celle qui consiste à prendre les faits tous ensemble pour nous abriter du danger d'en omettre aucun. C'est pour avoir négligé cette précaution que l'économie classique s'est engagée dans une impasse.

PIERRE

Une des pires carences des sciences économiques contemporaines, c'est qu'elles n'enseignent pas l'art de gagner de l'argent. Or, c'est la seule chose « économique » dont les masses se soucient. Comment le public s'intéresserait-il à l'économie politique ?

PHILIPPE

C'est un reproche qu'on ne peut faire aux sciences. Leur rôle est de découvrir et d'interpréter les faits, et de laisser aux praticiens le soin d'appliquer les connaissances qu'elles acquièrent. C'est ce que nous allons tenter de faire en fabriquant une paire de tenailles, puis une machine à gagner de l'argent.

Commençons par les tenailles, qui comportent trois organes : deux branches et un axe. Mais où les prendre ? On les chercherait vainement dans les plus doctes traités d'économie, dont aucun n'est le moins du monde scientifique. Ainsi, faute de précurseurs, nous allons devoir nous employer nous-mêmes au métier de savant (de la rue) en nous rabattant sur les faits bruts. Choisissons les trois faits les plus saillants de la vie économique : la vente fera la première branche de nos tenailles, l'achat la seconde, et nous ferons l'axe de cet outil avec le pouvoir d'achat. Pour travailler proprement, il nous reste à définir ces trois expressions :

Vendre, *c'est se dessaisir de quelque chose pour acquérir de l'argent.*

Acheter, *c'est se dessaisir d'argent pour acquérir quelque chose.*

Posséder un pouvoir d'achat, *c'est disposer d'une somme d'argent.*

On conviendra qu'il ne fallait guère se mettre en frais pour faire ces découvertes, ni être grand clerc pour ces définitions ! Pourtant, nous sommes parvenus à nos fins : prêtes déjà à fonctionner, nos tenailles vont nous livrer, sans qu'il nous faille prendre trace de peine, une puissante machine à gagner de l'argent.

HUBERT

Je serais prêt, quant à moi, à prendre toute la peine qu'il peut falloir pour acquérir cette machine – si j'y croyais le moins du monde !

PHILIPPE

Personne n'est invité à croire à quoi que ce soit, mais cette machine à gagner de l'argent a une importance sociale si grande – bien des progrès sociaux très désirables deviendraient réalisables si le manque d'argent cessait de les entraver – que je dois demander aux lecteurs quelques minutes de patience. Ii convient de confier à la chose la plus sûre et plus impersonnelle qui soit au monde, l'algèbre élémentaire, le soin de manipuler nos tenailles pendant quelques instants. Cela nous fera perdre un rien de temps, mais les équations algébriques du premier degré possèdent une grande vertu : nul ne les a jamais discutées, et nul ne les discutera jamais. Elles possèdent donc l'admirable pouvoir de clouer le bec aux ergoteurs.

HUBERT

Je ne ferai à l'algèbre qu'un reproche, mais grave : elle est ésotérique, accessible aux mathématiciens seulement.

PHILIPPE

L'algèbre dont nous allons nous servir est celle qu'on enseigne aux enfants de douze ans dès leur première leçon. On la comprendra même si, comme un enfant de onze ans, on n'en comprend aucune. Il n'empêche que nous allons prendre pied pendant un court moment sur le terrain mathématique, où les données de notre problème deviennent des **postulats**, et ce mot-ci appelle quelques explications.

Postuler, c'est créer un **système** dans lequel toutes les hypothèses adoptées deviennent vraies par définition. Ainsi les mathématiciens jouissent du privilège de séjourner dans des microcosmes où tout est toujours vrai. Mais, tant qu'ils sont enfermés dans leurs systèmes, ils ne disposent d'aucun moyen de vérifier leurs postulats, c'est-à-dire de les confronter avec les faits, et ils sont exposés à des erreurs parfois graves.

Nous avons échappé à ce danger en choisissant nos postulats parmi les faits. Il s'agit à présent de mettre en équations les moyens dont on dispose pour acquérir un pouvoir d'achat. Il semble à

première vue que, pour se procurer de l'argent, les hommes doivent vendre quelque chose : des marchandises, des services, etc. Mais est-ce leur **seul** moyen ?

HUBERT
Il y en a au moins trente-six : la vente, les salaires, les intérêts, les loyers, la guerre, le vol, les courtages, les honoraires, le jeu, les coups de bourse, et combien d'autres ? Si tous doivent être mis en équations, je crains qu'il y en ait pour plus de cinq minutes, et que ce soit terriblement ennuyeux !

PHILIPPE
Cette mise en équations ressemble beaucoup à une de ces séances de prestidigitation où le magicien dévoile ses tours, et cela n'ennuiera, j'espère, personne. Les mathématiques ont un côté pittoresque quand elles procèdent par classifications, parce qu'elles escamotent littéralement les difficultés. Ainsi, bien qu'il y ait trente-six moyens de se procurer de l'argent, nous pouvons les ranger tous en deux catégories : les moyens **économiques** (la vente) et **financiers** (le crédit). Négligeons le pouvoir d'achat d'origine financière et nous voilà riches déjà d'un premier postulat pris dans les faits. Nous l'exprimerons en une équation :

$$p = v$$

Première loi des ensembles économiques : l'ensemble du pouvoir d'achat ÉCONOMIQUE *des humains égale l'ensemble de leurs ventes.*

Mais, avant d'emmener cette modeste trouvaille dans un microcosme mathématique où tout est toujours vrai, assurons-nous que ce postulat reflète bien le réel. Hubert a signalé trente-six moyens de se procurer de l'argent. Or, le crédit seul excepté, nous n'en admettons qu'un seul : la vente. Eh bien, nous pouvons nous permettre cette simplification parce que toutes les transactions qui donnent lieu à un paiement peuvent être **assimilées** à des ventes : les salariés vendent leur travail, les professions libérales vendent des services, les mendiants vendent des occasions de se montrer charitable, le neveu qui empoche ses étrennes vend à son oncle une occasion de se conformer (en maugréant parfois in petto) aux usages, celui qui donne à bail un immeuble ou prête de l'argent en vend la jouissance, les gagnants vendent du jeu aux perdants, les voleurs et les flatteurs vendent à leurs victimes des leçons de prudence, et ainsi de suite. En procédant ainsi, nous **créons de l'ordre,** nous découvrons une classification naturelle que nous pouvons transposer en toute tranquillité dans un système mathématique. Notre première loi des ensembles économiques reflète bien une réalité.

HUBERT
Je la ferai graver en lettres d'or sur ma cheminée. A part cela, je ne vois guère ce qu'on pourrait en faire.

PHILIPPE
Prends patience une minute encore : le temps de mettre un peu d'ordre dans les faits. Regardons les revenus pécuniaires des humains. Dans quelles catégories pourrions-nous les ranger? Il y en a deux d'évidentes : les **salaires** d'une part ; **tout le reste** d'autre part. Appelons **marges patronales** ce reste-là, et nous voilà riches d'une deuxième équation :

$$p= m+s$$

Deuxième loi des ensembles économiques : l'ensemble du pouvoir d'achat économique des humains égale l'ensemble des marges plus l'ensemble des salaires.

Il va de soi que si l'on appelle « marges » tous revenus autres que les salaires, l'ensemble de ces marges plus l'ensemble des salaires doit constituer l'ensemble du pouvoir d'achat économique des humains.

HUBERT
Mais les mendiants se voient promus au rang de « patrons », et ils empochent des « marges, !

PHILIPPE

On se contentera de les dire « non salariés », et d'**assimiler** à des marges, positives à cent pour cent, les sommes qu'ils empochent. Mais regardons à présent les marges patronales : elles se composent de deux éléments bien distincts. Lorsqu'un patron vend quelque chose, son prix de vente comprend le prix de revient et la marge proprement dite, qui peut être positive, nulle ou négative. Il nous suffit de mettre ce fait en équation pour transporter dans notre microcosme une troisième loi des ensembles économiques :

$$v = m + r$$

c'est-à-dire :

L'ensemble des ventes PATRONALES[35] *égale l'ensemble de leurs prix de revient plus l'ensemble de leurs marges.*

Le tour est joué : laissons à nos trois équations le soin de se débrouiller entre elles. Sans que nous ayons à lever le petit doigt, elles vont enfanter, en vertu des automatismes mathématiques, une loi économique prodigieusement utile :

Nous avons :

$$p = m + s$$
$$v = m + r$$
$$\text{Or } p = v$$

Donc, sans discussion possible, nous obtenons :

$$m + s = m + r \text{ et, dès lors :}$$
$$r = s$$

Quatrième loi des ensembles économiques : L'ENSEMBLE DES PRIX DE REVIENT DES PATRONS ÉGALE L'ENSEMBLE DES SALAIRES QU'ILS PAIENT.

Enfouie dans le chaos des contingences non classifiées, cette quatrième loi a passé inaperçue jusqu'aujourd'hui. Or elle explique la plupart des anomalies qui ont déréglé et dérèglent encore la vie économique en Occident. Elle révèle notamment pourquoi nos progrès ont été saccadés, entrecoupés de dépressions En même temps, elle montre comment il peut être mis fin à ces anomalies.

Pour le comprendre clairement, il faut commencer par définir le progrès technique. Plusieurs définitions sont possibles, mais, pour les patrons, le progrès n'est tenu pour « économique » que s'il en résulte un abaissement de leurs prix de revient. C'est à leur réduction que [es patrons doivent consacrer l'essentiel de leurs efforts : leurs profits et souvent leur survie en dépendent. Mais les mathématiques sont aveugles aux intentions des créatures et indifférentes à leur sort : aucune puissance humaine ou divine ne peut empêcher la quatrième loi des ensembles économiques de comporter un corollaire :

Cinquième toi des ensembles économiques : tout progrès technique a pour corollaire immédiat une chute du pouvoir d'achat de l'ensemble des salariés.

Bref, le progrès technique est une forme infaillible de suicide économique, un génocide mathématiquement certain, si des compensations – nous verrons tout à l'heure lesquelles – n'interviennent pas. Et les patrons, jour après jour, consacrent tous leurs efforts à une œuvre de destruction collective. Pour améliorer ou sauvegarder leurs marges, les patrons **doivent attenter au pouvoir d'achat du peuple, bien qu'ils dépendent intégralement du pouvoir d'achat des masses pour réaliser des marges positives.** Voilà le dilemme où faute d'un peu d'ordre dans ses concepts économiques, l'Occident s'est laissé enfermer. Le progrès technique contraint les patrons, quelle que puisse être la bonté de leurs intentions, à livrer une sorte de guerre aux salariés et à se battre entre eux, le tout en vertu de corrélations mathématiques inexorables. La

[35] *On observera que, dans cette équation-ci, la définition de v a été restreinte aux seules ventes patronales, ce qui serait abusif et même absurde si ces ventes ne contenaient les salaires. Les patrons revendent le travail qu'ils achètent aux salariés. On s'est abstenu de faire observer ce double emploi dans la première définition de v pour éviter d'allonger beaucoup, et très inutilement, cet exposé.*

méconnaissance de ces corrélations a été payée d'une somme immense de violences, de souffrances et de ruines. On conviendra que cette petite carence intellectuelle inexplicable jusqu'à ce qu'on y regarde de près) fut abominablement coûteuse.

HUBERT

Quelles que puissent être les vertus de ton algèbre, il faut bien constater que les faits la contredisent. Il me suffit d'ouvrir un œil pour constater que tes lois ne sauraient être vraies : depuis deux siècles, les constants « attentats » dont tu parles ont réussi à **décupler le pouvoir d'achat des peuples occidentaux** ! Les mathématiciens enfermés dans leurs systèmes, as-tu dit, perdent le pouvoir de vérifier leurs postulats. Je crains que tu n'aies fait comme eux.

PHILIPPE

A qui ouvre les deux yeux plutôt qu'un, il devient difficile de ne pas observer qu'entre 1929 et 1933 les patrons-suicide américains ont failli parvenir à leurs fins. Beaucoup sont morts et, si l'on avait laissé faire les survivants, cette démonstration **in vivo** des pouvoirs destructeurs de la quatrième loi des ensembles économiques n'aurait pris fin qu'au décès du dernier industriel américain. Heureusement, on ne leur a pas permis de détruire l'Amérique. Les pouvoirs publics finirent par prendre quelques mesures propres à relever artificiellement le pouvoir d'achat collectif. Mais cette douloureuse leçon n'a pas été comprise. L'Amérique a encore des millions de chômeurs malgré la défense nationale et la guerre au Vietnam, qui absorbent une part importante de la production. Plus près de nos frontières, l'Angleterre donne le spectacle affligeant d'une grande nation appliquée jour après jour à se suicider méthodiquement. Et qui contesterait qu'un grand nombre de petites et moyennes entreprises françaises sont engagées dans une course au suicide ? Enfin, comment ne pas voir que, depuis 1917, plus d'un milliard d'hommes ont cherché et trouvé presque) dans le collectivisme un refuge contre les effets intolérables de la quatrième loi des ensembles économiques ?

Cette loi est absolue : elle n'a jamais connu et ne connaîtra jamais de cas d'exception parce qu'elle exprime, non des probabilités, mais des corrélations mathématiques. Les lois des ensembles économiques ne reposent sur aucune CAUSALITÉ. *C'est pourquoi il serait aussi impossible de les prendre en défaut que de tracer un cercle qui ait à son diamètre un rapport autre que π.*

Donc, il est mathématiquement certain que, depuis deux siècles, les patrons occidentaux n'ont jamais cessé de se livrer à une guerre économique meurtrière, ni d'attenter au pouvoir d'achat du peuple. Or, malgré ces déplorables pratiques, l'Occident est plus prospère que jamais. Que peut signifier cette contradiction ? De toute évidence, d'autres influences ont dû compenser, et parfois surcompenser, les contractions du pouvoir d'achat dues au progrès technique.

Quelles compensations, spontanées ou artificielles, empiriques ou calculées, l'Occident a-t-il opposées aux effets destructeurs de progrès techniques incessants, et même incessamment accélérés ? Elles ont été très nombreuses, mais on en distingue six catégories principales :

1. **Les Auto-Compensations,** qui sont spontanées dans ce que les économistes appellent « sellers market », c'est-à-dire une conjoncture dans laquelle, la demande excédant l'offre, les vendeurs dominent les marchés et imposent la hausse des prix. Dans cette conjoncture, le taux des salaires tend à s'élever et les patrons peuvent bénéficier eux-mêmes des marges accrues qui résultent de l'abaissement de leurs prix de revient, la concurrence ne le leur interdisant guère pendant les périodes d'expansion dites « booms ».

2. **Les Compensations Financières** ont joué un rôle important. Il est manifeste que, dans les pays évolués, le pouvoir d'achat artificiel créé par les instituts d'émission supplée de plus en plus aux insuffisances du pouvoir d'achat collectif. Aux Etats-Unis, le crédit à la consommation a pris les proportions d'une maladie sociale.

3. **Les Compensations Politiques :** on mentionnera d'abord les guerres, dont l'effet bénéfique réside dans les « sellers markets » qu'elles provoquent. La guerre déclenche les mécanismes spontanés de l'auto-compensation, dont les vertus sont si grandes qu'elles peuvent surcompenser le coût des conflits armés modernes et enrichir par solde les nations combattantes. D'autres « sellers markets » ont eu des origines politiques : la volonté de puissance d'un Hitler, la surenchère démagogique des fronts populaires, et le « New Deal » rooseveltien, par exemple, ont été autant de victoires de l'ambition et de la nécessité politiques sur le soi-disant « réalisme » de

l'orthodoxie économique.

4. **Les Compensations Sociales :** le XXe siècle a opposé un prétendu progrès social au progrès technique. Mais, plus que discutables sur le plan social, nos « lois sociales » ont constitué le plus certain des progrès économiques. Inspirées du marxisme, les a conquêtes de la classe ouvrière » ont eu un caractère belliqueux et leur effet invariable a été d'alourdir les prix de revient des patrons, et, dès lors, ipso facto, de réparer les effets destructeurs du progrès technique. Cette élévation du pouvoir d'achat collectif s'est réalisée parfois au bénéfice de la classe ouvrière, d'autres fois à son détriment, **mais toujours au profit des patrons, qui ont vu leurs débouchés grandir.** Les lois sociales, tout comme les guerres, peuvent être nuisibles, destructives, gaspilleuses, voire dégradantes. Elles pourraient aussi bien être utiles, sages, heureuses. Du point de vue économique, c'est tout un. Les résultats sont identiques en vertu d'une sixième loi des ensembles économiques : **le peuple en fait les frais et les patrons encaissent l'argent.** Cette sixième loi est aussi inexorable que les cinq précédentes, et aussi indépendante de la volonté des parties que du régime, capitaliste, collectiviste, autocratique, oligarchique ou démocratique qui les gouverne. Il serait opportun d'attirer l'attention des syndicats ouvriers sur cette loi : s'ils en prenaient conscience, il leur serait facile de rendre les lois sociales profitables à la classe ouvrière plutôt qu'au seul patronat.

5. **Les Compensations Techniques :** ont été et sont encore très actives. Le progrès technique est coûteux, et fait vivre beaucoup de monde. Souvent il **alourdit** les prix de revient de l'industrie : l'obsolescence peut intervenir avant l'amortissement des outillages périmés.

6. **Les Compensations Fiscales :** L'accroissement des impôts est un phénomène observable dans tous les pays évolués. Mais, faute d'une théorie des ensembles fiscaux, il a été impossible de faire du fisc un régulateur économique rationnel, **ajustable**, qui permettrait le plein-emploi des ressources collectives. C'est ainsi que le progrès technique pourrait être rendu intégralement bienfaisant et déployer ses potentialités aussi bien (et même mieux) en temps de paix que dans la guerre.

MEDICUS

On voit mal pourquoi il faudrait des guerres pour mobiliser les ressources économiques des nations. Si une théorie des ensembles fiscaux permettait cette mobilisation pacifique, il est difficile de douter que l'humanité s'en porterait mieux.

PHILIPPE

Il suffit d'un peu d'ordre pour résoudre ce problème vraiment simple. Mais il restera insoluble tant qu'on négligera d'en classifier les données, et le fisc restera aussi détestable qu'il a toujours été, et aussi détesté. Or la théorie des ensembles nous contraint à mettre de l'ordre dans nos concepts. On l'a vue donner naissance à six lois économique absolues avec une aisance qui semble tenir du prodige, mais qui est la banalité même. Ce qui semble inexplicable, c'est que des faits aussi patents aient pu passer inaperçus. Comment les patrons ont-ils pu ne pas voir que leurs prix de revient consistent exclusivement de salaires ? Y eut-il jamais évidence plus totale ?

Il importe de comprendre pourquoi ils ne l'ont pas vu, car il s'est agi d'une cause universelle de cécité : l'égocentrisme, qui dévoie les humains jusqu'à ce qu'ils aient appris à s'en défendre. Les patrons n'en sont pas les seules victimes : à des degrés divers, tous les hommes en souffrent et toutes les disciplines scientifiques en sont affectées. Mais le cas des industriels est typique. Pourquoi n'ont-ils pas vu les réalités les plus élémentaires de la vie économique, dont celle qui affecte le plus l'exercice de leur propre métier ? Parce que, comme nous tous, ils sont égocentristes et ne pensent jamais qu'en fonction d'eux-mêmes. Or la quatrième loi des ensembles économiques ne s'applique à aucun d'eux. Elle ne s'applique à personne. Les prix de revient d'un producteur se composent toujours de salaires et d'achats. La loi des ensembles n'est vraie que pour leur ensemble. Mais leur ensemble est une abstraction, une chose impersonnelle. Comment les patrons s'en seraient-ils souciés ? Leur formation ne les a pas préparés à se soucier d'abstractions, et leur profession moins encore. Mais la théorie des ensembles nous contraint à n'oublier rien ni personne. On voit combien il importait de la démathématiser : dans cet état sommaire elle est accessible à tous.

MEDICUS

Tu ne l'as pas démathématisée tout à fait : ton microcosme, ultra-simple, j'en conviens, était néanmoins algébrique.

PHILIPPE

J'ai recouru à l'algèbre parce qu'il fait partie de nos habitudes mentales de ne pas discuter ses automatismes. Mais nous n'avions pas besoin de mathématiques pour découvrir la quatrième loi des ensembles économiques : il s'agissait d'une évidence qui, sitôt les gains (d'argent) des humains classifiés en marges et salaires, tombe sous le sens : l'ensemble des patrons ne peut payer que des salaires parce qu'il fait tout autre chose des marges : il les encaisse. C'est la théorie des ensembles qui nous a menés à bon port, pas les mathématiques.

Enfin, qu'étaient les trois postulats qui ont enfanté six lois économiques ? Des lois de Philippe, des évidences visuelles, orthologiques, qui possèdent le pouvoir de nous faire faire nos premiers pas dans une sociologie enfin scientifique. Ce sont d'humbles débuts, mais tout à fait indispensables : on ne peut « visualiser » avant d'avoir appris à voir, ni se servir de ses yeux avant d'avoir appris à **s'affranchir des visions imposées.**

PIERRE

Bien que spectaculaire, l'exemple des patrons victimes de leur égocentrisme me semble mal choisi. Il s'agit d'un égocentrisme professionnel, légitime dans leur cas. Ces hommes d'action n'avaient pas à faire le métier de penseur. Leur rôle était d'appliquer les théories, et de laisser aux théoriciens le soin de les découvrir.

PHILIPPE

Aussi est-ce en examinant le cas des théoriciens de l'économie que nous pourrons prendre pied solidement au-delà du Rubicon. Ils vont nous enseigner non plus seulement à quoi sert la stupidité, mais en quoi elle consiste et comment elle s'apprend. Et, du même coup, en quoi consiste l'intelligence et comment elle s'acquiert. Rien ne saurait être plus utile aux pédagogues – et même à leurs élèves.

Nous assistons, disait Bernard, à une aurore : l'émergence d'un instinct qui permet la visualisation globale du réel. Mais personne, j'en suis sûr, n'a jamais lu ni entendu rien de si parfaitement incroyable. N'est-ce pas, Hubert ?

HUBERT

Incroyable ? Ce n'est pas ainsi que je dirais. Je préférerais les mots de l'avocat dans le procès de la femme découpée en morceaux : rien de si lumineusement imbécile, rien de si minutieusement idiot n'a été inventé !

BERNARD

Bravo ! Je gage, mon cher Hubert, que chacun de nos lecteurs te donne raison. Tu as mille fois raison. Rien de plus extravagant que l'instinct scientifique ne saurait s'**inventer**. Steiner aurait été inexcusable s'il l'avait fait, mais c'est un danger auquel il n'était guère exposé : homme de science, il savait que la science ne peut rien inventer elle **découvre**. Steiner a découvert l'instinct scientifique. Il en a décrit les mécanismes et observé les effets. Le rôle de ses successeurs était d'inventer des **techniques** qui permettent d'exploiter cette découverte. Ce qu'il nous reste à faire, c'est fournir à nos lecteurs les moyens pratiques de mobiliser leurs savoirs innés, et de constater en eux-mêmes l'émergence de facultés nouvelles, discrètes d'abord et bientôt prodigieuses. En puissance nous sommes tous des « prodiges ».

MEDICUS

J'en conviendrais peut-être si je savais le sens de ce mot.

BERNARD

C'est un mot que nous aurons à regarder de près, car, au-delà du Rubicon, tout est fait de prodiges, et ce mot y acquiert un sens très précis. Mais, dans son acception courante, nous ne choquerons personne en disant prodigieuses certaines manifestations de l'ordre naturel. La civilisation des abeilles et les mœurs des anguilles sont prodigieuses. Ces animaux sont restés des

prodiges bien qu'ils aient cessé d'être incompréhensibles. Or notre cas est presque à l'opposé du leur : **nous ne nous devenons prodiges à nous-mêmes que lorsque nous nous comprenons.** Or les techniques inventées par les héritiers de Steiner ont le pouvoir de nous révéler à nous-mêmes en nous dépouillant de notre **illusion d'ignorance,** qui était hier encore le corollaire – et l'effroyable prix – de la conscience. Lorsque nous perdons cette illusion, les savoirs acquis par l'espèce envahissent la conscience des individus.

PIERRE

Cette aventure intérieure, qui s'apparente à l'expérience mystique, provoque une « illumination » : tout devient clair et lumineux. Il s'agit d'une irruption dans la conscience des contenus de l'inconscient. Elle n'exige aucun effort, aucune concentration intellectuelle. Lorsque les conditions de sa réalisation sont réunies, elle ne demande qu'une attitude d'abandon. Et, les techniques de l'abandon (la relaxation) étant au point, l'expérience intérieure des savoirs non appris, qui est irrécusable, est à la portée de tous les humains.

Mais quelles conditions faut-il réunir pour réaliser en soi cette unité profonde, cette fusion en un tout des fonctions psychiques conscientes et inconscientes ? Il semble étrange qu'il ait fallu attendre Steiner pour le savoir : rien ne saurait être plus simple ni plus... connu ! Il n'y a que trois conditions à remplir, et tout homme à peu près cultivé les connait, mais nous les pratiquons isolément alors qu'il faut les conjuguer et, plus encore, les systématiser. La première de ces conditions est presque mécanique : elle repose sur le principe des vases communicants. Les contenus de l'inconscient ne peuvent pénétrer dans la conscience que si celle-ci est « vide ». Or, comme par hasard, c'est la première chose qu'enseignent les mystiques : pour recevoir la lumière, il faut faire le vide en soi.

MEDICUS

Si c'est cela que tu trouves simple et facile, je crains, mon pauvre ami, que tu ne t'exposes à des désillusions. Faire en soi le vide est immensément difficile, et c'est sans doute pourquoi il y a toujours eu peu de mystiques.

PIERRE

Certes, mais nous parlons d'un autre vide. Celui des mystiques est non seulement difficile, mais dangereux : il expose à des maladies mentales. Les techniques steinériennes ont le pouvoir opposé. Elles consistent à nous vider des rationalisations qui **nous tiennent lieu de conscience du réel et nous encombrent de savoirs illusoires.** C'est en nous débarrassant de nos faux savoirs que nous mettons notre conscience en état d'accueillir le réel. Tant que nous croyons savoir nous ne pouvons apprendre.

Grâce au ciel, nos collègues américains ont eu l'idée géniale d'appliquer à la psyché humaine la technique mendélévienne des classifications cruciales. Ils l'ont divisée en deux cases principales, l'inconscient et la conscience, puis subdivisée en cases **structurées**, et leur classification s'est révélée juste : il s'est produit aussitôt une série de « miracles ». Faire le vide est devenu facile, attrayant et bienfaisant. C'est peut-être la plus efficace et la moins dangereuse des psychothérapies. Tout comme la « nature » des anciens, la conscience semble abhorrer le vide. C'est peut-être pourquoi il est si difficile de le faire en soi. Mais, lorsque nous procédons méthodiquement, en rejetant l'un après l'autre nos savoirs illusoires, nous créons en nous des « cases vides », et le miracle mendélévien se renouvelle : elles se garnissent de réel. Il n'en faut pas davantage pour faire de nous des « prodiges ». Mais, pour réussir cette « opération vacuum », il faut avancer pas à pas, vider une case après l'autre, en commençant par la première, la plus facile. Cette aventure débute humblement et fait de nous des prodiges d'abord très subalternes.

PHILIPPE

Il faut illustrer tout cela d'un exemple vécu. Laissez-moi raconter la troublante aventure qui a fait de moi le plus humble des économistes-prodiges, d'ailleurs préfabriqué : la « case économique » chez moi était vide au départ. Je ne comprenais rien à l'économie politique, et faisais fond sur cette bienheureuse ignorance pour ne m'en soucier sous aucun prétexte. Mais le sort en décida autrement.

J'étais trésorier d'une petite société savante qui, comme de juste, tirait le diable par la queue. Sa

caisse était toujours à sec et mon rôle se bornait à empoisonner la vie de mes collègues en opposant à leurs enthousiasmes une mine affligée d'entrepreneur des pompes funèbres. Un beau matin, notre société se trouva rendre service à un homme intelligent, quoique magnat de l'industrie chimique américaine. C'en fut fait de nos difficultés de trésorerie mais, peu après, nous étions face à face avec des problèmes économiques ! Au décès de cet industriel généreux, notre société se trouva dotée d'un substantiel portefeuille de valeurs américaines. A nous de le gérer du mieux que nous pouvions. Or aucun de nous n'entendait rien à ces choses. Nous étions forcés de nous en remettre à des spécialistes. Notre choix se porta sur la plus réputée des grandes firmes américaines qui vendent des conseils boursiers fondés sur la statistique et sur les données universellement admises de la science économique contemporaine. Or nous étions en fin d'année. C'est la saison des tours d'horizon et des bonnes résolutions. Voici ce qu'expliquait à ses clients le plus justement réputé des conseillers financiers américains, aux abords de l'an 1957 :

« Au cours de l'année écoulée, l'économie américaine a achevé de se reconvertir à la paix ; dans le monde entier, les plaies de la grande guerre sont pansées ; les séquelles de la guerre de Corée ne se font plus sentir ; toutes les matières premières sont disponibles à profusion ; l'équipement industriel américain, qui suffit à tous les besoins prévisibles, se développe à une cadence accélérée. Bref, nous avons à faire face à des réalités qui sont celles de la paix.

« C'est dire combien la prudence s'impose. L'heure est au remaniement des portefeuilles ; l'accent doit être mis sur les investissements « défensifs », peu sensibles à la conjoncture. Il est clair que Wall Street est exposé à un effondrement. l'abondance nous menace... »

J'étais si vierge d'économie politique que ce raisonnement me parut bizarre. Pour l'économie capitaliste, le pire danger serait la paix ? Et il fallait s'attendre à un effondrement parce que tout allait bien ? Cela semblait absurde. Pourtant, les hommes qui l'affirmaient n'étaient pas des théoriciens farfelus. C'étaient des hommes d'affaires dignes de confiance, qui servaient de trait d'union entre les meilleurs théoriciens de l'économie et les meilleurs praticiens de la finance. Les banques et les trusts américains faisaient usage de leurs services, écoutaient leurs avis, et s'en félicitaient. Qu'était-ce à dire ? Sans doute possible, la vie économique devait obéir à des lois plus subtiles que la jugeote des profanes. Voulant en avoir le cœur net, j'entrepris la lecture d'un manuel classique, puis de plusieurs ouvrages économiques récents, et je crus tomber à la renverse : nos conseillers financiers nous avaient tenu le langage de la **raison** !

Il est parfaitement vrai que nous vivons dans un système où l'abondance des richesses engendre la misère, et où la paix peut être plus ruineuse et meurtrière que la guerre. Aussi est-ce à bon droit que les hommes d'aujourd'hui ne tolèrent pas la paix. C'est même plus qu'à bon droit : c'est contraints et forcés. Dès lors, rassurons-nous. Tant que nous vivrons dans le système ingénieux dû aux acquisitions de la science économique, nous n'aurons pas à craindre cette calamité. Les risques de paix resteront nuls et les chances de guerre croîtront d'heure en heure avec le progrès.

Malgré ces perspectives apaisantes, il est bon de chercher à comprendre comment les économistes s'y sont pris pour inventer ce curieux système, et pourquoi les humains s'y sont laissé enfermer. Nous n'aurons jamais de meilleure occasion d'observer la psychogénèse en action et de nous prendre nous-mêmes la main dans le sac. A cet égard l'économie est significative parce qu'elle concerne un grand nombre de personnes : les praticiens de l'économie (les hommes d'affaires) sont innombrables et les économistes théoriciens sont légion. Il s'agit d'une énorme aventure où la plupart des humains ont pris une part active ou passive, et un coup d'œil sur ses origines suffit à renseigner sur ce qui s'est passé.

L'économie politique naquit au XVIII° siècle avec les Physiocrates, qui étaient aussi ingénus qu'inoffensifs. Elle resta longtemps un jeu de société, propre à donner du plaisir à l'« honnête homme » d'alors qui aimait les idées et ne se souciait pas des faits. Avec François Quesnay, J.-B. Say, Adam Smith, Ricardo et quelques autres (les « Grands Libéraux » de la belle époque), elle change de caractère : elle devient pratique. Elle observe les faits et se mêle de donner des conseils. Quels conseils ? Bien entendu, de bons conseils, des conseils « profitables ». Tous nos malheurs économiques sont partis de là.

Qu'est-ce, en effet, que le profit économique ? Cela semblait si évident aux économistes du siècle dernier qu'ils ne cherchèrent pas à définir ce mot. Ils laissèrent ce soin aux comptables, dont les vues étaient précises : le profit est ce qui subsiste au crédit des comptes de Profits et Pertes

quand les frais et les pertes ont été portés à leur débit. Or, comme de juste, les salaires figuraient au débit de ces comptes. Ainsi, les marges patronales semblèrent seules profitables aux nations. Les salaires, au contraire, étaient des « frais », des dépenses, des pertes **nationales**, qu'il fallait, par tous les moyens, réduire au minimum. Tout cela semblait évident : l'objet de l'économie était l'enrichissement. Or les patrons seuls s'enrichissaient : au XIXe siècle les salariés n'y étaient pas exposés. C'est donc en superposant des évidences apparentes que, faute d'une classification rationnelle des profits, ces hommes se trouvèrent avoir inventé un système dans lequel l'abondance des richesses engendrait automatiquement la misère. Accessoirement, l'industrie y engendrait automatiquement le prolétariat et suscitait Karl Marx : un régime qui assimilait à des pertes la part du peuple au profit économique contraignait les salariés à rendre aux patrons la monnaie de leur pièce : une théorie qui assimilait au vol la part patronale ne pouvait manquer de convaincre le peuple.

Après quoi les faits donnèrent raisons aux économistes : préfabriquées par eux, les crises de mévente qui ébranlèrent bientôt le capitalisme occidental furent pour eux autant de triomphes : elles consacraient leur pensée. L'économie politique, assise sur des données théoriques et factuelles, semblait devenue scientifique !

Mais les choses allaient bientôt se gâter. Au siècle dernier, les progrès techniques étaient assez lents, et les crises de mévente bénignes. Nul ne s'en alarmait beaucoup. Au contraire, les patrons aimaient ce libéralisme rude et viril, qui satisfaisait à leurs instincts combatifs. Les économistes, eux, s'en frottaient les mains : ils se réclamaient de Darwin, applaudissaient les survivants au nom de la biologie, et se sentaient devenir de jour en jour plus scientifiques. C'était grisant. Non, personne n'était inquiet. Les économistes avaient repéré les mécanismes, très simples, de la « résorption » des crises de mévente, et chacun savait que, plus les choses allaient mal mieux cela valait. Mais, le progrès technique s'accélérant (surtout en Amérique), une crise de mévente plus grave survint en 1929. Loin de déclencher les automatismes classiques de sa résorption, cette crise se nourrissait de sa propre substance : plus les choses allaient mal, moins elles étaient près d'aller mieux ! Ce fut un cauchemar atroce. L'Amérique, plus saccagée et meurtrie que n'auraient fait dix guerres, était en train de crever !

C'était l'instant de vérité. Les réalités se vengeaient de nos folies. Bon gré mal gré, les économistes se voyaient contraints de remettre en question leurs concepts, de repenser leurs problèmes, de **s'adapter au réel.** Et c'est alors qu'ils ont montré ce qu'on peut attendre des curieux animaux que nous sommes. Ils ont montré qu'on peut faire fond sur nous pour ne jamais remettre en question nos concepts, ne jamais repenser nos problèmes et ne jamais nous déjuger. On peut compter sur nous pour tout faire plutôt que cela.

Ne,marchandons pas notre admiration aux économistes, qui firent des merveilles. Ils déployèrent des trésors d'intelligence et d'ingéniosité pour créer de toutes pièces la « science économique » contemporaine, dont la vertu terrifiante est **d'adapter nos institutions à des théories fausses,** D'ADAPTER L'HUMANITÉ A L'IRRÉEL ! ! **Ils sont parvenus à faire fonctionner un système contre nature en remplaçant les autorégulations naturelles par des économistes pleins de « science » !** Ce fut un tour de force, immensément profitable pour eux. Partout les économistes sont à l'honneur. Ils se sont ouvert d'innombrables carrières. Ils règnent sur des armées de fonctionnaires. Ils commandent aux financiers, aux industriels, aux commerçants, aux agriculteurs. Ils se sont rendus indispensables et, habileté suprême, inintelligibles au commun des mortels, qui les prend pour des sorciers. Bref, ils ont gagné la partie : ils se sont mis « technocrates », puis ont fait de l'Occident une technocratie, où ils jouissent des fruits de leur victoire : le monopole du commandement. On aurait mauvaise grâce à le leur reprocher : ils ont réussi à faire ce que la plupart des hommes rêvent de faire, et voilà tout.

On est presque peiné de devoir constater que leur victoire, si méritoire et si totale, est néanmoins fragile. Ils ont compté sans la nature, qui est en train de leur préparer un démenti plus subtil et aussi plus brutal que la crise de 1929. Mais ce n'est pas le moment de parler de l'aspect négatif de leur étonnante aventure. Il n'en faut retenir qu'une chose très positive, une leçon formidable : les économistes ont montré qu'au XXe siècle les hommes n'ont pas encore appris à dominer leurs rationalisations. Nul ne leur ayant enseigné les règles d'une intellection correcte, ils sont restés capables de croire que l'abondance des richesses engendre automatiquement la misère, puis de bâtir des rationalisations monumentales sur cette croyance inepte. Or cette croyance n'est pas qu'inepte. Il ne s'agit pas seulement d'une imbécillité colossale, mais d'un critère du faux : toute

théorie qui entraîne cet effet est donc irrationnelle a priori. Mais la crédulité des humains est restée sans limites. Par la magie des rationalisations, nous sommes restés capables de croire à des c**ontre-évidences,** et, aussitôt, de contredire **doctement** Monsieur de La Palisse ! Voilà la merveilleuse leçon que nous devons aux économistes. Mais, avant de se prendre soi-même la main dans le sac, nul ne peut comprendre pourquoi et comment ces choses effrayantes se passent, et, dès lors, nul ne s'y croit exposé. Pourtant les économistes sont des hommes comme vous et moi. Comme la plupart d'entre nous, ils ont succombé au péché originel de l'espèce : ils ont péché contre l'esprit en rationalisant tout à la fois leurs convictions et leurs intérêts. Ils sont donc très faciles à comprendre. Mais, comprendre les autres, même s'ils sont économistes, cela veut dire constater qu'ils sont pareils à soi. *Quand on les croit différents, c'est qu'on ne les comprend pas, et plus immanquablement,* C'EST QU'ON NE SE COMPREND PAS.

PIERRE

Depuis la découverte des structures de la psyché humaine, il est devenu facile de se prendre la main dans le sac, et, aussitôt, de comprendre les hommes, dont soi-même. C'est la deuxième condition à réaliser pour faire en soi l'unité, et, cette fois encore, il s'agit d'une chose vieille comme le monde : l'**autocritique**. Les Grecs pressentaient déjà que, pour comprendre les autres, il faut commencer par se connaître, par se critiquer soi-même. Mais comment faire ? Critiquer, c'est appliquer des critères, et nous n'en avons pas d'innés pour nous juger nous-mêmes. Nous ne pouvons procéder que par la douteuse forme d'« observation directe » qu'on dit introspection, ou « par la bande » dans le « behaviorisme ». Dans les deux cas nous nous servons, en guise de critères, d'idées généralement fausses assises sur des savoirs généralement illusoires, et !'autocritique reste impossible.

Or la nature nous a structurés pour que, au bon moment, il nous devienne possible de nous connaître nous-mêmes, et les humains sont parvenus à ce « moment dialectique ». A la base de la psyché humaine, il y a une « case » – la première – où les savoirs sont à la fois innés et conscients. Elle est à l'origine des premiers savoirs spécifiquement humains qui reposent, non pas sur la logique binaire (il faudra Aristote pour inventer cette démarche faillible), mais sur la **logique primaire,** qui est une orthologique, et dès lors infaillible.

La première étape de l'autocritique steinérienne est un pèlerinage aux sources des savoirs logiques naturels, si humbles qu'Aristote les méprisait déjà. Quant à l'Homme moderne, il en a oublié l'existence. Les manuels élémentaires n'y font aucune allusion et les traités de logique avancée moins encore. C'est la logique « immédiate » (sans termes médiats), qui était le fonds de commerce de Monsieur de La Palisse. Or cette logique suffit à nous désencombrer de nos savoirs illusoires et à faire place nette à nos instincts. Il ne reste plus ensuite qu'à nous laisser glisser, comme dit Philippe, le long des pentes naturelles de notre entendement. Notre conscience s'enrichit de critères justes et l'autocritique devient possible. Nous devenons capables de nous apprécier nous-mêmes chaque jour mieux et d'apprécier les autres toujours plus.

MEDICUS

Il faudrait clarifier toutes ces choses par des exemples concrets.

PIERRE

Pour illustrer les deux premiers pas de la démarche à la fois intellectuelle et **instinctuelle** qui conduit à l'autocritique, Philippe a donné un exemple excellent. Regardons de plus près comment il s'y est pris pour s'accoucher lui-même du minuscule prodige qu'est la théorie des ensembles économiques.

D'abord, il s'est abrité de la tentation de solliciter les faits en faveur de sa théorie : les prendre tous ensemble, c'était échapper au danger d'en choisir ou d'en omettre aucun. En même temps, c'était se soumettre aux règles steinériennes de l'intellection : l'ensemble des faits économiques constituait un chaos inintelligible. Il lui a donc bien fallu commencer par des définitions et des classifications.

Bref, la théorie des ensembles économiques repose sur un premier postulat caractéristiquement intellectuel. La démarche en est particulièrement facile à suivre parce que, très sommaire, elle est schématique. La « prodigieuse » découverte qui a fourni à Philippe ses deuxième et troisième équations s'énonce ainsi : « prises ensemble, les composantes d'un ensemble composent cet

ensemble ». J'ai peur que, dans sa tombe, Monsieur de La Palisse ait frémi : c'était un plagiat éhonté !

Or, si horripilant que ce doive être aux hommes de métier, il faut bien constater que cet embryon de théorie orthologique a rempli sa fonction : elle a anéanti l'immense somme de faux savoirs laborieusement accumulés pendant deux siècles. **Toutes les théories économiques, capitalistes aussi bien que collectivistes, qui se disputent l'opinion contemporaine gisent en miettes à nos pieds : aucune ne reposait sur l'ensemble des faits.** Et les minuscules équations de Philippe sont à l'économie politique ce que celles de la Relativité ont été à la physique ! Avec des moyens dérisoires, mais orthologiques, cet animal de Philippe est devenu une caricature risible mais impitoyable de celui que l'humanité attendait : l'Einstein de l'économie politique ! !

PHILIPPE

C'est trop dire, et trop peu : les équations d'Einstein exigeaient du génie, celles des ensembles économiques n'avaient besoin que d'une chose : un terrain déblayé des savoirs illusoires. En revanche la théorie de la Relativité est fragile et ses lois sont incertaines ; issues de la logique primaire, celles des ensembles économiques sont absolues et éternelles. Cette théorie a tous les caractères d'une lapalissade authentique dont la risibilité) par la forte raison que c'en est une ! Qui rêverait de demander mieux ? Y eut-il jamais rien au monde d'aussi sûr?

PIERRE

On ne saurait demander ni même rêver mieux, mais ce n'en est que plus vexant pour les spécialistes enfermés dans leurs systèmes irrationnels. N'ayons pas d'illusion : si lapalissienne soit-elle, la théorie des ensembles économiques ne convaincra guère d'économistes. Ils ne la discuteront pas : elle est indiscutable, mais ils se tiendront cois. Le silence est une arme dont je gage qu'ils sauront se servir.

PHILIPPE

Jusqu'à la mort, inclusivement.

PIERRE

Laissons la paix des cimetières aux théories défuntes, pour nous occuper des vivantes – et des vivants. Nous sommes loin encore des émergences instinctuelles dont relève la vie **intérieure** des humains. Alliées aux ressources de la logique primaire, les règles de l'intellection ont suffi à faire un sort aux faux savoirs extérieurs qui rendaient impossible la rationalisation de nos mœurs économiques, et à en situer l'étude sur un terrain solide, **objectif**.

Le moment est venu de nous en prendre aux faux savoirs **subjectifs**, qui encombrent la troisième case de la psyché. Or les démarches qui conduisent à cet assainissement ne peuvent être entreprises sans précautions. La moindre maladresse expose à des troubles qui vont de l'asthénie psychique au mysticisme d'hôpital. Il faut se garder de vider cette troisième case avant de l'avoir ensemencée de réel, par le moyen des résonances. C'est la troisième condition à remplir pour parvenir à l'âge adulte. et il s'agit cette fois encore d'une chose très connue : la « pureté », qui est condition de résonance au réel.

Mais notre langue ne contient guère de mots plus ambigus, plus confus, plus générateurs d'équivoque – et de troubles mentaux. Dans la terminologie steinérienne, il a un sens précis : est pur ce qui est homogène, inadultéré de faux savoirs, vierge de corps étrangers au réel. La psyché doit être ensemencée de données pures – résonantes au réel – avant d'être vidée des rationalisations subjectives qui s'acquittent d'une fonction nécessaire : elles nous animent en fournissant des charpentes souvent fâcheuses) à nos motivations. Or, tant qu'elles n'ont été remplacées, ces motivations provisoires, immatures, nous permettent de croire plus ou moins à nos rôles, et de les tenir – plus ou moins bien.

Bref, avant d'entamer la critique des contenus de nos vies intérieures, nous devons nous mettre en état de résonner au réel. Mais qu'est-ce que le réel **subjectif** ? Il semble difficile de répondre à cette question parce que ces réalités-là varient d'un individu à un autre, et, pour un même individu, d'un jour à l'autre, d'un état d'âme à un autre. Mais la nature nous a dotés d'un critère subjectif inné qui nous permet de distinguer le réel, de l'intelliger, et ainsi de devenir des « prodiges ». Comme

disait Bernard, le monde où nous vivons est tout fait de prodiges, mais, pour en devenir un, il faut commencer par comprendre ce que **peut** vouloir dire ce mot-là.

BERNARD

Il s'agit d'un mot très important. « Je ne vois aucune raison », disait Eddington, « d'adopter l'Hypothèse Roquefort... » Bien que je partage cet avis, l'Hypothèse Roquefort (qui veut que la lune soit faite de fromage) me semble moins osée que celle qui attribuerait le monopole du prodigieux à trois sortes d'organismes : les abeilles, les anguilles et Philippe ! Voyons ce qu'en pense Larousse « Est prodige, selon cet excellent dictionnaire, ce qui est ou semble être contraire aux lois de la nature. »

Il est clair qu'ainsi définis les prodiges doivent être abandonnés aux naïfs qui croient connaître toutes les lois de la nature. Et, pour le plus grand malheur des savants, c'est bien ainsi que les choses se sont passées parce qu'il est tout bonnement impossible aux scientifiques de constater les prodiges de la nature. C'est pourquoi la science contemporaine est glacée, desséchée, racornie, et, pour tout dire en un mot : irréaliste.

Si nous substituons à celle de Larousse une définition plus juste : « Est prodige ce qui est conforme aux lois de la nature », nous sommes transportés dans un monde où tout est fait de prodiges, mais un autre péril nous menace : « prodigieux » devient synonyme de « quotidien », de « banal » ! Mais une troisième définition va nous tirer d'affaire :

« Est prodige ce qui possède le pouvoir d'éveiller chez les hommes des résonances d'émerveillement. »

Aussitôt tout ce qui est vu, compris, senti (ou pressenti), devient prodigieux : à ceux qui sont sensibles ou compréhensifs, Bach est émerveillant, l'amour est merveilleux, l'Homme est encore plus merveilleux que les abeilles, et la science tout entière devient un émerveillement... prodigieux.

PIERRE

L'anthropologie steinérienne, qui nous rend sensibles au merveilleux, nous fournit les moyens de conquérir la place que la nature nous a préparée au-delà du Rubicon, où l'Homme acquiert, avec la jouissance de ses instincts, une intelligence incomparablement supérieure à ce qu'il pouvait espérer de lui-même, c'est-à-dire de lui seul. Elle nous aide à prendre possession de l'héritage des hommes, et à jouir de la vie. Bref, à devenir pleinement humains.

Je voudrais esquisser en deux mots les grandes lignes d'une « pédagogie de la personne humaine ». Certes, cette ambition doit sembler démesurée : la complexité de l'organisme humain est immense ; ses potentialités sont si nombreuses, si variées et si contradictoires (en apparence) qu'il semble absurde de prétendre à les développer toutes pour obtenir l'Homme achevé, l'Homme complet, capable d'intelliger les splendeurs de la vie, et d'en jouir pleinement.

Or c'est en termes exactement opposés à ceux-là que le problème se pose. Les éducateurs n'ont ni à créer, ni même à former, la sensibilité et l'intellect de leurs élèves : la nature s'en est chargée. Le rôle des pédagogues, incomparablement plus modeste, est *d'écarter l'obstacle – toujours le même – que toutes les sociétés d'hommes opposent à la maturation harmonieuse de tous les humains.*

C'est contre cet obstacle unique que nous allons pouvoir rassembler nos forces. Il s'agit d'une hydre aux mille têtes, dont nous triomphons aisément si nous la frappons au cœur. Au contraire, si nous nous épuisons dans une lutte inégale contre les formes innombrables du Mal (social), nos efforts sont aussi vains que ceux d'une société de bienfaisance qui prétendrait à mettre fin à la misère aux Indes, et notre défaite est fatale.

Nous sommes, je le répète, puissamment armés contre le Mal social : la nature y a pourvu. Pour le vaincre à coup sûr, nous n'avons besoin que d'une chose : le comprendre. Il nous faut arracher à cet ennemi son masque d'ami. Car c'est en ami qu'il se montre et se laisse adorer pour mieux nous asservir. Bernard va nous dire le nom de cet ennemi omniprésent, et nous montrer son visage.

BERNARD

Cet ennemi social s'appelle l'Adaptation, et c'est une chose peu comprise. Un homme, pourtant, avait vu clair : Jean-Baptiste de Lamarck, qui en faisait l'agent unique de l'Évolution. C'est en s'adaptant à leur milieu, pensait Lamarck, que les organismes vivants évoluent. Rien ne saurait être plus vrai – ni plus faux ! Mais la discussion de l'hérédité lamarckienne nous entraînerait

trop loin. Ce sera l'affaire de notre troisième cycle, qui repose largement sur elle. Entre-temps, nul ne conteste que l'Adaptation est une des grandes lois de la vie, et que l'Homme est le plus adaptable de tous les organismes vivants. L'homme est presque seul à pouvoir s'adapter à presque tout, et il est tout à fait seul à pouvoir s'adapter tout – même les espaces interplanétaires !

Mais cette médaille a un revers. L'adaptabilité de l'Homme est si grande qu'il s'est montré capable de s'adapter à ses propres folies, de leur adapter ses habitudes mentales et ses modes de vie. Des centaines de milliers d'économistes, on l'a vu, ont œuvré pendant deux siècles pour s'adapter, minutieusement et savamment, à une contre-évidence, puis il lui ont savamment adapté nos institutions, et, chose terrible, ils contraignent chaque année des millions d'étudiants à s'adapter à cette insanité ! Et leur cas n'est pas le plus grave : celui des sociologues, qui se sont savamment mis hors d'état de découvrir aucune loi sociologique, est plutôt pire. Toutes les sciences humaines sont dans le même état et les sciences exactes, qui reposent sur des savoirs factuels, n'ont elles-mêmes pas échappé tout à fait à ce facteur de l'adaptation sociale. Rien n'y a échappé. Nos écoles et nos universités nous ont adaptés à un invraisemblable assortiment d'insanités, et personne n'est indemne, même ceux qui n'ont jamais mis les pieds à l'école.

PHILIPPE

On ne peut s'empêcher d'admirer l'adaptabilité des humains. C'est par **adaptation à l'irrée**l qu'on est parvenu à rendre inintelligents des organismes doués de douze milliards de neurones ! Et l'on pourrait, avec mille fois plus d'aisance, rendre lumineusement intelligents des centaines de millions d'étudiants : il suffirait de les mettre dans le cas de pouvoir s'adapter au réel. Il suffirait de les y autoriser. Mais cette histoire de fous demande explication. Pourquoi nos écoles s'obstinent-elles à fabriquer des millions d'incapables en empêchant leurs étudiants de s'adapter au réel ? Il s'agit d'une pratique universelle, qui doit avoir ses raisons d'être. Mais lesquelles ?

BERNARD

Cette pratique, universelle en effet, s'explique aisément. Autrefois la subordination des individus à leur culture était un mal social nécessaire. Elle était condition d'unité nationale et, dès lors, de survie des nations. Bref, c'était une loi sociologique implacable, inhérente au régime de la **thésaurisation intellectuelle,** qui impliquait **le règne d'idées toujours discutables et généralement fausses.** Pour obtenir l'unité culturelle indispensable à la survie des nations – Israël vient d'apporter une démonstration éclatante de la valeur de survie de l'unité nationale – il fallait bien que les hommes fussent contraints de s'adapter aux idées. Le plus sûr et même le seul moyen d'y parvenir était de les mettre hors d'état de les critiquer. Bref, d'en faire des hommes peu intelligents, incapables de se servir correctement de leurs cerveaux. Mais notre régime successoral a évolué. La capitalisation s'est substituée à la thésaurisation, et elle engendre **des savoirs qui sont eux-mêmes contraignants.** Depuis lors, aucun homme ne peut conserver le pouvoir d'obliger d'autres hommes à s'adapter à ses idées. Le XXe siècle ne peut admettre qu'une contrainte : celle des savoirs, celle des faits. L'autorité intellectuelle est devenue la chose au monde la plus anachronique et la plus hideusement néfaste.

MEDICUS

Ce sont de beaux principes, que tout le monde proclame, et personne ne les conteste. Mais les proclamations de libéralisme semblent ne pas suffire à nous procurer la liberté : il y a peu de « libéraux » plus convaincus – et plus proclamatoires – que nos professeurs d'économie politique et de sociologie !

BERNARD

Ces hommes ont des **idées** libérales, mais elles restent lettre morte parce qu'ils n'ont pas de savoirs libéraux, et ils ne peuvent en acquérir : tout comme l'économie, la sociologie se croit devenue scientifique parce qu'elle utilise les mathématiques. Elle prétend à découvrir des lois justes en soumettant à des analyses statistiques les faits sociaux contemporains, c'est-à-dire des faits qui résultent d'une **absence** de lois justes ! C'est un modèle d'insanité. La sociologie n'a pas fait son premier pas vers l'acquisition de savoirs libéraux : elle n'a même pas défini le mot « liberté » dans son contexte sociologique. Elle ignore donc le sens de ce mot. Comment nous apporterait-elle la liberté?

Voilà pourquoi nos enfants sont restés soumis à la tyrannie des savoirs illusoires. Sous peine de se voir refuser les diplômes, ils sont contraints de **renoncer à la santé mentale pour s'adapter à des insanités héritées d'un régime aboli !** L'ancien régime survit dans les « Conservatoires » abusivement appelés « Écoles » qui adaptent leurs élèves au passé au lieu de les en libérer. Nos écoles ne sont pas encore des écoles, et les résultats scolaires empirent d'année en année par une raison bien simple : l'ancien régime se dégrade d'heure en heure. A chaque découverte nouvelle, il devient plus anachronique, plus caduc, plus divorcé des faits. L'ancien régime scolaire, qui était un mal nécessaire, est devenu un outrage à notre espèce, un attentat permanent contre ce qu'il y a déjà d'humain en nous. Plus qu'elle ne l'a jamais été, l'insurrection est désormais « le plus sacré de nos devoirs ».

PIERRE

L'Éducation Nationale est le pire de nos maux. Sur le plan social elle est le coeur de l'hydre aux mille têtes, mais il s'agit d'un « cœur innombrable » et dès lors invulnérable. Il serait vain de s'insurger contre ce monstre amorphe, qui oppose à ses étudiants, à ses professeurs[36] et aux pouvoirs publics la plus grande force de l'univers : la force d'inertie. L'Éducation Nationale est à la France ce que la misère est à l'Inde : une somme de maux innombrables, conséquence d'un PETIT NOMBRE d'erreurs sociologiques et anthropologiques. Lorsque ces erreurs sont corrigées, la rébellion devient inutile : pas plus que les autres formes de la misère sociale, l'Éducation Nationale ne peut vivre dans le réel. Elle ne peut donc survivre à la vérité.

Pour l'instant elle vit et fait un mal incalculable. Mais, pour en protéger nos enfants et nous en défendre nous-mêmes, nous avons un moyen : la Résistance. Dès qu'il y aura en France quelques milliers de Résistants conscients de la nature du mal et de sa gravité, les jours de l'ancien régime seront comptés. Or, pour prendre conscience des méfaits de l'adaptation aux faux savoirs, il faut les constater en soi-même. Il faut se prendre soi-même la main dans le sac, puis se dépouiller soi-même des savoirs illusoires, et enfin constater en soi-même les transformations qui se font lorsque les « cases vides » de la psyché se garnissent de réel. Il n'y a d'éducation qu'autodidactique et c'est pourquoi rien ne se fait en nous que nous ne fassions nous-mêmes.

Le Mal social qui accable notre époque semble s'être installé en nous malgré nous, mais c'est une illusion. Nous l'y avons installé nous-mêmes. Nos éducateurs n'avaient et n'ont pas le pouvoir de nous adapter à leurs idées, mais ils peuvent obtenir que nous nous y adaptions nous-mêmes : il n'y a d'éducation, je le répète, qu'autodidactique. Mais, pour nous arracher notre consentement à l'**autodestruction** qu'on nomme éducation, la société moderne dispose de moyens incomparablement plus puissants que les bûchers d'autrefois. Elle dispose d'un si formidable arsenal de sanctions et de récompenses que toute rébellion semble vaine, et toute résistance individuelle dérisoire.

Or la vérité est à l'opposé de ces apparences. Chaque individu, sitôt qu'il met en jeu ses ressources naturelles, s'enrichit de moyens contre lesquels la société ne peut rien, et grâce auxquels il peut tout : il a la nature avec lui, la société l'a contre elle. La lutte prend fin avant d'avoir commencé : **il est aussi impossible aux sociétés humaines d'opposer leurs lois à celles de l'Évolution qu'à aucune des autres grandes forces de l'ordre cosmique.**

Nous allons essayer (en Appendice) de rendre facile un début d'initiation aux techniques steinériennes qui permettent aux humains de s'allier à la nature et de devenir invincibles. Soutenu par cette alliée toute-puissante, chacun apprend bientôt qu'il n'a rien à craindre des choses ni des gens. Il n'a plus d'ennemis. Il n'a plus de raisons d'avoir peur, plus de raisons de se défier de lui-même Bref, il n'a plus la moindre raison de ne pas devenir tout simplement humain, c'est-à-dire intelligent, bon, généreux – et heureux.

Rideau

[36] Rien ne serait plus injuste que d'attribuer aux professeurs enrégimentés par l'Éducation Nationale la responsabilité de sa malfaisance, et rien n'est plus pénible aux professeurs consciencieux. qui aiment leur métier, que leur assujettissement à cet organisme.

Deuxième Partie

UN MONDE TRANSFIGURÉ

Le « drame » est joué. Ses protagonistes se réunissent pour faire le point et dresser un bilan. Ils sont entre eux cette fois et parlent à cœur ouvert. On apprend ce qu'ils avaient derrière la tête, et l'on voit qu'ils voulaient en venir à un monde transfiguré.

PIERRE

Le premier cycle de nos pédagodrames est achevé. Avant d'entamer le second, il reste beaucoup à faire. Je vous ai convoqués pour discuter et arrêter un programme d'action pratique.

MEDICUS

Je dois vous avouer, mon cher Pierre, que je comprends mal ce premier cycle : le voilà terminé et l'on ne voit pas encore où vous voulez en venir.

PIERRE

Ce livre n'est pleinement intelligible qu'en fonction des objectifs poursuivis par le C.I.E.B.S. Nous voulons mettre en place les moyens pratiques de résoudre deux problèmes bio-sociaux si vastes qu'avant l'émergence de l'orthologique il était impossible de leur découvrir le moindre début de solution : la pacification de l'Occident et la mise en vigueur dans nos écoles du nouveau régime successoral des humains.

HUBERT

Il n'est pas inconcevable que vous puissiez suggérer des solutions théoriques à ces problèmes, mais votre « mise en place de moyens pratiques » m'inquiète : je ne puis croire vos ressources suffisantes pour bousculer la planète ! Archimède se déclarait prêt à la soulever, mais demandait deux moyens : un point d'appui et un levier. Quels sont les vôtres ?

BERNARD

Ce sont des « réactions en chaîne », dont la puissance a été illustrée par la bombe atomique, mais qui ont fait leurs preuves dans la société aussi bien. L'exemple le plus représentatif est l'accouchement sans douleur qui, bien que russe, a « pris » chez nous en traînée de poudre. Nous devons essayer d'amorcer une ou deux réactions assez bienfaisantes pour être inextinguibles.

MEDICUS

L'orthologique, selon vous, en fournirait les moyens ? Elle n'a pas révélé de pouvoirs de cette sorte. Elle m'a semblé intéressante en théorie, mais peu pratique.

PIERRE

Elle le devient quand on l'applique à des problèmes pratiques. L'orthologique est comparable à un microscope inversé : au lieu de restreindre le champ de la vision, elle l'élargit. Elle est un « macroscope », qui fournit des images globales et rend visibles les données des problèmes les plus vastes.

PHILIPPE

La pacification de l'Occident et la modernisation de ses écoles posent des problèmes si vastes que les propriétés macroscopiques de l'orthologique n'y suffiraient pas. Il faudra exploiter aussi une autre de ses ressources, qui est d'explorer le temps passé et futur. Nous devrons jouer aux prophètes de l'avenir immédiat. C'est un métier dangereux : quand on se trompe on perd la face.

BERNARD

Il est rassurant pour la même raison : au lieu de persévérer on rectifie le tir, et l'on échappe au danger de se tromper longtemps. D'ailleurs, appliqué à des problèmes pratiques, qui sont toujours

concrets, le macroscope orthologique n'expose guère aux erreurs. Chaque point des solutions concrètes qu'il aperçoit se recoupe avec ceux d'une image globale, concrète elle aussi. Les chances d'erreur sont minimes.

PIERRE

Avant de nous y mettre, je voudrais préciser un point : l'orthologique est une méthode globale qui, en une image, rend visibles toutes les données des problèmes, si complexes soient-ils. Ceux dont nous nous soucions aujourd'hui comportent tant de données qu'il faudrait des volumes pour les énumérer. Nous devrons nous restreindre à celles qui sont **pertinentes**, et ce mot-ci appelle des précisions.

Dans une étude théorique, toutes les données justes sont pertinentes. Dans la pratique, elles ne le sont que si elles débouchent sur des solutions applicables. Dans le cas présent, cette pertinence se rétrécit encore : elle ne s'étend qu'à des données adaptées aux moyens d'action du C.l.E.B.S. Si nous étions des hommes d'Etat, des banquiers ou des industriels nous devrions tenir compte de données plus nombreuses. Mais nos moyens, quoiqu'ils ne soient pas nuls, sont très étroits. Etudiés sous leur seul angle, les plus vastes problèmes sociaux deviennent nécessairement très simples. S'il advenait que des politiciens, des hommes d'affaires ou d'autres personnes influentes prennent conscience de la nécessité de situer certains de leurs problèmes dans les grandes réalités bio-sociales particulières à notre époque (les plus importants sont insolubles autrement), cette étude devrait être – et serait – élargie pour tenir compte de moyens grandis, et les chances d'une réaction en chaîne seraient améliorées. Pour l'instant, nous devons « voir petit » : c'est notre seul moyen de rester à la fois réalistes et pratiques.

PHILIPPE

A qui regarde ces choses au macroscope, une première évidence saute aux yeux : nos deux problèmes n'en font qu'un. Résoudre l'un, c'est ipso facto en faire autant pour l'autre. Abordons d'abord le second, qui est le plus difficile, et posons-nous tout de suite la question capitale : quelles pourraient être les conditions **sine qua non** du succès ? S'il y en a de cette sorte, nous ne pourrions réussir en le poursuivant ailleurs. Et si ces conditions sont irréalisables, nous perdrions votre temps et le nôtre à rechercher la solution de problèmes insolubles. Prenons un cas concret : celui de la Sorbonne. Nul n'ignore qu'elle patauge en économie politique. Ceux qui professent cette matière le reconnaissent très loyalement dans leurs avant-propos. Telle est la première donnée de notre problème.

Pour en obtenir une deuxième, nous l'aborderons cette fois sur le terrain hypothétique. Supposons que la théorie des ensembles économiques schématisée plus haut ait toutes les vertus que nous lui attribuons, et qu'elle apporte aux Maîtres les connaissances qui leur manquent pour se mettre en état de remplacer leurs aveux d'impuissance par des proclamations triomphales. Quelles seraient en ce cas les conditions à réunir pour que ces professeurs renoncent à croire que l'abondance des richesses est une cause logique de misère, et consentent à enseigner les conditions mathématiques de l'équilibre économique ? Est-il raisonnable d'espérer que, de leur plein gré, ils abjurent publiquement des croyances bicentenaires ? Qu'ils consentent à informer benoîtement leurs étudiants sidérés que la Sorbonne se moquait d'eux? Et, dans la négative, existe-t-il des moyens de les y contraindre ?

MEDICUS

Ainsi posées, vos questions laissent peu de place à l'optimisme. Les hommes assez courageux pour se déjuger publiquement sont rares, et les professeurs d'université ont de sérieuses raisons d'y répugner : ils sont plus habitués à enseigner qu'à apprendre et à exercer l'autorité qu'à la subir. Et leur amour-propre est chatouilleux. Quant aux moyens, légaux ou non, de les contraindre, je ne vois pas qu'il en existe, sauf peut-être en Russie.

BERNARD

Il en existe d'irrésistibles, et ce sont les faits. Quand les faits parlent, les professeurs doivent s'incliner bon gré mal gré.

MEDICUS

Cela n'est vrai qu'en sciences physiques et biologiques, encore que ce soit souvent d'assez mauvaise grâce, et parfois pas du tout : vous admettrez que même en biologie des cas d'obstination incroyables ne sont pas rares. Mais ne nous leurrons pas et gardons-nous d'encourager Philippe à rechercher des solutions dans une voie où il n'y en a pas. En sciences sociales et même en psychologie, les professeurs ont toujours joui du droit de ne tenir aucun compte des faits. Peuvent-ils y être contraints ? Peut-être n'est-ce pas impossible, mais j'en doute. Je ne doute pas, en revanche, qu'il soit exclu d'obtenir d'eux qu'ils se réforment de leur plein gré.

PIERRE
Il serait imprudent de compter sur aucune séduction pour faire régner à la Sorbonne le nouveau régime successoral de notre espèce. Mais peut-on rien attendre des contraintes ? Et qui les exercerait ?

PHILIPPE
Il y a des contraintes anonymes auxquelles les professeurs d'université ne peuvent se soustraire. Pour en observer les mécanismes, il faut regarder la Sorbonne où depuis deux siècles elles ont fait la preuve de leur bienfaisance. Les maîtres qui ont eu la bonne fortune de s'y trouver soumis sont devenus bons professeurs. Que pouvait-il leur arriver de mieux? Pour comprendre les mécanismes sociaux de leur évolution, il faut voir comment ces choses se sont passées.

Les professeurs d'université ont toujours joui du droit de ne tenir aucun compte des faits, mais ils n'ont pas toujours usé de ce droit : s'ils l'avaient fait, la Sorbonne serait restée médiévale. Or, depuis le XVIIIe siècle, plusieurs de ses enseignements ont fait d'admirables progrès. Les professeurs de sciences physiques ont immolé leur autorité personnelle à la toute-puissance des faits. Ils ont renoncé à des privilèges séculaires et se sont réformés eux-mêmes. Pendant le même temps, les professeurs de sciences sociales ont sauvegardé leur autorité en méprisant les faits. Comment ces différences s'expliqueraient-elles ?

MEDICUS
Les passions humaines y suffisent. Certains sujets d'étude sont passionnels, d'autres pas. Les sciences physiques sont dans ce dernier cas, et les biologiques un peu moins. Mais les sciences humaines dites « sociales » nous touchent de si près qu'elles n'ont de scientifique que le nom. Les professeurs peuvent y faire valoir leurs goûts, leurs opinions, leurs sentiments, leurs passions. En un mot : leurs personnalités. Ils se mettent eux-mêmes en valeur, se soucient peu des faits et s'en méfient beaucoup : les faits sont indociles, et c'est une chose que les Maîtres n'aiment pas. Tout cela est fâcheux, mais très humain !

PHILIPPE
Cette explication, communément admise, résiste mal à un examen « macroscopique ». Elle semble satisfaisante parce qu'elle repose sur des faits **devenus** vrais : les sciences physiques n'excitent plus les passions. C'est vrai, mais pourquoi ? Constater un fait, ce n'est pas l'expliquer.

HUBERT
J'ai peine à croire que la physique et la chimie aient jamais été propres à allumer de bien furieuses passions !

PHILIPPE
Elles l'ont fait pendant des siècles, mais prenons garde : le mot « passion » est ambigu. Les passions professorales ont certes leur source dans l'amour, mais d'une sorte seulement : l'amour-propre. Pour les professeurs, valoir veut dire savoir, et se mettre en valeur c'est montrer du savoir. Comment résisteraient-ils à la tentation de prendre leurs opinions pour des savoirs ? C'est leur seul moyen de les faire passer pour de la science tout en conservant l'illusion d'un honnêteté intellectuelle flatteuse à l'amour-propre. Ainsi, à l'exception de quelques héros, cette sorte de loyauté n'est possible qu'aux professeurs qui possèdent de vrais savoirs. Tous les sujets d'étude allument les passions professorales jusqu'au jour ou, devenues scientifiques, ces études produisent de vrais savoirs et cessent de donner prise aux opinions. Voilà pourquoi les professeurs qui n'ont pas encore cessé de s'attacher un prix très excessif ne sauraient devenir des hommes bienfaisants que le

jour où leurs opinions les désavantageraient économiquement. Le cas des maîtres qui ont renoncé à leurs privilèges et en sont devenus bienfaisants ne s'éclaire que sur le terrain bio-social. A quelles pressions économiques ont-ils cédé ? Et quelles conditions faudrait-il réunir pour que les dogmatiques qui, contre vents et marées, survivent à la Sorbonne soient soumis aux mêmes influences ? Voilà le problème pratique dont nous devons chercher la solution. Il faudrait que ces hommes soient mis en face des grandes réalités économiques de notre époque – qui se trouvent être aussi celles du passé, celles de tous les temps.

HUBERT

J'admets que des contraintes économiques pèsent sur la plupart des humains – à l'exclusion presque unique des professeurs d'université ! Leur indépendance économique est aussi évidente que, à mon avis, souhaitable. Voudriez-vous qu'on en fasse des hommes d'affaires, sensibles à l'appât du gain ? En ce cas je vous le dis tout net : je suis contre !

PHILIPPE

Loin de nous cette idée : des professeurs vénaux seraient odieux. Félicitons-nous que les nôtres soient peu exposés à le devenir. Ils sont soumis néanmoins à de très grandes pressions économiques. Mais l'Etat a si bien brouillé les cartes que nul ne s'y retrouve. Nous croyons nos professeurs affranchis de toutes pressions de cette sorte, et eux-mêmes partagent cette illusion. Pourtant l'« Industrie Scolaire » ne saurait échapper à une loi qui pèse sur toutes les entreprises industrielles : aucune ne peut prospérer ni survivre si elle ne livre aux acheteurs des produits **vendables**. Les écoles n'ont jamais échappé à cette loi, et nos universités modernes, si couvertes d'or public qu'elles soient (ou ne soient pas assez), ne peuvent s'y soustraire et ne le pourront jamais.

MEDICUS

S'il fallait imaginer quelque exemple d'une entreprise soustraite à la « loi des marchés », on ne saurait trouver mieux que l'Education Nationale : l'instruction est obligatoire et l'Etat jouit d'un monopole. Il est seul à fournir une marchandise que les clients sont contraints d'acheter quels qu'en puissent être le prix et la qualité ! C'est un cas limite, un rêve qu'aucun monopoleur capitaliste à gros cigare n'aurait osé caresser. Comment des acheteurs traités en esclaves feraient-ils peser la moindre pression économique sur un vendeur aussi privilégié? Des pressions politiques peut-être, économiques non !

PHILIPPE

Il s'agit certes d'un cas limite. Les privilèges de ce trust excèdent ce qui s'était vu, et s'il y avait au monde une entreprise pouvant échapper à la loi générale, ce serait celle-là. Mais elle-même n'y échappe pas. Elle ne peut survivre que si elle « sort » des produits commercialisables. Certes, elle n'en a pas conscience, mais ce n'en est pas moins vrai. Elle en a si peu conscience qu'elle tend à négliger ce détail. La Sorbonne, par exemple, jette sur le marché des milliers de garçons et de filles bien adaptés à la Sorbonne et, par là même, gravement désadaptés au monde qu'ils devront servir. Bientôt ils n'auront preneurs à aucun prix. Ils ne trouveront pas d'employeurs parce qu'ils sont déjà presque – et deviendront bientôt tout à fait – inemployables, inutilisables à quoi que ce soit. Cela ne se voit pas encore. Mais, dans très peu d'années, aucun employeur ne pourra l'ignorer : cela crèvera les yeux.

HUBERT

Qu'appelez-vous peu d'années ?

PHILIPPE

Je parle de l'avenir immédiat. Mettons quelque cinq ans. Plaise au ciel démentir cette prophétie pénible, mais c'est sans espoir : il y a des indices qui ne laissent aucune place au doute.

BERNARD

Il est conforme aux règles du jeu que la Sorbonne s'en soucie peu : cette « entreprise » obéit à une loi qui gouverne le comportement de tous les industriels : le moindre effort, l'inertie. La

qualité des marchandises – de l'enseignement dans ce cas-ci – ne s'améliore jamais que si la clientèle est en état d'**imposer** ses exigences. Les étudiants et leurs parents ne se trouvent pas dans ce cas.

PHILIPPE

Mais les acheteurs – les employeurs – disposent de ce pouvoir et l'exercent sans s'en douter. La Sorbonne, bien qu'elle n'en ait pas conscience, a toujours cédé aux pressions anonymes qu'ils font peser sur elle. C'est ainsi que s'explique le cas, incompréhensible autrement, des mauvais professeurs devenus bons. Ils se sont réformés parce que les acheteurs **ne badinent pas avec les connaissances exploitables industriellement. Ces choses-là ont une valeur de survie et une valeur d'argent.** Les sciences physiques, par exemple, « arment pour la vie » : elles procurent la puissance économique et la force militaire. Aussi arriverait-il des choses singulièrement déplaisantes aux professeurs qui les traiteraient avec désinvolture, et c'est pourquoi ils ne le font pas. Ils n'ont aucune conscience de leurs motivations, mais sentent confusément que tout autre conduite leur nuirait. Les employeurs, cependant, sont indifférents aux savoirs désintéressés, aux choses de l'esprit. Il n'en faut pas davantage pour que la Sorbonne s'en moque cruellement. Les acheteurs n'ayant pas d'exigences et les étudiants pas de pouvoirs, tout est permis aux Maîtres. Ils en sont inconscients mais ne se refusent rien. Toute retenue et toute conscience professionnelle ont disparu. Ne se souciant que d'eux-mêmes, ils se livrent à des orgies d'égodilatation. Je doute qu'on ait jamais vu un spectacle comparable, pour l'abandon intellectuel, à celui qu'étalent sous nos yeux nos professeurs de sciences sociales.

PIERRE

C'est un cercle vicieux : plus l'enseignement de ces sciences se dégrade, plus elles deviennent inexploitables, et moins les employeurs, qui pourraient obtenir les réformes, se soucient d'elles. Aux yeux des hommes d'action, les professeurs de sciences sociales sont des rêveurs dont les bavardages peuvent ne faire aucun mal, mais ne peuvent faire aucun bien.

PHILIPPE

En conséquence tout le monde s'en moque, et cela explique le plus étonnant paradoxe du siècle : c'est qu'il se soit trouvé un homme sain d'esprit pour penser que, dans des sociétés aussi complexes que les nôtres, les sciences sociales pouvaient être dépourvues de valeur de survie et de valeur d'argent. L.a vérité est tout à l'opposé : elles en ont incomparablement plus que les sciences physiques.

BERNARD

Ce n'est pas dire assez : au point où nous en sommes, les sciences physiques sont devenues létales. Ou, plus exactement, le déséquilibre entre des sciences physiques normalement développées et des sciences sociales qui radotent est devenu mortel. Il est d'autant plus nécessaire d'apprendre à se servir de ses armes que celles-ci sont plus puissantes et difficiles à dominer. Ce sont ses armes économiques et militaires qui dominent l'Occident.

PIERRE

C'est aux Etats-Unis, où ce déséquilibre est le plus grand, que ses conséquences s'observent le mieux. Les sciences physiques y ont fait des merveilles. Aussi l'industrie et l'armée américaines n'ont pas d'égales sur la planète. Mais, tout récemment, le Président Johnson a confié à une équipe de spécialistes groupés dans un « Comité National du Crime » le soin d'enquêter sur la santé sociale du peuple américain. Voici un bref paragraphe extrait du rapport de ce comité : **« Quarante pour cent des enfants mâles d'Amérique seront incarcérés au cours de leur vie pour activités criminelles... »**

Il semble évident que, dans la mesure au moins où les maladies sociales et le crime sont coûteux, des sciences qui préviendraient et guériraient ces maux auraient une valeur d'argent. Et si le crime et les maladies sociales défavorisent les vertus et la discipline militaire, ces sciences sociales pourraient avoir aussi une immense valeur de survie.

MEDICUS

Encore faudrait-il que des sciences sociales capables de prévenir le crime et de guérir les maladies existent. Si vous pouviez en enseigner qui possèdent ces vertus, il en résulterait sans doute une « demande » dont les autorités académiques auraient à tenir compte.

PIERRE
Il se trouve que, grâce à Steiner, c'est un des « moyens pratiques » dont le C.I.E.B.S. dispose : la biosociologie peut prévenir le crime et guérir les maux sociaux. Nous la diffuserons aussi largement que nous pourrons. Mais, si nous n'avions que ce moyen, les chances de succès seraient minces : les autorités académiques seraient impuissantes à en tenir compte même si elles le voulaient – ce qui n'est pas prouvé. Il est sans exemple que les universités réforment leurs enseignements avant de subir les pressions dont Philippe a parlé. Or les employeurs de main-d'œuvre universitaire se soucient peu des maladies sociales. Ils ne s'intéressent vraiment qu'à leurs propres affaires, à leurs problèmes particuliers. Pour créer la « demande » qui forcerait la main aux universités, il va falloir diffuser des **sciences sociales capables d'améliorer la rentabilité des entreprises industrielles et commerciales.** Or, grâce à Steiner toujours, nous le pouvons aussi. C'est la première chose que nous nous proposons de faire : elle conditionne les réactions en chaîne dont dépend la mise en vigueur dans les écoles occidentales d'un régime pédagogique adapté aux besoins des êtres humains.

HUBERT
Je vois mal les rapports des sciences sociales ou même biosociales avec la rentabilité des entreprises. Mais j'ai beaucoup d'amis hommes d'affaires, dont plusieurs dirigent des maisons importantes. Je ne puis les imaginer prenant intérêt à aucune espèce d'enseignement théorique, dût-il contenir les recettes infaillibles du bonheur commercial. Quand vous pourriez tout pour eux, il resterait une chose que vous ne pourriez pas : vous faire écouter d'eux. Leur mentalité diffère trop de la vôtre. Ce livre en témoigne : vous n'auriez pu faire mieux si votre objectif précis avait été de les indisposer.

MEDICUS
C'est probablement vrai, mais je ne le regrette qu'à demi : les hommes d'affaires retiendraient ce qui concerne leurs gains et laisseraient tomber ce qui a trait au bien commun.

PIERRE
Ils ne le pourraient pas : fille de l'orthologique, la biosociologie est globale. Elle reflète l'image de la société, où tout se tient. Quant au dégoût des théories, comment les hommes d'affaires s'en seraient-ils défendus ? Celles qu'on leur a enseignées ont toujours été inutiles et généralement nuisibles en même temps qu'inapplicables. il leur a bien fallu s'habituer à ne compter que sur l'expérience et le bon sens. Bref, à se rabattre sur l'empirisme. Tout cela est compréhensible et normal.

HUBERT
Compréhensible ou non, la fermeture des hommes d'affaires aux théories oppose aux vôtres un barrage et vous crée un problème : comment surmonter cet obstacle ?

PHILIPPE
Le problème se pose en d'autres termes parce que l'industrie occidentale s'est mise dans un cas singulier : elle a pris place à bord d'une courbe exponentielle. Pareille chose ne s'était jamais vue et ne se verra plus. L'expérience, le bon sens et l'empirisme n'y serviront de rien. La science seule pouvant la tirer d'affaire, le problème se résout de lui-même : ceux qui en prendront conscience prospéreront et les autres disparaîtront. C'est la sélection darwinienne dans toute son horreur et toute son efficacité. Ce sera si vite fait que les vaincus n'auront guère le temps du repentir : à bord d'une courbe exponentielle l'accélération est la loi, chaque pas couvrant un multiple de la distance parcourue par le pas précédent. Dans quelque direction qu'on aille à cette allure, on peut être certain de se casser la figure en « moins de deux », et nous en sommes à un et demi ! Les hommes d'affaires occidentaux ne peuvent s'offrir le luxe de ne pas comprendre tout de suite.

HUBERT
Votre « courbe exponentielle » n'est pas claire. Qu'entendez-vous par là ?

PHILIPPE
C'est celle qui résulte d'une progression dite géométrique – et de la nécessité où s'est mis l'Occident de **compenser par l'expansion les contractions du pouvoir d'achat dues au progrès technique.** Aux Etats-Unis, cette expansion se mesure commodément à la somme d'énergie thermodynamique qui doit se consommer pour éviter de sombrer dans une dépression. Depuis la « grande crise » de 1929, l'Amérique a doublé sa consommation d'énergie tous les dix ans. C'est le tarif qu'elle doit payer pour survivre. Au début, ce n'est pas trop méchant : 2, 4, 8, 16, etc. Mais, au bout d'un siècle cela veut dire mille. Pour peu que ce jeu vous amuse, vous constaterez que l'Amérique devra bientôt consommer tous les ans un soleil, et, un siècle plus tard, mille soleils. Je me hasarde à prédire qu'elle aura succombé à l'irréalisme de ses économistes avant de consommer son six-centième soleil.

Bref, l'Occident doit résoudre toutes affaires cessantes des problèmes biosociologique qui sont des affaires de vie ou de mort. Mais nos universités ne sont pas seulement impuissantes à les résoudre : elles sont incapables de les poser, et même de les voir. Prenons un exemple peu grave, mais tout à fait typique : la coexistence pacifique des Etats-Unis d'Amérique et des autres pays d'Occident. Un gros industriel américain, personnage pittoresque et quasi royal (Il se fait appeler Henri II) s'est chargé d'illustrer l'acuité de ce problème.

Un beau matin, Henri II a trouvé que la plaisanterie avait assez duré ; une année après l'autre, l'industrie automobile européenne triomphait aux « Vingt-Quatre Heures du Mans ». Convenons que c'était agaçant. Henri II prit dans sa tabatière une petite pincée de milliards, franchit l'Atlantique à la tête d'une escouade de mécaniciens, et engagea dans la course trois voitures : toutes les trois arrivèrent en premier. Ces délassement princiers, a dû se dire Henri II, ne sauraient choquer personne, et serviront d'avertissement amical aux constructeurs européens : qu'ils cessent de faire les malins, et se résignent à l'inévitable !

Henri II, bien entendu, ne consacre pas tout son temps aux plaisirs. Il est, à ses heures, très sérieux. Si sérieux que la Ford Motor Company anglaise fait très bien ses affaires : elle a exporté l'an dernier considérablement plus qu'aucune autre marque, et plus à elle seule que toute l'aéronautique britannique. Henri II, pourtant, est modeste : il ne cherche pas à se faire sacrer à Westminster, ni oindre à Reims : le rôle argentifère du Gauleiter lui suffit.

Tout cela, penserez-vous, n'est pas gênant. Après tout, Opel, Ford-Taunus et Simca sont des voitures acceptables. Quand il n'y en aura plus d'autres chez nous, nous roulerons dans celles-là. C'est vrai. Mais si votre portefeuille contient des actions Citroën, Peugeot, Volkswagen ou Fiat, il pourrait être prudent de vous en délester pendant qu'elles sont vendables à plus cher que leur poids de papier. Mais, si vous vous trouvez diriger une de ces entreprises, faites votre choix : travaillez au problème de la coexistence pacifique des U.S.A. et de l'Europe ou pensez tout de suite à vous « reconvertir » : initiez-vous, par exemple, à l'art de faire venir les choux. En concurrence avec General Motors, Ford et Chrysler installés dans nos murs, le sort qui vous attend est celui de seigneurs autrefois plus hauts et plus puissants que vous : Studebaker, Packard, Hudson, et je ne sais combien d'autres : tous sont morts. Ils n'étaient pas de taille – et vous l'êtes encore moins – à se mesurer à ces terribles géants. En fin de compte, ces Tyrannosaures qui dévorent tout ce qui bouge périront à leur tour, victimes de leur propre gigantisme, mais, quand vous serez sous terre, ce vous sera une mince consolation.

Certes, le cas de l'automobile est spécial. Spécial ? Pas du tout ! Il est spectaculaire, et voilà tout. Si vous êtes biscuitier, il vous sera bientôt impossible de vous mesurer à Nabisco et à General Mills. Si vous êtes tisserand, à Burlington. Si vous avez le malheur de fabriquer des aliments pour le bétail, vous avez un pied dans la tombe : Purina s'est installé chez nous. Mais supposons que vous soyez une personne modeste et effacée, un artisan besançonnais qui gagnez humblement votre vie dans l'horlogerie. En ce cas, c'est tout simple : vous êtes mort ! Une petite affaire américaine nommée Kelton s'est installée chez nous. Elle vend de l'horlogerie pour quarante sous dans les bazars et les bureaux de tabac. La même chose est vraie de toute sorte de produits, et, à brève échéance, elle le sera de tout ce qui se fabrique et de tout ce qui se vend. Qui que vous puissiez être, si vous fabriquez ou vendez quelque chose, votre problème le plus urgent, c'est la pacification de l'Occident. La coexistence des peuples est à ce prix.

Le cas des Américains est tragique. Ces malheureux ont le « toucher de Midas » : ils ôtent la vie à tout ce qu'ils touchent. Les seules nations que l'Amérique ne parvient pas à toucher comme il faut sont la Russie, la Chine et surtout le Vietnam. Les plus touchées sont l'Amérique latine et l'Angleterre. Les Américains sont des tueurs mais des tueurs d'une sorte nouvelle : des tueurs bienveillants, amicaux, consciencieux. Ils ne veulent de mal à personne, mais ils tuent tout. Pourquoi ? Parce que, quelques années avant nous, ils ont pris place à bord d'une courbe exponentielle, qui les contraint à l'expansion. Leur régime – identique au nôtre mais plus mûri – ne leur laisse qu'un choix : l'expansion ou la mort. Ils ne savent pas ce qu'ils font, mais ils le pressentent et ils ont peur. On aurait peur à moins : une courbe exponentielle, c'est la mort en moins de deux ! Ils sentent que leur aventure ne peut finir que dans la mort. Donc ils ont peur, et c'est la peur qui fait les pires tueurs. Voilà pourquoi les Etats-Unis d'Amérique sont à l'espèce humaine la pire menace qu'elle ait connue.

PIERRE

Ce qui semble incompréhensible, c'est que les autorités, publiques et privées, qui sont responsables de nos destins économiques ferment les yeux à des dangers aussi pressants. Mais il faut bien constater qu'elles le font. La presse américaine a révélé ces jours-ci que les investissements à l'étranger de la grosse industrie américaine excéderont de quelque douze pour cent en 1967 ceux de l'année précédente. Mais, aux yeux des Américains, ces projets sont sans danger parce qu'ils n'absorberont guère de dollars : leur coût sera couvert par des emprunts aux banques européennes. Bref, aussi aveugles au danger que nos universités et nos gouvernements, nos banquiers dénudent à l'Amérique la gorge de l'Europe et lui prêtent le couteau ! C'est incroyable mais vrai.

PHILIPPE

C'est incroyable, mais pas incompréhensible. Ne perdons pas de vue que les Américains ont leurs côtés positifs. **Certaines de leurs influences sont très désirables.** Les Américains, par exemple, sont seuls à pouvoir livrer à l'Europe des moyens techniques assez puissants pour résister à l'Amérique – et même pour la vaincre ! Cette conséquence imprévue de l'essaimage des techniques américaines est déjà perceptible : dans plusieurs branches, les filiales étrangères des sociétés américaines mènent la vie dure à leurs maisons-mères, qui se voient battues sur le marché américain par leurs propres filles. Elles ne peuvent s'en défendre : si elles s'abstenaient, les filiales étrangères des autres producteurs américains prendraient la place. L'attitude des banques européennes est justifiée à plusieurs égards. Et, lorsque la Ve République a consenti à la cession de la moitié des parts de Machines Bull à General Electric, elle a fait preuve non d'une américanophilie abusive (c'est un péché dont on ne saurait l'accuser) mais d'un excellent réalisme. L'Europe a besoin des techniques américaines. L'Amérique est la pire **alliée** possible, mais, dans un Occident pacifié, elle serait notre meilleure et plus puissante **amie**.

BERNARD

Elle l'est déjà dans les secteurs de ses activités où son régime économique ne la contraint pas à se battre avec nous. Et rappelons-nous le Plan Marshall : à cette échelle, la générosité économique ne s'était jamais vue.

PHILIPPE

C'est bien simple : sans l'Amérique, l'Europe serait une colonie russe, et le deviendrait vite si l'Amérique sombrait. Le point de vue des américanophiles est donc plus que compréhensible. Leurs vues sont justes, mais trop étroites pour englober l'ensemble des faits. J'ajoute que la menace américaine n'a pas de gravité réelle. Elle a même son côté bienfaisant : spectaculaire, elle a la valeur d'un avertissement. L'Amérique est comparable à une armée d'avant-garde qui serait vêtue de couleurs voyantes, alors que le gros de la troupe ennemie s'est enduite de poussière et se cache bien. Elle a ses quartiers généraux dans les universités d'Occident. Nos vrais ennemis ne sont ni les Américains ni les Russes : ce sont nos professeurs de sciences sociales. Aussi ignorants des lois de la pensée qu'obstinés à mépriser les faits, ils ont formé des hommes d'affaires et des législateurs irresponsables. Les premiers vont (et nous conduisent) à la « mort en moins de deux », et les seconds nous ont dotés d'institutions propres à faire d'une nation saine et vigoureuse une bande de

criminels. Les résultats, ici encore, sont mieux visibles à l'avant-garde : quarante pour cent de dévoyés en une génération ! Nous avons du retard, mais, si nous poursuivions notre route, deux sur cinq de nos fils seraient bientôt « incarcérés pour activités criminelles ».

Il serait sage de leur épargner les conséquences d'une maturation politique ainsi comprise. Mais, pour l'instant, nous devons nous soucier du plus urgent de nos problèmes bio-sociaux, dont la première donnée est trop facile à énoncer : aucun des hommes publics ou privés qui président à nos destins économiques ne sait l'ABC de son métier. Nos industriels, parce qu'on ne leur a pas appris les conditions de la rentabilité de leurs entreprises, ne l'obtiennent, toujours fragile, qu'à coût exorbitant. Nos hommes d'Etat sont plus mal lotis encore : aucun n'a la plus petite idée des conditions de la prospérité d'une nation. Aussi la poursuivent-ils dans ce qui est sa négation : la guerre économique. Mais, au moins, savent-ils faire cette sorte de guerre ? Ce serait trop leur demander : ils sont aussi inconscients des conditions de la victoire que de celles de la paix, aussi impuissants à éviter les guerres économiques qu'à les gagner. Un exemple concret, celui du suicide méthodique de l'Angleterre, édifiera.

L'Angleterre s'est trouvée consommer plus qu'elle ne produisait. Il en est résulté une situation inflationniste, caractérisée par un déséquilibre entre la production et le pouvoir d'achat. Le remède évident était de réduire la consommation et de développer la production. C'est ce qu'a voulu faire le gouvernement de Sa Majesté britannique. Mais, pour le malheur des Anglais, les membres de ce gouvernement ont été formés à Oxford, à Cambridge, ou en quelque autre mauvais lieu. C'est là qu'ils ont appris les moyens classiques de combattre l'inflation. Et, le plus classiquement du monde, ces hommes ont exercé une pesée sur le pouvoir d'achat de la nation : ils ont raréfié et renchéri l'argent. C'était un moyen sûr d'étouffer l'Angleterre, puisque le pouvoir d'achat collectif contient deux pouvoirs bien distincts, que les économistes confondent : le pouvoir de consommer, qui est inflationniste, et le pouvoir de **produire**, qui est **déflationniste**. Mais, nourris de science économique, les hommes d'Etat britanniques ont été impuissants à éviter les confusions les plus grossières, et ils ont ignoré les vertus des classifications les plus élémentaires. En conséquence, l'industrie anglaise, peu armée déjà pour la guerre (elle manquait de « compétitivité »), s'est vue réduire son pouvoir de produire et alourdir ses prix de revient. Son propre gouvernement l'a privée de ses meilleures armes afin qu'elle se batte mieux. C'est un exemple typique, quoique bénin, de « stratégie » classique. La plupart des autres moyens classiques de gagner les batailles sont pires.

MEDICUS

N'était la somme de souffrances qu'elle aura entraînée, cette bévue serait comique !

PHILIPPE

Il ne s'est pas agi d'une bévue, mais d'orthodoxie doctrinale. Les conséquences de cette orthodoxie sont bouffonnes par homogénéité avec le dogme initial, qui voit dans l'abondance une cause logique du dénuement. Les bons élèves, qui assimilent cet enseignement, en sont toujours rendus inaptes à diriger une nation, et même une entreprise industrielle. Cet enseignement innommable est la source de tous les maux sociaux de l'Occident. Or, dans la bonne ville de Paris, à l'angle de la rue des Ecoles et de la rue Saint-Jacques, cette source empoisonnée coule à pleins flots depuis deux siècles. Que faire ? Nous voici ramenés à notre point de départ : qu'y peut-on ? Qu'y pouvons-nous ? Le C.I.E.B.S. ne saurait prétendre à combattre toutes les universités d'Occident, en même temps que les institutions publiques et privées qu'elles ont encombrées de dirigeants inconscients du mal qu'elles leur ont fait.

BERNARD

Essayons d'amorcer des réactions en chaîne. Voyons petit, consacrons de grands moyens à des problèmes modestes. Utilisons l'orthologique, qui autoriserait toutes les ambitions, pour résoudre des problèmes minuscules, mais soigneusement choisis parmi ceux dont les solutions pratiques soient susceptibles de « prendre en traînée de poudre ».

PHILIPPE

Je ne voudrais effrayer personne, mais tout donne à penser que ces réactions prendront bientôt l'allure d'une explosion. Il semble facile de prévoir comment ces choses vont débuter : les jeux économiques contemporains sont devenus intolérables. On voit avancer dans l'arène une foule

bigarrée de gladiateurs, dont la plupart sont promis à la mort : l'industrie automobile européenne, suivie de l'horlogerie besançonnaise, des tisserands et filateurs dont la démarche est déjà claudicante, et du triste troupeau des industriels moyens et petits, médiocrement armés pour la concurrence sanglante qui empourprera bientôt l'Europe des Six.

« Gloire à vous, Seigneurs Puissants ! Ceux qui vont mourir... »

Les Seigneurs, bien entendu, sont tout contents : nourris de science économique, ils savent que cette hécatombe est le prix du progrès, que plus les choses vont mal mieux cela vaut, et que tout est donc pour le mieux dans le plus scientifiquement économique des mondes possible. Les Maîtres qui savent ces belles choses, et les élèves qu'ils ont formés pour qu'il s'en fasse des Ministres exempts de sensiblerie, ne sont pas exposés au danger de faiblir. Ils applaudiront les vainqueurs, et leurs pouces, toujours tournés vers le bas, sauront donner aux vaincus une mort économiquement satisfaisante.

HUBERT
Tout cela est probablement vrai, mais personne n'y peut rien. Ce ne sont pas les hommes qui ont voulu les grandes concentrations industrielles : ce sont les techniques qui les ont imposées. Que cela plaise ou non, le progrès est à ce prix. Il s'agit d'une tendance séculaire qu'on ne saurait contrarier et dont il faut s'accommoder.

PHILIPPE
C'est la thèse officielle, si bien admise par les meilleures gens qu'on aurait mauvaise grâce à lui chercher querelle. Elle a pourtant un léger inconvénient : elle conduit en ligne droite à la mort en moins de deux. Mais j'admets qu'elle est juste : ceux qui ont pris place à bord d'une courbe exponentielle n'ont en effet qu'une option : tuer ou mourir. J'admets aussi qu'il y a plaisir à tuer. On ferait de la peine aux tueurs en les privant de cette activité grisante. Mais les tués ? Je gage que beaucoup préféreraient rester vivants. Je croirais même l'industrie européenne de l'automobile, par exemple, fort capable de trouver mauvaise la mort économiquement satisfaisante que nos gouvernements ont décidée pour elle. Il se pourrait que ces gens-là ne veuillent pas mourir ! Or, s'il leur advenait de prendre les mesures parfaitement évidentes qui, en assurant leur rentabilité, leur permettraient de vivre et même de prospérer en dépit de la Sorbonne, celle-ci serait en danger de voir l'industrie de l'automobile « faire école » ! ! Et la Sorbonne, pour se venger, en serait réduite à fabriquer des automobiles ou, plus incroyable encore, à réformer ses enseignements. On voit jusqu'où pourraient aller les réactions en chaîne !

HUBERT
A quelles « mesures parfaitement évidentes » faites-vous allusion ?

PHILIPPE
A toutes celles qui auraient pour effet de leur faire prendre pied à terre, de ne pas rester à bord d'une courbe exponentielle. C'est la condition sine qua non de survie pour tous les producteurs occidentaux.

PIERRE
Le malheur, c'est que la plupart ne s'en doutent pas. Ils n'ont aucune conscience de leur désadaptation au réel, et cela crée un problème épineux : comment éviter l'hécatombe qui se prépare ?

PHILIPPE
Je ne crois pas qu'il faille s'en faire un gros souci. La théorie des ensembles a fourni le terrain sur lequel se résolvent tous les problèmes économiques, et l'lnstitut Français d'Orthologique (I.F.O.), qui est une filiale du C.l.E.B.S., peut former rapidement des ingénieurs économistes capables de définir les conditions de la rentabilité **dans d'autres voies que l'expansion.** Nos industriels ne connaissent que celle-là, qui est celle de la guerre, mais ceux qui ne sont pas assez puissants pour la gagner n'ont qu'un seul choix : respecter les lois biologiques de la vie économique ou disparaître.

Inévitablement la sélection darwinienne fera le reste. Je tiens pour assuré que dans très peu d'années les ingénieurs diplômés de l'I.F.O. seront seuls à trouver de l'emploi. D'autres écoles suivront – nous ne demandons qu'à les aider – et, pour finir, la Sorbonne sera acculée à un triomphe : elle prendra les devants.

BERNARD

Le sort des industriels incapables de comprendre les lois de la vie économique sera douloureux, mais je crois aussi qu'il n'y a pas lieu de s'en soucier beaucoup : ils seront les ouvriers de leurs propres malheurs, et nul ne pleurera ces hommes inintelligents. Mais un cas intolérable est celui des jeunes gens qu'on jette dans la rue chaque année par milliers, **affublés de diplômes ridicules**. Tous les efforts devraient porter sur leur cas. Qu'avant tout on s'efforce de mettre en garde les générations montantes contre les traquenards baptisés « sciences économiques », où les maîtres réduisent à néant les chances de succès de la jeunesse qui se confie à eux. Préserver de ce sort ceux qui en sont menacés et réparer ses effets chez ceux qui l'ont subi, voilà les tâches les plus urgentes.

PIERRE

On m'accusera d'optimisme béat, mais je crois que ce sera inutile. Je ne puis me défendre de penser qu'il doit se trouver un – un seul suffirait – homme honnête et courageux parmi les professeurs qui enseignent l'économie politique dans nos universités et nos grandes écoles. Un homme assez droit pour se rendre à l'évidence et ouvrir les yeux aux faits. Il deviendrait aussitôt l'autorité suprême en ces matières, et tous les employeurs se disputeraient ses élèves. Il n'est pas en France une entreprise grande, moyenne ou petite qui n'ait le plus urgent besoin des conseils d'un ou plusieurs ingénieurs économistes qualifiés. On ne m'ôtera pas de l'idée que cet homme intègre se trouvera, et même qu'il s'en trouvera plusieurs.

Mais nous aurions manqué à nos responsabilités si nous avions négligé de prévoir le cas où il ne s'en trouverait point. Nous avons donc prévu au programme de l'I.F.O. un Cours de Gestion Scientifique des Entreprises. Peu de choses sont plus étrangères à nos préoccupations habituelles, mais nous nous sommes rendus à deux évidences :

1. Menée à son terme avec les ressources de l'orthologique, la théorie des ensembles résout tous les problèmes économiques[37] , y compris ceux qui sont particuliers aux entreprises, en les situant sur le terrain de la paix.

2. *Les armements économiques étant devenus aussi puissants et aussi dangereux que ceux des militaires, la paix économique est devenue aussi indispensable à la survie de nos civilisations que la « paix nucléaire ».*

PHILIPPE

La condition nécessaire et suffisante de la paix économique, c'est l'équilibre des échanges internationaux et intra-nationaux. Mais ces deux équilibres semblent indépendants de la volonté des producteurs qui, dés lors, s'en sont fort peu souciés. C'est cette insouciance qui les a rendus inaptes à l'exercice de leur métier. Il s'ensuit que les entreprises industrielles d'Occident sont très mal dirigées, et ne peuvent prospérer que si elles sont assez puissantes pour acheter leur compétitivité à coups d'investissements. Celles qui ne disposent pas de ce moyen ne sauraient survivre que si elles s'adaptent en souplesse à une situation paradoxale en apprenant à réduire leurs prix de revient par des moyens plus intelligents – et moins coûteux. C'est ce que peut leur enseigner une économie orthologique : globale, elle tient compte de l'**ensemble** de leurs problèmes. Elle leur apprend à se soucier en tout premier lieu de leurs problèmes sociaux.

HUBERT

Je crains, mon cher Philippe, que vous ne connaissiez mal les hommes d'affaires. Ils ne se soucient, et ne se soucieront jamais, que de leurs intérêts.

PHILIPPE

C'est bien ainsi que nous l'entendons, mais leurs intérêts sont inséparables de ceux de la collectivité dont ils vivent, et qu'ils doivent faire vivre. Aussi n'est-il guère d'entreprises, même au

[37] Nul n'élaborera les quatre équations initiales de la théorie des ensembles économiques sans constater qu'elles contiennent, sous forme de corollaires, la solution de tous les problèmes économiques de notre époque.

bord de la faillite, qu'une adaptation aux réalités sociales n'aurait tôt fait de remettre d'aplomb. Et aucune ne saurait rester longtemps prospère qui continuerait à détruire les assises sociales de sa propre prospérité. Il s'agit d'une question de vie ou de mort pour toutes les entreprises d'Occident, et à si brève échéance qu'on peut regarder l'avenir avec confiance : les courbes exponentielles sont peu patientes. Or, lorsqu'une situation intolérable n'a qu'une issue, les industriels font comme les chats : ils s'en sortent par là.

HUBERT

Je ne partage pas votre optimisme, car il s'en faut que toutes les entreprises soient dans une situation intolérable : beaucoup sont très prospères.

PHILIPPE

Mais toutes ont pris place à bord d'une courbe exponentielle, et aucune ne survivra qui ne mette pied à terre. Heureusement, on peut compter que la plupart le feront : un coup d'œil sur ce qui s'est passé révèle ce qui va inévitablement se passer. Pour éviter de nous perdre dans les détails, braquons un macroscope sur notre passé économique. Un fait significatif émerge aussitôt : avant l'avènement de l'industrie, les autorégulateurs naturels de l'équilibre économique assuraient l'équivalence des échanges internationaux et intra-nationaux. Les « lois naturelles » chères aux Grands Libéraux étaient infaillibles. Elles ont si bien servi l'humanité pendant des millénaires que nos pères n'avaient pas le moindre souci, ni le moindre besoin, d'économie politique. Puis, lorsque l'industrie a fait son apparition, les mêmes autorégulateurs ont foiré.

Ils ont si bien desservi *les humains que près d'un milliard d'hommes se sont réfugiés dans le collectivisme, et les autres se sont empêtrés dans un dirigisme d'Etat qui n'obtient jamais que des équilibres instables. Tout aussitôt l'instabilité économique est devenue la maladie sociale omniprésente en Occident.*

Voilà l'ensemble des faits dont il s'agit de démêler la signification.

HUBERT

Elle semble évidente : l'industrie seule peut « surproduire ». Ce danger n'existait pas avant elle.

PHILI PPE

L'industrie **peut** surproduire, mais rien ne saurait lui nuire davantage, et nul ne l'y contraint. Les deux questions qui se posent sont celles-ci :

1. Pourquoi l'industrie surproduit-elle ? A quels déterminismes obéit-elle ?
2. De quels moyens dispose-t-elle pour se soustraire aux forces qui la contraignent à se desservir elle-même ?

Des réponses justes à ces deux questions suffiraient à elles seules pour mettre fin au cauchemar d'un dirigisme incapable de diriger qui est la maladie sociale de l'Occident. L'orthologique va nous tirer d'affaire en nous apprenant à regarder. Dès qu'on a appris à voir, les problèmes de cette sorte se résolvent d'eux-mêmes : leurs solutions sautent aux yeux en même temps que leurs données. Pour voir clairement les causes de la surproduction industrielle contemporaine, regardons d'abord la genèse de la mévente au siècle dernier.

L'industrie était loin de pourvoir aux besoins élémentaires des peuples. Le prolétariat vivait dans une misère voisine de celle qui règne encore aux Indes. Malgré quoi l'industrie semblait, par moments, surproduire : si peu qu'elle produisît, c'était trop pour se vendre. Cette sous-consommation trahissait un déséquilibre de la production et du pouvoir d'achat. Les « lois naturelles » foiraient. Les autorégulateurs semblaient ne pouvoir s'accommoder de la moindre abondance. Nous verrons tout à l'heure pourquoi ils ne peuvent s'accommoder d'une certaine abondance, alors qu'ils sont prêts à fonctionner dans une certaine surabondance.

Mais, dès à présent, une évidence saute aux yeux : les crises de mévente du XIXe siècle furent fabriquées de toutes pièces par des patrons **inconscients de leur appartenance à un corps social qu'ils avaient à faire vivre pour pouvoir vivre.** Ces patrons, qui « mettaient à profit » l'excès d'offre au marché du travail pour payer des salaires de famine, étaient aussi insoucieux que ceux d'aujourd'hui des conditions de leur propre survie. Et, tout comme aujourd'hui, les économistes étaient incapables d'enseigner l'arithmétique. Puis vint Karl Marx qui, bien qu'il ne la sût par lui-même[38] , sauva la vie aux patrons en la leur faisant avaler de vive force. Et, tout en

[38] Sa théorie de la « plus-value » capitaliste suffit à montrer combien Marx était brouillé avec l'arithmétique.

poussant les hauts cris et en jurant qu'on les assassinait, les industriels se laissèrent contraindre à fabriquer, en même temps que leurs produits, une clientèle capable de les leur acheter. Ils étaient seuls à pouvoir rendre à la société un service qui leur était plus nécessaire qu'à elle : elle pouvait survivre dans la misère, eux pas.

HUBERT

Vous les accusez injustement : ces industriels étaient soumis à une concurrence mondiale. Aucun n'aurait pu « surpayer » sa main-d'œuvre sans compromettre sa propre survie.

PHILIPPE

Certes, mais on voit moins ce qui a pu empêcher les économistes d'additionner deux et deux. S'ils avaient sonné l'alarme en prévenant l'industrie et les pouvoirs publics de ce qui se passerait immanquablement si les patrons restaient soumis à des déterminismes anti-arithmétiques, combien de souffrances aurait-on évitées ? Les professeurs de sciences sociales étaient, en ce temps-là presque autant qu'aujourd'hui, les pires ennemis du genre humain.

BERNARD

Ils étaient incapables de résister à la tentation de prendre – et de donner – leurs croyances pour des savoirs. Ils étaient esclaves de leur besoin de rationaliser et d'embellir leur volonté de puissance La statistique est significative à cent pour cent : partout et toujours, tous les professeurs de sciences sociales se sont comportés en professeurs de sciences sociales ! Il ne s'en est pas trouvé un – pas un seul ! – pour s'affranchir de cette emprise en osant ouvrir les yeux aux faits. Les fourmis semblent plus libres, plus originales, moins déterminées ! Comment s'étonner que les behaviouristes aient cru devoir mettre tous les organismes vivants dans le même sac psychique ? Pourtant c'était à la fois flatter et calomnier les fourmis : leur vie économique est bien mieux organisée que la nôtre, mais elles l'ont fait en obéissant à l'instinct. Notre espèce est la seule qui soit capable de s'asservir à des déterminismes aberrants, **mais évolutifs parce que nous pouvons nous y soustraire.** Ainsi, un peu plus que les fourmis, nous pouvons faire des choses qui valent la peine d'être faites : nous pouvons libérer notre espèce en substituant des déterminismes conscients à ceux qui nous meuvent à notre insu.

PHILIPPE

Voyons ce que l'orthologique peut faire pour aider les industriels contemporains à se libérer. Ils ont à faire face à des problèmes nouveaux, qui résultent d'une surproduction réelle cette fois. L'industrie contemporaine est restée soumise aux déterminismes qui ont détruit le patronat capitaliste dans une moitié du monde, et l'ont asservi au dirigisme dans l'autre moitié. Cette grandiose leçon n'a rien appris aux patrons. Ils sont restés mus par les tropismes qui, après avoir coûté l'existence et l'indépendance à leurs pères, leur engendrent aujourd'hui le même comportement stéréotypé : dès qu'ils flairent de l'argent où que ce soit, ils foncent tête baissée. Ils se jettent contre les barreaux d'une grille qu'il suffirait de contourner pour s'enrichir gracieusement. Les plus puissants forcent l'obstacle : ils dépensent beaucoup d'argent pour en gagner un peu. Les autres se cassent la figure.

Voilà le spectacle révoltant qui s'offre aux observateurs de la vie économique en Occident. Ces mœurs patronales, qui crient vengeance (et qui valent aux partis communistes occidentaux tous les suffrages qu'ils récoltent), semblent inexplicables mais elles ne le sont pas : pour vivre et pour faire vivre, les entreprises capitalistes doivent gagner de l'argent. C'est le rôle des patrons de foncer lorsqu'ils en flairent. Obéissant à cet impératif, les industriels du siècle dernier voulaient arracher de l'argent à une clientèle qui n'en avait pas; ceux d'aujourd'hui veulent en obtenir d'une clientèle qui n'**existe** pas : ils veulent vendre **deux** là ou les **débouchés n'existent que pour un !** Il s'ensuit une mévente et une lutte sans merci. Bref, aujourd'hui comme au siècle dernier, les patrons sont acculés à une alternative : réaliser les conditions de leur propre survie ou machiner eux-mêmes les conditions du triomphe du communisme, mais universel et définitif cette fois. Or les conditions de la survie des entreprises capitalistes sont remarquablement simples : elles doivent apprendre à gagner de l'argent, à produire **profitablement**. Voilà tout !

Ainsi, tous les problèmes de nos industriels se réduisent à une question unique : quelles sont les conditions du profit **capitaliste** au siècle où nous sommes ? Sans doute est-ce parce que les

problèmes économiques de notre temps se posent dans des termes aussi tranchants que les patrons et les économistes n'ont jamais osé les aborder de front. Sans doute est-ce d'instinct qu'ils se sont dérobés. Qu'on se mette à leur place : s'ils s'étaient posé cette question, ils se seraient acculés à un brutal syllogisme :

1. Pour que la production soit profitable sous le régime capitaliste, il suffit mais il faut que la demande égale (au moins) l'offre.

2. Or les moyens techniques de la production sont devenus si puissants que l'offre excède toujours très vite la demande : dès qu'il y a quatre sous à gagner en fabriquant quoi que ce soit, il s'ensuit une ruée.

3. Donc le capitalisme, qui ne peut s'accommoder du progrès, *ne saurait être viable au XXe siècle !!*

On comprend que, plutôt que de voir cela, ces hommes aient préféré ne rien voir du tout. Plutôt qu'enseigner cela, ils ont préféré distiller un innommable charabia. Mais pourquoi les Communistes se sont-ils refusé la satisfaction de proclamer ce syllogisme élémentaire ? Peut-être s'en sont-ils abstenus d'instinct eux aussi : un juste diagnostic du mal dont souffre l'Occident était trop dangereux : il eût incité à la recherche d'un remède juste lui aussi. Or, en concurrence avec un capitalisme capable de s'accommoder des techniques modernes, les chances de survie du communisme sont **nulles**.

MEDICUS

L'attitude des communistes peut s'expliquer ainsi, mais celle des patrons et des économistes occidentaux défie l'entendement : ils n'ont pas cherché à définir les conditions de leur propre survie ! C'est la première chose qu'aurait faite tout homme sain d'esprit. Comment auraient-ils espéré de réaliser ces conditions tant qu'ils ne les connaîtraient pas ?

PHILIPPE

Si insensée qu'ait pu être cette attitude d'autruche, j'incline à penser qu'elle aura sauvé l'Occident en lui faisant gagner du temps. Avant l'émergence de l'orthologique, nul n'aurait pu entrevoir le moindre début de solution au problème ainsi posé. Ce syllogisme aurait semblé inexorable, et un vent de défaite aurait soufflé en ouragan sur l'Occident. La cécité de nos économistes l'aura tempéré. Il a fait de graves dégâts, mais il n'a pas tout détruit. Nos économistes se sont rachetés ainsi d'une grande part des maux qu'ils ont déchaînés.

BERNARD

On est presque tenté de leur accorder un préjugé favorable. Peut-être ont-ils obéi à un instinct supérieur à leur intelligence. Notre évolution reposant sur la liberté, l'organisme **capitalisateur** qu'est devenu Homo sapiens ne saurait choir dans le collectivisme sans s'immobiliser. On est tenté de penser que nos instincts nous en ont préservés en dépit de nous-mêmes.

PHILIPPE

Quoiqu'il en soit, un fait brutal domine : **la productivité de l'industrie moderne est pratiquement sans limites, et ses débouchés ne le sont pas.** Il s'ensuit un déséquilibre sans cesse renaissant, accompagné d'une volatilisation des profits et d'une guerre sans fin. Or, pour obtenir la paix dans l'équilibre, il n'y a que deux solutions possibles : réduire la production ou **créer des débouchés eux aussi illimités.** On aura beau faire et beau dire, il faudra bien en venir à l'un de ces deux remèdes. Et c'est ici que le bât blesse, car trois évidences crèvent les yeux :

1. Même entravé par un dirigisme aussi brouillon et malfaisant qu'on voudra – et Dieu sait si les technocrates sont doués ! – le capitalisme a toujours été incapable de régler la production : ses structures le contraignent à produire à pleine capacité. L'Occident a beau essayer de gagner du temps, il a beau encourager les concentrations et jeter les petits en pâture aux grands, rien n'y fera. Ces mœurs cruelles ralentissent quelque peu une évolution économique inexorable, mais elles accélèrent notre évolution politique vers le collectivisme. La voie que nous suivons conduit au

communisme, seul capable de régler arbitrairement la production et de fixer les prix.[39]

2. La création de débouchés illimités est donc la seule solution **capitaliste** possible aux problèmes de l'industrie contemporaine.

3. Or l'économie classique ne peut résoudre le problème des débouchés, qui ne se situe pas sur le terrain économique : il relève de la biologie. La question qui se pose est celle-ci : quelles soifs inextinguibles et quelles faims inapaisables la nature a-t-elle mises en nous ? En d'autres mots : **quels sont les débouchés illimités de l'industrie humaine ?** C'est seulement en répondant à cette question-ci que le capitalisme et la liberté économique pourront être rendus viables au XXe siècle. Il n'y a pas et il n'y aura jamais d'autre moyen concevable.

PIERRE

Il est satisfaisant de constater qu'en dernière analyse l'industrie ne peut survivre sous le régime capitaliste qu'autant qu'elle sert l'humanité. Ses propres intérêts la contraignent à satisfaire à nos besoins réels. Dans le collectivisme, les directeurs d'entreprises ont la vie plus facile : il leur suffit d'obéir, de satisfaire aux vues justes ou fausses des autorités politiques. Mais il est affligeant de constater que, faute d'une juste conscience de son rôle social, l'industrie occidentale tourne le dos à ses propres intérêts : elle n'a pas commencé à exploiter ses meilleurs débouchés. Nos industriels n'en soupçonnent pas l'existence. Dès qu'il y a quatre sous à gagner en fabriquant quelque chose – des machines à laver la vaisselle par exemple – tant d'affamés se précipitent qu'il n'y reste bientôt d'argent qu'à perdre ! Et, pendant tout ce temps-là, les besoins réels des humains ne sont pas satisfaits. C'est ainsi que des océans de profits restent inexploités.

MEDICUS

A quels besoins réels pensez-vous ? Les industriels sont très ingénieux : il n'est guère de « gadgets » improbables, de joujoux époustouflants, etc., qu'on n'ait inventés. Les fabricants dépensent des trésors d'imagination pour satisfaire les moindres caprices du public.

PIERRE

Sans doute, mais nul ne se soucie de ses besoins les plus hurlants : de l'eau fraîche et de l'air pur, par exemple. Loin de nous les procurer, l'industrie nous en prive en les polluant. Certes, il serait absurde de lui reprocher ces dangereuses pollutions : elle ne pourrait les éviter qu'au prix de dépenses qu'elle ne peut supporter. Le grave reproche qu'on doit lui faire, c'est de n'avoir pas compris qu'il en a résulté des besoins sociaux urgents, impérieux et **exploitables industriellement.** Il y a d'immenses profits à faire dans l'épuration de l'atmosphère et dans la conservation des richesses naturelles. Il est navrant que nul n'ait pensé à s'enrichir par ce moyen : la société tout entière y aurait trouvé son compte. Les citoyens s'en porteraient mieux, leurs porte-monnaie et les finances publiques aussi. La conservation et la valorisation de notre patrimoine de richesses naturelles sont des choses enrichissantes par définition. A priori donc, elles pourraient être rendues rentables. Mais, comme il ne s'agit pas d'un « caprice », cette opération bénéfique n'a pas sollicité l'imagination de nos industriels, qui sont polarisés par les **désirs** et insoucieux des **besoins**, Ils ne pensent qu'à allécher, alors que c'est en servant qu'ils se serviraient eux-mêmes.

J'ai mentionné l'eau fraîche et l'air pur parce que ces besoins élémentaires sont spectaculaires, mais il y en a cent autres, qui intéressent toutes les entreprises, même artisanales. C'est une des choses que doit apprendre tout ingénieur économiste soucieux de rendre de vrais services à ses employeurs. Nous ne pouvons aborder ce sujet aujourd'hui, mais l'I.F.O. aura soin d'en instruire ses étudiants.

PHILIPPE

Je hasarde une nouvelle prophétie à court terme : il faudra peu d'années pour que le public se voie offrir des produits et des services répondant à ses besoins réels. Après quoi il faudra moins de temps aux industriels qui, au lieu de servir nos besoins, exploitent nos faiblesses, pour s'apercevoir

[39] Il serait long d'exposer les raisons pour lesquelles le capitalisme ne pourra jamais se charger de ces régulations, mais il est facile de constater qu'il ne l'a jamais pu – sauf lorsque la demande excède l'offre, comme en Amérique pendant la guerre, ou en Allemagne pendant qu'elle se relevait de ses ruines. Tant qu'elle manquait de tout, un homme aussi primitif que l'ex-chancelier Erhard suffisait à susciter le « miracle allemand » : il n'avait qu'à laisser faire le capitalisme.

qu'ils font mal leurs affaires.

PIERRE
Le cas de l'industrie européenne de l'automobile est prometteur. Comme dit Philippe, il est clair qu'en installant chez nous trois grands Sauriens carnivores d'outre-Atlantique, l'Europe des Six a décidé la « mort économiquement satisfaisante » de son industrie automobile indigène. Malgré cette décision courageuse, si je possédais des actions Peugeot, Fiat ou Mercédès, je ne m'en délesterais pas. Comme Philippe, je tiens pour vraisemblable que ces industriels ne se laisseront pas tuer de bonne grâce. Or ils disposent d'un moyen infaillible de gagner la bataille : **ils peuvent satisfaire à un besoin réel, à un besoin fondamental de leur clientèle européenne, alors que les Américains, même installés chez nous, ne le peuvent pas.**

HUBERT
Je ne vois pas ce qui empêcherait les filiales européennes des sociétés américaines de produire des voitures bien adaptées aux besoins de leur clientèle.

PHILIPPE
Disposant de moyens plus puissants, les Américains installés en Europe finiront inévitablement par faire mieux que les Européens, et à moins cher. En revanche, l'industrie européenne de l'automobile peut seule satisfaire à un besoin social vital de sa clientèle. Si elle s'acquitte de cette fonction, les Américains seront tout de suite obligés d'abandonner la lutte. Si les constructeurs européens se servent de leur « armes sociales », leur victoire est aussi sûre que leur défaite s'ils n'en usent pas. Je suis optimiste : je donne les Européens gagnants à deux contre un.

BERNARD
Le ciel vous entende ! L'exemple d'une industrie aussi publique ne pouvant passer inaperçu, la réaction serait explosive. La demande deviendrait si pressante que toutes les grandes écoles seraient obligées de former des milliers d'ingénieurs économistes compétents, et l'I.F.O. pourrait se consacrer à des tâches mieux adaptées à ses ressources. L'orthologique, certes, peut s'appliquer à l'économie, mais c'est un gaspillage comparable à celui qui consisterait à casser des noisettes avec un marteau-pilon.

PHILIPPE
Pour mesurer les pouvoirs de l'orthologique, l'économie est aussi dérisoire que les noisettes pour éprouver une machine-outil. Tout ce qu'on peut constater, c'est que les mystères de l'économie classique ont éclaté comme noisettes en un temps record. L'orthologique s'est illustrée par la vitesse de son action. Elle a résolu en quelques minutes des problèmes restés entiers pendant deux siècles. Quelques pages ont fait plus et mieux que des milliers de volumes. C'est malgré tout un résultat frappant.

HUBERT
Trop frappant, je crains, pour être utile. L'économie est professée dans les universités par des hommes éminents, qui jouissent d'une grande autorité. Le public les comprend peu, mais ne vous faites pas d'illusions : ces hommes sont seuls écoutés, et eux seuls le resteront.

PHILIPPE
Plût au ciel qu'ils soient écoutés, mais ils se plaignent à raison de ne l'être pas du tout. Il est urgent qu'on les entende. Voici quelques-uns de leurs propos les plus éclairants et dignes de respect :

« Il est difficile, dans notre pays, d'ouvrir un ouvrage récent d'économie politique sans y trouver dès l'abord quelque critique mettant en question la portée même de cette science, la manière dont elle est enseignée, et les résultats insuffisants ou néfastes obtenus par ceux qui la cultivent. »
« Décidément, on ne sait plus à quel saint se vouer !... » (Prof. H. Denis).
« Un raffinement byzantin réduit chaque année la part du réel dans l'enseignement économique et, bientôt, l'économie aura rejoint la Philosophie de l'Incompréhensible. » (Pr. Ch.

Morazé).

« L'objet du présent article est de prendre conscience de l'échec de la recherche économique telle qu'elle a été conduite jusqu'à nos jours. » (Pr. J. Fourastié).

« C'est un sujet d'étonnement que l'état rudimentaire de la science économique après deux siècles de recherches systématiques, de travaux assidus et profonds entrepris par les meilleurs spécialistes du monde entier. » (Prof. A. Sauvy).

« Est-ce la fin de l'économie libérale ? Oui.

« Est-ce la fin, alors, de l'économie politique ? Oui encore ! » (Prof. L. Salleron).

« L'économie politique que nous avons assimilée tant bien que mal aux leçons de nos bons maîtres ne servira pas à nos vieux jours. » (Prof. H. Braudel).

On pourrait multiplier ces citations à l'infini. Il n'est pas un économiste sérieux qui n'en ait fait de semblables. Mais le mot de la fin appartient au plus représentatif des économistes français : le Prof. A. Marchal, qui a achevé son ouvrage le plus important : « La Pensée Economique en France depuis 1945 » (P.U.F.) par un message adressé aux pouvoirs publics dans cette substance : *« N'attendez rien de nous, Messieurs, nous avons fait fausse route... »*

Il est intolérable, convenez-en, que des hommes aussi loyaux et qui s'expriment aussi clairement soient l'objet d'une incompréhension générale. On les écoute quand ils sont incompréhensibles, mais, quand ils parlent clair et disent vrai, on les méprise ! Pourtant leur courageuse attitude fait le plus grand honneur à notre pays : c'est en France seulement que les économistes, presque unanimement, s'en sont montrés capables. Et vous voudrez bien admettre qu'après avoir lu ces citations, s'il se trouve un seul industriel ou un homme politique pour s'obstiner à **mépriser nos professeurs d'économie politique en appliquant des enseignements qu'ils désavouent eux-mêmes avec autant d'éclat,** il n'aura pas volé la faillite ou le discrédit qui le guettent !

BERNARD

La faillite commerciale et la perte du pouvoir politique résultent toujours d'une inaptitude à satisfaire les besoins réels des humains. Mais le métier d'homme d'Etat exige des connaissances plus étendues et plus fines. L'étude des conditions à réunir pour remplacer **l'usure du pouvoir** par sa consolidation[40] fournirait à l'orthologique un champ de recherche plus fertile et, tout compte fait, plus utile : l'absence de formation sociologique adéquate chez nos hommes d'Etat est plus ruineuse pour l'Occident que l'incompétence de ses industriels. L'exemple le plus frappant est celui du Président Johnson, l'homme le mieux armé qui soit au monde pour faire des merveilles et pour satisfaire à tous les besoins du peuple américain. Mais sa popularité décroît d'heure en heure parce que ses meilleures intentions sont toujours frustrées par les faits. L'Amérique est gouvernée par des hommes qui disposent de moyens formidables pour faire régner la paix, à l'intérieur de leurs frontières aussi bien qu'au dehors, mais qui ne peuvent jamais réunir les conditions de la paix parce qu'ils ne les connaissent pas ! C'est l'unique raison de leurs constants et douloureux échecs.

PIERRE

Ce sont des questions qu'on ne saurait traiter en quelques pages. Le métier de chef, qui comprend l'art de se faire élire et réélire, occupera tout notre deuxième cycle. Aujourd'hui notre mot d'ordre est : voir petit.

PHILIPPE

Voir petit mais en grand : nous devons regarder de petits problèmes au macroscope. Jetons un coup d'œil sur le **moteur unique** du capitalisme, qui est le **profit**. Sa marche est réglée par les «

[40] L'usure du pouvoir s'observe bien en Angleterre, où il est devenu difficile aux partis politiques de conserver leur majorité pendant plus d'une législature. Non que l'Angleterre soit plus mal gouvernée que les autres nations, mais son cas pose quelques problèmes pressants. Ainsi, l'impuissance et la malfaisance des doctrines qui gouvernent les démocraties occidentales y est plus manifeste. Le peuple anglais ne peut éviter de se sentir gouverné par des hommes incompétents, qu'il « met à pied » tous les cinq ans : c'est le moins qu'il puisse leur faire. Au contraire, pendant la durée de sa reconstruction, l'Allemagne d'Adenauer a réalisé les conditions de la viabilité du capitalisme, et répondu ainsi à quelques-uns des besoins réels du peuple allemand. Aussi, à chaque élection, les partis au pouvoir ont vu se consolider leur majorité. Les peuples, lorsqu'ils sont satisfaits, n'aiment pas les changements. C'est pourquoi il est facile de prévoir le sort des partis politiques qui mettraient à profit les ressources de l'orthologique pour satisfaire les besoins réels de leurs électeurs : ils seraient **indélogeables**, et l'on assisterait au phénomène politique inverse : **l'usure de l'opposition.**

lois naturelles » chères aux économistes libéraux. L'occasion de voir ce moteur à l'œuvre nous sera fournie par les réponses qui restent à faire à nos deux questions initiales. Tout d'abord, pourquoi l'industrie moderne surproduit-elle ? Elle surproduit parce que, même en ces temps farouchement dirigistes, elle est restée soumise aux lois naturelles du faux libéralisme.

Accorder un coup d'œil à ces lois, c'est constater d'abord l'enflure du vocabulaire de nos pères : ce qu'ils entendaient par ces mots solennels, ce sont les conséquences spontanées des comportements qu'engendre aux humains l'appât du gain. Lorsqu'un monsieur veut gagner de l'argent sous le régime capitaliste, il ajuste sa conduite à cet objectif : il fait ce qu'il croit devoir faire pour en gagner. Or les profits capitalistes sont conditionnés par l'excès de la demande sur l'offre. Le premier soin de celui qui veut s'enrichir sera de consacrer ses activités à des productions demandées, et d'éviter les autres. Et cette adaptation rationnelle de la production à la demande se fait « naturellement » : aucune intervention de fonctionnaires n'a été nécessaire pour réglementer la production des carrosses, ni le commerce des crinolines. D'où les mots s lois naturelles ».

Mais c'est lorsque l'offre vient à excéder la demande qu'il faut observer le comportement des industriels. Que **croient-ils devoir faire** pour continuer à gagner de l'argent ? Les prix de vente fléchissant, le seul moyen de sauvegarder les profits **semble** être la compression des prix de revient. Or les prix de revient industriels se composent de deux éléments : les charges de structure ou « frais fixes », indépendants du volume de la production, et les frais de fabrication dits « charges proportionnelles » : main-d'œuvre, matières premières, énergie, etc.

Pour réduire le poids des frais fixes, il n'y a pas trente-six moyens. Il n'y en a qu'un : les diviser par un nombre plus grand en augmentant la production. Pour abaisser les charges proportionnelles, il n'y a pas trente-six moyens. Il n'y en a qu'un : les réduire. Le premier de ces remèdes augmente l'offre, le second réduit la demande en saccageant le pouvoir d'achat collectif.

Bref, lorsque l'offre excède la demande, les « lois naturelles » du libéralisme économique déterminent chez leurs victimes des comportements aberrants : ils leur font faire l'**opposé** exact de ce qu'ils devraient faire pour gagner de l'argent ! Ces lois fonctionnent en autorégulateurs ou en auto-**dé**régulateurs selon que la demande ou l'offre prédominent. Dans ce dernier cas les feed-back cybernétiques s'inversent. Reconnaissons pourtant que les économistes libéraux ne se trompent pas tout à fait. Ils font grand cas d'une vertu que leurs « lois naturelles » possèdent indiscutablement : elles jettent les petits en pâture aux grands. Par voie de conséquence, elles embellissent la vie des Tyrannosaures, et réjouissent aux enfers les mânes de Lénine, de Staline, et surtout de Karl Marx, qu'elles confirment dans ses vues : il avait prévu il y a quelque quatre-vingts ans les concentrations industrielles désastreuses que ces déterminismes provoqueraient immanquablement – et qui se réalisent, hélas ! sous nos yeux.

Répondons à présent à notre deuxième question : comment l'industrie contemporaine pourrait-elle cesser de surproduire ? Cette fois encore il n'y a pas trente-six moyens. Il n'y en a qu'un : l'industrie doit apprendre à gagner de l'argent. Or elle ne le peut qu'en obéissant aux lois du **vrai** libéralisme, qui se distingue du faux par un trait important : il s'accommode de la liberté ! Ce qu'il faut aux industriels, ce n'est plus **croire**, mais **savoir** ce qu'ils ont à faire pour gagner de l'argent. Or ils n'ont qu'un moyen d'y parvenir, et n'en auront jamais deux : l'industrie doit se fabriquer à elle-même la clientèle qu'il lui faut. **Elle doit elle-même créer la demande nécessaire au plein-emploi de ses moyens.** Jusqu'à présent, elle a miné ses débouchés en épuisant, comme s'épuisent les filons d'une mine, les désirs de ses clients. Elle a pratiqué une économie minière, vouée à l'épuisement. Certes, elle s'efforce de stimuler les désirs, mais nos capitaines d'industrie semblent avoir négligé de lire Schopenhauer, et ils ont oublié la loi des rendements diminuants. Leurs stimulants sont de jour en jour plus coûteux, et la réponse plus molle. La grossièreté des stimuli publicitaires est devenue si excessive qu'ils en sont répugnants et, pour un nombre grandissant de consommateurs, **répulsifs** ! Il est des produits excellents que je ne puis me résoudre à acheter tant leur publicité m'inspire d'aversion.

Mais comment pourrait-on, concevablement, créer une demande illimitée ? Il est clair que les appétits humains ne le sont pas. Il est clair que nos plaisirs ne sont plaisants que s'ils sont rares. **Mais certains de nos besoins grandissent à mesure qu'ils se nourrissent.** Le besoin de savoir, pour citer le premier qui me vient à l'esprit, devient d'autant plus insatiable que les savoirs grandissent. Rien que dans ce besoin-là, il y a d'innombrables milliards à gagner. Bien entendu, nous avons beaucoup d'autres besoins, dont aucun n'est mis à profit. La seule chose que nos industriels aient à faire pour s'enrichir indéfiniment, c'est exploiter non pas les hommes, mais leurs besoins,

en réunissant les conditions dans lesquelles les besoins réels puissent s'exprimer, et bientôt se traduire par une demande **insaturable**.

VOILA EN QUOI CONSISTE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE QUE TOUS LES HOMMES DEVRAIENT POSSÉDER, ET DONT I.ES INDUSTRIELS NE PEUVENT PLUS SE PASSER. CEUX QUI CROIRAIENT POUVOIR S'EN DISPENSER N'AURAIENT PAS UNE « CHANCE DE VIE » DE DIX ANS.

HUBERT

Vous voulez mettre à la charge des industriels des tâches pour lesquelles ils ne sont pas faits. L'Etat seul pourrait, et je l'admets, devrait s'en acquitter.

PHILIPPE

L'industrie est seule à pouvoir les mener à bien. Les industriels sont faits pour ces tâches, mais il est trop vrai qu'ils ont été mal préparés pour elles. Quant à l'Etat, c'est un monstre acéphale, qui ne peut rien comprendre à rien. L'Etat est censé éduquer les enfants, mais il ne sait pas ce qu'est un enfant. L'Etat devrait faire régner la paix, mais il ignore le sens de ce mot. L'Etat devrait protéger l'industrie, mais ii l'entrave dans ses fonctions vitales pour la livrer sans défense aux monstres qu'il invite à tout détruire chez nous. Il est vrai que les industriels croient pouvoir se fier à l'Etat ! Il en est même qui comptent sur lui pour diriger leurs affaires et les dispenser de faire leurs métiers de chefs. L'Etat est censé protéger les salariés, mais il dévore la moitié de leurs gains pour leur en rendre le dixième sous forme d'insécurité sociale. L'Etat est un organisme structuré pour faire mal tout ce qu'il fait. Compter sur lui pour satisfaire aux besoins réels des humains serait confier à Moloch le soin d'entourer les nourrissons de tendresse maternelle !

BERNARD

Il serait absurde de demander à l'Etat de substituer son action à celle des individus, seuls capables d'originalité. L'Etat n'a pas d'individualité. Mais il serait plus absurde encore de reprocher aux fonctionnaires leur impuissance à s'adapter au réel. Quels que puissent être leur intelligence et leurs mérites personnels, souvent très grands, ils sont soumis à d'irrésistibles déterminismes. La fonction publique est soustraite à toute concurrence, et privée de tous les moyens de l'individuation. La concurrence étant le principal moteur de l'Evolution, et l'individuation son seul mécanisme, il serait aussi vain d'espérer de l'intelligence adaptive chez le corps des fonctionnaires que chez un éléphant mort.

MEDICUS

On est tenté de le penser quand on observe le comportement des fonctionnaires de l'Education Nationale. Rien n'est plus affligeant que leurs projets de réforme de l'enseignement, si ce n'est leurs réalisations dans cette voie : il semble impossible qu'elles soient dues à des êtres humains ! Une chose, pourtant, est évidente : en Russie, l'Etat se charge de tout. Or, depuis cinquante ans, la Russie a évolué, et bien des choses s'y font excellemment.

BERNARD

C'est indiscutable, mais les fonctionnaires russes ont été soustraits aux déterminismes qui pèsent sur les nôtres : on en a fait des exploitants. Il a bien fallu leur donner les moyens d'exercer leurs métiers de chefs. Ils ont reçu ce qui est méticuleusement (et légitimement) refusé aux nôtres : des pouvoirs **arbitraires**. Voilà pourquoi il leur est possible d'exercer leur intelligence. Chez nos fonctionnaires elle est soumise à des règlements et remplacée par des règles.

Mais il est effrayant d'observer les déterminismes auxquels les fonctionnaires russes se sont trouvés assujettis, cent fois plus pesants et plus dangereux que ceux auxquels on les a soustraits. On a créé en Russie des dizaines de milliers de petits potentats qui, tout en tremblant pour leurs places, exercent, chacun dans sa sphère d'autorité, des pouvoirs discrétionnaires comparables à ceux de Staline. Et, bien sûr, il est arrivé ce qui devait arriver : la Russie s'est peuplée d'une poussière de Lyssenko minuscules, soustraits par leurs chefs à tout contact avec toutes les réalités de la vie. Pour être eux-mêmes « réalistes », il leur suffit de **flatter !** Nous en montrerons quelques-uns d'édifiants dans notre deuxième cycle. Ce que ce régime insensé finirait par coûter au peuple russe

– s'il y restait soumis, ce qui heureusement est improbable – défie l'imagination.

HUBERT

A vous entendre, les hommes seraient de dérisoires mécaniques, mues par des déterminismes de fer. Vous n'avez que ce mot à la bouche ! Ainsi, personne ne serait responsable de ses actes ? Personne ne serait capable de vouloir ni, moins encore, de faire le bien ? N'auriez-vous jamais entendu parler de la liberté ?

PIERRE

La liberté humaine est la chose la plus belle qui soit au monde. Mais elle ne nous est pas imposée : elle nous est proposée. Elle est la condition du bonheur et le moyen d'y atteindre. Mais nul ne saurait la conquérir avant d'avoir appris en quoi elle consiste, et la biologie est seule à l'enseigner.

BERNARD

La liberté biologique est un sujet complexe et subtil, que nous étudierons en détail dans notre quatrième cycle. Mais je voudrais essayer d'en éclairer brièvement les grandes lignes en deux images concrètes – et simplistes. Prenons d'abord l'exemple grossier du « pervers » qui ne peut assouvir sa pulsion sexuelle qu'en étranglant sa victime ! Pense-t-on une seconde que ce misérable soit libre ? Qu'il ait liberté d'aimer une femme et de la posséder ? Autant vaudrait prêter à un diabétique la liberté de sécréter l'insuline. Avant d'être guéri de sa psychose, le meurtrier sadique est un damné, livré sans merci à ses fatalités diaboliques. Il n'y a pas de sort plus atroce que le sien. Un cas moins pénible et plus éclairant est celui de l'enfant qui n'a pas encore appris sa table de multiplication : il n'a pas **acquis** la liberté de calculer. En apprenant sa table, il s'enrichit de cette liberté mais il la paie : il perd les « droits imprescriptibles de l'ignorance », et il est, tout aussitôt, soumis à un déterminisme conscient : cinq fois quatre lui sont devenus vingt inévitablement. Victime, d'abord, de son ignorance (dont il était aussi le bénéficiaire : elle lui valait une irresponsabilité), il est devenu le serviteur et le bénéficiaire d'un déterminisme conscient. **La liberté est le fruit de nos victoires sur l'ignorance, et ces victoires nous conduisent toujours à l'acquisition de déterminismes conscients.**

PIERRE

J'aimerais faire remarquer que, bien compris, les déterminismes du bien éclairent les enseignements chrétiens et s'y intègrent. Aucun Chrétien n'a pu manquer de constater le caractère déterminant de l'enseignement du Christ. Il devient impossible à quiconque l'a assimilé de ne pas aimer le bien : il n'est donc **pas libre** d'aimer le mal, quoiqu'il puisse rester capable d'en faire, pour des raisons que nous ne pouvons étudier aujourd'hui. Et, s'il est une chose que le Christianisme nous a apprise, c'est que nous sommes des serviteurs et ne pouvons être heureux qu'en servant.

BERNARD

Puisque nous en sommes aux déterminismes humains, je voudrais en signaler une application sociologique importante. Les facteurs qui déterminent le comportement des individus sont si nombreux qu'il est souvent difficile de prédire le comportement de telle ou telle personne. Cette difficulté disparaît en sociologie, où le comportement des groupes obéit à une loi statistique qui devrait figurer en caractères majuscules à la première page de tous les manuels : **les hommes animés du besoin de servir sont dix (voire cent) fois moins nombreux que ceux qui préfèrent se servir.** Il s'ensuit que dans tous les groupements d'hommes les seconds l'emportent inévitablement sur les premiers. Voilà pourquoi toutes les oligarchies et tous les corps constitués abusent toujours de leurs pouvoirs ou de leurs privilèges. Ainsi, les mœurs de la fonction publique n'ont rien qui doive surprendre. Les agissements de la Sorbonne elle-même, si étonnants puissent-ils sembler, ne font qu'obéir à la plus générale de toutes les lois sociales mathématiques.

PIERRE

Ces déterminismes sociaux, et les moyens qu'ils suggèrent pour exercer une influence utile sur les corps constitués, nous amènent au cœur même de notre problème : l'enseignement de l'orthologique. Elle est une méthodologie surrationnelle dont les pouvoirs sont immenses. Elle est,

sans doute possible, une des découvertes les plus décisives que l'humanité ait faite. Qu'on m'entende bien : nous n'y sommes pour rien. Le mérite en appartient à Steiner. Le C.l.E.B.S. se trouve être son seul dépositaire, mais il ne prétend pas à le rester. Notre rôle est de la diffuser le plus et le mieux que nous pouvons. Il nous a semblé que le moyen de diffusion le plus rapide était de la mettre au service de l'industrie. J'en reviens à celle de l'automobile en Europe : elle est acculée à la victoire. L'orthologique est pour elle un besoin vital, qui n'a d'alternative que la mort. Comment n'y viendrait-elle pas ?

HUBERT

Encore faudrait-il que ses dirigeants la comprennent, et j'en doute fort : rien ne saurait être plus étranger à leurs habitudes mentales.

PHILIPPE

Les hommes d'affaires passent, auprès des intellectuels, pour médiocrement intelligents, mais cette généralisation ne saurait correspondre à rien de réel : ce sont des hommes comme vous et moi. Leur handicap est de vivre dans un monde où l'exercice de l'intelligence a été rendu malaisé : toutes leurs tâches consistent à résoudre des problèmes situés dans un système absurde ! Dès lors, les solutions qu'ils découvrent ne peuvent jamais être justes (efficaces) **que si elles sont fausses !** On ne peut s'étonner que de graves déformations aient résulté de la nécessité d'une adaptation quotidienne à l'irréel. Mais tous n'ont pu y succomber. Si les dirigeants de l'industrie automobile étaient impuissants à échapper aux conséquences de ces déformations, des industriels plus petits le feraient. Dans la masse, il s'en trouvera fatalement quelques-uns. Peut-être l'horlogerie besançonnaise ?

PIERRE

Mettons les choses au pis : supposons qu'aucun industriel français ne puisse se soustraire à la néfaste puissance de ses habitudes. Cela même n'empêcherait pas l'orthologique d'étendre ses bienfaits à la vie économique occidentale. Nous avons une petite voisine dont les exemples n'ont pas été assez observés ni compris. Il est d'usage, dans les milieux universitaires français, de regarder la Suisse avec condescendance, et de tenir ses citoyens pour médiocrement doués. Eh bien, si le **sens du réel** peut être tenu pour un indice d'intelligence, les Suisses sont le peuple le plus intelligent du monde. La Suisse a résolu la plupart de ses problèmes sociaux avec une habileté qui force l'admiration. Elle n'a pas de paupérisme; sa démocratie fonctionne bien ; elle est trilingue, mais ignore les conflits linguistiques qui déchirent la Belgique bilingue ; elle a les meilleures finances du monde, et un système bancaire unique au monde; elle a échappé à toutes les guerres, civiles aussi bien qu'étrangères ; la délinquance juvénile y est inconnue et la criminalité très faible ; elle n'a guère de terres arables, mais sa paysannerie est prospère ; elle n'a pas de richesses naturelles, mais son industrie est puissante, et son économie est d'une stabilité dont l'équivalent n'existe pas ailleurs.

Le peuple suisse a le sens du réel.

PHILIPPE

Il ne manque aux Helvètes, pour devenir un peuple génial, que deux choses : le sens du surrationnel et l'aptitude à s'exprimer en mots. L'orthologique peut les leur procurer. Le seul problème social qu'ils n'aient pas résolu est celui de l'ennui. Rien autant que l'orthologique ne préserve de l'ennui.

PIERRE

Le peuple suisse est plein de bon sens, et ses industriels en sont mieux pourvus que les nôtres. Steiner, qui connaissait la Suisse, prévoyait que l'économie orthologique y serait accueillie d'enthousiasme. Voulant en avoir le cœur net, nous avons fait une expérience. Nous avons prié un industriel suisse, qui dirige une entreprise d'importance moyenne, de lire le manuscrit de ce livre. Eh bien, non content d'inscrire chacun des membres de son personnel supérieur au Cours de Gestion Scientifique de l'I.F.O., il l'a doté de cinq bourses d'études réservées aux jeunes gens suisses des deux sexes, qui bénéficieront aussi d'un modeste salaire pendant la durée de leurs études. Nous avons renouvelé cette expérience, en nous adressant à une industrie suisse d'envergure

internationale cette fois. Elle a doté l'I.F.O. de cinquante bourses d'études, accessibles aux étudiants de toute nationalité. Tout comme le peuple helvétique, les industriels suisses ont le sens du réel.

Bref, si l'économie orthologique n'était pas comprise immédiatement en France, il ne s'ensuivrait qu'un retard. L'industrie helvétique serait la première à en bénéficier. Elle serait seule, pendant un temps, à pouvoir satisfaire les besoins réels des humains, et elle parlerait bientôt un langage que nos industriels et nos financiers entendent bien : les Bourses de Zurich, de Bâle et de Genève seraient vite assez éloquentes pour se faire écouter dans le monde des affaires, où nul n'est sourd aux dividendes, ni aveugle aux diagrammes ascendants.

BERNARD

Mettons les choses au mieux cette fois : supposons que l'économie orthologique prenne en traînée de poudre. Loin de résoudre le vrai problème, cela le rendrait insoluble ! La « demande » deviendrait fantastique, et l'I.F.O. serait impuissant à y répondre. L'Education Nationale elle-même serait loin d'y suffire. L'orthologique est une méthodologie universelle dont tout le monde a besoin. Aucune profession ne peut s'en passer. Qui n'a pas d'armes orthologiques ne peut résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en disposent. La France a quelque cinquante millions d'habitants. A des niveaux très divers, chacun de ceux qui sont en âge d'apprendre quelque chose a besoin d'orthologique, même le manœuvre agricole et la femme de ménage. Cela voudrait dire quelque trente ou quarante millions d'étudiants ! On se heurte dés l'abord à une impossibilité absolue.

PIERRE

Aussi ne prétendons-nous pas à répondre au millième de la demande prévisible. L'l.F.O. ne peut poursuivre d'autre objectif que la formation de professeurs d'orthologique, mais, grâce à des techniques mises au point par Steiner, elle peut servir un nombre illimité d'« auditeurs libres ». Ses cours, donnés par correspondance seulement, ne ressemblent à rien de connu : ce sont principalement les étudiants qui les font. Il s'agit d'une formule maïeutique d'éducation de la vision. Elle est très polyvalente et très souple. Nous croyons pouvoir en attendre la formation rapide – un an pour les sujets cultivés et doués – de professeurs habilités à donner des enseignements verbaux aux élèves qui assimilent difficilement les leçons écrites.

PHILIPPE

Qui n'a pas d'armes orthologiques ne peut résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en disposent. C'est vrai à un point que nul n'imaginera avant d'en avoir fait l'expérience : il ne se reconnaît pas ! On est soi-même transfiguré. C'est ce que je voulais dire quand j'ai parlé des « armes secrètes » de l'Occident. L'Occident donne encore – de justesse il est vrai – un droit d'existence aux individus. Il n'oppose pas à l'individuation des obstacles tout à fait insurmontables. Un individu nommé Léon-David Steiner a découvert l'orthologique, et la majesté des corps constitués en Educateurs Nationaux est impuissante – en Occident – à s'opposer à l'orthologique. On la verra essaimer dans tout le monde libre. Les noirs d'Afrique en recevront les bénéfices sous forme d'une pédagogie adaptée à leur cas. Les industriels retrouveront la liberté d'exprimer leur individualité dans leurs actes. Les professeurs s'enrichiront de la liberté de former leurs élèves au lieu de les déformer. Et les silences de la Sorbonne, si lourds qu'il faille les prévoir, ne pèseront guère sur l'orthologique. Tout cela a été possible parce que l'Occident est encore approximativement capitaliste. Steiner a joui du droit de gagner de l'argent, de cesser d'en gagner, et de le dépenser à sa guise. En Russie, l'orthologique aurait été étouffée dans l'œuf. Je gage que cent Russes l'ont découverte depuis longtemps, mais nous ne le saurons jamais : elle aura déplu aux académies soviétiques plus sûrement encore qu'elle déplaira aux nôtres (tout ce qui est neuf déplaît à toutes les académies), et cela aura suffi – en Russie – pour qu'elle soit mise à mort.

Mais, pour le bonheur du peuple russe, il est tout aussi impossible à une nation qu'à un individu de résister à des concurrents orthologiques. Les pays communistes ne tarderont pas à se trouver dans une situation délicate : ils ne pourront éviter de prendre connaissance de ce qui se passe dans le reste du monde qu'en s'isolant hermétiquement. S'ils le faisaient, ils seraient tout de suite dépassés dans toutes les sciences, et feraient bientôt figure de peuplades paléolithiques ! Si, au contraire, ils se laissaient envahir par l'orthologique, ils jouiraient pleinement de ses bienfaits, mais il leur deviendrait impossible de rester communistes ! Et le monde entier deviendrait une vaste

fraternité... orthologique. Telles sont les armes secrètes de l'Occident, et elles se laissent définir en peu de mots : le droit à l'individuation, le droit d'évoluer (c'est-à-dire, ô horreur, le droit d'être « déviationniste » !), le droit de ne pas se fossiliser. Bref le droit d'être vivant.

PIERRE
L'émergence de l'orthologique est une révolution biologique d'autant plus irrésistible qu'elle est plus pacifique. L'orthologique est imbattable parce qu'elle n'a pas à se battre. Elle est invincible parce que, n'ayant pas d'ennemis à sa taille, elle n'a aucun besoin de vaincre. Il lui suffit d'être ce qu'elle est pour se répandre. Son cas est comparable à celui de la Fourmi argentine qui, sans armes ni cuirasse, ne peut ni attaquer ni se défendre : il lui suffit d'être mieux adaptée au réel pour rester seule sur le terrain.

L'orthologique rassure les hommes qu'elle enrichit. Elle les libère du besoin de s'affirmer, de s'imposer, de dominer. Elle les rend humains. Elle les transporte dans un monde transfiguré.

Rideau

Troisième Partie
UNE ARME ABSOLUE

Qui n'a pas d'armes orthologiques ne peut résister un seul jour à la concurrence de ceux qui en ont. L'orthologique serait donc une « arme absolue » ? Mais qu'est-ce qu'une arme absolue ? A quoi peut-elle servir et comment l'employer ? Où sont nos adversaires, et quelles victoires pouvons-nous espérer ? Le seul ennemi dont on puisse triompher sans lui engendrer un désir de revanche, c'est soi-même. Notre seul ennemi implacable et vraiment inlassable est notre propre ignorance. C'est contre cet ennemi-là que l'orthologique nous fournit une arme absolue. Mais la puissance de cette arme, qui autorise toutes les ambitions, crée un problème : par où faut-il commencer ?

PIERRE

L'arme absolue est celle qui procure à la fois le pouvoir de défaire ses ennemis et l'invulnérabilité à leurs attaques. Il semble douteux que les militaires en aient bientôt de cette sorte, et c'est heureux : si les adversaires qui s'affrontent au Vietnam n'avaient pas à craindre de représailles, les habitants d'une moitié de ce pays auraient subi depuis longtemps un sort plus infernal que, naguère, ceux d'Hiroshima. Au lieu de quoi les armées rivales se livrent une guerre démodée, prénucléaire. Si puissante soit-elle, la bombe H ne répond pas à la définition d'une arme absolue parce que – sauf à des fous – il est impensable qu'on s'en serve.

Mais les armes orthologiques font mieux que répondre à cette définition : elles l'améliorent. Non contentes d'abriter des représailles, elles assurent à ceux qui s'en servent bien mieux que des victoires toujours remises en question : des conquêtes définitives. Au lieu de défaire les adversaires, elles en font des adultes, c'est-à-dire des amis.

PHILIPPE

Les armes orthologiques se différencient des nucléaires par un autre caractère : il ne suffit pas d'en disposer pour se sentir – heu – en sécurité ! Elles ne produisent leurs effets que si l'on s'en sert.

PIERRE

Aussi notre tâche, pour achever ce petit livre, est de procurer à nos lecteurs leurs premières armes orthologiques. Nous essaierons aussi de leur inspirer l'envie de s'en servir.

MEDICUS

Je doute que vous y parveniez : il faudrait commencer par convaincre, expliquer ce qu'est l'orthologique, prouver qu'elle est solide. Vous dites, entre autres choses, que ses structures ont été découvertes dans nos cellules. Est-ce démontré à la satisfaction des scientifiques ?

BERNARD

L'existence dans nos cellules des structures de l'orthologique est une hypothèse de travail fructueuse, bien étayée dans les faits, et plus acceptable aux scientifiques que celle d'un « code génétique », qui est admise par les spécialistes en ces matières. Mais on n'entrevoit qu'à peine la possibilité d'en apporter des démonstrations expérimentales.

PHILIPPE

Cette affaire ne saurait avoir pour nos lecteurs aucune sorte d'intérêt : que l'orthologique ait son siège là ou ailleurs, qu'importe sauf aux biochimistes ? Ce qu'il s'agit de prouver à la satisfaction de tous, c'est que les pouvoirs de cette logique sont supérieurs. Et il faudrait faire mieux que le prouver, la majorité des humains étant peu sensibles aux preuves. Il faudrait le « démontrer » comme se démontrent les mérites d'une machine à laver : en faisant voir que le linge en sort propre.

BERNARD

C'est chose plus que faite : nos lecteurs ont été bombardés de démonstrations de cette sorte. Ils ont vu défiler un large assortiment de « linge propre », dont quelques très grosses pièces : l'intellection, l'individuation, les deux régimes successoraux de notre espèce, etc., et, pour faire bonne mesure, les premières lois scientifiques qui aient été énoncées en sociologie et en économie politique. En qualité de machine à décrasser les cervelles, l'orthologique a fait ses preuves : J.-P. Sartre lui-même en est sorti intelligible, et Jean Rostand blanchi, innocenté. Qui demanderait plus ?

PHILIPPE
Je vous soupçonne, mon cher Bernard, de n'avoir jamais fait le métier de vendeur. Or nous devons « vendre » l'orthologique à nos lecteurs. Pour faire acheter une machine à laver il ne suffit pas de produire une pile de linge immaculé : les clients veulent voir le linge entrer sale dans la machine, et en sortir propre. Seule cette sorte de démonstration pourrait entraîner l'adhésion des lecteurs. Il faudrait, sous leurs yeux, introduire un concept bien crasseux dans la machine orthologique, la faire tourner au ralenti afin qu'on voie comment elle fonctionne, puis montrer l'article blanchi, prêt à l'usage.

PIERRE
Il conviendrait de procéder ainsi. Alors que les enfants et les très jeunes gens se sentent tout de suite à l'aise dans la pensée orthologique, l'expérience a montré que les adultes, universitaires surtout, tendent à lui opposer des résistances farouches. Seuls ceux dont l'intelligence est supérieure peuvent surmonter la répugnance qu'elle inspire à la plupart des hommes et des femmes qui, riches de diplômes et de titres académiques, sont pauvres en savoirs scientifiques.

PHILIPPE
Que ceux de nos lecteurs qui n'ont pas subi de formation scientifique ne s'étonnent donc pas des résistances qu'eux-mêmes tendront à opposer à l'orthologique. Même s'ils sont frappés par l'importance et la solidité des résultats obtenus, ils pourront n'avoir pas de vues claires sur le mécanisme de ces acquisitions. Or, pour mettre l'orthologique au service de nos vies quotidiennes, c'est cette compréhension-là qu'il nous faut. Nous devons essayer, fût-ce au prix d'une simplification abusive, de faire comprendre ce qu'est l'orthologique et comment elle fonctionne.

PIERRE
L'orthologique met en jeu des facultés très différentes de celles que nous croyons devoir mobiliser quand nous voulons « comprendre ». Elle réalise les conditions de la **visualisation**, qui est une vision mentale assez analogue de la vision oculaire pour que tout le monde acquière facilement la jouissance toute naturelle d'une **vision globale du réel.** Cette vision est à la fois le fruit et l'instrument de l'orthologique.

PHILIPPE
Remarquons combien nos langages associent intimement les visions mentale et oculaire : on prend un « aperçu » de la pensée d'un philosophe, les corrélations logiques « tombent sous le sens » quand elles sont « claires », et l'on a « vu » qu'il importe de « regarder » la statistique d'un « œil » soupçonneux. Quand nous nous exprimons ainsi, nous nous servons d'une langue imagée, dont les penseurs se méfient, à bon droit quelquefois. Pourtant, neuf fois sur dix, les images qui, au cours des siècles, se sont déposées dans les mots sont plus prégnantes de réel que les vues de l'esprit qu'ils véhiculent.

PIERRE
Dans le cas présent c'est frappant : on constate qu'intelliger c'est d'abord voir, puis visualiser et enfin acquérir une vision globale du réel. Une intelligence vraie de n'importe quel sujet est inconcevable sans une appréhension au moins sommaire de tous les autres, puisque tout se tient. Tout est toujours dans tout. Mais notre système nerveux est ainsi structuré que nous ne pouvons appréhender, mémoriser et coordonner un grand nombre de points d'une image que si nous la voyons.

Or l'orthologique permet l'éducation de la vision parce qu'elle est enseignable. La fonction

visuelle synthétique, qui était l'apanage des visionnaires-nés, est désormais éducable. Ceux qui n'ont pas reçu ce don à leur naissance peuvent se construire une image globale du réel en ajustant les uns aux autres leurs « concepts ». Hélas! la plupart de nos concepts, parce qu'ils sont irréels, ne se prêtent pas à ce jeu. Ils ne s'intègrent pas dans une image globale. Nous n'avons alors qu'un seul choix : **rationaliser** nos concepts en bâtissant un **système** qui s'accommode de l'irréel, et c'est ainsi qu'on devient philosophe. Ou bien vérifier nos concepts, et c'est ainsi qu'on devient orthologicien. Mais, pour vérifier un concept, il faut le regarder. Il faut le « décrasser » pour le rendre visible. C'est cette opération de nettoyage qu'il faudrait illustrer d'un exemple facile. Quand on a appris à nettoyer sa pensée, le reste se fait seul : les pièces du puzzle se mettent d'elles-mêmes à leur place, l'image se révèle, et nous devenons intelligents.

PHILIPPE

La plupart de nos concepts étant crasseux, le premier venu aurait de bonnes chances de se prêter à la démonstration des pouvoirs nettoyants de la machine. Mais il serait profitable de faire deux coups d'une même pierre en portant notre choix sur un concept fort répandu, qui fait un mal de tous les diables. Tous les humains en souffrent tous les jours de leur vie. Vous avez deviné que je parle du fisc. C'est un sujet ennuyeux, mais, pour le rendre émouvant, il suffit de nettoyer un seul des concepts, plus crasseux l'un que l'autre, sur lesquels l'impôt a son assiette théorique en Occident.

Commençons par nous mettre dans la peau d'un Expert tout plein d'habileté, qui s'est vu confier le soin d'alimenter les caisses de l'Etat. Faisons-lui la partie belle en supposant acquises (bien ou mal : peu importe) les données quantitatives de son problème. Mettons que le rendement de l'impôt indirect doive être égal à la moitié de la valeur des marchandises vendues. Il ne lui reste à mettre au point que les modalités de sa perception. Qui payera l'impôt indirect : les producteurs ou les consommateurs ?

Pour notre homme, poser cette question c'est y répondre : les producteurs sont moins nombreux que les consommateurs, et leur comptabilité est plus facile à surveiller que celle des détaillants. On imposera donc les producteurs. A eux d'incorporer dans leurs prix de vente tout ou partie de cet impôt, devenu un des éléments de leurs prix de revient. Indiscutablement cette solution est rationnelle : elle facilite la tâche des percepteurs et celle des fonctionnaires charges de détecter la fraude.

Introduisons à présent cette doctrine rationnelle dans la machine orthologique, en essayant de l'ajuster à l'un des points les plus visibles d'une image économique moins partielle. Il n'en faut pas davantage pour constater que cette doctrine fiscale, qui saccage la vie économique de tous les peuples d'Occident, est d'un *irréalisme crasse : un enfant de dix ans, s'il n'est aveugle,* VERRAIT *que des prix de revient artificiellement gonflés par l'Etat réduisent la compétitivité des industries exportatrices.*

Mais nos experts fiscaux ne le voient pas. Ils confient à nos exportateurs le soin de faire payer nos impôts intérieurs par nos acheteurs étrangers. Il serait aussi intelligent de faire fond sur les pompistes installés à nos frontières pour exporter des produits pétroliers en concurrence avec l'Arabie Séoudite!

Pour réduire les prix de revient des industries exportatrices françaises (dont le cas, à cet égard, n'est pas le plus mauvais, puisque une de nos taxes : la T.V.A., n'est pas perçue à l'exportation), quelques minutes de réflexion de n'importe quel ministre des finances, pourvu qu'on l'initie à l'A.B.C. de la pensée orthologique, feraient plus et mieux que des centaines de milliards d'investissements. Il lui serait facile, par exemple, d'exempter nos exportations des redoutables charges, dites sociales par antiphrase, qui accablent la France. Il n'en faudrait pas davantage pour permettre aux industries exportatrices françaises de s'acquitter brillamment de leur vrai rôle social, qui est de procurer à tous les Français les moyens d'acquérir tous les biens que la France ne peut produire elle-même. Quant à l'Angleterre, aucun de ses problèmes économiques ne survivrait à une heure de réflexion du moins doué de ses hommes d'Etat, s'il respectait les règles élémentaires de l'intellection.

Ne trouvez-vous pas cette constatation émouvante ?

HUBERT

Si vous voulez mon avis, je la trouve désespérante!

BERNARD

Elle le serait si l'orthologique ne délivrait l'humanité d'un cauchemar, qui est la **spécialisation**. La spécialisation détruit les moyens de l'intelligence. Mais il faut avoir le courage de ne pas détourner les regards du spectacle, désespérant en effet, d'un monde livré aux spécialistes. L'exemple apporté par Philippe est utile parce que sa grossièreté est dévastatrice : on constate que le moindre début de spécialisation, si elle n'est compensée par une formation orthologique, conduit à des erreurs invraisemblablement grossières. Elle empêche ses victimes de voir des évidences qui crèveraient les yeux à des enfants de dix ans. Mais il y a pis et plus inexplicable : les experts fiscaux n'étaient pas seuls en cause. Des centaines de millions d'hommes ont pâti de cette bévue grotesque, et pas un seul ne l'a vue! Pourquoi ? Parce que l'humanité a pris l'habitude de se fier aux spécialistes, et ne se fie qu'à eux. Rien de ce qu'elle endure à leurs mains ne lui ouvre les yeux. Habituée à ne plus rien comprendre à rien, l'humanité se laisse tout faire par des Experts, c'est-à-dire des aveugles. Elle se laisse tuer, piller, abêtir, dégrader et tailler à merci par des hommes que nos écoles ont privés de tout moyen de voir ce qu'ils font. Elle leur confie même le soin de détruire ses enfants!

L'exemple du fisc est désolant, mais, au prix des guerres et des conflits raciaux qui se sont déchaînés partout, des horreurs baptisées « éducation » qu'on inflige aux jeunes gens, du gaspillage frénétique de nos richesses naturelles, de la pollution létale de l'atmosphère et des océans, de l'explosion démographique insensée qui voue des milliards d'hommes à une misère sans nom, et des mille folies criminelles au milieu desquelles nous vivons, les œuvres de nos experts fiscaux resplendissent d'intelligence et de sagesse!

PIERRE

Elles resplendissent surtout d'utilité en montrant bien où le bât blesse. Mais, ce qui est émouvant, c'est l'émergence si parfaitement synchronisée d'un remède universel à tant de maux auxquels on n'en voyait aucun. Qu'on me permette de dire le fond de ma pensée : à mes yeux cette émergence est providentielle. Certes, en ma qualité de croyant, il m'est impossible de n'avoir pas confiance en Dieu : rien, à un croyant, ne saurait être « désespérant », mais bien des choses peuvent être incomprises, voire inintelligibles. Or, depuis l'émergence de l'orthologique, cela même est impossible : tout est intelligible, et notre monde n'est imparfait que dans la mesure où ce mot veut dire inachevé.

N'est-il pas admirable qu'au moment où tout semblait désespéré, la nature nous ait dotés d'une arme absolue, qui nous procure non seulement l'intelligence globale des conditions de la paix, mais les moyens pratiques d'en assurer le règne sur la planète entière ? Or c'est là que nous en sommes : chaque individu, dès qu'il dispose d'armes orthologiques, devient invincible, et peut faire triompher toute vérité qu'il a fait sienne. Chacun de nos lecteurs, s'il a dans le coeur une vérité qui vit, peut la faire vivre dans le monde : il lui suffit d'être prêt à se dépenser pour elle. Nous pouvons tous travailler – efficacement désormais – à l'achèvement de la Création. Tout le monde peut devenir utile. Or tous, tant que nous sommes, avons besoin d'être utiles : nous en avons reçu l'ordre, et ne pouvons connaître ni le bonheur, ni la joie, ni même la paix, tant que nous n'avons appris à obéir à cet ordre.

BERNARD

Bien qu'incroyant, je suis contraint de souscrire à chacune de ces pensées, mais dites en d'autres mots : la volonté de la nature est faite, que nous la voulions ou non, et nous la faisons nous-mêmes, que nous la sachions ou non, mais nous n'avons la paix que quand nous la savons. Dédiée à la poursuite de la vérité, la science est une garce de maîtresse qui ne nous laisse la paix que quand nous l'étreignons!

HUBERT

Vous me semblez, mes chers amis, bien optimistes! Je ne crois pas l'orthologique accessible à tous les humains. Elle me semble exiger une étude difficile, réservée à peu de gens.

PHILIPPE

Elle est bien plus facile qu'on ne croirait, mais, au point où nous en sommes, elle n'est pas à la portée immédiate d'un très grand nombre de gens. Les « armes » orthologiques, au contraire, peuvent être données à tous : ceux qui n'en saisissent pas les mécanismes peuvent aisément en apprendre le maniement. Il ne faut pas un expert en balistique pour faire un bon chasseur.

HUBERT
Qu'attendez-vous, alors, pour les livrer à nos lecteurs ?

PIERRE
Cela présente une difficulté très légère, mais insurmontable dans un petit livre comme celui-ci : les « premières » armes orthologiques sont spécifiques. Celles qui conviennent à une situation sont inopérantes dans une autre. Chaque cas exige une adaptation dont le soin incombe à des orthologiciens. Or il n'en existe pas assez pour satisfaire à tous les besoins. Nous ne pouvons faire pour l'instant qu'une chose : courir au plus pressé.

HUBERT
Qu'est-ce à dire?

PIERRE
Notre tâche principale est de former des professeurs d'orthologique, mais la plus **urgente** est la fourniture d'armes orthologiques à quiconque est prêt à se dépenser au service de quelque vérité que ce soit. On sait combien, sans armes orthologiques, ces tâches sont décourageantes. Il existe des milliers d'associations dédiées au bien matériel et moral des humains, qui se heurtent toujours à l'incompréhension des pouvoirs publics, au silence des autorités académiques, et à l'indifférence de leurs contemporains. Nul n'a essayé de se mettre au service d'une idée sans rencontrer ces trois vides. Or la pire épreuve de ceux qui veulent lutter pour quoi que ce soit, c'est de ne jamais se trouver d'adversaires.

Que ceux qui se sont épuisés à lutter contre l'indifférence des hommes n'aient garde de se reprocher leurs échecs : les déserts qui sont dans le cœur des malheureux qui ne se soucient jamais que d'eux-mêmes étaient, hier encore, infranchissables. S'il en fallait une preuve, on n'en saurait trouver de meilleure que le cas de l'lnstitut de la Vie. Son fondateur, Maurice Marois, disposait d'atouts puissants (professeur à la faculté de médecine de Paris, il pouvait se faire écouter), et il a fait des merveilles. Il a su doter son institut d'un conseil d'administration et d'un comité de patronage éblouissants, composés des personnalités les plus éminentes qu'il y ait en France. Riche de talents et d'argent, l'lnstitut de la Vie a tous les atouts dans son jeu, mais lui-même n'est pas parvenu à se faire prendre au sérieux parce qu'il lui manque une chose indispensable : des armes orthologiques.

BERNARD
Je suis fâché de devoir reconnaître que cet institut fait l'objet d'une indifférence monumentale dans les milieux scientifiques. Peu de mes collègues en soupçonnent l'existence, et les autres – quand il leur arrive d'en parler – haussent les épaules!

PHILIPPE
Il est un cas plus triste encore : celui de l'UNESCO, dont les moyens intellectuels et matériels sont gigantesques, mais qui, loin de faire le moindre bien, a fait un mal épouvantable!

PIERRE
Il faut se rendre à l'évidence : les hommes et les femmes de bonne volonté sont désarmés contre les Spécialistes, qui occupent toutes les places. Leurs chances de succès sont si minces qu'il faut des gens anormalement courageux, ou inconscients de ce qui les attend, pour rien entreprendre au service du bien commun. Aussi n'est-ce pas sans raisons que ceux qui se dévouent à ces tâches ingrates passent pour des « hurluberlus » ! Bénis, trois fois bénis soient ces hurluberlus, car leur heure a sonné, et l'on s'apercevra bientôt qu'eux seuls sont réalistes.

C'est à leur intention, notamment, qu'a été constitué en Suisse l'lnstitut International d'Orthologique. Ses filiales, dont la première entrera en activité à Paris[41] dans les premiers mois de

[41] Institut Français d'Orthologique, 25, boulevard des Italiens, Paris 2e.

1968, seront bientôt implantées dans les principaux pays d'Occident. Leur rôle sera de courir au plus pressé en s'efforçant de satisfaire à ceux des besoins sociaux particuliers à notre époque dont l'urgence est le plus manifeste :

1. La fourniture d'armes orthologiques à celles parmi les associations dédiées à la poursuite du bien commun qui en feront la demande.
2. La fourniture d'armes orthologiques aux hommes d'affaires, par le moyen d'un Cours écrit d'économie orthologique et de gestion scientifique des entreprises.
3. La fourniture d'armes orthologiques aux hommes et aux femmes âgés, en vue **d'une valorisation de la vieillesse.** Dans un siècle où l'âge moyen des humains ne cesse de grandir, il n'y a pas de besoin social plus évident, ni plus insatisfait. Nous avons expliqué ailleurs (Cf. J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme », Les Editions Sociales Françaises 1968) comment Léon-David Steiner découvrit la signification biologique de la longévité de notre espèce, **et le rôle bio-social des gens âgés.** Ces connaissances nouvelles sont éminemment exploitables. Beaucoup d'hommes et de femmes qui sont brutalement mis à la retraite par nos institutions pourraient s'adonner à des occupations intelligentes, lucratives et bien adaptées à leurs ressources. Ils en seraient valorisés matériellement et moralement. Cela équivaudrait pour eux à une « seconde chance », une deuxième jeunesse souvent plus heureuse que la première.

MEDICUS

Notre siècle, en effet, est sans pitié pour les vieux. Après les avoir dépouillés de toutes raisons de vivre, on prolonge, indécemment parfois, leurs vies inutiles. On leur refuse jusqu'au droit de mourir en paix!

HUBERT

Je dois avouer que la longévité est la pire de mes terreurs. Qu'il puisse nous arriver de nous survivre à nous-mêmes, et de n'exister plus qu'à l'état de charge (combien affreuse!) pour les nôtres, voilà la menace intolérable qui pèse sur chacun de nous. Ceci dit, et admis de tout cœur, je ne crois pas qu'il convienne à un organisme dont le rôle est de courir au plus pressé de se charger des vieux. Leur cas, hélas! relève de la bienfaisance plus que de la pédagogie parce que la mémoire et la souplesse leur font défaut. Ils sont donc très difficilement éducables.

PIERRE

Sans doute, mais l'orthologique fait merveille dans leur cas parce qu'elle exploite une « mémoire secondaire » qui est **l'apanage de la vieillesse.** Il est des rôles sociaux d'importance capitale que les gens âgés sont seuls aptes à jouer. L'Occident, qui jette au rebut ses fils aînés, en perd les bénéfices. Ainsi, la tâche qui incombe à l'I.F.O. ne relève aucunement de la bienfaisance : il ne s'agit pas de servir les vieux, mais de les mettre en état de servir.

Certes l'orthologique n'est pas facilement accessible à tous les gens âgés. L'l.F.O. ne pourra armer qu'une élite relativement peu nombreuse, aisément repérable par le moyen de quelques tests. Mais, indirectement, par le truchement de cette élite, il pourra être donné d'innombrables occasions de se rendre utiles à tous les retraités qui sont animés du besoin de servir. C'est tout ce que nous pouvons espérer, et c'est tout ce que peut espérer quiconque est en vie : ceux-là seuls peuvent être heureux ici-bas qui, tout au long de leur vie, se sont acquis des titres à la seule épitaphe digne d'un être humain, qui est aussi la seule définition concevable du bonheur éternel :

« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés... » (Charles Péguy).

Rideau

APPENDICE

1. - COMMENT ON DEVIENT ORTHOLOGICIEN

Tout homme et toute femme normaux ont été structurés par la nature pour devenir orthologiciens.

Tout homme et toute femme normalement éduqués se sont vu surimposer par leurs éducateurs, puis par eux-mêmes, des structures contre nature qui, en les privant de la jouissance de leurs instincts, les empêchent de devenir orthologiciens.

Tout homme et toute femme normaux qui se confient à la nature deviennent, immanquablement, et sans avoir à lever le petit doigt, *orthologiciens.*

PIERRE

Comment on devient orthologicien ? En théorie, rien ne saurait être plus simple : il suffit de consentir à se servir de ses yeux. En théorie toujours, il suffirait de « décrasser » l'un après l'autre tous nos concepts, puis de confier à l'instinct le soin de les assembler : une image globale du réel se révèle spontanément à nos yeux.

Mais, en pratique, c'est un peu moins facile : d'abord le nombre de points dont se compose l'image globale est si grand qu'il faudrait plus d'une vie pour les nettoyer tous ; ensuite et surtout, nous devons effacer une image globale aberrante, qui trouble toujours nos fonctions visuelles : **l'image toujours fausse que nous voyons de nous-mêmes.**

Avant de décrasser nos concepts, nous devons nous nettoyer et nous voir nous-mêmes. Le moment est venu pour nos lecteurs de se regarder et de se connaître. Cette aventure est toujours bouleversante et souvent douloureuse.

PHILIPPE

En même temps, Dieu merci, qu'extrêmement drôle. *(Il se tourne vers l'auditoire)* Vous allez vous découvrir tout pleins d'humour vrai. Jusqu'à votre dernier soupir, vous vous deviendrez à vous-mêmes des personnes de bonne compagnie, et vous ne manquerez jamais d'amuser ceux qui auront la bonne fortune de commercer avec vous.

PIERRE

Il s'agit, en somme, d'appareiller pour la traversée du Rubicon, et cela exige quelques emplettes. On achètera un gros cahier, et une plume à **bec très fin :** ce détail est important. Réservez cette plume à l'usage exclusif de votre cahier, et ne l'égarez pas : votre écriture reflétera l'aventure intérieure ; n'y laissez intervenir aucun facteur de variation étranger à vous-même. Enfin, assurez-vous d'un lieu sûr pour défendre votre cahier des indiscrets. Vous ne tarderez pas à vous y faire des confidences d'autant plus libératrices qu'elles vous sembleront moins avouables. Mais cela commence de façon anodine par un auto-portrait léger et plaisant.

HUBERT

Un auto-portrait ne saurait être léger et plaisant qu'autant qu'on se trouve plaisant et léger. C'est une prétention que je n'ai pas.

PIERRE

Je m'expliquerai tout à l'heure. Il reste plusieurs détails à mettre au point. Il est indispensable, tout d'abord, de respecter les formes, dont les facteurs principaux sont l'écriture et le langage. (Il se tourne vers 1'auditoire) Pour obtenir des résultats rapides, vous devrez vous dépouiller des **signes extérieurs** de votre personnalité actuelle, afin qu'ils cessent de faire obstacle au développement d'une personnalité tout autre : la vôtre. Ainsi pourrez-vous devenir ce que vous êtes : un être unique et vrai. Les policiers savent que chacun de nous est unique jusqu'au bout des doigts, mais, faute de se rappeler qu'au fond de l'âme nous le sommes plus encore, nos éducateurs font de nous des nullités. Gardez-vous de les imiter. Soyez, pour ce qui est vraiment vous-même, plein de respect.

PHILIPPE

Pour l'amour du purgatoire, ne manquez pas cette occasion d'apprécier les saveurs de ce qui, en vous, n'est pas vous. Jouissez des airs que vous savez vous donner. Goûtez la drôlerie de vos déguisements : les plus cocasses sont toujours ceux qui vous servent à vous cacher de vous-mêmes. Tordez-vous de rire. « Laugh your guts to jelly...» (mettez-vous, de rire, la tripe en gelée), conseillait Steiner. Selon un de mes amis, qui a de la pénétration : « Il faut, pour bien se voir et concevoir, con se voir...» Soyez sans inquiétude : les occasions ne manqueront pas, et vous serez en auguste compagnie, très auguste. Mais, si vous n'en riez de bon cœur, cela peut vous aigrir le caractère.

PIERRE

Hélas ! cette forme salubre de l'humour n'est pas donnée à tous. Il y a des cuistres irrémédiables. Je sais de quoi je parle : j'en suis un. J'ai beau tout faire pour m'en guérir, mon incoercible tendance est de me prendre un rien au sérieux. Que ceux qui seraient dans mon cas s'en consolent. Il y a un bon remède : l'indulgence. Soyez-vous à vous-mêmes d'une indulgence inlassable : c'est en même temps un moyen sûr de le devenir à autrui. L'humour, parfois, peut manquer d'indulgence, sauf quand il est vraiment bon.

BERNARD

Y a-t-il des hommes qui ne soient un peu cuistres sur les bords ? S'il en existe, je les envie !

HUBERT

Moi – heu – moi aussi !

PHILIPPE

Vous me donnez le frisson : si je cessais d'être un cuistre cousu-main, j'emploierais une moitié de mon temps à sécher mes pleurs, et l'autre moitié à essayer de le redevenir. Les hommes à plaindre sont les cuistres-sans-le-savoir : ils en perdent les joyeusetés et le profit.

PIERRE

Nous sommes donc sur cette scène quatre cuistres, et Medicus sauve l'honneur de l'équipe. Taisez-vous, Medicus, vous nous sauvez l'honneur ! Mais nous avons autre chose à faire que parler de nous-mêmes. Nous devons exhorter nos lecteurs à se dépouiller des signes extérieurs de leurs personnalités. Nous devons les inviter à changer d'écriture et de langue !

Les consignes que j'ai le regret de devoir vous transmettre, car elles sont assommantes, semblent s'adresser surtout aux jeunes gens. Il n'en est rien : elles sont valables à tout âge. Mais, passé vingt-cinq ans, peu d'humains consentent à s'imposer cette discipline. Nous sommes dans un siècle où l'on a pris l'habitude de n'avoir jamais le temps de s'éduquer. Nous n'avons le temps de rien faire, sauf des choses inutiles ou nuisibles. Nous dévouons nos loisirs à des distractions qui ne nous distraient pas et nous reposent moins. Or les activités intellectuelles, lorsqu'elles sont **naturisées**, sont distrayantes et reposantes au-delà de ce qui se peut imaginer. Après une journée de labeur professionnel, une heure de réflexion paisible nous délasse plus et mieux qu'un mois de vacances. Mais il faut apprendre à réfléchir. Il faut en confier le soin à la nature au lieu de nous exténuer à nous projeter sur elle. Réfléchir, quand on sait comment s'y prendre, c'est **laisser à nos fonctions visuelles le soin de mettre les sujets de nos pensées à leur place dans une image globale du réel. C'est donc assister à un spectacle,** et quel spectacle ! Les plus beaux films du monde – et il y en a d'admirables – sont, à ce prix, des niaiseries.

BERNARD

Une chose, que nous avons tous expérimentée au C.l.E.B.S., est certaine : quiconque apprend à réfléchir ignore à jamais la fatigue intellectuelle. Il devient infatigable.

PIERRE

Mais, pour pouvoir réfléchir, il faut savoir parler. L'homme et la femme qui n'ont pas appris à s'exprimer en mots ne sont pas encore humains : au commencement de l'Homme était et est encore le Verbe. Mais ce n'est pas difficile : on nous l'a rendu difficile en nous donnant toujours les plus mauvais modèles. Plus un écrivain est trompeur, plus il sait donner et se donner le change, plus on l'admire et plus on le donne en exemple : plus il est artiste, plus il séduit, et plus il **dévoie** !

Mais la nature a fait l'Homme pour qu'il puisse s'exprimer lui-même, **et non pour qu'il imite les autres,** comme nos maîtres ont exigé de nous. C'est une des habitudes funestes dont nous devons nous défaire. Ne vous désolez pas : le prix à payer est léger. Votre cahier vous apprendra bientôt à parler une langue dépouillée de tout ce qui n'est pas vous, et à l'écrire d'une **main qui soit la vôtre.**

HUBERT

Je vois mal ce que vient faire là-dedans l'écriture.

PIERRE

Vous avez tous entendu parler de la graphologie. Vous savez que votre personnalité transparaît dans votre écriture. La réciproque est aussi vraie. Nos habitudes graphiques exercent une puissante influence sur nous. Si l'on ne dépouille pas son écriture de ses artificialités, il est difficile de s'en dépouiller soi-même. Ceux qui ne sont pas prêts à s'efforcer d'acquérir une « bonne » écriture seront d'autant plus handicapés que la leur est plus « mauvaise ».

Laissez-moi décrire une méthode qui conduit rapidement à l'acquisition d'une écriture d'autant plus

personnelle qu'elle est plus dépouillée d'artifices. Ce n'est pas le seul moyen mais il exige peu d'efforts. Il n'y faut consacrer qu'un quart d'heure par jour, et, sauf chez ceux dont les habitudes scripturales sont profondément ancrées, la durée de l'apprentissage excède rarement trois mois. Chez beaucoup, un mois suffit.

Pendant un quart d'heure quotidien, efforcez-vous d'imiter servilement les caractères d'imprimerie italiques, légèrement inclinés. Faites chaque jour quelques lignes qui ressemblent à s'y méprendre à un texte imprimé en italiques. Voici un échantillon de ce graphisme artificiel :

N'écrivez ni plus grand ni plus gras que cet échantillon.
Interdisez-vous tout embellissement et toutes fioritures.

Lorsqu'ayant acquis de la dextérité vous parviendrez à tracer quelque cinquante caractères **bien formés** par minute, accordez-vous progressivement toutes les libertés, mais dans un sens seulement : celui de la simplification. Rejetez tout ce que vous voulez et pouvez supprimer **sans nuire à la lisibilité.** N'ajoutez jamais rien, sauf les liaisons. Vous pouvez tout relier, notamment les points, les accents et les barres de t, qui pourront être attachés aux caractères qui les suivent. Que votre écriture rapetisse autant qu'il vous plaira, **mais ne grandisse pas.** Elle se personnalisera et deviendra vraiment vôtre, mais veillez à lui conserver les vertus qu'elle aura acquises au cours de cet apprentissage : la petitesse, la finesse, la clarté, la sobriété, et la **parfaite lisibilité.** La rapidité s'ensuivra spontanément. Quant à l'influence de cette discipline sur votre personnalité, elle sera d'autant plus marquée que votre écriture était plus dépourvue de finesse, de sobriété et de lisibilité.

MEDICUS
Est-il réellement important de s'imposer une discipline aussi dure? Pour bien des gens, ce serait la torture.

PIERRE
Que ceux-là s'en abstiennent : loin de les aider, cette méthode leur nuirait. C'est l'opposé qui leur convient : ils doivent commencer par apprendre à s'exprimer en mots, mais ils y seront puissamment aidés s'ils essayent d'écrire aussi clair, sobre, petit et lisible qu'ils peuvent sans en être trop gênés. Que surtout ils évitent de s'étaler et de produire des effets, même plaisants. Le seul fait de se servir d'une plume **très** fine fera merveille dans la plupart des cas. Ce détail est important.

MEDICUS
En voilà assez sur l'écriture. Parlez-nous du langage.

PIERRE
Prenez patience. Il faut commencer par deux auto-portraits légers et plaisants, et ceci exige plusieurs explications. *(Il se tourne vers l'auditoire)* Votre cahier, mes chers amis, est fait pour recevoir vos confidences les plus intimes, **mais gardez-vous comme de la peste d'explorer votre inconscient :** c'est le plus sûr moyen de ne pas le découvrir. Ne vous livrez à aucune auto-psychanalyse. Ne vous souciez ni de vos motivations ni de vos perversions sexuelles. Vous êtes plus que probablement vierges de ces perversions, même si vous vous livrez, ou rêvez de vous livrer, à des pratiques dites perverses. La nature nous a rarement mal faits, mais nous sommes, sur ce plan-là, dangereusement suggestibles, et les perversions sont à la mode. Il y a très peu de pervers, mais beaucoup d'insatisfaits qui cherchent à compenser leur infantilisme sexuel. Si tel est votre cas, ne vous inquiétez pas : la satisfaction accompagnera chez vous la maturation.

L'objectif que vous allez poursuivre est à l'opposé de la psychanalyse. Loin de vous lancer à la poursuite de l'inconscient, qui connaît mieux que nous ce jeu-là et ne manque jamais de se payer notre tête quand nous croyons jouer au plus fin avec lui, vous allez l'inviter à **s'exprimer lui-même.** Jouez franc-jeu et soyez-lui plein d'égards, mais attendez-vous à des surprises : l'inconscient n'est pas ce qu'on nous a appris. La psychanalyse, qui ignore presque tout de l'inconscient, a aiguillé l'humanité dans une voie de garage, où il est impossible d'avancer : on ne peut que s'enfoncer dans des horreurs subconscientes, c'est-à-dire **subhumaines !** Nous devons tout à la psychanalyse, mais la psychanalyse est une horreur. C'était un premier pas nécessaire, mais, pour l'amour du ciel, qu'on n'en parle plus : nous n'en sommes plus là. Les psychanalystes croient pouvoir surprendre l'inconscient en interprétant l'onirique, qui est involontaire, mais les patients apprennent vite à faire les rêves qui flattent les théories de leurs médecins. Ainsi tout le monde est content, et l'inconscient rit sous cape, mais il ne se montre pas. Il ne se laisse pas forcer ni débusquer : ce qu'il veut, c'est se donner. La nature nous donne tout.

Dans votre cahier, vous allez tout d'abord explorer vos pensées. Puis vous allez vous en prendre à la chose de vous-même que vous connaissez le moins : **votre pensée.** Pour l'immense majorité des humains c'est la seule chose d'eux-mêmes dont ils ne connaissent **absolument rien.**

PHILIPPE
C'est surprenant mais vrai : pas un homme sur mille ne sait comment il pense. Et nos écoles ont soin de ne

s'en soucier jamais.

BERNARD
C'est pour cause : elles ne savent pas que la pensée est un phénomène biochimique. Quand on ne le sait pas, on peut penser, mais il est impossible de savoir comment.

PIERRE
Venons-en aux auto-portraits. Vous allez consacrer les quelques premières pages de votre cahier à des tests projectifs, dont vous ne comprendrez pas immédiatement la signification – nous ne pourrions la dévoiler sans fausser les résultats – mais vous la découvrirez vite vous-mêmes.

Faites un auto-portrait peu fouillé. Décrivez-vous comme **vous croyez que les autres vous voient.** Deux pages plus loin, faites-en un second, légèrement plus creusé, tel que **vous vous voyez vous-même.** Faites sommairement l'inventaire de vos aptitudes les plus marquées et de vos inaptitudes les plus gênantes. Tournez encore deux pages puis soustrayez le premier portrait du second : le solde représentera les traits caractériels que, pour une raison ou l'autre, vous essayez de ne pas montrer. Tournez encore deux pages, et soyez très décontractés : il ne s'agit ni d'un jugement ni d'un diagnostic. Ne cherchez pas la petite bête. Notez bien simplement votre impression sur les raisons qui vous poussent à dissimuler certaines choses. Prenez un trait caractériel après l'autre : pourquoi voulez-vous le cacher ? Crainte d'être incompris ? Pudeur ? Besoin de paraître ? Honte ? Timidité ? Peur du ridicule ? Etc. Deux pages plus loin, faites-vous part de vos ambitions : que désirez-vous devenir ? Quelles qualités, quelles aptitudes voudriez-vous particulièrement posséder ? Et quelles sont celles que vous pensez avoir de bonnes chances d'acquérir ? Enfin, dernier test projectif, emparez-vous d'une baguette magique et réalisez vos cinq vœux les plus chers. Réfléchissez bien et confiez-les à votre cahier.

Arrêtons-nous. L'auto-auscultation est achevée et l'auto-critique va commencer. Il faut marquer une pause. Interrompez votre lecture et livrez-vous à ces jeux tout à votre aise, sur du papier brouillon, quittes à vous transcrire **textuellement** dans votre cahier quand vous aurez le temps. Si l'on faisait les tests projectifs après avoir lu ce qui va suivre, les résultats seraient faussés : il serait devenu impossible à beaucoup de lecteurs de se revoir comme ils se voient à présent.

BERNARD
Que ceux de nos lecteurs qui se sentent capables de procéder à ces tests n y manquent pas : leur utilité est très grande. On la remarquera bien quand on les refera quelques semaines ou quelques mois plus tard, après avoir récolté les bénéfices d'une auto-critique méthodique, suivie de quelques séances de relaxation intellectuelle. Les auto-portraits seront méconnaissables. Les aptitudes vraies se seront révélées, et les vœux seront devenus des objectifs.

MEDICUS
Ces tests projectifs sont clairs, mais votre exposé, Pierre, me semble trop ramassé. Je crains que bien des lecteurs aient besoin d'explications plus détaillées.

PIERRE
Je leur déconseillerais ces tests. Ils ne seront utiles qu'à des sujets passablement évolués. Ceux qui ont besoin d'aide auront intérêt à commencer par un enseignement plus facile. *(Il se tourne vers l'auditoire)*

Attaquez-vous à présent à votre langage. J'emploie le mot « attaquer » dans son sens le plus désagréablement littéral : il s'agit d'une vraie guerre. J'expliquerai tout à l'heure pourquoi nous devons nous interdire de proposer un modèle de la langue qui devra devenir la vôtre. Mais l'exemple d'un ou deux textes bien caractéristiques des dangers qu'il faut **éviter** serait utile. Pouvez-vous, Bernard, nous en proposer un ?

BERNARD
J'en sais par cœur un modèle admirable. N'essayez pas de résister aux séductions de la langue de Jean Rostand : c'est impossible. Ecoutez s'achever un de ses livres :

« Alors l'espèce humaine passera comme ont passé les Dinosauriens et les Stygocéphales. Toute vie cessera sur la Terre qui, astre périmé, continuera à tourner sans fin dans les espaces sans bornes. Alors, de toute civilisation humaine ou surhumaine, découvertes, philosophies, idéaux, religions, rien ne subsistera. En ce minuscule coin de l'univers sera annihilée pour jamais l'aventure falote du protoplasme, aventure qui déjà peut-être s'est achevée sur d'autres mondes, aventure qui en d'autres mondes peut-être se renouvellera. Et partout soutenue par les mêmes illusions créatrices des mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vaine, aussi nécessairement promise dès le principe à l'échec final et à la ténèbre infinie. »

Quel merveilleux échantillon de langue artiste ! Jean Rostand est voluptueusement pessimiste et il se projette si bien sur l'univers que, peinte par lui, son image devient un portrait de Jean Rostand. Les « illusions » dont il parle sont créatrices « partout des mêmes tourments », mais, à l'écouter, elles ne créeraient et n'auraient jamais

créé de joies ! J'aime à croire que les tourments de Jean Rostand lui sont des joies, mais quel viol de la théorie des ensembles ! Admirez au passage « Les Dinosauriens et les Stygocéphales », qui sont cousins germains de « La fille d'Agénor et de Léocadie », cette sœur jumelle de « La Fille de Minos et de Pasiphaé » : ce sont des trucs de métier qui ne manquent jamais de « faire bien ». Mais admirez surtout « promise dès le principe à la ténèbre infinie » : quelle splendeur ! C'est à la fois du Bossuet et du Baudelaire, saupoudrés d'un rien de Rembrandt ! Non, il n'y a pas d'écrivains plus doués que Jean Rostand. Mais la pensée qui s'exprime dans ces phrases si belles, comment, Philippe, la résumeriez-vous en un minimum de mots ?

PHILIPPE
Merde !

BERNARD
Pour faire part de son chagrin au peuple, je préfère la langue de Jean Rostand. J'admets que Philippe est plus expéditif, mais vraiment trop sommaire !

PHILIPPE
Vous m'avez demandé un minimum de mots. Si vous m'en accordez deux, il est facile d'exprimer toute la pensée contenue dans cette prose somptueuse : *memento mori.*

J'ai moi aussi à proposer un texte parfait qui, cette fois encore achève un livre et résume son contenu. Il est dû à la plume d'un homme lucide : André Marchal, professeur à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques de Paris. Il livre en quelques lignes le sens véritable d'un gros ouvrage intitulé : « La Pensée Economique en France depuis 1945 » (P.U.F. 1953) :

« Sans doute il serait vain de prétendre que l'économique réussira à fournir à la science politique autre chose qu'un cadre, qu'elle réussira à lui fournir un critère. Ce serait déborder ses attributions. Elle peut, grâce à de multiples exemples bien articulés, indiquer au réformateur ce qui est probable ou ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas ; elle peut tracer des limites à son action, l'aider à en prévoir les conséquences à longue échéance. Ce rôle, pour négatif qu'il paraisse, ne doit pas être sous-estimé. Mettre des garde-fous devant les « pentes savonnées » où les hommes de Gouvernement risquent de se laisser entraîner, telle pourrait être aujourd'hui l'ambition de quelques économistes français, et demain – qui sait ? – leur mérite s'il advient qu'ils s'entendent entre eux et qu'on les écoute. »

Ah ! qu'en termes délicats ces choses-là sont dites ! La langue d'André Marchal mérite qu'on la regarde de près. Pour découvrir ce que c'est, commençons par la traduire en français :

« N'attendez rien de nous, Messieurs du Gouvernement ! Surtout ne nous demandez pas de critères. Ni mes semblables ni moi ne vous en fournirons jamais : ce serait déborder. **Qui sait,** toutefois, s'il ne finira par advenir que nous nous écoutions et entendions nous-mêmes ? Si ce miracle advient, notre mérite sera de monter la garde devant vos pentes savonnées. En attendant, Messieurs, **glissez !...** »

Comparez ces deux textes : rien de significatif n'a été ajouté ni retranché. Donc, ce qu'a écrit André Marchal, c'est un message aux pouvoirs publics : *N'attendez rien de nous, Messieurs, nous avons fait fausse route.* André Marchal a confirmé que ces mots-ci exprimaient sa pensée précise. Mais il l'a écrite en **sorbonnais**, et, dans cette langue-là, « tout est foutu » se distingue mal de « tout va très bien, Madame la Marquise »...

(Il se tourne vers l'auditoire)

Gardez-vous, mes enfants, de parler, d'écrire ou de penser en sorbonnais ! Même si, comme à André Marchal, il vous venait des idées géniales, nul ne le remarquerait. Vous ne vous en apercevriez pas vous-mêmes !

PIERRE
Attaquons-nous aux mots. Vous avez à dépouiller votre imagination des armes verbales qui en font la folle du logis. Mais entendons-nous bien : il s'agit non de tarir en vous la poésie, mais de l'épurer. Observez que la prose de Jean Rostand elle-même s'embellit dès qu'on la dépouille : Après « aventure promise dès le principe à la ténèbre infinie», 1'« échec final », devient gênant. Sur un fond de ténèbre infinie l'échec semble presque sordide.

PHILIPPE
C'est comme si l'on disait : « le pauvre homme a eu une égratignure au doigt et la tête emportée... »

BERNARD
Il serait absurde d'inviter ceux qui ont la chance de pouvoir s'exprimer comme Jean Rostand à projeter autrement leur pensée. C'est la seule façon d'émouvoir, de mouvoir hors d'eux-mêmes les lecteurs. Mise au service d'une pensée rigoureuse, la langue de Jean Rostand serait magique. Mais il semble impossible à ceux qui possèdent ces dons-là de projeter rien qu'eux-mêmes. Pourquoi cette incompatibilité ?

PIERRE

Il n'y a pas d'incompatibilité : il n'y a que des enfants mal élevés, auto-détruits. Il est devenu possible d'enseigner les moyens d'une pensée rigoureuse à ceux qui possèdent le don d'expression. La réciproque n'est pas – ou pas encore – également vraie, mais elle l'est presque. C'est la tâche qui incombe à tout éducateur conscient de ce qu'il fait, et elle commence par une guerre aux mots. (Il se tourne vers la salle).

Vous allez découvrir la magie des mots. Quand on leur donne le respect qu'ils méritent, on n'a plus guère besoin de penser : les mots s'en chargent[42] , et nous pouvons nous donner à la fonction mentale pour laquelle nous avons été faits : la réflexion. Voici les cinq règles que, **dans votre cahier,** vous allez devoir vous imposer :

1. N'employez aucun mot dont le sens ne vous est bien clair. Dans le doute, consultez un dictionnaire.
2. Quand un mot possède plusieurs acceptions, ne manquez jamais de définir celle dans laquelle vous l'employez.
3. Ne vous payez pas de mots : évitez les effets sonores et les équivoques.

4 Soyez économes de mots. N'en utilisez aucun qui ne soit indispensable à l'expression de votre pensée. Bannissez adjectifs et adverbes quand c'est possible. S'il en faut, préférez les plus brefs et les moins superlatifs.

5. Affinez votre sensibilité aux nuances. Ne dites pas « ennuyeux » pour « contrariant », ou « immense » pour « énorme », ni « aptitude » ou « pouvoirs » pour « propriétés ». **Choisissez vos mots avec le plus grand soin :** c'est la meilleure gymnastique intellectuelle.

Au début ces règles vous sembleront barbares. Si vous les appliquiez à votre langage où à vos écrits courants, elles seraient insupportables. Au contraire, dans votre cahier, vous ne tarderez pas à les apprécier : elles vous révéleront à vous-même. Elles vous dépouilleront de vos déguisements et vous enrichiront de vos authenticités. Dès l'émergence de la première, vous ne pourrez plus vous en passer. Le respect des mots vous sera devenu un besoin naturel et bientôt une seconde nature.

Vous voilà prêts à rouvrir votre cahier, et cette fois pour de bon. Vous allez explorer vos propres pensées mais méthodiquement. Prenez un inventaire des idées qui vous sont chères, puis de vos idées noires (celles qui vous chagrinent). Bien entendu, faites-en d'abord un brouillon, puis triturez vos textes. Transcrivez-les dans votre cahier lorsque, clairs et nets, ils vous satisfont, et mettez-les dans l'ordre décroissant de l'importance que vous leur attribuez.

Faites à présent l'inventaire de vos certitudes. De quoi êtes-vous certain ? En matière humaine, bien sûr. Laissez de côté les mathématiques et les sciences naturelles. Que savez-vous de vous-même et de vos prochains ?

Prenez tout votre temps, mais peu de peine : il n'importe guère que vous omettiez quelques-unes de vos idées ou de vos certitudes. Ne relevez que celles qui sont importantes, celles qui influencent votre vie.

Puis vient une tâche sérieuse et parfois difficile : la découverte de ce qui vous appartient. Revoyez une à une vos idées et vos certitudes et marquez d'une croix celles que vous vous devez à vous-même, celles qui sont nées de vos propres réflexions ou de votre expérience personnelle.

Vous êtes presque au bout de vos peines, mais il reste à répondre à une question : qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? A vous d'en décider, mais ce n'est pas facile : il y faut une honnêteté scrupuleuse. Mais votre cahier est le lieu de vos sincérités envers vous-même, l'instrument de votre auto-critique, qui est impossible tant qu'on n'a critiqué les contenus de sa conscience. Or, critiquer c'est appliquer des critères, et c'est un mot peu connu. Philippe est l'homme de la situation.

PHILIPPE

Dans son sens le plus large, un critère est tout signe qui permet de distinguer une chose d'une autre – quand il y a danger de confusion. Il ne nous faut pas de critères pour distinguer un éléphant d'un citron, ni un chien d'un mouton, mais ceux qui se mêlent de primer des caniches ou de comparer des blés utilisent des critères. Moyennant quoi ils ne se trompent guère. Ce sont des veinards : Ils disposent d'un code pour étayer leurs jugements. Mais comment distingue-t-on le vrai du faux et les bonnes idées des mauvaises ? Comme les éléphants et les citrons : nous n'avons pas besoin de critères pour séparer le tout à fait faux du tout à fait vrai, ni les très bonnes idées des très mauvaises : cela tombe sous le sens. Mais, quand il y a danger de confusion, quand il y a controverse, nous devons nous servir de critères et, accessoirement, d'un « truc » : la statistique, mais nous en faisons rarement d'impeccable. Les profanes peuvent en faire de bonne (comme la cuisinière qui prévoit les conséquences de l'immersion d'un œuf dans l'eau bouillante), **mais nous sommes portés à attribuer à nos propres personnes une signification statistique excessive :** quand il nous arrive quelque chose, nous tendons à penser que « c'est arrivé » ! Quant aux critères vraiment sûrs, ils sont peu nombreux mais se connaissent à un signe immanquable : la simplicité.

PIERRE

Aussi n'aurez-vous pas de peine à découvrir vos propres critères sûrs. Analysez ceux dont vous vous êtes

[42] Qu'on se rappelle lea conséquences, **automatiques et inévitables,** de la substitution des mots de Sartre â ceux de Johannsen.

servis pour adopter certaines idées et en rejeter d'autres. Quels ont été vos critères ? Et quelles vos statistiques ? Reprenez l'une après l'autre vos idées et vos certitudes. Sur quoi sont-elles fondées ? Puis, sur une page de votre cahier, couchez l'inventaire de vos critères. Analysez-les, triturez-les, puis triez-moi tout cela et prenez-vous la main dans le sac. Eliminez d'abord les statistiques significatives de vous seul, puis biffez d'une croix énergique ceux de vos critères qui étaient sentimentaux, qui exprimaient vos sentiments ou « votre sentiment ». Ceux qui survivront à ce carnage seront les bons, et une surprise vous attend : **tous, sans aucune exception, pourront être énoncés sous forme de « tautologies ».** Si vous n'en avez pas utilisé de cette sorte, c'est qu'aucun de vos critères n'était sûr, mais ne vous frappez pas : vous êtes dans le cas de la majorité des humains.

PHILIPPE

Qu'est-ce à dire? Tout simplement ceci : seule la logique naturelle, l'orthologique, nous permet de distinguer **sûrement** le vrai du faux. Et, jusqu'à l'émergence de la logique cruciale, nous n'avons jamais eu qu'un seul maître à penser vraiment digne de confiance : Monsieur de La Palisse. C'est pourquoi les mathématiques nous ont dominés pendant trois siècles : elles sont un enchaînement de lapalissades (tautologies) mises bout à bout. Elles commencent par déclarer solennellement que deux quantités égales à une même troisième sont égales entre elles, puis à force de trouvailles de même sorte soudées l'une à l'autre, elles aboutissent aux équations différentielles et au calcul vectoriel.

Laissez-moi vous proposer une devinette. Entre une lapalissade et une tautologie mathématique, il y a une différence notable : l'une prête à rire, l'autre pas. Pourquoi ? La réponse est d'une simplicité biblique mais nous n'aurons garde de vous priver du plaisir de la découvrir vous-mêmes. Quand vous l'aurez trouver, vous vous serez enrichis d'une connaissance fondamentale : **les assises épistémologiques de l'humour.** Les occasions de vous amuser se multiplieront par mille, et vous serez à jamais abrités du danger de prendre au sérieux des gens qui le sont d'autant moins qu'ils se donnent plus de mal pour le paraître. Vous constaterez que l'homme qui ne sait pas rire est un mutilé de la cervelle. Un outil de travail d'une valeur immense lui fait défaut : l'équivalent verbal, mais incomparablement plus subtil, de 1'« absurde » des mathématiciens. En attendant la réponse à ma devinette, n'hésitez pas à faire fond sur un slogan : chaque fois que vous aurez affaire à un homme solennel, c'est que vous avez affaire à un idiot.

PIERRE

Il est probable, et d'ailleurs souhaitable, que peu de vos idées auront survécu à la sévérité de votre cahier. S'il en surnage quelques-unes, regardez-les quand même d'un œil soupçonneux : **il est bien moins dangereux de douter d'une vérité que de ne pas douter d'une erreur.** Mais vous vous êtes certainement libérés d'assez de savoir illusoire pour avoir fait une bonne place à l'instinct.

BERNARD

En ce cas, vous voilà prêts à devenir explorateurs ou exploratrices. Vous voilà libre de satisfaire à une pulsion fondamentale, toujours frustrée à l'école : la pulsion exploratrice. Vous allez pouvoir faire ce qu'on ne vous a jamais laissé faire : des découvertes.

PIERRE

C'est la plus grave de toutes les erreurs pédagogiques. On enseigne tout aux enfants, on les gave comme des oies toulousaines, mais on ne leur tolère le droit de rien découvrir ni de rien inventer. Or il s'agit d'un besoin impérieux dont la satisfaction est toujours accompagnée de grandes joies. Vous allez pouvoir vous donner chaque jour la joie de découvrir ou d'inventer quelque chose : tout reste à découvrir. C'est pour vous procurer ces joies que nous nous sommes interdit de donner des modèles de langage et de critères : vous les posséderez incomparablement mieux quand vous aurez découvert les **vôtres**.

BERNARD

Comment devient-on explorateur de soi-même et du monde extérieur? D'une part en pensant, et c'est un soin qu'il faut confier surtout aux mots. D'autre part en réfléchissant, et ceci est un mot qu'il va falloir regarder de très près.

PIERRE

Excusez-moi quelques instants encore : les travaux de déblayage ne sont pas achevés. *(Il se tourne vers la salle)* Le moment est venu de vous prendre vraiment la main dans le sac, en découvrant le **sens**, souvent unique, de vos rationalisations. Ne s'est-il pas agi, exclusivement ou presque, de ce que vous jugez ou croyez **profitable** ? Vos idées n'ont-elles pas été mises au service des **intérêts** de votre milieu, de votre classe sociale, de votre « famille humaine » ? N'avez-vous pas, presque immanquablement, **plaidé pro domo** au lieu de penser' ? Cherchez bien, soyez honnêtes, et confessez-vous à votre cahier.

Puis vient l'épreuve la plus difficile : la recherche de vos « lapsus intellectuels » qui est la plus fructueuse des techniques de l'introspection. C'est l'équivalent du lapsus verbal de Freud, qui trahit les motivations souterraines. Mais les lapsus verbaux, rares et sommaires, ne révèlent pas grand chose. Une analyse de nos

lapsus intellectuels, si elle est bien conduite, nous dépouille de tous nos déguisements et nous met tout nus. Rien ne résiste à cette technique, qui consiste d'abord à repérer puis à interpréter les **rationalisations irrationnelles** dont nous nous rendons coupables, les raisonnements **indignes de nous** que nous mettons à profit pour parvenir à nos fins intellectuelles souterraines. C'est presque de la psychanalyse, difficile certes, mais vraiment efficace.

(Il s'adresse à la salle)

Essayez, petitement d'abord, et creusez peu à peu. Les résultats vous étonneront : vous vous prendrez cette fois les deux mains dans le sac.

MEDICUS

Donnez-nous un exemple concret.

PHILIPPE

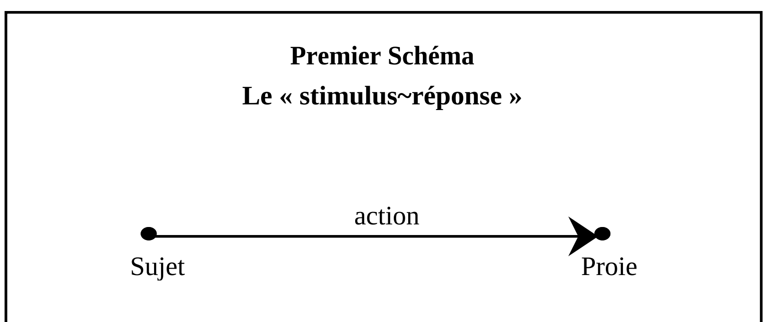
Il m'en vient à la mémoire un cas vécu. Je dînais avec un ami, professeur à Normale-Sup, qui est homme d'une intelligence et d'une intégrité supérieures. C'était au temps des dernières élections présidentielles. Je l'interroge sur ses intentions. « Quand on est dans l'Enseignement, me répond-il, on vote à gauche ». Et son visage, très expressif, ajoutait : « un dilettante comme toi peut voter comme bon lui semble, mais, dans mon cas, noblesse oblige... » Pensez si j'étais émoustillé : « noblesse oblige » est un des beaux principes qui me mettent toujours en appétit. Nous voilà discutant le coup. Nous sommes convenus d'abord que rien ne saurait être moins vrai : quand on est dans l'Enseignement, on ne vote pas pour la gauche : on vote contre la droite. Pourquoi ? Parce que la morgue et l'autoritarisme des puissances d'argent horripilent d'autant plus qu'on les envie secrètement : quand on est dans l'Enseignement Supérieur, on est rarement innocent de volonté de puissance. Mais, s'il a la moindre trace d'intelligence, un professeur n'a pas le droit de fermer les yeux à une évidence : c'est à gauche seulement qu'existent les moyens de l'obscurantisme. Un professeur de l'Enseignement Supérieur n'a pas le droit d'ignorer que les hommes au pouvoir sont toujours obscurantistes : ne pouvant supporter la critique, ils ne peuvent admettre la liberté. Mais la droite, comme l'Eglise d'ailleurs, ne dispose plus d'aucun moyen de s'imposer. Ces gens-là ne sont plus dangereux, et la gauche l'est immensément : le cas Lyssenko montre jusqu'où cela peut aller, et le monopole dont jouit l'Etat et souffrent les Français montre jusqu'où cela va en France. Mon ami savait tout cela, mais n'en voulait rien savoir. Il en convint de bonne grâce et eut vite fait de découvrir que son « opinion toute faite » n'était pas toute faite : elle était faite d'un tissu de rationalisations indignes de lui. Il était victime de ses propres rancœurs.

PIERRE *(Il se tourne vers la salle)*

Il vous reste à extraire une morale des contenus de votre cahier. Chacun de vous est original jusqu'au bout des doigts, mais dans quelle mesure l'avez-vous été en pensée ? Quelles ont été vos idées originales en quelque domaine que ce soit ? Quelles découvertes avez-vous faites ? Si la réponse est zéro, c'est que, comme l'immense majorité des humains, vous avez trop bien collaboré avec vos éducateurs : vous avez détruit toutes vos libertés intérieures et, ipso facto, toutes vos originalités. Ne vous désolez pas : vous les retrouverez. Vous vous êtes suicidé intellectuellement, mais vous n'êtes mort qu'en apparence et vous allez ressusciter. Un rien de relaxation intellectuelle fera pour vous des miracles. A vous, Bernard.

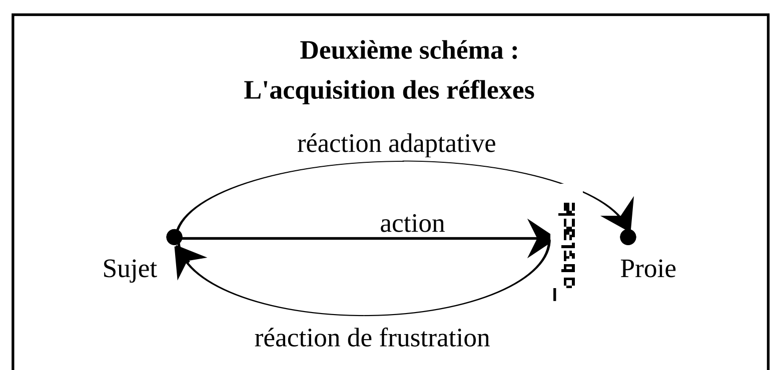
BERNARD

Pour découvrir le sens du mot **réfléchir**, et apprendre à quel moment précis la relaxation devient condition de la réflexion, il faut commencer par un pèlerinage aux sources. Il faut observer dès leurs débuts les mécanismes psychiques de la biogénèse. Trois schémas très sommaires suffiront à éclairer cette étonnante affaire. Voici d'abord le plus simple :



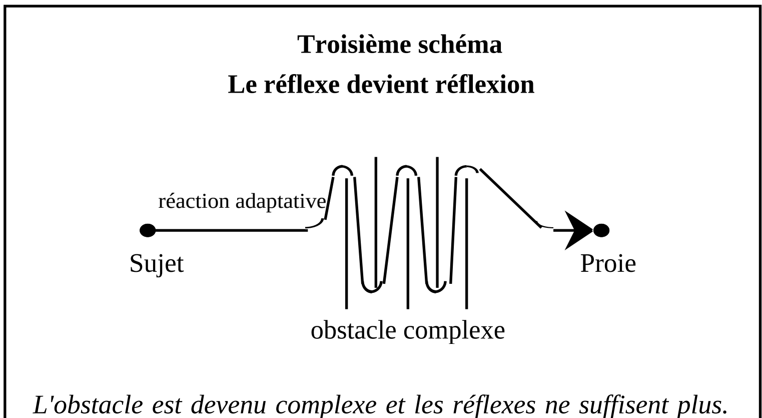
Un organisme (sujet) perçoit, par quelque moyen que ce soit, la présence à sa portée d'un aliment (proie). Cette perception déclenche une réponse : l'action. La proie est absorbée et la faim satisfaite.

Mais, la fois suivante, la satisfaction ne s'obtient pas si facilement :



L'action mise au service de la pulsion alimentaire se heurte à un obstacle, qui donne lieu à une RÉTROACTION (de frustration), et l'éducation commence : le sujet, insatisfait, S'ADAPTE aux difficultés de l'existence. Son expérience l'enrichit de tropismes, de RÉFLEXES ADAPTIFS.

Puis vient le moment où les choses se compliquent :



L'obstacle est devenu complexe et les réflexes ne suffisent plus. L'éducation sérieuse commence : le sujet apprend à patienter, à s'accorder le temps. L'obstacle étant devenu PROBLÈME, le réflexe devient RÉFLEXION.

Dans sa « Psychologie de la Motivation » [P.U.F. 1947], Paul Diel avait déjà observé l'évolution du réflexe devenu réflexion. Certes, le schéma présenté ici est abusivement simple : il devrait faire état de plusieurs **sortes** de rétroactions, que nous étudierons dans notre troisième cycle. Ce schéma s'applique encore aux animaux et déjà aux humains : c'est le cas du singe qui déplace un tabouret pour atteindre une banane, et c'est celui de l'écolier penché sur un problème de géométrie. Dans le langage courant, réfléchir signifie cela. Le sujet fait appel à ses ressources, cherche à appliquer ses connaissances : il **se concentre** pour résoudre son problème. S'il y parvient, il est satisfait, et tout va bien.

Mais il s'est engagé dans une voie dangereuse, qui est celle de la concentration. S'il ne réussit pas à résoudre son problème, il subit une rétroaction de frustration, et il doit **réagir à nouveau** pour obtenir satisfaction. Il cherche à se satisfaire n'importe comment. Eh bien, toute la psychologie de la conscience et du subconscient tient dans ces trois mots : **n'importe comment**[43] . Nous les étudierons avec soin en temps et lieu.

Laissons de côté aujourd'hui les moyens pathologiques de la satisfaction, et sa forme banale qui est la dérobade : le sujet se donne la satisfaction de se déconcentrer, de se détendre, et observons le cas de ceux qui poursuivent la lutte. Ils se concentrent de plus en plus et se deviennent à eux-mêmes un obstacle insurmontable : ils **s'égocentrisent,** s'emprisonnent dans leur ego, et n'ont plus alors qu'un moyen de se satisfaire : la **projection**. Voici le schéma de leur évolution psychique :

réflexe ⟶ | *réflexion* ⟶ | *concentration* ⟶ | *égocentrisme* ⟶ | *projection* ⟶ | PROJECTEUR

C'est ainsi qu'on devient un « projecteur », c'est-à-dire une « lumière », un « phare ». On se projette soi-même, et, quand on est doué, on obtient des effets de mots, d'éclairage, et même de cheveux ! A ceux qui possèdent ces talents, quatre poils follets dans la nuque suffisent pour se donner des mines d'alchimiste byronien, et quelques lignes de prose pour transformer l'Univers en un portrait de Soi.

Mais, heureusement, la sémantique nous enseigne le sens profond du mot « réfléchir ». L'évolution de la pensée, son hominisation, transparaît tout entière dans la limpidité d'un seul mot :

réflexe ⟶ | *réflexion* ⟶ ⟶ ⟶ *reflet* ⟶ | RÉFLECTEUR

C'est cette évolution qui a produit un Steiner, l'homme qui savait s'abandonner au bon moment (⟶ ⟶ ⟶) et **refléter le réel.** Pour pouvoir refléter le réel en réfléchissant, il faut apprendre à se **déconcentrer**, à s'abandonner.

PIERRE *(Il se tourne vers l'auditoire)*

C'est en pratiquant la relaxation intellectuelle que vous serez payés de toutes vos peines. Le dernier schéma de Bernard montre à quel moment la relaxation (⟶ ⟶ ⟶) est fructueuse. Pour refléter le réel, il faut pratiquer l'abandon en se confiant à la nature. Mais cela ne suffit pas pour devenir un « réflecteur », doué des moyens d'**exprimer** et de **communiquer** les visions données à ceux qui s'abandonnent. Cette tâche-ci exige la concentration mais ce n'est plus en soi, c'est hors de soi qu'on se concentre. Ceux qui pratiquent ces disciplines deviennent immanquablement des hommes et des femmes supérieurs, mais ce n'est pas en eux qu'ils trouvent cette supériorité, et elle ne leur appartient pas : c'est eux qui lui appartiennent. La supériorité est celle de notre espèce, et la leur n'est qu'un reflet résultant de leur appartenance. C'est en prenant possession de l'héritage des hommes que nous devenons humains. Ce qui nous appartient en propre n'est presque rien. Tant que nous ne vivons qu'en nous-mêmes et pour nous seuls, nous n'acquérons – et nous ne sommes – presque rien.

* * *

[43] Ces trois mots contiennent Hitler et sa volonté de puissance, Saint Jean de la Croix et sa « nuit obscure », Landru et son divorce d'avec l'humain, et Einstein, et Shakespeare, et tous les rêveurs, mais pas Léon-David Steiner qui, disposant d'une vision globale du réel, semble avoir été le premier homme à **savoir ce qu'il faisait.**

Les techniques steinériennes de la relaxation mobilisent nos ressources psychiques inconscientes et nous procurent la jouissance de nos instincts intellectuels et la vision du réel. Mais elles peuvent faire de nous des visionnaires dans le plus mauvais sens de ce mot si elles ne sont précédées d'un travail de critique méthodique et prolongé. Imperceptiblement d'abord, mais avec une efficacité vite grandissante, les exercices d'autocritique décrits plus haut réalisent en nous un vide non pas seulement intellectuel ou conceptuel, mais psychique, mais global. Inemployées, disponibles, nos facultés mentales deviennent alertes et avides de réel. C'est ainsi que l'autocritique qui est l'opposé de la relaxation, nous met néanmoins sur la voie de la décontraction, de l'abandon.

L'autocritique commence par nous arracher nos « biens », mais elle ne nous dépouille jamais que de ceux que nous avons amassés en péchant contre l'esprit. En d'autres termes, elle ne nous dépouille jamais que de nos maux. Elle démantèle la forteresse que nos peurs ont bâtie pour protéger notre ego. Nous nous y sentons en sécurité (relative) mais elle nous emprisonne. Les premiers coups de pioche portés à cette prison, parce qu'ils ébranlent cette sécurité illusoire, sont douloureux. Ils nous font peur. Mais chaque lézarde laisse filtrer un peu d'air frais, un peu de liberté. Et, loin de rester pénibles, ces exercices d'autocritique deviennent passionnants. On ne s'en abstiendrait plus pour rien au monde : une vie intérieure d'humain libre a commencé.

C'est à ce moment seulement que la relaxation steinérienne (décrite ailleurs : J. Dartan, « Au Chevet de Soi-même »), peut être entreprise sans le moindre danger. Les murailles qui nous isolaient s'écroulent, et, sans que nous ayons à lever le petit doigt, l'image globale du réel se donne à nos regards. La nature se donne toute à ceux qui se donnent à elle.

2. - LA VIE ET L'ŒUVRE DE LÉON-DAVID STEINER

La vie de Léon-David Steiner fut celle du Juif errant. Il naquit à Odessa en 1897. Neuf ans plus tard, ses parents s'établirent en Allemagne impériale, très attirante et accueillante aux Juifs, et qui savait en faire de bons citoyens. En 1914, ses études secondaires achevées, il s'engagea dans l'armée allemande. Blessé grièvement et réformé en 1916, il fit à plusieurs universités allemandes des études prolongées mais décousues : intéressé à tout, il était déjà un Juif errant intellectuel, impuissant à se fixer nulle part. De guerre lasse et pour plaire à son père, qui attachait tout leur prix aux titres académiques, il consentit à décrocher un diplôme de docteur en géologie, sans intention d'exercer cette profession qui allait néanmoins l'aider à réaliser son destin.

« J'étais dégoûté », dira-t-il plus tard, *« de cette existence desséchée et frivole, dévouée (sauf en sciences physiques) à la poursuite des faux-semblants du savoir, et j'étais résolu, avant toute carrière, à faire des études plus sérieuses ».*

Et il consacra près de dix ans à étudier, en les observant in situ. les aspects les plus divers de la nature humaine dans les contextes sociologiques les plus variés. De 1923 à 1931 Steiner fut une sorte laïque de prêtre-ouvrier, mâtiné d'un Gil Blas de Santillane. Ses blessures lui interdisant les travaux de force, il ne fut ni bûcheron ni débardeur, mais, hors les activités de cette sorte, il fut à peu près tout. Il parcourut le monde en faisant d'incroyables métiers. Chacun l'enrichit parce qu'il savait observer, puis organiser ses observations : il en faisait des constructions mentales, quitte à les démolir quand elles cessaient de le satisfaire, mais les matériaux resservaient et rien n'était perdu.

De tous les emplois qu'il tint pendant cette phase picaresque de sa formation humaine, le plus éclairant fut celui d'infirmier, qu'il exerça pendant dix-huit mois dans un hôpital psychiatrique parisien. C'est en ouvrant les yeux – et le cœur – à ce qui se passait dans cet enfer que Steiner reçut, comme un coup de matraque, la vision soudaine de la signification du drame humain, c'est-à-dire de l'Evolution. C'est là qu'il lui fut donné d'observer sur le vif le mécanisme le plus douloureux de la psychogénèse, et le plus incompris : la folie. Bref c'est là que naquit – ou, plutôt, que renaquit explosivement – le Léon-David Steiner dont l'intelligence et la sensibilité, brutalement interpénétrées, allaient se féconder l'une l'autre pour donner naissance à l'orthologique.

PIERRE

Nul n'a entendu le récit de cette expérience magnifique et horrible sans en être frappé et même marqué. Steiner en a consigné les détails dans plusieurs carnets de bord, non destinés à la publication, qui contenaient pêle-mêle les matières premières de sa pensée : les faits bruts, dont aucun, pris isolément, ne semblait significatif. Mais la vision globale qui désarçonna Steiner pour s'emparer de lui, disait-il, et ne le quitter plus jamais, fut celle d'une **lutte sans merci de la Société toute-puissante contre l'Individu irréductible et invincible.**

MEDICUS

Je ne m'étonne pas que les hôpitaux psychiatriques aient laissé cette impression pénible à un profane : rien ne

ressemble plus à des pénitenciers. Mais les psychiatres ne sont plus des tortionnaires. On ne bat plus les fous : on les « tranquillise » et on les guérit souvent assez pour leur rendre la liberté et même une utilité sociale en les reclassant en fonction de leurs aptitudes. Dans l'état présent des connaissances, c'est ce qu'on peut faire de moins mal.

PIERRE
Certes, mais Steiner avait observé que tranquilliser les malades, c'était les priver de leur ressort ; que, dans un grand nombre de cas, guérir voulait dire contraindre à reculer, et reclasser signifiait dégrader. Aussi est-ce à l'acquisition de connaissances plus justes, dont pourraient naître une pédagogie et une psychothérapie évolutives au lieu d'involutives, qu'il dévoua sa vie.

BERNARD
Capable de sympathiser, de sentir en même temps qu'il voyait, l'infirmier qui était aussi homme de science devint un anthropologue à la fois visionnaire et visualisateur, dont les visions, qui étaient aussi des vues, deviendraient bientôt des concepts et enfin des visées. Son interprétation du mythe de la Genèse, sa découverte des mécanismes de l'individuation et des déterminismes du Mal social résultèrent des vues d'un anthropologue, issues des visions d'un infirmier. Et la biosociologie soucieuse de moyens d'action naquit du besoin, normal chez l'adulte responsable, de transformer ses vues en visées. Tel fut le schéma de la vie, aventureuse mais simple, de Léon-David Steiner.

PIERRE
Au décès de son père, survenu en 1931, Steiner se trouva chargé de responsabilités familiales. Il rentra en Allemagne et s'y maria, mais ne s'y établit pas : Hitler ne lui disait rien qui vaille. Il emmena sa femme, sa mère et deux jeunes sœurs aux Etats-Unis où, servi par ses connaissances géologiques et surtout (disait-il) par la chance, il exerça avec bonheur le métier de prospecteur, puis celui de businessman. Il amassa une fortune considérable, acquit la nationalité américaine et devint Américain. L'Amérique n'eut jamais de meilleur citoyen. Mais, passionnément anti-nazi, il devint passionnément pro-Russe lorsque Hitler s'avisa de faire la guerre à ses alliés de la veille. Son cas était voisin de celui de R. Oppenheimer, sauf qu'il se compromit plus gravement. Il était tout sauf prudent, et, quand Hitler était en cause, il voyait rouge. Pour un homme de son tempérament, cela voulait dire sembler rouge. Il donna à pleines mains son argent et s'affilia à tous les organismes para-communistes qui pullulèrent en ces temps-là aux U.S.A.

Or, s'il est une chose que les autorités américaines semblent n'avoir pas comprise, c'est la mentalité de cette sorte de gens. Steiner ne cacha jamais ses sympathies, qui survécurent à la défaite allemande parce qu'il n'était pas homme à laisser tomber ses amis. Il fut donc très vite repéré, mais il était extrêmement riche et n'occupait pas d'emploi officiel. On le surveilla de près sans lui demander de comptes. Mais le jour vint où il alla trop loin dans l'anti-conformisme : il abandonna ses affaires et renonça aux amples revenus que lui valaient plusieurs conseils d'administration pour se consacrer tout entier à des activités intellectuelles désintéressées. Cela ne pouvait que sembler louche aux autorités américaines. Ne sachant pas qu'il recherchait la signification biologique de la longévité humaine (cf. J. Dartan, « Les Jeux de l'Homme et de la Femme», Les Editions Sociales Françaises, 1968), elles supposèrent sans doute qu'il était tapi dans l'ombre pour préparer quelque mauvais coup. En 1953 il reçut la visite d'un agent des services de contre-espionnage du F.B.I., qui sortit de sa serviette un dossier bourré de photocopies, et fit entendre à Steiner qu'il lui arriverait malheur s'il ne quittait l'Amérique dans le délai d'un mois. Steiner, qui connaissait son monde, quitta l'Amérique dans le délai prescrit, s'établit en Suisse, créa le C.I.E.B.S.., et anima les études dont nous publions aujourd'hui les premiers fruits.

HUBERT
J'imagine qu'après cette expérience son amour des Américains a tiédi ?

PIERRE
Nullement. Il savait gré à l'Amérique de lui avoir laissé la vie sauve. Dans la plupart des autres pays, pensait-il, on n'eût pas fait tant de manières : son dossier, complété d'une seule photocopie, celle d'un certificat de décès accidentel, aurait été classé parmi les affaires menées à bonne fin. Quoi qu'il en soit, Steiner devint prudent. Plusieurs des amis qu'il rassembla au C.I.E.B.S. étaient fonctionnaires, d'autres étaient professeurs d'université, la plupart étaient juifs, et beaucoup s'étaient compromis. Steiner, qui avait pris conscience de la puissance des moyens d'investigation dont semble disposer le contre-espionnage américain, eut soin de protéger les membres du C.I.E.B.S. en leur assurant un anonymat inviolable. Les travaux du C.I.E.B.S. en furent placés sous le signe de l'impersonnalité fonctionnelle : aucun auteur ne s'y trouva soumis à la tentation de se mettre lui-même en valeur. Il s'est ensuivi un désintéressement favorable à la qualité des études. En revanche, aucun sociétaire ne peut se réclamer de son appartenance à cet organisme, ni rien publier de ses travaux. C'est ainsi qu'un livre pensé par des Américains pour des Américains paraît d'abord en France. Peut-être est-ce regrettable, mais ce sont les services de contre-espionnage du F.B.I. qui doivent en être blâmés – ou loués.

BERNARD

Les œuvres de Steiner sont, à certains égards, plus surprenantes que sa vie. Il nous a laissé quelque quinze mille pages manuscrites, dont il ne voulut jamais publier la moindre ligne. Ce n'est pas qu'il ait été, tout au long de sa vie, indifférent à la gloire. Son cas fut d'abord celui de Darwin qui, voulant faire toujours mieux, ne pouvait se résoudre à publier ses travaux. Or Steiner voulait communiquer non pas des faits mis en bon ordre dans une théorie, mais une vision, une image globale du réel, dont aucun « point » n'est significatif à lui seul. C'était un travail désespérant, toujours inachevé, jusqu'au jour où naquit, explosivement aussi, l'orthologique.

Il se fit alors en Steiner une transformation profonde : **il s'aperçut qu'il n'y était pour rien !** Il constata que, l'orthologique étant préfabriquée en nous, il eût été aussi absurde de s'en faire une gloire que de toute autre fonction physiologique involontaire. Autant eût valu s'admirer et prétendre aux honneurs parce que chacune de nos molécules d'hémoglobine est douce de la propriété de charrier quatre molécules d'oxygène. C'est ainsi que s'explique l'incroyable modestie de Steiner, qui ne se mit jamais en avant. Il devint comparable à un saint, conscient de l'importance cosmique des personnes, et de l'inimportance infinie des *personae* (masques). Bref Steiner devint un homme libre, un adulte aussi peu soucieux de poursuivre les honneurs que de jouer aux soldats de plomb.

FRANCHIR LE RUBICON

Cet ouvrage est issu d'une expérience qui s'est déroulée en 1962 et 1963 sur la scène d'un théâtre parisien.

En dialoguant entre eux, plusieurs professeurs se sont efforcés d'apporter à une centaine de jeunes gens des deux sexes quelques connaissances fondamentales, qu'ils devraient acquérir pendant leurs années scolaires, mais que nos écoles n'enseignent pas.

Peu concluant à l'origine, l'enseignement dialogué revient en France, enrichi des apports d'une équipe internationale de chercheurs. Les améliorations sont décisives : les étudiants ne sont plus invités à acquérir eux-mêmes les connaissances qui leur manquent. Ils assistent à cette acquisition par des personnes fictives, et ils en observent les effets.

Ils voient naître et grandir chez les héros d'une comédie ou d'un roman une intelligence et une sensibilité bientôt spectaculaires et émouvantes. Ils tendent à s'identifier à ces héros et, pour finir, c'est leur propre aventure qui leur est donnée en spectacle. C'est leur évolution, leur maturation, qui se fait sur la scène, et c'est en eux que grandissent l'intelligence et la sensibilité : la technique dite « pédagodramatique » a porté ses fruits.

Mais, pour obtenir ces résultats, quelques précautions sont nécessaires : que ce soit chez vous ou chez votre libraire, ne feuilletez pas ce livre avant d'en avoir lu l'avant-propos, qui contient son « mode d'emploi ».

L'AUTEUR

Jacques Dartan est le pseudonyme d'une équipe de trente-deux chercheurs. Leurs travaux ont été coordonnés par le Centre International d'Etudes Bio-Sociales, sous la présidence de l'auteur de ce livre.

Son ambition a été d'informer un large public des résultats de leur travail en exprimant la pensée de ses collègues aussi fidèlement, clairement et simplement qu'il a pu.